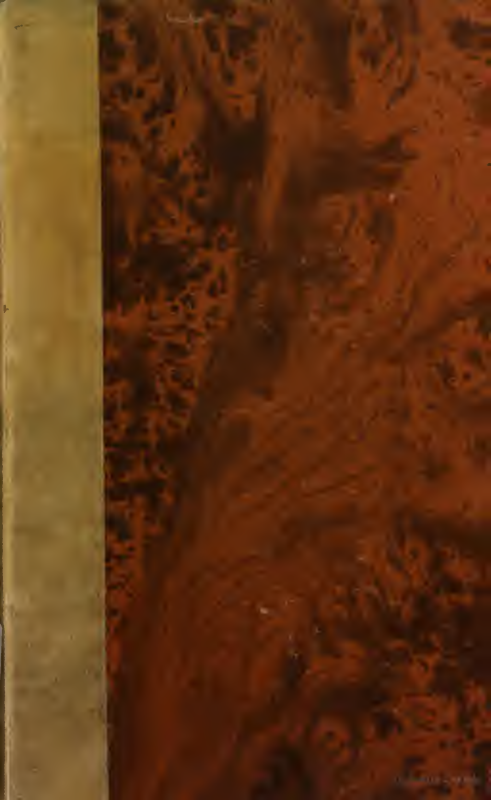
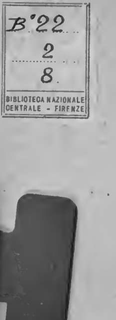
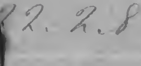






Hommage de l'auteur

CURIOSITÉS

ET

ANECDOTES ITALIENNES.



VERSAILLES. — IMPRIMERIE DE MONTALANT-BOUGLEUX.

CURIOSITÉS

ET

ANECDOTES ITALIENNES,

PAR M. VALERY,

Auteur des Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie,
des Voyages en Corse, à l'Ile-d'Elbe et en Sardaigne, et de l'Italie Comfortable.
Bibliothécaire du Roi aux Palais de Versailles et de Trianon :
de l'Académie royale de Turin, de l'Académie des sciences de Naples et de plusieurs
autres Académies d'Italie.



PARIS.

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR,
RUE DE LA PAIX, 6.

LONDRES,
TILT ET BOGUE, ÉDITEURS,
86, Fleet-Street.

FRANCFORT
sur-le-Mein,
CH JUGEL, ÉDITEUR.

1842

PRÉFACE.

Ce livre est le même que les *Variétés Italiennes* annoncées et citées fréquemment, par anticipation, dans les *Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie* et dans l'*Italie comfortable* ou *Manuel du Touriste*, appendice de ces *Voyages*. Le titre de *Variétés*, tant de fois employé, ne m'ayant point paru exprimer assez le caractère de ces recherches, j'y ai substitué, comme plus juste, celui de *Curiosités et Anecdotes*. Le mot *curiosités* n'est ni nouveau, ni pris de l'anglais, ainsi qu'on pourrait le croire; il appartient à la langue du siècle de Louis XIV; il n'était qu'oublié : Fénelon l'emploie fréquemment, et il recommande « le renoncement à

toutes les curiosités de critique. » J'ai rendu au mot *anecdote* son acception primitive et érudite, particulièrement applicable aux mélanges d'histoire, de morale et de littérature. Mes *Anecdotes* pourront aussi justifier l'acception nouvelle du mot par les détails ignorés et contemporains qu'elles renferment.

Je crois devoir avertir la classe sensible et passionnée des lecteurs de romans, que dans ce livre tout est historique et vrai ; que sa lecture expose ainsi à être ému sérieusement, et que l'imagination, s'il s'en trouve, n'est que dans le développement et le rapprochement des faits.

D'après l'avis de juges éclairés, j'ai donné le texte original de plusieurs passages assez étendus. Ces passages sont des monuments de langage : ils étaient rares, peu connus. A une époque où les littératures étrangères reçoivent de si utiles, de si magnifiques encouragements, par la création de chaires nouvelles, ils peuvent aider à répandre en France le goût de l'italien, cette langue toujours si imparfaitement étudiée, à cause de sa facilité apparente, que la mode, l'industrie, le commerce et la guerre font sacrifier aux âpres idiomes du Nord, la plus belle

que les hommes aient parlée, et qui allie la grâce, l'harmonie du grec à la dignité latine.

Le public européen, qu'on me permette de le dire, auquel deux éditions françaises, une traduction anglaise et d'énormes contrefaçons belges ont fait connaître mes *Voyages*, a bien voulu y encourager le mérite de la conscience et ce *gran desio dell' eccellenza* de Dante, que j'avais de mon mieux tenté de pratiquer. J'ose espérer que ces *Curiosités et Anecdotes italiennes*, résultat des mêmes pérégrinations et des mêmes recherches, m'obtiendront de nouveau l'estime de ce public : c'est le but d'une vie que le travail a remplie, a trop préoccupée peut-être et trop détournée de devoirs sociaux plus utiles, ainsi que de la pensée d'une dernière et plus haute fin, mais qui doit à ce travail ses consolations, son indépendance et sa dignité.

CURIOSITÉS

ET

ANECDOTES ITALIENNES.

Les quatre articles suivants prouveront que si, dans un livre de *Curiosités*, les transitions ne sont point de rigueur, celui-ci n'en est point tout-à-fait dépourvu. Ces articles traitent des éléments qui composent la société et les destinées humaines. Le premier concerne l'ame et le salut; le second, le corps et l'hygiène; le troisième et le quatrième traitent du gouvernement de l'État, de la famille et du ménage. L'écrivain du corps est de Venise, ville des sens et du plaisir. Les trois autres penseurs appartiennent à Florence, cité de la philosophie, de la politique et de l'économie.

I.

LE DOMINICAIN JACQUES PASSAVANTI, ET SON MIROIR DE LA VRAIE PÉNITENCE.

Le dominicain Jacques Passavanti est un de ces esprits primitifs et supérieurs qui prouvent que, si les siècles marchent, si l'art humain, si tout ce qui s'apprend se perfectionne, l'intelligence ne s'est point étendue. Les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les machines, le gaz sont assurément fort utiles, fort commodes; mais ils ne donneront ni un homme ni une

idée. Voici ce que m'écrivait récemment de Passavanti, et dans un français que ne désavoueraient pas nos meilleurs écrivains, Silvio Pellico, juge non moins compétent de morale et de goût que de christianisme : « C'est un de nos auteurs *prediletti* pour la langue ; j'y « trouve une grâce charmante. Sa piété me plaît aussi ; « il y a des idées et du sentiment. » Il eût été, certes, bien digne de figurer dans la galerie qu'a tracée le populaire et l'éloquent orateur qui fit un moment briller dans la chaire de Notre-Dame de Paris, le froc de saint Thomas d'Aquin, de Savonarole, du frère Angélique, de Fra Bartolommeo et de tant d'autres illustres dominicains.

Jacques Passavanti naquit à Florence vers la fin du XIII.e siècle. Sa mère était de la famille Tornaquinci et fille de ce vieillard héroïque, le chevalier Jean, doyen du parti Guelfe, qui, après avoir vaillamment défendu le *Carroccio*[1] à la bataille de Monteaperti, voyant la déroute des Florentins, excita son fils et ses autres compagnons à l'imiter, se précipita avec eux au milieu des ennemis, pour ne pas survivre à la ruine de sa patrie, et périt les armes à la main. Comme Dante, Passavanti était venu à Paris ; il y fut envoyé par son Ordre afin de se perfectionner dans les sciences divines et humaines. Après avoir professé à Pise, à Sienne et à la Minerve de Rome, il devint supérieur des couvents de Pistoie, de San-Miniato et de Sainte-Marie-Nouvelle de Florence, où il établit une discipline exemplaire. Ce dernier couvent lui doit en outre une partie de ses magnifiques peintures, curieux monument de l'art florentin[2]. Appelé ensuite en Lombardie comme définiteur du chapitre provincial et vicaire du général, il donna de nouvelles preuves de son zèle infatigable pour

[1] V. ci-après sur le *Carroccio*, l'article *des Fêtes, des Jeux populaires et du Luxe de l'Italie au moyen-âge.*
[2] V. les *Voyages*, liv. X, chap. 13.

le salut des ames et l'honneur de Dieu, selon l'expression de l'ancien biographe italien. Il revint à Florence où l'évêque le choisit pour grand-vicaire. Passavanti mourut le 15 juin 1357, âgé d'à peu près soixante ans. Un tombeau en marbre lui fut érigé à Sainte-Marie-Nouvelle; restauré en 1556, il est indiqué comme perdu dans le catalogue que fit soixante ans plus tard le prieur Nicolas Sermartelli; mais on croit l'avoir retrouvé de nos jours dans le tombeau placé au bas des deux marches de la chapelle Saint-Jean, précisément à l'endroit où le monument avait été élevé, et qui offre encore sculptée dans le marbre, la figure d'un religieux à la vérité fort peu reconnaissable.

Le nom de Passavanti doit vivre par son traité du *Miroir de la vraie Pénitence (Specchio della vera Penitenza)*, excellent modèle de style pour la pureté, la grâce, le nombre, et digne de Boccace qu'il avait précédé de dix ans. Ce singulier parallèle du style d'un livre de dévotion avec le *Decameron*, aujourd'hui généralement admis parmi les critiques italiens, se rencontre déjà dans la célèbre édition officielle, dite des *Députés*, imprimée à Florence par Junte en 1573; elle avait été publiée à la suite de l'examen du *Decameron*, fait à Rome par les commissaires toscans et les censeurs romains, qui opéraient sous les yeux du Pape. Ce parallèle est non moins étrangement répété par l'évêque de Fiésole, François de Diaceto, dans sa dédicace au cardinal Vincent Giustiniano de la seconde édition du *Specchio*, en 1580, in-12.

La supériorité du style et de la narration de Passavanti, ne nous a point paru être son seul mérite; il se recommande encore par la force, l'éclat, la finesse même des pensées, la sagesse de ses directions spirituelles et les traits de mœurs.

Il y a de l'imagination et quelque poésie dans le prologue du *Specchio della vera Penitenza* :

« Selon le vénérable docteur messer saint Jérôme, « la pénitence est la seconde planche après le naufrage « *(Pœnitentia est secunda tabula post naufragium).*» De « même que ceux qui tombent à la mer doivent être « très adroits à saisir et tenir fortement quelque plan- « che ou bois du navire brisé, avant que les vagues « n'aient tout dispersé, nonobstant la peur, la con- « sternation, les débattements, l'anxiété, les transes, « l'épouvante, la confusion, le trouble de la tête et « les autres graves accidents qu'ont à soutenir ceux à « qui un tel malheur arrive; ainsi l'homme qui, en « péchant mortellement, perd l'innocence, doit in- « continent recourir à la pénitence, malgré tout ob- « stacle ou toute répugnance que suscite le péché « commis. »

« Saint Pierre serait tombé au fond de la mer, si la « main puissante de Jésus-Christ ne l'avait secouru. « Cela veut dire que, dans cette mer périlleuse, tous se « noient s'ils ne sont aidés par la grâce divine qui, pour « le salut du genre humain, l'a pourvu d'une barque « légère et solide que Jésus-Christ a construite de ses « mains avec le bois de sa très sainte croix et les clous « de sa Passion, la colorant et l'ornant de son pré- « cieux sang. Cette barque est l'innocence baptismale « dans laquelle entrent tous ceux qui sont baptisés « du baptême de Jésus-Christ. Si on la dirige bien, « elle conduira au port de la vie éternelle. Dans cette « barque, traversèrent la mer de ce monde, la bienheu- « reuse Vierge Marie, saint Jean-Baptiste et plusieurs « autres saints qui furent sanctifiés dès le ventre de « leur mère, ou furent, par une grâce divine spéciale, « préservés de tomber durant leur vie dans le con- « sentement du péché mortel. »

« Si l'innocence baptismale est la barque intacte et « solide, la pénitence est la planche qui peut sauver. « Cette planche fut saisie par Marie-Magdeleine après

« la perte de son innocence, par saint Pierre, saint « Paul et tous ceux qui se sauvèrent justifiés du pé-« ché par la grâce du Rédempteur. »

Passavanti exprime d'une manière noble et touchante, la résolution de composer ce traité auquel l'appelle l'institution de son Ordre spécialement consacré au salut des ames. Il y fut invité à la suite du carême de 1354 qu'il avait prêché à Florence, afin de résumer et de classer les utiles et consolants avis qu'il donnait au peuple depuis plusieurs années. Il l'écrivit aussi en latin et avec plus de développement pour les ecclésiastiques. Le *Specchio* se divise en six parties principales qui ont leurs chapitres. La première partie définit la pénitence; la seconde expose les motifs qui doivent y porter; la troisième, les obstacles que l'on y rencontre; la quatrième, les conditions de la pénitence et la nature de la contrition; la cinquième traite de la confession; et la sixième de la satisfaction.

La morale de ce frère prêcheur n'est pas trop austère. Malgré les avis qu'il donne sur le danger et le tort des rechutes, n'y a-t-il pas quelque faiblesse dans ce commentaire du *Noli ampliùs peccare*, et notre fragilité ne pourrait-elle pas l'isoler pour en abuser?

« Notre Seigneur dit au malade qu'il avait guéri : « Va et ne veuille plus pécher, de peur qu'il ne t'arrive « quelque chose de pire *(Vade et ampliùs noli peccare, « ne deterius tibi aliquid contingat)*.» Remarquez qu'il « dit *ne veuille pas*, au lieu de *ne pèche pas*, afin de faire « entendre que pour avoir le repentir, il suffit du pro-« pos et de la volonté de ne plus pécher, quand même « par la suite, on pécherait encore. »

On retrouve quelque chose des graves enseignements, de la sainte terreur et du raisonnement pathétique de Bourdaloue dans les passages suivants :

« Le péché se punit temporellement et l'homme se « réconcilie à Dieu par la pénitence dont la vertu in-

« finie efface la faute et éloigne de l'homme la peine « infinie. La pénitence est la justice qui punit le pé- « ché, et que nous devons aimer, embrasser et con- « server, bien qu'elle trouve peu d'amateurs. Le pro- « phète Jérémie s'en plaint, lorsqu'il dit : « Il n'est « personne qui fasse pénitence de son péché *(Non est* « *qui pœnitentiam agat super peccato suo)*. » Or, quelle « pitié, quelle douleur, quelle honte, que personne « ne se garde de pécher par justice, ou ne se repente « d'avoir péché! »

« Une des raisons qui doivent nous engager à faire « pénitence et sans retard, est la certitude de la mort, « car personne ne sait quand elle doit venir. Rien de « plus certain que la mort, ni de plus incertain que « l'heure de la mort; il y a trop de danger qu'elle ar- « rive et trouve l'homme sans pénitence. « Dieu a « voulu que la mort soit incertaine, dit saint Grégoire, « afin qu'ignorant le jour de sa venue, nous soyons « préparés comme si elle devait toujours venir. » Et « saint Augustin : « Dieu qui vous promet le pardon « de tous vos péchés si vous vous repentez, ne vous « promet pas le jour du lendemain pour vous repen- « tir. » C'est pourquoi sont fortement à reprendre ceux « qui, se promettant une longue vie quoiqu'elle ne « soit pas en leur pouvoir, retardent leur pénitence « jusqu'à la mort. Il arrive communément qu'ils se « trompent, parce que, vivant mal, ils ne méritent pas « de bien finir et ils ne sont pas dignes d'obtenir la « grâce de se repentir vraiment à l'heure de la mort. « Il est un grand nombre d'obstacles au repentir sin- « cère. Quelquefois la mort est subite ou la maladie « si courte! L'on perd beaucoup de temps en remèdes, « les souffrances occupent le malade, le tourmentent « et le font tellement s'oublier lui-même, qu'il ne s'a- « perçoit pas qu'il va mourir. Et quand même la ma- « ladie serait longue, tel est le désir de guérir, telle

« est l'espérance donnée par les médecins et par les « personnes qui entourent le malade, parents ou amis, « qu'ils lui cachent son mal et ne permettent pas que « prêtre ou moine l'en avertisse ; ils l'empêchent même « de se confesser et de recevoir les autres sacrements, « de tester et de faire des restitutions, alléguant, au « détriment de leur ame, qu'ils ne veulent pas ef-« frayer le malade. Ils lui disent donc en mentant sur « leurs têtes : tu n'as pas de mal dangereux, tu seras « bientôt délivré, les médecins te garantissent la gué-« rison ; et cela au moment même le plus critique, en « sorte que le malade s'aperçoit à peine d'avoir un « grand mal, et souvent il meurt, ne croyant pas « qu'il va mourir. O races mortelles, remédiez à une « erreur si dangereuse, et ne vous laissez pas tromper « par les fausses promesses d'ignorants médecins, par « les artifices d'amis non véritables, par les larmes « feintes de traîtres parents, par l'amour affectueux « d'une femme mal aimée *(male amata)* et d'enfants « mal avisés, odieux *(figliuoli malveduti)*, par les fal-« lacieux encouragements d'une famille insensée, par « le violent désir de guérir bientôt. Qu'avant tout « passe le salut de l'ame. Si elle n'est pas sainte, ou « si elle ne l'est pas autant qu'il le faudrait, que dès le « commencement de la maladie, avant que ne sur-« viennent les graves accidents qui élèvent tant d'ob-« stacles et rendent l'homme oublieux de lui-même, « on fasse ce qu'il faut, se confesser, restituer, tester, « demander tous les sacrements de l'Eglise en fidèle « chrétien et choisir la sépulture ; et puis, qu'on at-« tende la grâce et la miséricorde de Dieu. C'est pour « cela que les *Décrétales* ordonnent expressément aux « médecins de parler au malade de la confession à leur « première visite, et de protester que s'il ne la fait, ils « n'entendent pas s'occuper de sa guérison, ni le visi-« ter davantage. Personne n'obéit, disant qu'il ne veut

« pas commencer et faire peur au malade. Si tel était « l'usage, les malades ne s'effraieraient point. Maintenant on ne songe au salut de l'ame que quand le mal « a tellement empiré qu'on ne peut agir comme on « doit. Ainsi l'on ne fait rien, ou l'on fait mal, ou « imparfaitement. . . . .

. . . .

« Dieu nous appelle, mes très chers frères; ne tardons pas d'aller, car le chemin est long et le temps « court; et nous devons être engagés à marcher aussitôt, si nous considérons que toutes les bonnes « ames sont parties, que les dangers de la route sont « nombreux et que nous sommes attendus par un « maître bon et gracieux, par beaucoup de chers amis « et parents inquiets de nous et désireux de nous voir « avec eux à la place d'honneur, au grand banquet et « à la joyeuse fête du Paradis. Il est bien à craindre « que, par trop de délai, la porte ne nous soit fermée, « comme à ces cinq vierges folles qui retardèrent la « préparation des lampes. Aussi elles arrivèrent tard et « trouvèrent la porte fermée, comme raconte le saint « Evangile, pour indiquer combien l'on doit être soigneux de son salut et se tenir prêt en vivant bien; « car celui qui ne fait pas quand il peut, ne pourra pas « quand il voudra ou méritera de ne jamais vouloir. »

Passavanti, afin de fortifier ses préceptes par des exemples, fait de fréquents et d'heureux emprunts à la *Légende*. Elle est la morale, l'imagination et la foi du moyen-âge; elle fut secourable aux maux dont l'humanité était alors victime, et il serait vraiment peu philosophique de la dédaigner. Quelques-unes de ces histoires se trouvent dans d'autres recueils; mais la religion leur donne dans le *Specchio* un point de vue nouveau et pieux, et elles sont racontées avec plus de décence et de fidélité :

« Le vénérable Bède rapporte qu'il y avait en Angle-

« terre un chevalier brave, mais vicieux de mœurs. Il « tomba gravement malade; visité par le roi qui était « un saint homme, et engagé à mettre ordre à sa con- « science, à se confesser en bon chrétien, il répondit: « que cela n'était pas nécessaire et qu'il ne voulait « point paraître avoir peur, ni passer pour lâche et vil. « Son mal augmentant, le roi l'alla voir une seconde « fois, l'encouragea et l'invita comme la première, « à la pénitence et à la confession de ses péchés. Mes- « sire, répliqua-t-il, il est désormais trop tard, car je « suis déjà jugé et condamné. Pour mon malheur, je « ne vous ai pas cru l'autre jour, quand vous vîntes et « me conseillâtes sur mon salut. Hélas! il était alors « encore temps de trouver miséricorde. Maintenant, « plût à Dieu que je ne fusse jamais né! tout espoir « m'est ôté; car un peu avant vous, je vis entrer deux « jeunes gens très beaux, qui se mirent l'un à la tête « et l'autre au pied de mon lit, et dirent : cet homme « doit bientôt mourir, voyons si nous avons sur lui « quelque droit. L'un d'eux tira de son sein un petit li- « vre écrit en lettres d'or, où, bien qu'il parût d'abord « ne pas pouvoir lire, il lut quelques petites bonnes « actions que j'avais faites dans ma jeunesse et que je « ne me rappelais point. Tandis que j'en ressentais « beaucoup de joie, survinrent deux démons très grands, « très noirs et très cruels, qui mirent devant mes yeux « un grand livre ouvert où étaient inscrits tous mes « péchés et toutes les mauvaises actions que j'avais « commises. Ils dirent aux deux jeunes gens qui étaient « des anges de Dieu : Que faites-vous ici, puisque vous « n'avez aucun droit sur cet homme et que votre livre « depuis tant d'années ne vous a servi à rien? Les deux « anges se regardèrent l'un l'autre, et dirent : C'est la « vérité. Ils sont donc partis et m'ont laissé entre les « mains des démons, qui, avec deux couteaux tran- « chants, me coupent, l'un à la tête, l'autre aux pieds.

« Celui qui est à la tête, m'arrache maintenant les « yeux, et voilà que j'ai perdu la vue; l'autre m'a déjà « coupé jusqu'au cœur, et je ne puis plus vivre. A ces « mots il mourut. »

L'auteur du livre des *Miracles* (*de Miraculis*), Césaire d'Heisterbach, moine du XIII.[e] siècle, de l'ordre de Cîteaux, a fourni le trait suivant pour rendre les effets puissants de la contrition. Ce mondain sauvé, rappelle la belle fresque d'Orgagna, au Campo-Santo de Pise [1], et montre une certaine analogie d'idées et d'indulgence chez les deux illustres Florentins du XIV.[e] siècle :

« Césaire écrit qu'un chevalier mondain qui vivait « criminellement, avec beaucoup de péchés, fut as- « sailli et tué par ses ennemis; tandis que ceux-ci le « frappaient, contrit et repentant de ses fautes, il dit: « Mon Dieu, ayez pitié de moi (*Domine, miserere* « *mei*). » Or, il advint que beaucoup de personnes « s'étant réunies aux funérailles de ce chevalier, le « diable entra dans l'une d'elles et la tourmenta ex- « trêmement. Interrogé pourquoi il tourmentait ainsi « ce chrétien, le diable répondit : Nous avons poussé « au meurtre du chevalier, croyant porter sans empê- « chement son ame en enfer, mais nous ne trouvâmes « aucune prise sur lui; au contraire, les anges de Dieu « nous l'ont enlevé, disant que nous n'avons sur lui « aucun droit. C'est pour cela qu'indignés et honteux, « nous nous vengeons sur ce petit misérable (*catti-* « *vello*). Comme on demandait au diable la cause du « salut de ce chevalier, il répartit : Il a dit trois mau- « dites paroles qui l'ont délivré de nos mains; que si « Dieu nous accordait de les prononcer de la même « manière que lui, nous serions encore sauvés, mais « le pouvoir nous en est ôté. »

[1] V. les *Voyages*, liv. XI, chap. 11.

Ces conseils sur la pénitence sont modérés, pratiques, touchants :

« La pénitence doit être continue jusqu'à la mort.
« non quant aux actes extérieurs, tels que le jeûne, le
« cilice, les larmes, la discipline et autres semblables,
« imposés aux pénitents par le confesseur ou par leur
« propre volonté, lesquels peuvent être interrompus,
« quittés, repris, plus ou moins long-temps, avec plus
« ou moins de rigueur selon la condition de chacun.
« Mais c'est par l'acte intérieur qu'on doit s'affliger et
« se repentir continuellement de ses péchés, et être
« toujours disposé jusqu'à la mort à s'en affliger et à
« s'en repentir. . . . .
. . . . »

« Il n'y a pas de honte à se relever, après être
« tombé, mais bien de tomber, comme il n'y a pas de
« honte à vaincre, mais à être vaincu. Ainsi, puisque
« faire pénitence, c'est se laver, se relever et vaincre;
« et que pécher, c'est se salir, tomber, être vaincu;
« il est manifeste que nous devons rougir du péché et
« non de la pénitence..... Saint Augustin dit sur ces
« paroles de l'Écriture : « Bienheureux ceux dont les
« iniquités sont remises et dont les péchés sont cou-
« verts (*Beati quorum remissæ sunt iniquitates et quo-*
« *rum tecta sunt peccata*); » si tu t'accuses, Dieu
« t'excuse, si tu te découvres, Dieu te cache. »

Passavanti prémunit par de sages avis contre les dangers d'une trop confiante espérance :

« Un obstacle à la pénitence est l'espoir de ceux qui
« persévèrent dans le péché en disant : La miséricorde
« de Dieu est grande ; il nous aime, il nous a rachetés
« de son précieux sang, il ne voudra pas nous perdre.
« De cette manière ils ne font pas pénitence, et ce qui
« devrait les engager à ne plus pécher, fait au contraire
« qu'ils pèchent davantage. Contre ceux-là il est écrit :
« Maudit celui qui pèche par espérance (*Maledictus*

« *omnis qui peccat in spe*).» L'Église déclare que celui « qui pèche par l'espoir d'obtenir miséricorde, mé- « prise l'esprit de la grâce et le sang de Jésus-Christ. « Cette miséricorde devrait détourner l'homme du « péché, comme dit saint Paul : « Dieu nous a sauvés « selon sa miséricorde (*Secundùm suam misericor- « diam salvos nos fecit*). » Un cœur noble se garde de « pécher, par amour et non par crainte. »

La scène des divers traits et anecdotes du *Specchio*, se passe assez souvent à Paris, où, comme on l'a vu, Passavanti avait étudié. Voici un de ces exemples :

« On lit qu'il y avait à Paris un maître de logique et « de philosophie, nommé Ser Lò, qui attirait beau- « coup d'écoliers. Un d'eux, rude et subtil argumen- « tateur, mais superbe et vicieux, mourut. Quelques « jours après, comme le maître s'était levé la nuit « pour étudier, cet écolier lui apparut. Le maître « l'ayant reconnu, lui demanda, non sans frayeur, « quel était son sort : il répondit qu'il était damné. « Interrogé si les peines de l'enfer étaient aussi graves « qu'on le croyait, il repartit qu'elles l'étaient infini- « ment davantage, qu'elles ne pourraient être racon- « tées avec la langue, mais qu'il le mettrait à même « d'en juger. Vois-tu, dit-il, ce manteau rempli de « sophismes dont je parais revêtu? Il m'accable, il me « pèse plus que si j'avais sur les épaules la plus grande « tour de Paris ou la plus haute montagne du monde, « et jamais je ne pourrai le déposer. Cette peine m'a « été infligée par la divine Justice, à cause de la vaine « gloire que j'eus de me croire plus savant que les « autres, et sur-tout plus habile en arguments subtils, « c'est-à-dire en sophismes. Aussi, ce manteau de ma « peine en est tout rempli, et ils restent toujours sous « mes yeux pour ma confusion. Soulevant alors le « manteau qui était ouvert par devant, il dit : Vois-tu « la fourrure de ce manteau? Elle est tout braise et

« feu ardent, qui sans relâche me brûle et me dévore.
« Je souffre ce supplice à cause du déshonnête péché
« de la chair dont je fus corrompu pendant ma vie, et
« que je continuai jusqu'à la mort sans repentir ou
« propos de m'en corriger. Ainsi, comme j'ai persévéré
« dans le péché sans terme et sans fin, et que j'aurais
« voulu vivre plus long-temps afin de pécher encore,
« la divine Justice m'a damné, et par des tourments
« elle me punit sans terme et sans fin. Hélas! je com-
« prends maintenant ce que, livré au plaisir du péché
« et adonné aux subtils sophismes de la logique, je ne
« compris point, tandis que je vivais dans la chair,
« c'est-à-dire, pourquoi la divine Justice punit le pé-
« ché mortel des peines éternelles. Afin que ma venue
« te soit de quelque utile enseignement, en échange du
« grand nombre de leçons que tu m'as données, tends-
« moi la main, beau maître. Celui-ci la lui ayant
« tendue, l'écolier secoua le doigt de sa main brûlante
« sur celle du maître; une petite goutte de sueur en
« tomba et perça la main de part en part avec beau-
« coup de douleur, comme si ç'avait été une flèche en-
« flammée et aiguë. Maintenant, dit l'écolier, tu as
« un échantillon des peines de l'enfer, et il disparut
« en hurlant et poussant des cris de douleur. Le maître
« demeura avec beaucoup d'affliction et de tourment,
« la main percée et brûlée : on n'y trouva aucun re-
« mède et elle resta ainsi jusqu'à sa mort. Contrit,
« soit à cause de l'épouvantable vision, soit à cause
« de la souffrance, et craignant d'aller aux horribles
« peines dont il faisait un essai, le maître résolut
« d'abandonner l'école et le monde. Dans cette pensée
« il fit deux vers que, le matin suivant, il récita en classe
« devant ses élèves, après leur avoir raconté sa vision
« et montré sa main percée et brûlée :

« Je laisse les coassements aux grenouilles, les
« croassements aux corbeaux, les choses vaines aux

« vains; je marche vers la logique qui ne craint pas la « conclusion de la mort.

Linquo coax ranis, cra corvis, vanaque vanis;
Ad loycam pergo, quæ mortis non timet ergo.

« Ainsi abandonnant tout, il se fit religieux et ter- « mina saintement ses jours. »

L'histoire fantastique suivante, qui put bien donner à Dante l'idée du supplice de Françoise de Rimini et de son amant, est empruntée à notre poète de Beauvaisis, Hélinand, le Démodocus, l'Iopas de la cour de Philippe-Auguste :

« Dans le comté de Nevers fut un pauvre homme qui « était bon, craignait Dieu, et vivait de son métier de « charbonnier. Ayant une fois allumé la fosse aux char- « bons, et pour la garder restant la nuit dans sa hutte, « il entendit vers minuit de grands cris. Sorti pour voir « ce que c'était, il vit s'avancer vers la fosse, courant et « criant, une femme échevelée et nue : derrière elle « venait un cavalier sur un cheval noir, courant, avec « un couteau à la main. De la bouche, des yeux et du « nez du cavalier et du cheval sortait une flamme de « feu ardent. Arrivée à la fosse qui brûlait, la femme « n'alla point au-delà et n'osait pas s'y jeter; mais « courant tout autour, elle fut atteinte par le cavalier « qui la prit par ses cheveux flottants, et la frappa « cruellement au milieu de la poitrine avec son cou- « teau. Comme elle était tombée à terre en répandant « beaucoup de sang, il la reprit par les cheveux en- « sanglantés, et la jeta dans la fosse des charbons ar- « dents, d'où il la retira quelque temps après tout « enflammée et brûlée, et la mettant devant lui sur le « cou du cheval, il s'en alla par le même chemin. La « seconde et la troisième nuit, la même vision s'offrit

« au charbonnier. Comme il était de la maison du « comte de Nevers, soit par son métier, soit à cause « de la bonté que lui témoignait le comte, homme « tout cœur, il lui raconta sa vision des trois nuits. Le « comte vint avec le charbonnier à l'endroit de la « fosse, et veillant ensemble dans la hutte, à l'heure « accoutumée, la femme arriva en poussant de grands « cris, puis le cavalier, et ils firent tout ce que le char- « bonnier avait vu. Bien qu'épouvanté par le fait « horrible dont il avait été témoin, le comte s'enhar- « dit, et conjura le cavalier qui partait avec la femme « brûlée, jetée en travers sur le cheval noir, de s'arrê- « ter, et de lui expliquer cette vision. Le cavalier « tourna son cheval, et pleurant fortement, lui dit : « Comte, puisque tu veux connaître la cause de nos « souffrances que Dieu t'a voulu montrer, sache que je « fus Geoffroi, ton chevalier et nourri à ta cour. Cette « femme envers laquelle je suis si barbare est la dame « Béatrix, jadis l'épouse de ton cher chevalier Béran- « ger. Nous avons pris l'un pour l'autre plaisir dans « l'amour déshonnête, et nous sommes tombés dans « le consentement du péché qui l'a conduite au point « que, pour faire le mal plus librement, elle tua son « mari. Nous avons persévéré dans le péché jusqu'à « notre dernière maladie ; mais avant de mourir, elle « d'abord et puis moi, nous retournâmes à la péni- « tence, et confessant notre péché, nous obtînmes la « miséricorde de Dieu, qui changea l'éternelle peine « de l'enfer en la peine temporelle du purgatoire. « Sache donc que nous ne sommes pas damnés ; nous « faisons notre purgatoire de la manière que tu vois, et « nos graves tourments finiront un jour. Le comte lui « ayant demandé de lui expliquer plus spécifiquement « leurs peines, il répondit avec larmes et soupirs : « Parce que cette femme pour l'amour de moi a tué « son mari, il lui a été imposé que chaque nuit, tout

« autant qu'il a été ordonné par la divine Justice, elle « subisse de mes mains la douleur de la cruelle mort « par le couteau. Comme cette femme eut envers moi « un ardent amour de charnelle concupiscence, elle « est chaque nuit jetée par mes mains dans le feu, « ainsi qu'il vous a été montré dans la vision. Parce « que nous nous sommes vus jadis avec grand désir et « grande jouissance, nous nous voyons maintenant « avec grande haine et nous nous persécutons avec « grande colère. Comme l'un fut occasion à l'autre de « s'enflammer d'amour déshonnête, ainsi l'un est oc- « casion à l'autre de cruel tourment, car toute peine « que je lui fais souffrir, je la subis moi-même; le « couteau dont je frappe est tout d'un feu qui ne « s'éteint pas; et quand je la jette au feu, que je l'en- « traîne et l'emporte, je brûle moi-même tout en- « tier. Le cheval est un démon auquel nous sommes « livrés pour être tourmentés. Priez Dieu pour nous, « faites des aumônes, faites dire des messes, afin que « nos souffrances soient allégées. Cela dit, il disparut « comme un éclat de tonnerre. »

Saint Jérôme et saint Jean Chrysostôme sont paraphrasés avec éloquence dans ce mouvement qui offre un consolant tableau des fruits de la pénitence.

« Résistez au démon et il s'enfuira; car, comme dit « saint Jérôme, faible est l'ennemi qui ne vainc que « celui qui veut être vaincu. La pénitence soutient et « fortifie ceux qui l'entreprennent courageusement; « saint Jean Chrysostôme dit qu'il n'est pas de si gran- « des difficultés que la vertu de pénitence ne surmonte. « O pénitence, s'écrie-t-il, tu effaces les péchés, tu « ouvres le paradis aux sages contrits, tu rends joyeux « les tristes, tu ressuscites de la mort à la vie, tu re- « mets en bon état, tu rétablis l'honneur, tu raffermis « la confiance, tu fais recouvrer la grâce, tu délies les « choses liées, tu adoucis l'adversité, tu éclaires ce

« qui est confus et caché, et tu rassures contre la peur. « Par toi, ô pénitence, le larron de la croix gagna « aussitôt le paradis; David, après sa faute, recouvra la « sainteté; par toi Manassès obtint miséricorde, Pierre « reçut son pardon, l'enfant prodigue fut accueilli et « embrassé par son père; par toi la ville de Ninive « sentit la miséricorde divine. Pourquoi donc, ô « homme, crains-tu la pénitence? Elle n'a rien de « dur, de pénible, de difficile; au contraire, elle a « beaucoup de douceur, de délices pour ceux qui l'en- « treprennent et y persévèrent avec ferveur. N'aie donc « pas peur; mais sois toujours plus prompt dans le « progrès, plus disposé à l'œuvre, plus fervent dans « l'amour. Fuis le rire, contiens ta langue, corrige tes « mœurs, triomphe des vices, aime la vertu et suis la « sainteté. Mais, comme quelques-uns se trompent sur « la vraie pénitence et n'en font point de dignes fruits, « le même saint Jean-Chrysostôme enseigne les carac- « tères de la vraie pénitence. La pénitence, dit-il, « méprise l'avarice, abhorre la luxure, chasse la co- « lère, arrête l'amour, foule l'orgueil, exclut l'envie, « contient la langue, corrige les mœurs, hait la ma- « lice. La vraie pénitence contraint le pécheur à sup- « porter volontiers toute chose. Provoqué, il répond « avec douceur; injurié, il ne se défend point; mo- « lesté, il remercie; frappé, il se tait. La contrition « est dans son cœur, la confession sur ses lèvres, l'hu- « milité dans toutes ses œuvres. Un autre motif qui « doit soutenir l'homme faisant pénitence de bon « cœur, c'est de penser que par la pénitence il a reçu « la grâce de Dieu, par laquelle il participe à toutes « les bonnes œuvres de tous les fidèles en tous lieux, « et que Jésus-Christ, la Vierge Marie, tous les Anges, « Saints et Saintes du paradis, et tous les justes de ce « monde prient pour lui. »

Passavanti, afin d'animer à la contrition, ne craint

point de risquer quelques détails voluptueux sur la conversion de la courtisane Thaïs :

« On lit dans la *Vie des Saints-Pères*, que, du temps « de l'empereur Valentinien, fut en Grèce une femme « du monde appelée Thaïs, qui, dès son enfance, par la « faute d'une mère déshonnête, exposa son corps au « péché. Comme c'était une très belle et fameuse cour- « tisane, beaucoup venaient à elle de divers pays et « elle leur était cause de perdition d'ame et de corps. « Paphnuce, abbé d'une vertu éprouvée et de grande « sainteté, apprenant la réputation ou plutôt l'infamie « de cette pécheresse, eut regret de la damnation « d'elle et de ceux qu'elle entraînait au péché, et pensa « de remédier à un aussi grand mal. Plein de con- « fiance en la grâce et la garde de Dieu, il prit l'habit « de marchand et mit une bourse à sa ceinture. Arrivé « à la ville où Thaïs était courtisane, il lui proposa de « pécher et lui donna le prix qu'elle réclama. Dès qu'il « fut entré dans la chambre où était un lit riche et « bien garni ; comme elle l'invitait à l'acte déshon- « nête, le saint abbé lui demanda s'il n'y avait pas « dans la maison quelque lieu plus caché? Thaïs ré- « pondit qu'il y en avait ; mais à quoi bon, dit-elle, « chercher un lieu plus secret, puisque s'il craignait « les yeux des hommes, celui-là leur était bien clos et « caché ; que s'il craignait les yeux de Dieu, tout lieu « lui était connu et ouvert. L'abbé lui dit : Crois-tu « donc que Dieu existe, qu'il voie toute chose? La pé- « cheresse répondit affirmativement et qu'elle croyait « au paradis, royaume du ciel, où Dieu récompensera « les justes, et à l'enfer où seront tourmentés les pé- « cheurs damnés. Alors, reprit saint Paphnuce, si tu « crois cela, comment restes-tu dans le péché pour « lequel tu seras condamnée aux peines de l'enfer? « Comment es-tu la cause de la perdition de tant d'a- « mes dont il te faudra rendre compte et souffrir de

« leur damnation? A ces paroles la pécheresse, contrite « et couverte de larmes, se jeta aux pieds du saint, « demandant grâce et pénitence. Celui-ci lui ordonna « d'abord de brûler au milieu de la place publique, « aux yeux de tout le peuple, les robes et les parures « qu'elle avait gagnées par le péché; ce qu'elle fit aus- « sitôt. Après avoir reçu la confession générale de ses « péchés, il la renferma dans une petite cellule qu'il « ferma du dehors et cacheta avec son anneau. Il lui « ordonna de ne point sortir jusqu'à ce qu'il ouvrît. Tu « n'es pas digne, ajouta-t-il, de prononcer le nom « de Dieu ; mais demande miséricorde pour tes péchés. « La pécheresse convertie resta trois ans continus ainsi « renfermée. Au bout de ce temps, Dieu révéla au « saint abbé qu'il avait pardonné ses péchés à Thaïs. « Lorsqu'il ouvrit la serrure cachetée de la cellule, il « lui demanda ce qu'elle avait fait durant ces trois an- « nées. Elle répondit que continuellement, jour et « nuit, elle avait rappelé à son esprit tous ses péchés, « et qu'en ayant fait comme un faisceau, elle le pla- « çait devant les yeux de son esprit, pleurait amère- « ment, s'affligeait d'avoir offensé Dieu, et puis disait « en priant : « O vous qui m'avez créée, ayez pitié de « moi *(qui plasmasti me, miserere mei)*. » Ainsi, elle « n'invoquait pas le nom de Dieu que, selon le saint, « elle était indigne de prononcer. »

L'auteur du *Specchio*, comme on a pu déjà en juger, excelle dans le choix des citations. Tel est ce trait de saint Augustin :

« O chrétien! n'as-tu aucune connaissance, n'as-tu « aucune pitié de toi-même? Tu t'affliges, tu te déso- « les de la séparation de l'ame d'avec le corps, et tu « ne pleures pas la séparation de l'ame d'avec Dieu. « La vraie mort est celle que tu ne crains point, c'est- « à-dire la séparation de l'ame d'avec Dieu qui est la « vie bienheureuse des ames. »

La direction de Passavanti est à la fois ingénieuse et sensée. On pourrait croire le passage suivant, de saint François de Sales ou de Fénelon :

« Le repentir, selon saint Thomas, peut être con-« sidéré de deux manières. D'abord en tant qu'il est « dans la raison et la volonté, c'est-à-dire le déplaisir « du péché comme offense à Dieu. Sous ce rapport il « ne peut être trop grand, de même que l'amour de « charité qu'on a pour Dieu ne saurait être trop fort ; « au contraire, plus le repentir est violent, plus l'a-« mour de Dieu s'accroît et l'on s'afflige davantage « d'avoir offensé Dieu. Ainsi le repentir naît de l'a-« mour, le repentir est proportionné à l'amour. On « peut aussi considérer le repentir en tant qu'il est « sensible, c'est-à-dire, dans la partie sensitive par la « mortification. Celle-ci pourrait être excessive comme « le jeûne et les autres peines corporelles qu'il faut « faire avec règle et mesure, de manière à conserver « la vie et la santé et que la chair obéisse à l'esprit, « la sensualité à la raison. Saint Paul l'a démontré, « quand il dit : « Que votre culte soit raisonnable « (*Rationabile obsequium vestrum.*) »

L'épouvantable histoire suivante d'une scélérate sauvée directement par Dieu, démontre la force de la contrition. La mort subite de la pécheresse épargne au confesseur l'embarras et presque la honte d'une telle absolution :

« Maître Jacques de Vitry rapporte qu'il y avait une « jeune fille qui, à l'instigation du démon, péchait « charnellement avec son père. A la fin, la mère s'en « étant aperçue, reprimanda sa fille. Celle-ci offen-« sée, lui donna du poison dont elle mourut. Ce crime « vint à la connaissance du père qui l'en blâma et la « prit en haine. Pour se venger, une nuit pendant « que son père dormait, elle lui coupa la gorge, et « dérobant tout ce qu'il y avait dans la maison, elle

« s'enfuit en lointain pays, et devint fille publique. Il « arriva que, se trouvant à une fête, elle entendit prê- « cher entre autres choses, combien la miséricorde de « Dieu était grande, qu'elle ne repoussait aucun pé- « cheur, quelque scélérat qu'il fût, qu'au contraire « elle restait les bras ouverts pour recevoir tout pécheur « qui voudrait retourner à la pénitence. A ces mots, « repentie et contrite, la pécheresse, après le sermon, « alla se jeter avec beaucoup de larmes aux pieds du « moine, implorant miséricorde et pénitence. Sa con- « fession faite, elle lui demanda si la miséricorde de « Dieu était aussi grande qu'il l'avait prêché. Le con- « fesseur lui ayant répondu qu'elle l'était infiniment « davantage, elle lui dit : Eh bien, donnez-moi la pé- « nitence; car, si grande pécheresse que je sois, j'ai « confiance en la miséricorde de Dieu. Le moine ne « trouvant pas d'abord, à cause des nombreux et énor- « mes péchés dont elle s'était confessée, quelle péni- « tence il devait lui enjoindre, l'engagea à revenir le « jour du second sermon, après le repas. Je m'aper- « çois, dit-elle alors, que vous désespérez de mon sa- « lut et qu'ainsi vous ne voulez m'imposer aucune « pénitence. Je n'en désespère pas, dit le moine, j'ai « même grande confiance que Dieu t'a pardonné et « qu'il acceptera ton bon repentir; jusqu'à présent je « t'ordonne, pour pénitence, de m'attendre et de re- « venir à moi après le second sermon. La fille resta « dans l'église pour attendre le confesseur. Dans cet « intervalle, repassant dans son esprit tous ses pé- « chés, elle fut percée de tant de douleur, son cœur « fut serré de tant de tristesse, elle versa tant de lar- « mes, que la nature n'y put tenir. Son cœur se fendit « et elle tomba morte. Le confesseur apprit ce qui « était arrivé à la pécheresse. Saisi de compassion et de « douleur, il la recommanda au peuple auquel il prê- « chait. Tandis qu'on priait pour elle avant de l'enseve-

« lir, une voix venant du ciel dit : Il n'est pas nécessaire
« de prier pour cette femme, car elle est au ciel devant
« Dieu et peut elle-même prier bien mieux pour vous. »

Le trait suivant, beaucoup moins horrible, présente un autre effet miraculeux de la contrition sans l'absolution du prêtre :

« On lit dans Césaire d'Heisterbach, qu'il y avait à
« Paris un écolier qui avait honte de se confesser à
« cause de ses sales et graves péchés, bien qu'il en ressentît grande douleur. Un jour, la douleur surmontant la honte, il alla se confesser au prieur du monastère de Saint-Victor. S'étant agenouillé aux pieds
« du prêtre, il y eut tant de contrition dans son cœur,
« tant de soupirs dans sa poitrine, tant de larmes dans
« ses yeux, tant de sanglots dans son gosier, que la
« voix lui manqua, et qu'il ne put former une seule
« parole. Ce que voyant, le confesseur lui dit d'aller
« écrire tous ses péchés. Après l'avoir fait, l'écolier
« essaya en lisant de se confesser de vive voix ; mais
« il n'y parvint pas davantage. Le prieur lui dit alors :
« donne-moi ton écrit. A la lecture des énormes péchés, ne sachant quelle pénitence infliger, il demanda
« à l'écolier de pouvoir en conférer avec son abbé qui
« était un homme lettré et auquel il remit le papier
« où étaient écrites toutes les fautes de ce pécheur si
« contrit. L'abbé l'ouvrit et le trouva sans un seul mot
« et blanc. Que veux-tu que je lise ? dit-il alors au
« prieur, car sur ton papier il n'y a pas une lettre.
« En vérité, père, répondit le prieur, sur ce papier
« étaient écrits tous les péchés de l'écolier ; mais à ce
« que je vois, Dieu miséricordieux a voulu montrer
« la vertu de la contrition et qu'il a agréé celle de ce
« jeune homme ; il lui a remis et pardonné ainsi tous
« ses péchés. L'abbé et le prieur racontèrent ce qui
« était arrivé à l'écolier, qui, joyeux du pardon, rendit
« grâces à la divine miséricorde. »

Passavanti termine le chapitre de ces deux histoires par une consolante conclusion :

« Le prophète dit : « à quelque heure que le pécheur « se convertisse et gémisse, je ne me rappellerai aucun « de ses péchés. » Il veut dire qu'il ne s'en souviendra « pas pour le punir, lui ayant déjà pardonné. Il n'a pas « dit à quelque heure que le pécheur se confessera avec « les lèvres, mais se convertira avec le cœur et pleu- « rera avec la douleur de la contrition; voulant faire « entendre que, même quand la bouche se tait, la faute « est pardonnée par la contrition et le bon propos du « cœur. Cela est signifié dans le saint Evangile par ces « dix lépreux qui demandèrent à Jésus-Christ d'être « purifiés. Il leur dit de s'aller présenter aux prêtres, « figure des nôtres. Comme ils marchaient, ils furent « purifiés et guéris en route, avant d'arriver. Il est dé- « montré par là qu'avant de nous présenter aux prêtres « et d'ouvrir la bouche pour la confession, leur dé- « couvrant la lèpre du péché, nous en sommes puri- « fiés et guéris par la contrition et le propos de nous « confesser; ce qui est encore être en route. »

Le passage et l'histoire qui suivent du chanoine de Paris, peuvent prémunir contre les illusions et les dangers d'un faux repentir :

« Il faut remarquer que toute douleur du péché « n'est pas de la contrition. De là vient la distinction « établie par les saints entre la contrition et l'attrition. « La contrition est la douleur parfaite et volontaire qui « naît du pur amour de Dieu. L'attrition est une dou- « leur faible, défectueuse, imparfaite, qui provient de « la crainte servile du châtiment ou de la perte de la « récompense; ou bien cette douleur naît d'un amour « tiède qui n'égale pas la mesure et l'énormité du « péché. Les mots expliquent ce sens. Contrition si- « gnifie broiement entier et complet de toutes les par- « ties, n'en laissant aucune entière ni solide, ce que

« fait la douleur intime et le chagrin profond du pé-
« ché; l'attrition indique une brisure grossière des
« parties non complètement triturées; ce qui rend
« défectueux et imparfait le regret et la douleur du
« péché. Ainsi l'attrition ne conduit point au salut.

« On lit dans Césaire qu'un chanoine de Paris,
« riche prébendé, qui vivait vicieusement et sans con-
« tinence dans les délices de la chair, devint grave-
« ment malade. Après avoir demandé et reçu avec
« dévotion tous les sacrements de l'Eglise, la con-
« fession, la communion, l'extrême-onction, et avoir
« donné par beaucoup de larmes, des signes d'une
« grande contrition, il passa de cette vie à l'autre.
« Quelques jours après, il apparut à l'un de ses con-
« frères sous une figure sombre et terrible, se lamen-
« tant douloureusement et disant qu'il était damné.
« Son confrère lui demanda avec grande douleur
« quelle était la cause de sa damnation; car, bien qu'il
« fût pécheur et amateur des choses du monde, il s'é-
« tait confessé et avait reçu les autres sacrements de
« l'Eglise et montré douleur et contrition de ses pé-
« chés. Il répondit : Malheur à moi, parce qu'il m'a
« manqué ce dont j'avais le plus besoin, et sans quoi
« toute autre chose ne vaut rien, c'est-à-dire la con-
« trition du cœur! Quoique j'aie pleuré et montré de
« la douleur de mes péchés, lorsque je me confessai
« et à l'heure de la mort, ce ne fut pas une vraie dou-
« leur et ce ne furent pas de vraies larmes; je ne pleu-
« rais pas d'avoir offensé Dieu en péchant; je n'avais
« ni douleur de contrition par amour de Dieu, mon
« sauveur, ni ferme propos, si j'échappais, de quitter
« le péché; mais je pleurais par peur des peines de
« l'enfer, et j'avais regret de laisser en mourant les
« choses de ce monde que j'avais tant aimées. Cela dit,
« il disparut avec des cris d'angoisse. »

Passavanti expose ingénieusement l'insuffisance de

la pénitence intérieure et la nécessité du ministère ecclésiastique pour compléter la renaissance de l'ame. Le passage semble indiquer le germe de l'insurrection religieuse qui devait éclater plus d'un siècle après :

« Saint Augustin dit : faites la pénitence comme on « la fait dans la sainte Église. Que personne ne dise en « lui-même, je la fais secrètement dans mon cœur; « Dieu le voit et il pardonne à mon péché. Cela ne « suffit point. Pourquoi Jésus-Christ aurait-il dit aux « apôtres : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera « délié dans le ciel; » pourquoi aurait-il donné les clefs « à saint Pierre? Saint Augustin semble répondre : ce « serait en vain, s'il ne fallait à la vraie pénitence que « la contrition du cœur. Il faut encore la confession et « la satisfaction, par lesquelles s'accomplit la vraie et « parfaite pénitence, en employant les clefs et l'auto- « rité apostolique de la sainte Église. C'est ce que vou- « lut signifier Jésus-Christ, quand il ressuscita Lazare, « qui, par la vertu de la voix du Christ, sortit vivant du « sépulcre où il gisait mort. Mais il en sortit les pieds « et les mains liés et la figure couverte du suaire que le « Christ ordonna aux apôtres d'enlever, pour faire en- « tendre que Dieu, par sa puissance et sa vertu infinies, « qu'aucune créature n'a, ni ne peut avoir, ressuscite « de la mort du péché à la vie de la grâce, le pécheur « qui gît mort et enterré dans le sépulcre de son cœur « dégoûtant et infect, ou dans le sépulcre de son en- « durcissement. Dieu opère ainsi en secret au fond du « cœur et donne la grâce d'une vive contrition. Cela « est ressusciter Lazare dans le tombeau; mais en sor- « tir vivant et lié signifie que, bien que le pécheur « soit justifié et vivifié intérieurement auprès de Dieu « par la contrition, il demeure encore lié et soumis « au dehors au jugement de la sainte Église. Ce lien « doit être brisé par la main apostolique, c'est-à-dire, « par l'autorité des prélats qui tiennent la place des

« apôtres, autorité dont ils usent au tribunal de la « pénitence, en absolvant les pécheurs qui confessent « humblement et sincèrement leurs péchés, par la « vertu des clefs confiées à leurs mains. Ils leur impo- « sent certains actes de satisfaction, selon la qualité « des péchés et des pécheurs confessés. Cela est Lazare « délié par les mains des apôtres et laissé libre de s'en « aller, selon le commandement du Christ : *Solvite « eum et sinite abire.* »

Le *Specchio* traite amplement de la confession. L'auteur avoue que le principal motif qui l'a porté à composer son livre, fut d'enseigner à se bien confesser :

« D'ordinaire, on se confesse mal, ou par igno- « rance, ou par négligence, ou par honte, ou par une « sorte de malice. L'ignorance empêche de connaître « les péchés, leurs causes, leurs différentes espèces, « leurs circonstances, et de discerner leur gravité; par « conséquent on ne sait pas les confesser distincte- « ment. La négligence empêche de repasser souvent « les péchés, afin d'en avoir douleur et contrition, « et de se les rappeler pour savoir ensuite les dire con- « venablement et entièrement. Elle fait retarder la « confession, soit de crainte d'être fatigué par les « œuvres de la pénitence imposée, ou de ne pouvoir « continuer et persévérer à bien faire, soit parce qu'il « semble difficile de s'abstenir des fautes et des plai- « sirs de la chair, et des œuvres auxquelles on est « habitué selon les conseils de sa propre prudence, et « selon l'appétit et le désir de sa propre volonté. La « honte empêche les pécheurs d'oser déclarer les pé- « chés déshonnêtes, abominables, par lesquels il leur « semble de mériter blâme, déshonneur, infamie. « Voulant orgueilleusement passer pour bons, mais ne « voulant pas l'être, ils taisent par honte ce qu'ils ont « commis vicieusement et sans honte, et ce qu'ils

« pourraient, avec une honte fructueuse, confesser uti-
« lement. La malice les retient obstinés dans leur per-
« verse volonté; et, par leur goût vicieux et corrompu
« à mal vouloir et à mal faire, ils ne s'affligent ni ne
« se repentent d'avoir mal fait, et ne se proposent
« pas dans le cœur de bien se conduire à l'avenir. »

Les maximes suivantes sur la confession aux laïcs paraîtront peut-être aujourd'hui quelque peu étranges, quoique l'intention rende toujours louable et efficace leur pratique :

« Le prêtre seul est ministre du sacrement de la pé-
« nitence, et à lui seul, comme ministre de l'Eglise, on
« doit faire la confession sacramentelle. En cas de
« nécessité, si le pécheur ne pouvait trouver de prêtre,
« il pourrait se confesser à un laïc. Je dis qu'on
« pourrait se confesser, non qu'il soit nécessaire de le
« faire, puisqu'au défaut de prêtre, il suffit, pour le
« salut, de la contrition avec le désir de se confesser,
« s'il était possible, et avec la résolution de le faire,
« si l'on échappe. Toutefois si l'on avait la foi et la
« dévotion de vouloir dire avec humilité et confusion
« son péché à un laïc en désirant le prêtre, cette con-
« fession serait valable, bien qu'on ne puisse l'appe-
« ler proprement sacramentelle, puisqu'il lui manque
« le ministre de ce sacrement. Cependant, par l'humi-
« lité qui induit le pécheur à dire ses péchés à un
« homme semblable à lui et à se soumettre presque à
« son jugement, par la honte volontaire de manifester
« ses péchés, par la bonne volonté et la résolution
« qu'il a dans son cœur de se confesser à un prêtre,
« et qui l'engage à se confesser à un laïc, cette confes-
« sion a quelque efficacité.

« Césaire d'Heisterbach raconte que, dans une ville
« du comté de Toulouse, fut un prêtre qui, s'étant lié
« avec la femme d'un chevalier, tomba dans le péché
« et y demeura long-temps. La chose dite au cheva-

« lier, il ne voulut pas d'abord y croire ; mais il ne
« laissa pas d'avoir quelque soupçon. Sans rien dire au
« prêtre ni à sa femme, sans montrer aucune défiance,
« un jour il pria le prêtre de l'accompagner en cer-
« tain lieu pour lui demander secrètement un conseil.
« Il le conduisit donc à une villa où se trouvait un
« possédé qui reprochait à tous ceux qu'il voyait leurs
« péchés, quelque cachés qu'ils fussent. Le prêtre
« qui avait appris ce que faisait le possédé, présuma
« que le chevalier l'y avait mené, comme cela était,
« afin que le démon découvrît l'adultère qu'il com-
« mettait. Sachant que le péché confessé est caché
« au diable, et n'ayant pas là de prêtre, il courut à
« l'écurie se jeter aux pieds du palefrenier qui gardait
« le cheval du maître, et lui confessa diligemment
« son péché. Ayant demandé la pénitence, le palefre-
« nier lui dit : faites celle que vous imposeriez vous-
« même au prêtre qui vous aurait confessé un sem-
« blable péché. Le chevalier alla ensuite avec le prêtre
« au possédé qui reprocha leurs péchés au chevalier
« et à ceux qui se trouvaient là, sans rien dire au
« prêtre. Alors le chevalier demanda au possédé :
« N'as-tu rien à dire au prêtre ? Regarde-le bien, que
« dis-tu de lui ? Rien, répondit-il en allemand que le
« chevalier seul comprenait, et il ajouta en latin que
« le prêtre seul entendait : il a été justifié dans l'écu-
« rie. Le prêtre voyant la grâce qui l'avait délivré et
« la vertu de la confession, quitta le péché et se fit
« moine.

« Il est bon de noter ici que, si celui qui s'est
« confessé à un laïc, échappe au péril, il doit le plus
« tôt possible aller aux pieds d'un prêtre reconfesser
« tous les péchés dont il s'était accusé au laïc. Alors
« le sacrement sera complet, le pécheur obtiendra
« rémission en vertu des clefs de la sainte Eglise dont
« le prêtre seul est ministre, et il aura observé le com-

« mandement de la confession. Dans tous les cas le « laïc est tenu, comme le prêtre, de taire les pé- « chés qu'il a entendus en confession. »

L'histoire suivante est assez singulièrement rapportée par Passavanti, pour inviter les confesseurs trop scrupuleux à quelque prudence envers certains pénitents d'humeur difficile :

« Il est écrit dans le livre des *Sept-Dons*, que des « pirates ou écumeurs de mer, se trouvant un jour en « grand péril au milieu d'une tempête et craignant de « mourir, firent vœu que, s'ils échappaient, ils se « confesseraient et quitteraient le péché. Délivrés du « danger, ils allèrent accomplir leur vœu. Le capitaine « se confessa à un ermite qui, entendant ses graves « et nombreux péchés, le reprit durement, ne voulut « point l'absoudre ni lui imposer de pénitence, mais « lui ordonna de recourir au pape. Le malfaiteur lui « dit qu'il n'était pas disposé à aller au pape, et le « pria de lui donner la pénitence, ayant foi qu'elle lui « serait valable auprès de Dieu. Comme l'ermite s'y re- « fusait, le pirate irrité prit un couteau et le tua. Voulant « néanmoins remplir son vœu, il s'adressa à un autre « prêtre auquel il confessa tous ses péchés et le meur- « tre de l'ermite. Le prêtre se mit en colère et lui dit « que, pour cet homicide même, n'eût-il aucun autre « péché, il devait aller au pape ; que, quant à lui, il « ne l'absoudrait pas et ne lui donnerait aucune péni- « tence. Furieux, le malfaiteur jura que, puisqu'il de- « vait aller au pape, il irait aussi pour lui, et le tua. « Il vint à un troisième confesseur et confessa ses vieux « péchés et les nouveaux. Celui-ci entendant qu'il « avait tué deux confesseurs, se dit en lui-même : Tu « ne me tueras pas. Il lui parla avec douceur, le con- « fessa, et lui imposa seulement pour pénitence de « penser à la mort, et quand il rencontrerait quelque « trépassé, de l'accompagner en le tenant par la main

« jusqu'à la fosse afin d'aider à l'ensevelir. Le corsaire « reçut volontiers la pénitence, et partit content. Un « jour qu'il faisait plus fidèlement la pénitence en- « jointe, saisi d'horreur de la mort, et considérant son « état, contrit, il s'en alla au désert, où ayant pris « l'habit religieux, il vécut en sainte pénitence le reste « de sa vie. »

La moralité de cette tragique histoire est ingénieuse et touchante :

« Il ne faut imposer aux malades aucune pénitence, « mais leur ordonner, s'ils guérissent, de revenir à « certaine époque à la pratique des commandements « et de recevoir une digne pénitence. »

Passavanti donne de bonnes règles aux confesseurs sur la manière de poser leurs questions, et il reprend très bien, par l'histoire charmante de la vierge Sacristine, ceux qui pourraient en faire d'indiscrètes sur la pureté :

« D'abord, que le confesseur interroge le pénitent « sur les péchés que commettent d'ordinaire les gens « de son état et de sa condition. Il ne questionnera « pas le chevalier sur les péchés du clerc, le marchand « sur ceux de l'avocat, la femme sur ceux de l'homme « du gouvernement. Ensuite, il ne doit pas interroger « sur les péchés qui ne sont pas communément, spé- « cifiquement et ouvertement connus de tout le monde; « mais qu'il le fasse de loin, afin que, si la personne ne « les a pas faits ou les ignore, il ne lui vienne pas en- « vie de les faire, et qu'elle ne les apprenne pas. Il « peut bien demander expressément les péchés com- « muns, manifestes, tels que le vol, l'homicide, « l'adultère et semblables. Quant aux péchés cachés, « que beaucoup de personnes ou ignorent, ou ne « commettent pas, qu'on les taise, ou qu'on les tou- « che de loin et si prudemment, qu'on n'enseigne pas « le mal qui est ignoré. Que le prêtre ne fasse point la

« plaie qu'il doit guérir comme médecin, ainsi qu'il
« arriva une fois, selon le récit de Césaire.

« A Cologne, une petite fille de sept ans, nommée
« Béatrix, fut mise par ses parents dans un monastère.
« Cette jeune fille grandit dans le couvent, et s'étant
« faite religieuse, elle se confessa un jour à un prêtre
« peu sage ou indiscret. Celui-ci l'interrogeant sur les
« péchés qu'elle devait avoir commis, lui demanda
« entre autres, si elle n'avait jamais péché charnelle-
« ment. Comme elle répondit que non, attendu
« qu'elle était entrée au couvent dès sept ans, et que
« jamais homme ne l'avait touchée, le confesseur lui
« dit : Es-tu donc vierge? Vous le savez bien, répon-
« dit-elle, puisque jamais homme ne s'approcha de
« moi. Le prêtre reprit : La femme peut sans l'homme
« pécher et perdre sa virginité. Je ne vous entends
« pas, répliqua la sœur, si vous ne parlez plus expli-
« citement. Alors le prêtre insensé, qui ne devait pas
« aller plus avant, lui demanda certaines choses par-
« ticulières qu'il est beau de taire. La confession finie
« et l'absolution donnée, le prêtre s'en alla. La reli-
« gieuse, rentrée seule dans sa cellule, réfléchit sur ce
« qu'elle avait entendu. Les pensées se succédant
« l'une à l'autre, et la concupiscence innée de la chair
« se réveillant, son cœur fut saisi de fortes tentations
« et son esprit s'alluma d'un vague désir d'essayer et
« de savoir ce qu'elle n'avait jamais essayé ni su.
« Comme l'importune tentation que le diable enflam-
« mait croissait de jour en jour, la religieuse ne sut
« pas résister. Vaincue, elle résolut, comme par déses-
« poir, de sortir du monastère et de vivre mondaine-
« ment, en suivant les appétits déshonnêtes de la chair
« fragile. Un jour, n'y pouvant plus tenir, elle prit les
« clefs de la sacristie où elle avait été long-temps de
« service, se jeta devant l'autel de la Vierge Marie, au
« pied de son image et dit : Madone, j'ai gardé plu-

« sieurs années tes clefs dans ma charge de sacristine,
« restant jour et nuit à ton service. Maintenant, je
« suis tourmentée si durement par un combat inouï,
« que je ne puis et ne sais plus me défendre. Tu ne me
« viens pas en aide, je te résigne donc les clefs de ma
« charge, et vaincue je me rends. Posant les clefs sur
« l'autel, elle partit du monastère et vécut quelque
« temps avec un abbé. Celui-ci l'ayant laissée là, elle
« s'égara jusqu'à devenir commune et publique pé-
« cheresse. Après avoir demeuré quinze années dans
« le péché, elle vint un jour à la porte du couvent où
« elle avait été élevée et demanda au portier : Aurais-
« tu connu une religieuse nommée Béatrix, autrefois
« sacristine de ce couvent? — Je la connais bien, dit
« le portier, c'est une sage et honnête religieuse qui,
« dès son enfance jusqu'à ce jour, a vécu ici sainte-
« ment et chérie de toutes les sœurs. — La pécheresse
« ne comprit pas les paroles du portier et lui tourna
« le dos. Tandis qu'elle s'en allait, la Vierge Marie,
« dont elle avait pris congé en partant et à qui elle
« avait rendu les clefs, lui apparut et lui dit : J'ai, de-
« puis que tu as quitté le monastère, fait quinze ans
« ton service sous ton habit et ta figure; personne au
« monde ne sait ton péché. Retourne donc remplir ta
« charge et fais pénitence de ta faute. Tu retrouveras
« les clefs sur l'autel au même endroit où tu les as
« laissées. Béatrix contrite, voyant la miséricorde de
« Dieu et la grâce de la Vierge Marie, rentra au cou-
« vent et vécut saintement en pénitence jusqu'à la
« mort. Personne ne sut jamais sa faute, si ce n'est le
« prêtre auquel elle la confessa et raconta la cause et
« les progrès de son égarement, ainsi que la grâce
« reçue. Elle voulut qu'on l'écrivît pour l'exemple et
« l'enseignement des confesseurs et des pécheurs, et à
« la louange de la mère de Jésus-Christ, l'avocate des
« pécheurs. »

Passavanti résume d'une manière complète et précise les points sur lesquels le confesseur doit interroger le pénitent.

« Le confesseur ne demandera pas seulement les « péchés, mais aussi les circonstances qui les aggra- « vent, lesquelles, selon les sages, sont au nombre de « huit et contenues dans ce vers :

Quis, quid, ubi, per quos, quoties, cur, quomodo, quando.

« Vient ensuite l'autre vers adressé au confesseur :

Quilibet observet animæ medicamina dando.

« La première circonstance sur laquelle le confesseur « doit interroger, si le pécheur ne la dit pas de lui- « même, est *quis*, savoir que celui qui se confesse dise « s'il est prélat ou inférieur, clerc ou laïc, lettré ou « non, vieux ou jeune, marié ou libre, parce que, « remarque saint Augustin, un même péché s'aggrave « ou s'allége, selon l'état, la charge, la condition de « la personne.

« La seconde circonstance est *quid*, quel est le péché « qu'on a commis; car il ne suffit pas de dire en géné- « ral, j'ai péché par gourmandise ou luxure, j'ai dit « ou fait injure au prochain, mais il faut que celui « qui se confesse spécifie en quelle sorte de péché il a « failli. Dans la gourmandise, si c'est en mangeant ou « buvant trop, en voulant des mets trop délicats, ou « en n'attendant pas l'heure du repas. Dans la luxure, « si c'est par fornication, ou adultère, ou par péché « contre nature ou autre quelconque. Dans les injures, « on doit spécifier quelle sorte d'injure ; si ce fut en « paroles, quelles paroles, de menace, de reproche, « d'infamie ; si ce fut par des faits, quels faits, contre « les biens ou la personne; s'il a frappé, avec quoi, « avec du fer, une massue, une pierre ou le poing, et

« quelle fut la personne frappée, père, mère, prélat ou « autre, et s'il s'en est suivi dommage, danger, scan- « dale ou déshonneur. Le confesseur doit aussi de- « mander ce qu'on a voulu ou entendu faire, car sou- « vent on a dans le cœur de commettre un grand « crime, tel qu'un homicide, une trahison, sans pou- « voir l'exécuter. On doit donc se confesser de la « mauvaise volonté et de l'intention coupable.

« La troisième circonstance est *ubi*, en quel lieu le « mal a été fait, si ce fut en un lieu public ou privé; « car le péché commis en public est plus grave à cause « du scandale et du dévergondage. Si ce fut en un « lieu saint, le péché est plus grand à cause de l'irré- « vérence envers Dieu à qui ce lieu est consacré; « ainsi, Jésus-Christ chassa du temple avec grande « indignation ceux qui vendaient et achetaient.

« La quatrième circonstance est *per quos*, c'est-à- « dire avec quelle aide et quelle compagnie on a fait « le mal.

« La cinquième est *cur*, pourquoi, pour quel mo- « tif le péché fut commis. C'est un péché plus grave « de voler par avarice, ou par plaisir de nuire, que « de le faire par pauvreté.

« La sixième est *quoties*, combien de fois l'on a fait « le péché, car la seconde est plus grave que la pre- « mière et la troisième que la seconde.

« La septième est *quomodo*, en quelle manière « l'on a péché. Si l'on se confesse d'avoir le bien « d'autrui, que le prêtre demande si c'est par usure, « vol, rapine, par le jeu ou en retenant le prix du « travail.

« La huitième circonstance est *quando*, en quel « temps, si ce fut dans la jeunesse et si le péché est « ancien ou nouveau; si ce fut un jour de fête ou à « une époque de pénitence, comme le Carême et les « Quatre-Temps, pendant la messe, le sermon, l'or-

« dination ecclésiastique, les processions, quand on « doit dispenser ou recevoir les sacrements, qu'on va « s'embarquer ou livrer bataille ; car le péché est d'au-« tant plus grand, ou montre d'autant plus de mau-« vaises dispositions, qu'on devrait être mieux pré-« paré. »

Voici de minutieux et excellents avis sur les conditions de la confession. Passavanti attaque avec non moins de franchise que Bourdaloue, l'hypocrisie et les confessions intéressées pour obtenir des places et une bonne réputation.

« Le pécheur doit se présenter au prêtre avec res-« pect, comme au vicaire de Dieu, avec confusion, « comme un malfaiteur devant son juge. Qu'il se « jette à ses pieds humblement, s'asseie ou se mette « à genoux de manière qu'il soit de côté, penché en « arrière plus qu'en avant, sur-tout si c'est une femme « qui se confesse. Celle-ci doit se placer de sorte que « son visage et ses yeux ne puissent rencontrer ceux « du confesseur ; et cela, pour l'honnêteté, afin « qu'elle dise plus sûrement et plus ouvertement ses « péchés. Sainte Marie-Madeleine en a donné l'exem-« ple, lorsque venant au Christ, elle se tint derrière « lui, à côté de ses pieds *(Stans retrò secus pedes « ejus)*.

« Quelques maîtres disent que douze choses sont « requises pour la confession. Saint Thomas en compte « seize ou dix-sept, contenues dans certains vers « qu'il donne au quatrième livre des *Sentences*. Les « voici :

Sit simplex, humilis confessio, pura, fidelis ;
Atque vera, frequens, nuda, discreta, libens, verecunda ;
Integra, secreta, lacrymabilis, accelerata,
Fortis et accusans et sit parere parata.

« Quelques-unes de ces conditions sont de nécessité, « les autres de perfection.

« D'abord, que la confession soit simple (*sit simplex*), c'est-à-dire sans détour, sans duplicité, sans « entortillement de mots qui cache les péchés. Que « la personne qui se confesse n'ait point d'intention « corrompue qui l'écarte de la droiture et de la vérité, « mais qu'elle pense simplement à s'accuser et à se « corriger. Au lieu de cela, beaucoup ne pensent qu'à « se louer et à se justifier, à passer pour bons et religieux, afin que le monde leur accorde des éloges, « sa confiance et des emplois.

« La seconde condition est *humilis*, que celui qui se « confesse soit humble, et dise humblement son péché; qu'il se reconnaisse misérable pécheur et qu'il « veuille passer pour tel; qu'il s'accuse non seulement « avec les lèvres mais avec le cœur. Si le confesseur le « reprend de ses vices, qu'il le supporte patiemment; « car beaucoup, pour être tenus humbles et justes, « se blâment souvent eux-mêmes, mais s'il arrive « qu'on les reprenne ou qu'on leur répète ce qu'ils « disaient, ils ne le prennent point en bonne part et se « fâchent. Celui qui se confesse ne doit pas seulement « être humble de cœur et dans les paroles, mais encore dans les vêtements et le maintien, pour le bon « exemple. Car, selon la doctrine de Salomon, les « actes et la contenance extérieure démontrent ce que « l'homme est au-dedans. Contre ce précepte agissent « chaque jour les vaines et orgueilleuses femmes qui « viennent au tribunal de la pénitence, parées et « ajustées, comme si elles allaient à un festin ou à des « noces; tandis que, pour dire leurs fautes, leurs folies, leurs vanités, leurs affectations, leurs défauts, « leurs sottises, leurs corruptions, leurs souillures, « leurs excès, elles devraient venir, la tête couverte, « la figure voilée, les yeux baignés de larmes et baissés, avec des soupirs, des gémissements et des « habits grossiers qui indiquassent un cœur contrit,

« humilié, une ame repentante et affligée du péché.

« La troisième condition de la confession, est « qu'elle soit pure (*pura*), et non mêlée de nouvelles « ou d'histoires; car celui qui est bien contrit, ne « s'occupe pas d'autre chose, mais ne pense qu'à dire « ses péchés.

« La quatrième est qu'elle soit fidèle (*fidelis*), c'est-« à-dire qu'elle se fasse à un confesseur fidèle et fi-« dèlement, selon le rit de la sainte Eglise, avec foi et « espérance de recevoir l'effet de la confession, qui est « la rémission et le pardon du péché; car, dit saint « Ambroise, sans cette foi et cette espérance, la con-« fession est infructueuse. Il cite l'exemple de Caïn et « de Judas qui confessèrent leur péché, mais qui, par « défaut de confiance en la miséricorde de Dieu, dés-« espérèrent et perdirent le fruit de la confession.

« La cinquième condition est qu'elle soit vraie (*vera*). « Qu'on ne taise pas la vérité par honte, qu'on n'ex-« cuse pas le péché par orgueil, et que, par une folle « humilité, on ne dise pas de soi le mal qui n'est pas. « Certaines personnes, hommes et femmes, disent : « Je suis le plus méchant homme du monde, je suis « la femme la plus coupable de la terre, j'ai fait et dit « tout ce qu'il y a de mal; et puis il se trouve qu'il « n'en est rien. Comme on ne doit pas taire ce qu'on a « fait, il ne faut pas dire ce qu'on n'a point fait.

« La sixième condition est que la confession soit « fréquente (*frequens*), ce qu'on peut entendre de deux « manières. La première, de se confesser souvent des « péchés quotidiens. La seconde de reconfesser sou-« vent les anciens. Saint Thomas, au quatrième livre « des *Sentences*, dit qu'il est très utile de le faire et à « différents confesseurs, soit à cause de la rougeur de « la honte, qui, étant une peine, tient lieu de satis-« faction, soit à cause de l'efficacité des clefs, soit à « cause de la pénitence qu'impose le confesseur et qui

« diminue toujours de la peine. On pourrait donc se
« confesser tant de fois que la peine, un peu diminuée
« chaque fois, serait entièrement effacée, de sorte
« qu'il n'en resterait rien à faire ni en ce monde ni au
« purgatoire.

« La septième condition est que la confession soit
« nue (*nuda*), c'est-à-dire manifeste et ouverte. On ne
« doit couvrir ni cacher aucun de ses péchés, quelque
« dégoûtant ou abominable qu'il soit. Saint Gré-
« goire dit à ce sujet : c'est un vice commun au genre
« humain de commettre facilement le péché, puis de
« l'accroître et de le multiplier en l'excusant.

« La huitième condition est que la confession soit
« discrète (*discreta*), c'est-à-dire qu'il faut discerner
« les péchés plus grands, de ceux qui le sont moins,
« et par conséquent les confesser plus gravement et
« plus lentement que les péchés plus légers : ceux-ci
« ne doivent pas être indiscrètement aggravés.

« La neuvième condition de la confession est qu'elle
« soit volontaire (*libens*), non obligée et forcée, mais
« qu'on s'accuse volontiers de ses péchés par amour
« de la vérité et de la justice.

« La dixième condition est qu'elle soit honteuse
« (*verecunda*), que l'on s'accuse avec honte de son pé-
« ché. Toutefois, la honte ne doit pas être telle qu'on
« omette ce qu'il faut dire ou faire, mais il doit y
« avoir chez le pécheur une honte déhontée, comme
« dit saint Grégoire, de la Madeleine. Voyant les taches
« qui la souillaient, elle courut les laver à la fontaine
« de la miséricorde, et parce qu'elle avait beaucoup
« de honte au-dedans, elle ne se soucia pas de la
« honte du dehors.

« La onzième condition est que la confession soit
« entière (*integra*). On ne doit pas taire de péchés
« mortels, ni partager la confession, et en dire un peu
« à un prêtre et un peu à un autre; en agissant ainsi,

« loin d'obtenir le fruit de la confession, on se charge-
« rait d'un nouveau péché mortel.

« La douzième condition est que la confession soit « secrète *(secreta)*, car le jugement de la confession « appartient aux secrets de la conscience. Il faut ma- « nifester secrètement ses péchés au confesseur, qui « est le juge des secrets. Ainsi les péchés manifestes « doivent être confessés et jugés secrètement. Par « conséquent, si le prêtre avait vu ou entendu les « péchés de celui qui se confesse, il ne doit pas l'ab- « soudre, à moins que le pécheur ne les confesse en « secret et de bouche.

« La treizième condition de la confession est qu'elle « soit douloureuse *(lacrymabilis)*, à l'exemple de « saint Pierre et de sainte Marie-Madeleine, qui pleurè- « rent leur péché très amèrement et avec des larmes de « grande douleur. Saint Grégoire exposant les paroles « du prophète : *Potum dabis nobis in lacrymis, in men- « sura*, dit que la mesure de la douleur doit égaler « celle de la faute, que l'on boive autant de larmes de « componction que l'on a été aride et sec de Dieu par « le péché.

« La quatorzième condition pour la confession est « qu'elle soit prompte *(accelerata)*, qu'on se confesse « aussitôt le péché commis, qu'on ne retarde pas de « jour en jour de peur de l'oublier, de le multiplier, « et afin d'ôter au diable l'arrogance et l'audace qu'il « a sur l'homme pendant qu'il l'empêche de confesser « ses péchés.

« La quinzième condition de la confession est « qu'elle soit courageuse *(fortis)*, qu'on ne se laisse « arrêter, ni par la honte, ni par la peur de la peine « qu'il faut subir pour satisfaire aux péchés, ni par « les privations, ni par les tribulations ou tentations « auxquelles on s'attend.

« La seizième condition est *accusans*, c'est-à-dire

« de s'accuser soi-même et non autrui, non s'excuser,
« ni se louer ou se vanter par vanité mondaine; comme
« ceux qui s'accusent bien des péchés vils et charnels,
« mais qui se vantent d'avoir tiré quelque vengeance,
« remporté quelque avantage, fait quelque prouesse,
« trouvé des moyens subtils de gagner de l'argent ou
« des honneurs, bien que ce fût en péchant.

« La dix-septième condition est que la personne qui
« se confesse soit disposée et prête à obéir à tout ce
« qui lui sera ordonné *(et sit parere parata)*. Saint Au-
« gustin a dit : que le pécheur se mette au pouvoir du
« juge, qui est le confesseur, prêt à faire pour la vie
« de l'ame immortelle, ce qu'il ferait pour la vie du
« corps mortel. »

Les règles énoncées plus haut sur la confession frappent par l'exactitude et la netteté de la doctrine. Si, comme on l'a prétendu, ce sacrement ne remontait qu'au pontificat du grand Innocent III et au concile de Latran, comment sa législation se trouverait-elle déjà si bien fixée? Le concile de Trente semble vraiment n'avoir rien eu à ajouter aux dispositions prescrites par l'auteur du *Specchio*.

La théologie de Passavanti est à la fois élevée et prudente; il n'est ni moins éclairé, ni moins judicieux que Bossuet et Fleury. Sur la question si la Vierge fut exempte de la tache du péché originel, il se récuse et conclut sagement par le doute.

« Bien que l'Ecriture-Sainte ne parle pas expressé-
« ment de la bienheureuse Vierge Marie, mais seule-
« ment en certaines similitudes et figures, on croit
« néanmoins généralement qu'elle fut sanctifiée avant
« de naître et remplie du Saint-Esprit dans les en-
« trailles de sa mère. Quoique nous n'ayons pas l'au-
« torité expresse et manifeste de l'Ecriture, il y a la
« raison efficace et l'autorité de la sainte Eglise; bien
« plus, l'autorité de l'Esprit-Saint qui dirige l'Eglise.

« Celle-ci célèbre la Nativité. Il n'y a pas long-temps, « cette fête n'était point encore instituée; mais à la suite « de certains miracles et révélations, il fut ordonné « de la solenniser, et avec octave. C'est donc une « preuve certaine que Marie naquit Vierge, puisque l'on « fête sa Nativité; car, dit saint Bernard, on ne ferait pas « la fête de sa naissance, si elle n'était pas née sainte. « Voici la raison : si à cause de l'excellence et de la « dignité de la mission pour laquelle Dieu choisit Jé- « rémie et Jean-Baptiste, ils furent purifiés du péché « originel, combien davantage la Vierge Marie dut-elle « avoir le don et la grâce de la sanctification et à un « point plus éminent, plus parfait, elle qui fut choisie « pour le plus digne, le plus sublime emploi auquel « créature humaine ou angélique ait jamais été ou puisse « être choisie, c'est-à-dire à être mère de Dieu. Saint « Anselme et saint Bernard font valoir cette raison « pour la gloire de la Vierge Marie. Quelques-uns s'at- « tachant à cette raison, disent qu'elle fut préservée « du péché originel; car, s'il fut convenable qu'elle « eût un don de sanctification plus grand que Jérémie « ou Jean-Baptiste, qu'aurait-elle eu plus qu'eux, si « elle avait été simplement comme eux purifiée du pé- « ché originel? Afin donc qu'elle obtînt plus qu'eux, « comme cela devait être, il paraît convenable et ra- tionnel que non seulement elle fût sanctifiée avant de « naître, mais qu'elle fût engendrée sainte et préservée « du péché originel. Il n'y a pas lieu à discuter ici « cette question qui n'a pas été décidée par la sainte « Eglise, et l'on n'en sait rien, car il ne se trouve pas « que Dieu en ait rien révélé à prophète, apôtre, évan- « géliste, ou saint digne de foi, qui en ait dit ou écrit « quelque chose de certain. Des docteurs disent qu'à « leur avis personne ne l'affirme comme de l'Assomp- « tion en corps et en ame de la Sainte-Vierge; on n'en « sait donc rien par écriture authentique. Mais saint Jé-

« rôme, saint Augustin, et les autres docteurs qui en « parlent, donnent leur opinion et ce qui devrait en être « raisonnablement, laissant la vérité à Dieu qui la sait « et qui, non sans juste raison, veut que soit caché au « monde ce qu'il a fait de sa mère, soit dans sa Con- « ception, soit dans son Assomption. Il ne saurait être « douteux pour aucun fidèle chrétien, que Dieu pou- « vait, s'il l'avait voulu, préserver la Vierge Marie du « péché originel, comme il pourrait le faire pour tout « autre homme ou femme qui viendrait au monde. « Que si Dieu formait un homme de terre ou d'autre « élément, d'une fleur, d'un os ou d'un morceau de « chair, cet homme n'aurait pas le péché originel... « Toutefois il vaut mieux douter de la chose, car il « n'est pas probable qu'on puisse jamais la connaître, « que d'affirmer présomptueusement ce qu'on ignore. « A la raison citée plus haut, pour laquelle plusieurs « prétendent qu'il en fut ainsi, qu'autrement Marie « n'eût pas eu plus d'avantages que Jérémie ou Jean- « Baptiste, on peut répondre que Dieu put faire en des « choses plus grandes et fit en effet à sa mère des dons « de grâce au dessus de tous les autres saints, sans la « préserver du péché originel; que ce fut un plus grand « don de la préserver du péché actuel, mortel ou véniel, « de la remplir de l'Esprit saint et de la confirmer dans « la grâce, de telle manière qu'elle ne pouvait pécher, « et de répandre dans cette ame excellente l'amour de « Dieu et du prochain avec toutes les autres vertus; « d'autant plus qu'avoir été conçue dans le péché ori- « ginel ne diminuerait en rien l'honneur de la Vierge « Marie, puisque ce péché n'est pas du fait de la per- « sonne, mais une condition de la nature viciée. »

L'amour de Dieu par l'ame, le cœur et l'esprit, est défini avec finesse et sentiment dans ce passage :

« Saint Jean-Chrysostôme dit : Aimer Dieu de tout « ton cœur, c'est que ton cœur ne soit pas enclin à

« l'amour d'aucune autre chose plus qu'à l'amour de « Dieu. Aimer Dieu de toute ton ame, c'est avoir l'es- « prit convaincu de la vérité et être ferme dans la foi. « Autre chose est l'amour du cœur, autre est l'amour « de l'ame. L'amour du cœur est en quelque sorte se- « lon l'impression de la chair et de la sensualité, se- « lon laquelle même Dieu peut être aimé, si l'on se « dégage tout-à-fait des choses mondaines et char- « nelles. Cet amour du cœur se sent dans le cœur. « L'amour de l'ame ne se sent pas, mais se comprend, « parce qu'un tel amour réside dans le jugement de « l'ame; car qui croit qu'en Dieu est tout bien, et « que hors de lui il n'y en a point, aime Dieu de toute « son ame. Aimer Dieu de tout son esprit, c'est tour- « ner vers Dieu toutes ses pensées du dedans et du de- « hors. Ainsi, celui dont l'intelligence s'élève à Dieu, « dont la pensée traite les choses de Dieu, dont la mé- « moire rappelle les choses de Dieu, aime Dieu de tout « son esprit. »

Voici d'utiles pratiques pour effacer les péchés véniels :

« Il y a contre les péchés véniels huit remèdes, ren- « fermés dans les deux vers suivants :

Confiteor, tundo, conspergor, conteror, oro,
Signor, edo, dono : per hæc venialia pono.

« D'abord les péchés véniels s'effacent par la confes- « sion générale (*confiteor*) de tous les péchés, mor- « tels et véniels. On doit remarquer ici que les péchés « véniels ne sont aucunement remis sans les mortels, « c'est-à-dire, tant qu'on reste chargé de quelque pé- « ché mortel. Il faut donc n'avoir aucun péché mortel « ou que le remède soit tel qu'il efface à la fois les « mortels et les véniels. Le second remède est *tundo*, « c'est-à-dire de se frapper la poitrine en s'imputant « ses péchés. Le troisième est *conspergor*, de prendre

« de l'eau bénite avec foi et dévotion. Le quatrième « est *conteror*, par la contrition et le déplaisir d'avoir « offensé Dieu. Le cinquième est *oro*, par la prière « dévote et spécialement par le *Pater noster*, qui est « l'oraison enseignée par Jésus-Christ. Le sixième est « *signor*, par la bénédiction de l'évêque, et selon quel- « ques-uns par celle du prêtre. Le septième est *edo*, « par la communion, et le huitième, *dono*, par l'au- « mône au pauvre et le pardon des injures. »

Le désaccord entre les désirs et la condition de chacun, ce mal de notre époque, ce secret de tant de vices et de crimes, est parfaitement observé et jugé dans le passage suivant :

« Selon saint Thomas, la droite raison doit régler tou- « tes les choses que l'homme désire naturellement. La « volonté, quand elle est dirigée par la droite raison, « se porte vers ce qui est convenable et proportionné « à la condition de chacun. Alors l'on désire, l'on « aime vertueusement ; mais quand l'appétit, la vo- « lonté et le désir se meuvent en dehors de la droite « raison, alors on désire et l'on aime vicieusement : de « là découlent tous les vices. »

Pascal et Nicole n'ont pas poursuivi l'orgueil avec plus de constance, avec plus d'acharnement que Passavanti dans de nombreux passages du *Specchio*.

« Quelques docteurs comptent sept péchés capitaux, « et d'autres, huit ; mais ceux-là ne comptent pas l'or- « gueil, et ils ont raison les uns et les autres, chacun « à son point de vue. Saint Thomas voulant accorder le « différend, dit qu'on peut considérer l'orgueil de deux « manières ; la première en tant qu'il est un vice spé- « cial par lui-même, distinct des autres ; alors il est au « nombre des vices principaux et capitaux dont nais- « sent tous les autres. En comptant l'orgueil, il y a « donc huit péchés capitaux. D'après la deuxième ma- « nière, on peut considérer l'orgueil en ce qu'il a une

« influence générale sur tous les vices dont il est l'ori-
« gine et la cause. De cette manière, il n'est pas mis
« au nombre, mais au-dessus des autres vices. De là,
« saint Grégoire, dans ses *Morales sur Job*, l'appelle la
« reine et la mère des vices. Dans ce sens, il n'y a que
« sept péchés principaux et capitaux.....

« L'orgueil naquit dans la région la plus élevée du
« ciel empyrée et dans cette haute et noble famille de
« la race angélique. Ne trouvant aucune créature qui
« lui fût comparable et avec laquelle sa condition al-
« tière lui permît de s'unir, elle s'unit illégitimement
« avec son père. Dieu, le souverain maître, fut telle-
« ment offensé de cette infraction à sa volonté, qu'il
» chassa du ciel tous ces anges, les bannit de son
« royaume sans qu'ils y puissent jamais rentrer et
« les fit à jamais habitants du sombre et douloureux
« royaume de l'enfer.

« L'orgueil naît dans l'homme, des biens de la na-
« ture, de la fortune et même de la grâce. Les biens
« de la nature sont dans le corps ou dans l'ame, ou
« communs à l'un et à l'autre. Dans le corps, la santé,
« la force, la gaîté, la beauté, la noblesse, la liberté,
« être adroit, accort, poli, beau parleur, éloquent,
« agréable, bien constitué, de bonne mine et bien
« mis. Les biens naturels de l'ame sont un noble es-
« prit, une intelligence déliée, une bonne mémoire,
« l'aptitude aux vertus, aux sciences, aux arts, le bon
« sens, la sagacité, la discrétion, la prudence, l'acti-
« vité, le jugement, l'application, savoir choisir et
« prendre le meilleur parti. Par biens de la fortune,
« on entend les choses qui sont en dehors de nous et
« du pouvoir de l'homme, que l'on peut perdre bon
« gré ou malgré, comme les richesses, les plaisirs, le
« rang, les dignités, la réputation, l'honneur, la fa-
« veur des hommes et la gloire mondaine. Les biens
« de la grâce, sont la grâce de Dieu avec la cha-

« rité, l'humilité et les autres vertus, la sagesse avec « le don de prophétie, des langues, des miracles et « autres dons du Saint-Esprit. L'orgueil naît souvent « de tous ces biens; car l'homme se sentant avoir quel- « que mérite, et ne le rapportant pas humblement à « Dieu, source de tout bien, en tire vanité.... Saint Jé- « rôme dit que c'est un grand orgueil d'être ingrat en- « vers Dieu; et saint Bernard, que l'ingratitude est un « vent qui dessèche la fontaine de la piété, la rosée de « la miséricorde et le fleuve de la grâce divine..... Sa- « lomon, dans ses *Proverbes*, fait dire à Dieu : « Je « hais l'arrogance et l'orgueil. » Il ne faut pas s'éton- « ner que Dieu les haïsse; car, remarque Boëce, tous « les autres vices fuient devant Dieu, l'orgueil seul « résiste à sa volonté et marche contre lui.... Saint Ber- « nard, expliquant le passage de saint Paul sur l'ante- « christ : « Tout superbe s'élève au-dessus de Dieu « *(Qui extollitur et adversatur supra omne quod dicitur* « *Deus)* », dit: Dieu veut qu'on fasse sa volonté, le su- « perbe le veut aussi. Il se fait donc égal à Dieu ; bien « plus, il s'élève au-dessus de Dieu; car Dieu exige « que l'on accomplisse sa volonté dans les choses jus- « tes et raisonnables, tandis que le superbe prétend « que sa volonté soit faite, même dans les choses in- « justes, déraisonnables et contraires à Dieu.

« L'orgueil, remarque saint Augustin, diffère des au- « tres vices en ceci, que les autres vices font commet- « tre de mauvaises œuvres, en naissent et s'en nour- « rissent, tandis que l'orgueil naît encore du bien et « des bonnes œuvres et les fait périr. »

Cet orgueil dans la grâce, est encore énergiquement relevé par Nicole, lorsqu'il dit : « Les haires, les cilices, les disciplines, sont quelquefois à son usage.... Les saints nous apprennent, après saint Paul, qu'il y a des martyrs de vanité aussi bien que de charité. »

Passavanti, comme ceux de son ordre, semble fa-

vorable à la doctrine de la grâce suffisante. « Les Dominicains, remarque Pascal dans un passage quelque peu hétérodoxe de la deuxième *Provinciale*, ont cela de bon, qu'ils ne laissent pas de dire que tous les hommes ont la *grâce suffisante*. Mais ils le disent sans le penser, puisqu'ils ajoutent qu'il faut nécessairement, pour agir, avoir une *grâce efficace qui n'est pas donnée à tous*. Ainsi, s'ils sont conformes aux Jésuites, par un terme qui n'a pas de sens, ils leur sont contraires, et conformes aux Jansénistes dans la substance de la chose. » La doctrine du *Specchio* sur la prédestination n'est pas moins menaçante que celle de saint Paul, qu'il cite et commente.

« L'homme, en faisant bien, mérite, en vertu de la « grâce que Dieu lui donne librement, et non par ses « œuvres qui, sans la grâce, ne vaudraient rien auprès « de Dieu. Ainsi l'homme ayant la première grâce de « Dieu qu'il ne mérite pas d'avoir, mais qui lui est « librement donnée, mérite, en agissant selon cette « grâce qui rend ses œuvres méritoires et agréables à « Dieu, d'avoir une grâce plus grande et même la « gloire selon la grâce. Saint Paul a dit en ce sens : « Je « suis par la grâce de Dieu ce que je suis, et sa grâce « n'a pas été vide en moi (*Gratiâ Dei sum id quod « sum, et gratia ejus in me vacua non fuit*). » Et ailleurs : « La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est montrée, « non pour les œuvres de justice que nous avons « faites, mais il nous a sauvés selon sa miséricorde « (*Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri, non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum suam « misericordiam salvos nos fecit.*) »

Passavanti invite et attire à l'humilité par des images poétiques, des récits naïfs ou piquants, et par de sages et pieuses réflexions.

« Saint Bernard dit : La grâce n'entre pas dans le « cœur de celui qui se confie en ses propres mérites et

« qui s'appuie sur ses propres œuvres ; car, étant plein « de sa bonne opinion, la grâce n'y trouve point de « place. Nous voyons que ceux qui veulent remplir un « vase de l'eau d'une rivière ou d'une fontaine, le « penchent. De même, celui qui veut puiser la grâce « divine, ne doit pas se tenir raide d'orgueil, mais se « baisser avec humilité. L'eau descend des montagnes « dans les vallées, et là, se réunissant à d'autres eaux, « elle forme des rivières et de belles fontaines. Ainsi « l'abondance de la grâce descend dans les vallées de « l'humilité.

« Il ne se croit pas cendre et poussière, celui qui « s'habille de draps de soie et d'écarlate; car, qui fe- « rait de tels sacs à la cendre, à moins d'être fou? Il « ne se croit pas cendre et poussière, celui qui se place « haut en dignité ; car la poussière mise sur une « hauteur est emportée et dispersée par le vent....

« Saint Isidore rapporte que, d'après un ancien « usage, le jour du couronnement de l'empereur de « Constantinople, au moment où il apparaissait dans « sa plus grande gloire, un marbrier s'approchait de « lui, et lui présentait les échantillons de quatre sortes « de marbres de diverses couleurs. Il lui demandait « ensuite de laquelle il préférait qu'on lui fît son tom- « beau, pour donner à entendre que la mémoire de la « mort devait tempérer la gloire temporelle et impé- « riale, et le rendre humble.

« On lit dans la vie des Saints-Pères, qu'un religieux « voulant obtenir de Dieu l'explication d'un passage « de l'Ecriture qu'il ne comprenait pas, se mit à jeû- « ner et à prier. Après un jeûne de sept semaines, « n'ayant pas reçu la grâce qu'il demandait, il ima- « gina d'aller trouver un des moines qui habitaient le « désert, et de le consulter sur son doute. Pendant « qu'il était en route, l'Ange de Dieu lui apparut et lui « dit : Le jeûne que tu as fait sept semaines ne t'a pas

« rapproché de Dieu et ne t'a pas aidé pour ce que tu « cherchais. Maintenant, parce que tu t'es humilié et « que tu vas consulter ton frère, je suis envoyé de Dieu « pour t'enseigner ce que tu voulais savoir. Et il lui expli- « qua clairement son doute. Le moine, remerciant Dieu « et reconnaissant la vertu de l'humilité, rentra dans « sa cellule doublement instruit, et comprit l'Ecriture « qui dit que Dieu révèle ses secrets aux humbles..... « Saint Antoine, un jour qu'il priait, vit le monde cou- « vert de petits filets tendus, et s'écria en pleurant : Qui « pourra donc échapper à tant de piéges, et ne pas « tomber dans l'un d'eux? Une voix lui répondit : « L'humilité seule..... Le diable dit un jour à saint « Macaire : Pourquoi l'emportes-tu sur moi? Car si tu « jeûnes, je ne mange jamais; si tu veilles je ne dors « jamais; si tu te fatigues en travaillant, je n'ai jamais « de repos. Puis, répondant lui-même à sa question, « il ajouta : Je suis vaincu par ton humilité seule, que « je ne puis avoir.

« Saint Augustin démontre ainsi que l'humilité ne « se laisse jamais vaincre. Celui-là seul est vaincu, qui « présume de soi; celui-là seul est vainqueur, qui par « humilité ne présume pas de soi. Voici la raison : « Dieu combat pour l'humilité, parce que l'humi- « lité rapporte à Dieu l'honneur de la victoire, « en disant : « Ne donne pas la gloire à nous, Sei- « gneur, mais à ton nom (*Non nobis, Domine, non* « *nobis, sed nomini tuo da gloriam*). » Elle lui laisse « donc le soin du combat, puisqu'elle lui rapporte « l'honneur de la victoire. Par l'humilité l'homme se « vainc aussi lui-même, victoire la plus difficile, par « laquelle l'homme vainc toute chose, et ne peut être « vaincu par aucune..... Douter si l'on est en état de « péché mortel ou non, est un grand supplice, et « Salomon dit : « Il y a des justes et des sages dont « les œuvres sont dans les mains de Dieu, et cepen-

4

« dant l'homme ignore s'il est digne d'amour ou de « haine; mais toute chose est laissée incertaine « (*Sunt justi atque sapientes, et opera eorum in manu « Dei, et tamen nescit homo, utrùm amore vel odio di- « gnus sit; sed omnia in futurum reservantur incerta*). » « Saint Grégoire explique ainsi ce passage : Toutes les « choses nous sont incertaines, afin que nous tenions « une chose certaine, l'humilité.

« Marche dans le chemin de l'humilité du Christ, « dit saint Augustin, si tu veux aller à la gloire de son « éternité. Veux-tu avoir la hauteur de Jésus-Christ? « prends d'abord la bassesse qu'il a montrée, afin que « nous en prissions l'exemple d'après ce qu'il dit : « Je « vous ai donné l'exemple (*Exemplum enim dedi vobis*). » « En naissant, quelle humble mère il voulut, quelle « humble maison, quel humble lit, quels humbles ha- « billements! Pendant sa vie, il voulut être circoncis « comme un pécheur, offert et racheté comme un es- « clave; il voulut être interrogé au milieu des docteurs « comme un écolier, être sujet à Marie et à Joseph, « avoir humble compagnie de pêcheurs, être baptisé « par un homme, tenté par le diable comme son infé- « rieur, sans biens, pauvre, payer le cens et le péage, « souffrir les reproches et les outrages sans se défendre. « Prêchant et faisant des miracles, il fuyait les hon- « neurs et la gloire; quand on voulut le faire roi, il par- « tit et reprit ses disciples d'ambition. Il embrassait « les petits enfants et les donnait en exemple d'humi- « lité et de soumission. Quand il vint au lieu de sa « Passion, il chevaucha sur un âne. Il lava les pieds « à ses disciples et soupa avec eux à la même table, « mangeant au même plat et les servant; ensuite il leur « donna la communion. A sa mort, il souffrit d'être « trahi, accusé, pris, lié, interrogé, battu, bafoué, « jugé, gourmandé et envoyé au supplice avec la « croix sur les épaules par dérision. Il ne dédaigna

« pas la très vile mort de la croix sur laquelle il fut « élevé nu; il y souffrit de la soif; il fut flagellé, cou- « vert de plaies, à l'endroit des exécutions publiques, « entre des larrons, comme un malfaiteur. Après sa « mort, il voulut être mis sous terre dans un tombeau « et descendre aux enfers, pour donner salut et déli- « vrance à ceux qui étaient captifs. »

Passavanti paraît sortir de sa mesure ordinaire, quand il prescrit l'humilité et le renoncement de l'amour-propre, par l'exemple de ce solitaire auquel on avait annoncé la visite du gouverneur de la province et de sa suite, attirés par le bruit de sa sainteté. Il se mit sur la porte de sa cellule, vêtu d'un sac comme un fou et mordant avidement et à coups redoublés dans une miche de pain et un morceau de fromage, au lieu de répondre. La déraison, la grossièreté sont des torts de quelques dévots qui rebutent de la piété au lieu d'y attirer, et les rendent responsables des conséquences. Nicole, qui certes n'a point ménagé l'amour-propre, est bien plus sensé, lorsqu'il va jusqu'à dire « qu'il faut, en quelque lieu et en quelque société que l'on soit, se faire un plan des opinions qui y règnent, et du rang que chacun y possède, afin d'y avoir tous les égards que la charité et la vérité peuvent permettre. »

Passavanti établit trois sortes de science, la science divine, la science humaine, et la science diabolique.

Voici diverses considérations répandues dans le chapitre qui traite de la première. Les avis, ou plutôt les remontrances aux maîtres et aux prédicateurs, sont caractéristiques et peignent l'enseignement théologique et la barbarie de la chaire au XIV.ᵉ siècle, à laquelle certains traits prouvent que l'auteur du *Specchio* n'avait point tout-à-fait échappé.

« La science divine se peut entendre de deux ma- « nières. D'abord, celle par laquelle Dieu fait toutes « choses. Cette science est éternelle et s'appelle tantôt

« sagesse, tantôt prescience, tantôt prédestination, « tantôt disposition, tantôt providence; non qu'elle « soit plusieurs choses distinctes, mais une même « sagesse qui n'est autre que l'essence divine. On lui « donne divers noms par rapport aux choses créées, « qu'elle produit, gouverne, règle, prévoit et dispose. « De la seconde manière on peut, par science divine, « entendre celle au moyen de laquelle l'homme sait « les choses divines. L'homme peut avoir cette science « de trois manières : la première, par l'infusion ou la « révélation, comme Salomon, les prophètes, les apô- « tres et plusieurs saints qui, sans la science hu- « maine, ni l'exercice de l'étude, apprirent et com- « prirent les très hautes choses de Dieu et les mystères « profonds de l'Ecriture; la seconde, par l'enseigne- « ment des maîtres et des docteurs; la troisième, par « l'étude, la lecture, la méditation, l'exercice du génie « naturel.

« Pour bien enseigner et bien prêcher, la science ne « suffit pas; il faut encore la bonne vie. Car, dit saint « Grégoire, que celui qui veut bien enseigner aux au- « tres, s'applique d'abord à bien vivre, puisque les « bonnes œuvres confirment et prouvent les bonnes « paroles; la mauvaise vie gâte tout bon discours, et « l'on méprise les doctrines de celui dont on méprise « la vie. C'est donc une grande présomption que de « vouloir bien parler et mal faire, ou parler beaucoup « et faire peu. Celui qui parle bien et vit mal, porte à « la main comme une lumière qui démontre ses mau- « vaises actions aux auditeurs, et dévoile ainsi lui- « même sa honte, selon les paroles du Christ dans « l'Evangile : « Faites que la lumière de votre science « montre et manifeste vos bonnes œuvres. » Celui-là « lit encore la sentence de sa condamnation, se con- « tredit lui-même, et se confond par ses propres pa- « roles. L'enseignement, sans les bonnes œuvres, nuit

« aussi aux auditeurs, car il n'est pas efficace et ne « produit pas le fruit qu'il devrait : celui qui ne brûle « point, n'allume point. Saint Grégoire dit : La con« science d'un fervent amour est plus utile aux au« diteurs que la science de subtils discours, et la suavité « d'une douce langue ne sert à rien si elle n'est assai« sonnée par la saveur d'une sainte vie. Ceux-là savent « parler doucement de Dieu, qui se sont pris à l'aimer « avec ferveur. Les prédicateurs qui disent la vérité « seulement avec le son de la voix, ne sont point crus, « et ils tombent facilement dans le vice de la vaine « gloire. Ainsi, vains et privés de bonnes œuvres, ils diri« gent vainement leur intention pour plaire au monde, « obtenir des louanges, et être tenus sages et saints.

« Dieu veut bien que tout homme vive amoureux « de la gloire céleste et languisse pour elle, que même « il se consume et meure par cet amour ; et non qu'il « s'en approche, qu'il la regarde fixement, mais qu'il « la contemple et s'en tienne à distance. A celui qui la « contemplera ainsi pendant cette vie, il sera accordé « de la posséder dans l'autre largement, à son gré, et « éternellement.

« C'est un signe évident que les maîtres et les prédi« cateurs sont des amants adultères de la vaine gloire « lorsque, prêchant et enseignant, ils laissent les choses « utiles et nécessaires au salut des auditeurs, pour des « subtilités, des nouveautés et de vaines opinions, se « servant de figures et d'allégories, poétisant et s'effor« çant d'y mêler des fleurs de rhétorique qui charment « l'oreille et ne vont pas au cœur. Ces choses, loin « d'être fructueuses aux auditeurs, les jettent souvent « dans de dangereuses erreurs, comme on l'a vu an« ciennement et de nos jours. Les vices et les péchés « qu'on voulait trancher avec le couteau de la parole « de Dieu, frapper avec la flèche de la prédication, « brûler avec le feu d'un langage tendre et fervent,

« demeurent entiers et solides, dégénèrent dans les « cœurs en fistules et en aposthèmes par le mauvais « traitement du médecin cupide, vain et insouciant « des ames. De tels prédicateurs, ou plutôt de tels jon-« gleurs et bouffons de romans, auxquels courent les « auditeurs comme à ceux qui chantent les paladins, « et qui font de grands coups seulement avec l'archet « du violon, sont les dispensateurs infidèles, déloyaux « du trésor de leur maître, c'est-à-dire de la science de « l'Ecriture que Dieu leur a commise, afin de gagner « les ames rachetées par le précieux sang du Christ; « eux la jettent au vent et à la fumée de la vaine gloire. « Il paraît venu le temps, je dis plus, le temps est venu « (puissé-je me tromper!) que saint Paul prophétisa « dans sa lettre à Timothée, temps où la saine doctrine « de l'Ecriture Sainte et de la vraie foi ne sera pas sou-« tenue, mais où le monde cherchera des maîtres et « des prédicateurs selon ses appétits, et qui grattent « la démangeaison de ses oreilles, c'est-à-dire qui leur « disent les choses qu'ils désirent entendre pour le « plaisir et non l'utilité; il détournera son attention de « la vérité et prêtera l'oreille aux fables. Or, combien « est petit, très petit, le nombre de ceux qui disent ou « veulent écouter la vérité! Ceux qui ont un peu de « bon sens, d'intelligence, de zèle pour les ames, doi-« vent beaucoup s'en affliger et pleurer. Ce qu'il y a « de pis, c'est que, loin de vouloir entendre la vérité, « on la prend en haine et celui qui la dit. Le poète « Térence avait donc raison : « La vérité enfante la « haine (*Veritas odium parit*). » . . . .

. . . .

« Bien que les hommes sages et lettrés qui savent « distinguer le vrai du faux, le bon du mauvais, puis-« sent lire les philosophes et les poètes mondains; il « n'est pas sûr de les laisser lire aux simples et aux « illettrés. Les lettrés mêmes ne doivent pas en user

« beaucoup, car le plus souvent on y perd son temps,
« ou on le fait par vanité. Cette lecture est spécialement
« interdite aux clercs et aux religieux qui doivent lire
« le saint Evangile, les Epîtres de saint Paul, le Psau-
« tier et le reste de l'Ecriture qu'on lit ou qu'on chante
« dans la sainte Eglise. Plusieurs d'entre eux étudient
« les comédies de Térence, Ovide, Juvénal, des ro-
« mans ou des sonnets d'amour, ce qui est tout-à-fait
« défendu. Saint Jérôme raconte à ce sujet que dans sa
« jeunesse, quoique fidèle chrétien, il aimait beaucoup
« la lecture des œuvres de Cicéron à cause de son
« langage éloquent, et des œuvres du philosophe Pla-
« ton à cause de son style élevé et symbolique, tandis
« que la lecture des prophètes et du reste de l'Ecriture
« lui plaisait moins, le style lui en paraissant rude et
« grossier. Or, il advint qu'il tomba malade si grave-
« ment que, abandonné des médecins, on préparait
« déjà ses funérailles et son tombeau. Comme il était
« entouré de monde qui attendait son dernier soupir, son
« esprit fut tout à coup transporté au jugement de Dieu.
« Saint Jérôme dit qu'il y avait autour du trône du sou-
« verain juge une si éclatante lumière de gloire, que
« ses yeux ne la pouvaient supporter. Transi de peur à
« cause de la présence du juge, ébloui par la force de
« cette lumière, il gisait étendu à terre, devant le tri-
« bunal. Interrogé par le juge sur sa condition, il ré-
« pondit qu'il était chrétien. Tu mens, reprit le juge,
« tu n'es pas chrétien, mais cicéronien; car, où est ton
« trésor, là est ton cœur. Il se tut, ne sachant que ré-
« pondre. Alors le juge ordonna de le battre durement.
« Comme il criait à haute voix : Grâce, Seigneur,
« ayez pitié de moi, plusieurs de ceux qui étaient pré-
« sents priaient le juge de pardonner cette fois à son
« ignorance et à son jeune âge. Pleurant, soit à cause
« de son erreur, soit à cause de la douleur des coups,
« il commença à promettre et à jurer qu'il n'aurait ja-

« mais plus, ni ne lirait de livres profanes et mon-
« dains. Délivré à ces mots, son esprit revint au corps
« et il revit ceux qui le croyaient mort. Le saint ajoute
« qu'il se trouva tout mouillé de larmes, et en témoi-
« gnage que ce n'était pas un songe, mais une vision
« véritable, il se sentit les épaules livides et meurtries
« de coups. Corrigé par cette leçon et lié par son ser-
« ment, il ne lut plus de tels livres, mais se livra en-
« tièrement à l'étude de l'Ecriture Sainte, que, d'après
« le témoignage et l'approbation de la sainte Eglise,
« il traduisit, exposa, interpréta et commenta plus
« fidèlement qu'aucun autre docteur grec ou latin.

. . . .

« Par défaut d'entendement spirituel, et parce que
« notre idiome manque souvent de mots propres, les
« traducteurs exposent l'Ecriture Sainte d'une manière
« grossière ou non véridique. Le danger est bien
« grand, car il est facile de tomber en erreur. En ou-
« tre, ils avilissent l'Ecriture qui est ornée de hautes
« pensées, de mots propres et exquis, de belles cou-
« leurs de rhétorique et d'un style élégant. Les
« Français et les Provençaux la mutilent avec leur
« parler bref. Les Allemands, les Hongrois et les
« Anglais l'offusquent avec leur langage obscur. Les
« Lombards la rendent dure par leur jargon trivial et
« crû. Les Napolitains la tronquent par des mots am-
« bigus et équivoques. Les Romains la rouillent par leur
« accent âpre et rude. Quelques-uns la rendent gros-
« sière par leur accent des Maremmes, de la campa-
« gne ou des Alpes; quelques autres, moins mal, comme
« les Toscans, l'altèrent et la décolorent en la malme-
« nant. Parmi ces derniers, les Florentins, en l'allon-
« geant et la rendant ennuyeuse par leurs mots hachés
« et maniérés et par leur accent, la troublent et la mé-
« langent par des aujourd'hui et demain, maintenant,
« en passant, dorénavant, oui, certes, etc. Ainsi, pour

« bien traduire l'Ecriture, il faudrait que l'auteur fût « très capable et très instruit, non seulement dans la « grammaire, mais aussi dans la théologie, très versé « dans la connaissance des livres saints; qu'il fût « rhétoricien et exercé dans la langue vulgaire, qu'il « eût le sentiment de Dieu et l'esprit d'une sainte dé- « votion; autrement, on commettra beaucoup d'er- « reurs, ainsi qu'il est déjà arrivé. »

Ce dernier passage est curieux comme histoire du langage. Le purisme de Passavanti lui donnait le droit d'être sévère, et justifie son indignation. Le texte pourra faire juger de la manière de ce vrai créateur de la prose italienne, que le dédain philosophique de Ginguené pour l'auteur d'un livre de dévotion, a eu le tort de ne pas même nommer.

Perchè (i volgarizzatori) non hanno spirituale intendimento, e perchè il nostro volgare ha difetto di propj vocaboli, spesse volte rozzamente e grossamente, e molte volte non veramente la spongono. Et è troppo grande pericolo, che agevolmente si potrebbe cadere in errore: sanza ch'egli avviliscono la Scrittura, la quale con alte sentenzie, ed isquisiti e proprj latini, con begli colori rettorichi e di leggiadro stilo adorna, qual col parlare mozzo la tronca, come i Franceschi e' Provenzali: quale collo scuro linguaggio l'offusca, come i Tedeschi, Ungari, et Inghilesi: quali col volgare bazzesco e crojo la'ncrudiscono, come sono i Lombardi: quali con vocaboli ambigui e dubbiosi dimezzando la dividono, come Napoletani e regnicoli: quali coll'accento aspro e ruvido l'arrugginiscono, come sono i Romani: alquanti altri con favella maremmana, rusticana, alpigiana l'arrozziscono: et alquanti men male, che li altri, come sono i Toscani, malmenandola, troppo la'nsucidano e abbruniscono. Tra' quali i Fiorentini co'vocaboli isquarciati e smaniosi, e col loro parlare Fiorentinesco istendendola e facendola rincrescevole, la'ntorbidano e rimescolano con occi e

poscia, aguale, vievocata, purdianzi, mai pur sì, benreggiate, cavrete delle bonti, se non mi ramognate: e così ogni uomo se ne fa isponitore. Conciossiacosachè a volerla bene volgarizzare; converrebbe che l'Autore fosse molto sofficiente, che non pur grammatica, ma egli converrebbe sapere ben teologia, e delle Scritture Sante avere esperta notizia, et essere rettorico et esercitato nel parlar volgare, et avere sentimento di Iddio, e spirito di santa devozione; altrimenti molti difetti vi si commettono, e sono commessi già.

« Saint Grégoire compare l'Ecriture à un fleuve tan-
« tôt bas, tantôt profond, dans lequel l'éléphant nage
« et que l'agneau passe à gué. Il veut dire que le sage
« et le savant n'y trouvent point de fond, et que
« l'homme simple et illettré y trouve un fructueux
« enseignement, ou bien que tous deux y trouvent
« leur nourriture. »

La science humaine paraît à Passavanti très défectueuse. Il ne lui accorde que deux pages et la compose principalement de la grammaire, de la logique, de la rhétorique, de l'arithmétique, de la géométrie, de la musique et de l'astrologie, objets dont il ne croit pas devoir s'occuper, préférant l'utile à l'agréable. Il rappelle les paroles du philosophe Thémistius, que les choses connues par les hommes sont la moindre partie de celles qu'ils ignorent, le mot de Socrate « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien », et il termine par la triste sentence de Salomon : « Qui ajoute à sa science, ajoute à sa douleur *(Qui addit scientiam, addit et dolorem)*. »

La science diabolique est traitée avec beaucoup plus de développement. Mais cette science, restée au démon, est encore très vaste.

« Comme le diable n'a rien perdu de sa substance
« naturelle et essentielle, ainsi il n'a pas perdu la
« science naturelle au moyen de laquelle il connaît et

« sait excellemment toutes les sciences et tous les arts, « plus qu'aucun homme, par le génie naturel ou l'exer- « cice de l'étude. Il a la connaissance parfaite, non « seulement en général mais en particulier, et spéci- « fiquement de toutes les choses naturelles, spirituelles « et corporelles. Ainsi il connait et sait de Dieu tout « ce que l'entendement naturel peut en comprendre « sans la lumière de la grâce. Des substances séparées, « c'est-à-dire des anges, il connaît la substance, les « propriétés naturelles, le rang, les offices et jusqu'où « s'étend leur vertu et leur puissance naturelles. Des « étoiles et des planètes, il connaît les places, les « sphères, les orbites, l'éloignement et le nombre « ainsi que leurs différences et propriétés, leurs cours, « équations, conjonctions et conséquences, leurs in- « fluences, leurs vertus et leurs phases. Il connaît la « nature et la substance de l'ame; ses facultés intel- « lectuelles, sensitives et appétitives, ses propres opé- « rations sans le corps et celles qui leur sont commu- « nes. Le diable connaît aussi la nature et les proprié- « tés des éléments, les composés des corps, la nature « et les espèces de poissons, d'oiseaux, de bêtes; il « sait les espèces d'arbres, la nature, la qualité, les « vertus des herbes, des pierres précieuses, les minières « d'or, d'argent et des autres métaux, et enfin tout ce « qu'une intelligence humaine quelconque sait ou peut « savoir naturellement ou par l'exercice de l'étude.

« Mais le diable ne peut savoir les pensées et les vo- « lontés du cœur, si elles ne se montrent de quelque « manière, par acte, signe, ou apparence extérieure. « Il s'ensuit qu'il sait tout ce que les hommes discu- « tent, font et préparent en tout lieu, en tout temps, « et de toute manière. Il s'ensuit encore qu'il sait ce que « les hommes imaginent dans leurs fantaisies et leurs « songes, parce que l'imagination et le songe ne sont « pas renfermés au-dedans par l'intelligence ou la vo-

« lonté, mais sont des sentiments corporels, bien « qu'intérieurs. Le diable connaissant toute science et « tout art, combine l'une avec l'autre les choses, qui « toutes lui obéissent quant au mouvement local; il « peut ainsi faire et faire paraître des choses merveil- « leuses. Je ne dis pas toutefois que le diable puisse « opérer de vrais miracles, mais bien des choses mer- « veilleuses. J'entends par vrais miracles tout ce qui « se fait au-dessus et en dehors de l'ordre de la nature, « comme ressusciter un mort, de rien créer quelque « chose, rendre la vue à un aveugle, et autres sem- « blables; à Dieu seul appartiennent de tels miracles. « J'appelle merveilleuses, certaines choses extraordi- « naires que les hommes, ou ne savent, ou ne peu- « vent exécuter. Ainsi le diable pourrait guérir un « malade non tout à coup et sans médecines, car ce « serait un vrai miracle, mais avec des remèdes ap- « propriés, qu'il connaît mieux qu'aucun médecin au « monde. Mais, avec toute sa science, avec tout son « pouvoir, dont l'Ecriture dit qu'il n'en est pas d'égal « sur la terre, le diable ne peut changer la volonté de « l'homme sur laquelle, ainsi que sur la partie intel- « lectuelle, il n'a, à proprement parler, ni prise, ni « pouvoir. Il ne peut donc mettre au cœur une pensée « ni un désir que l'homme ne veuille pas avoir; il ne « peut donc entrer ni agir dans le cœur ou l'esprit, si « l'homme ne lui en ouvre la porte par le consente- « ment de la volonté.

« Au moyen de certains maléfices, on fait transpor- « ter quelqu'un d'un lieu à un autre, porter et repor- « ter aussitôt des messages et des nouvelles de loin- « tains pays. Quelquefois l'on se sert, pour cet art, « d'invocations et de conjurations expresses aux dé- « mons, qui apparaissent sous certaines formes et fei- « gnent d'être contraints par ces conjurations, bien « qu'il n'en soit rien. »

Ce dernier passage indique qu'à toutes les époques de semblables effets magnétiques se sont renouvelés, et ils sont un motif pour tous les esprits raisonnables de ne point tout admirer ni de tout rejeter.

Le *Specchio della vera Penitenza* est suivi du *Trattato de' Sogni (Traité des Songes)*. Malgré la différence du sujet, il réunit le même mélange d'un savoir barbare, et de pensées justes et élevées avec les mêmes qualités de style.

« Les causes des songes peuvent être de deux sortes, « intérieures ou extérieures. Les premières sont ou « animales ou corporelles. La cause est animale, « quand, par quelque pensée ou imagination ou affec- « tion intime, on excite pendant la veille sa fantaisie, « en se formant selon cette pensée ou cette affection, « des images que l'ame contemple ensuite pendant le « sommeil du corps, tandis que les sens extérieurs sont « liés et fermés. Ainsi, les songes varient selon la force « plus ou moins grande des passions et des affections. « Les passions et les affections de l'ame, pour les « expliquer aux illettrés, et en les prenant dans un « sens plus large que ne font les philosophes, sont « l'amour et la haine, l'espérance et la crainte, la joie « et la tristesse, la colère et la concupiscence. Cha- « cune de ces passions donne naissance à des songes « analogues à cette affection. Car l'amour faisant pen- « ser celui qui en est épris, à l'objet aimé et le désirer « tendrement, est cause qu'on en rêve selon que l'ima- « gination se meut et se forme l'objet aimé avec l'em- « preinte de son brûlant amour. La même chose arrive « pour chaque passion, selon sa nature. Que toute « personne qui songe, examine si le rêve correspond « à la passion qui l'aiguillonne davantage. Ainsi, qu'il « ne s'attende pas à ce que le rêve ait d'autre consé- « quence; car celui-ci n'est pas une cause qui doive « produire quelque effet, mais bien l'effet de l'affec- « tion de la personne. Observer un tel songe, c'est-à-

« dire considérer d'où il provient, n'est pas mal en « soi, puisque c'est l'effet d'une cause naturelle. La « deuxième cause intérieure des songes est corporelle. « C'est la disposition et la qualité de la complexion et « des humeurs du corps qui, rencontrant des obstacles, « se choquent entre elles, et l'une prédominant sur « l'autre imprime au corps sa qualité.

« Les causes extérieures des songes sont ou corpo- « relles ou spirituelles. La cause corporelle peut exister « de plusieurs manières. D'abord, par l'impression des « corps célestes, c'est-à-dire des planètes et des étoiles qui, « selon leurs positions ou aspects, conjonctions ou mou- « vements, exercent de l'influence sur les cerveaux des « hommes et des autres animaux, et leur occasionnent « des songes conformes à leur disposition. Ainsi, les « sages croient qu'entre autres, le cheval et le chien « rêvent. Les songes varient selon le temps et les im- « pressions de l'air; car le printemps occasionne d'au- « tres rêves que l'automne; en été on songe autrement « qu'en hiver. L'air pur et léger donne d'autres songes « qu'un air pesant et nébuleux. Autres sont les songes « par un air serein et pur, autres ceux par un air lourd « et par le brouillard. Les songes varient aussi avec les « vents. La nouvelle et la pleine lune, sa croissance « et sa décroissance, comme elles attirent les humeurs « dans le corps, produisent aussi des changements de « rêves. La qualité et la quantité du boire et du man- « ger sont aussi des causes extérieures de songes. « L'excès de table, par les vapeurs et fumées épaisses « qui se dégagent de l'estomac et montent au cerveau, « fait beaucoup songer. La privation de nourriture, la « faim ou la soif, laissent peu rêver ou peut-être don- « nent des songes d'évanouissement, de boire et de « manger. La qualité des mets et de la boisson fait « aussi varier les rêves; car ceux qui sont légers et fins « procurent des songes légers et nets; ceux au con-

« traire qui sont grossiers et lourds font rêver à des « choses pesantes, confuses et effrayantes. Une autre « cause extérieure des songes est dans les arts, les « emplois, les travaux, et tout métier ou trafic qu'on « exerce continuellement, avec soin et sollicitude. Le « paysan rêve bœufs, charrue, hoyau et bêche; le « forgeron, enclume et marteau; le médecin, malades, « sirops et remèdes; l'avocat, requêtes, procès et « question; le soldat, armes, chevaux, guerre, ba- « tailles, double paye et bonne solde; le prêtre, autel, « messe, office divin, offrandes et dîmes; la ména- « gère, lin, bon fil, toile pleine et serrée. Ainsi, les « dispositions du corps et de l'imagination dépendent « de la passion que le cœur nourrit, et qui parfois « est si grande qu'on suffoque et qu'on en meurt.

« L'autre cause extérieure des songes est spirituelle. « Celle-ci vient quelquefois de Dieu qui, par le minis- « tère des saints anges, révèle certains mystères oc- « cultes et des choses élevées au-dessus de l'intelligence « humaine, aux personnes qu'il choisit pour faire ou « manifester quelques choses selon l'ordre de sa pro- « vidence. Il faut toutefois expliquer comment l'on « peut savoir si ces visions proviennent de Dieu et non « d'autre cause. Bien que quelques-uns s'ingénient à « en donner des signes, je crois que tout signe peut « être trompeur, à moins que le même esprit qui fait « la révélation, n'assure qu'une telle révélation vient « de Dieu et qu'il faut y ajouter foi. »

Passavanti, rapproché si fréquemment de Boccace, pour le style, semble, dans le *Traité des Songes*, aborder presque les mêmes sujets et la même morale. Le frère prêcheur a, dans le passage suivant, quelque peu de la joyeuseté du *Novelliere*.

« Quelques écrivains attribuent à l'aimant cette pro- « priété entre autres, que, si l'on veut éprouver la fi- « délité de sa femme, on lui mette sous la tête pendant

« son sommeil un morceau d'aimant. Si elle est chaste « et fidèle, elle se retournera et embrassera son mari; « si au contraire elle est adultère, elle ne pourra sup- « porter l'épreuve; mais, comme poussée, elle tombera « du lit. Si cela était, les maris jaloux devraient faire « grand cas de l'aimant. Que cette pierre attire le fer « d'un côté et le repousse de l'autre, cela est connu; « mais je ne sache pas qu'elle entraîne la femme chaste « vers son mari ou chasse celle qui ne l'est pas, à « moins peut-être que cette femme soit de fer. Les « philosophes écrivent bien que dans certain pays, si- « tué au midi près de la zône torride, il y a des mon- « tagnes d'un aimant qui attire à lui les chairs humai- « nes, où par conséquent l'on ne peut ni habiter ni « passer. Bien plus, il est arrivé que quelqu'un ayant « voulu pénétrer dans ce pays, en traversant ces mon- « tagnes d'aimant qui attiraient ses chairs de côté et « d'autre, il fut élevé en l'air, et y mourut en parais- « sant rire: peut-être cet aimant a-t-il la vertu citée plus « haut. Que les maris jaloux aillent donc à la recher- « che de cet aimant pour éprouver la fidélité suspecte « de leurs femmes; ils seront délivrés de la jalousie et « les femmes de leur ennui. »

Passavanti croit devoir prémunir contre les périlleux effets de la posture sur le dos au lit; il donne de singuliers conseils sur les avantages pour la chasteté de la position opposée. Un souvenir trop libre rappelé par Horace, dans son voyage à Brindes, est traité par Passavanti avec le sang-froid de M. de Buffon, mais sans la même complaisance. On voit par-là, ainsi que par d'autres traités de casuistes espagnols, que la discussion de ces matières fut long-temps familière aux religieux. Le vers de Boileau sur le latin, qui dans les mots brave l'honnêteté, s'applique encore assez bien à l'italien. Sans accuser Passavanti, on peut remarquer que François de Sales et Fénelon n'auraient ja-

mais risqué de ces choses-là. Bossuet, si impétueux, remarque avec une ingénieuse retenue, dans l'admirable *Traité de la Concupiscence*, au sujet de la ceinture de figuier mise par Adam, que « la figure et la matière de ce nouvel habillement font entendre où la rébellion se faisait le plus sentir. » Si le français est reconnu comme la langue de la politique et de la diplomatie, il semble encore, avec plus d'honneur, devoir être celle de la piété.

II.

LOUIS CORNARO ET SES DISCOURS SUR LA VIE SOBRE.

Le Vénitien Louis Cornaro obtint au XVI.e siècle une grande célébrité par ses *Discours sur la Vie Sobre.* Le fameux jésuite et théologien brabançois Lessius, condamné dans sa jeunesse par les médecins à ne languir que deux ans, se mit à les pratiquer; il leur dut quarante ans de vie, les traduisit par reconnaissance en latin, et composa pour leur servir de préface son *Hygiasticon.* L'austère et minutieux régime prescrit par Cornaro dut paraître encore plus rigoureux et extraordinaire avec l'abondante alimentation de cette époque et du siècle suivant. Son influence s'étendit et se prolongea au dehors. Saint-Simon l'accuse d'avoir tué le ministre d'État Lyonne, ainsi que bien d'autres, et il était pratiqué par les vertueux amis de Fénelon, les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. Quand on voit l'extrême sobriété de l'archevêque de Cambrai qui, malgré la splendeur de sa table, ne soupait qu'avec quelques cuillerées d'œufs au lait, on peut supposer qu'il n'était point étranger à ce régime. Les deux traductions des *Discorsi intorno alla Vita Sobria* publiées à Paris en 1646, 1647, et les deux de 1701, prouvent l'usage que l'on faisait alors des préceptes de Cornaro. La première édition avait paru à Padoue in-4.°, en 1558.

La Vie Sobre se compose d'un *Traité*, d'un *Résumé* (*Compendio*), et d'une *Exhortation*, qui furent écrits

par Cornaro à l'âge de quatre-vingt-trois, quatre-vingt-six, quatre-vingt-onze et quatre-vingt-quinze ans. On conçoit qu'après cela il ait été favorable aux talents tardifs, et qu'il ait même prétendu fort étrangement que la plupart des chefs-d'œuvre dans les sciences et les lettres, avaient été produits durant les dix dernières années de la vie des auteurs. Il avait considérablement dépassé le précepte déjà trop prudent du P. Sirmon qui, plus que nonagénaire, disait à Lamotte-le-Vayer : « Ne vous pressez pas de rien donner au public ; il n'y a rien dans les sciences qui n'ait ses coins et ses recoins, où la vue d'un jeune homme ne perce pas ; attendez que vous ayez cinquante ans sur la tête pour vous faire auteur. »

La réputation du livre de *la Vita Sobria* a fait un peu trop perdre de vue l'histoire de l'auteur qui offre, surtout dans sa vieillesse, plusieurs aspects intéressants. Cornaro, né en 1467 et mort à quatre-vingt-dix-huit ans, fut, à une époque qui en comptait un si grand nombre, un magnifique et intelligent Mécène des lettres et des arts. Il recueillit chez lui, à Padoue, le Véronais Jean-Marie Falconetto, habile architecte, nourri de Vitruve et de l'étude des monuments antiques, le premier qui, avant l'école des Sansovino et des Palladio, introduisit dans cette contrée le bon goût en architecture. Il lui fit bâtir en 1524, l'élégant, l'harmonieux palais dont la belle *loggia* s'admire encore et dans lequel l'artiste mourut dix ans après [1]. Cornaro fut encore lié avec Ange Beolco, dit Ruzzante, de son goût pour l'agriculture et le soin des troupeaux, célèbre par ses comédies en dialecte rustique de Padoue, qu'il jouait avec un tel talent, que Sperone Speroni ne craignit point de le comparer à Roscius [2]. Telle

[1] V. les *Voyages*, liv. VII, chap. 7.
[2] *Ibid.*, liv. VII, chap. 4.

fut l'amitié qui unit Cornaro à Ruzzante et à Falconetto, qu'il aurait voulu être mis dans le même cercueil; patronage peut-être unique de grand seigneur envers un poète et un artiste!

Cornaro était lui-même un écrivain distingué. Sa *Vita Sobria* est, pour la pureté du style, placée parmi les *testi di lingua*, et il a traité de la peinture, de l'architecture, de la musique, des lagunes qu'il appelle noblement les *fortissime e sante mura* de Venise; de l'agriculture, au moyen de laquelle il avait refait honorablement et paisiblement sa fortune, et des moyens de prolonger la vie humaine, discours qui devait être le complément de la *Vita Sobria*. Il composa même à quatre-vingt-trois ans une comédie pleine, dit-il, de rires honnêtes et de mots piquants (*tutta piena di onesti risi e piacevoli motti*), exemple de comédie de vieillard qu'il met plaisamment au-dessus du trait de la tragédie de Sophocle, absous d'imbécillité par ses juges et qui était plus jeune que lui de dix ans. Ces divers ouvrages ont tous été perdus, à l'exception des *Discorsi intorno alla Vita Sobria* et du *Trattato delle Acque*.

Mais Cornaro ne se recommande pas moins par l'ame et le caractère que par la variété des talents. Zélé Vénitien, ce mouvement patriotique montre quels regrets il eût ressentis de la fin honteuse de la République :

« Le premier des plaisirs est de servir sa chère pa-
« trie : oh! qu'il est glorieux le plaisir dont je jouis in-
« finiment, d'enseigner la manière de conserver son
« importante lagune et son port, en sorte qu'ils ne
« puissent être comblés qu'après des milliers d'années!
« Par ce moyen Venise gardera le merveilleux, l'ad-
« mirable nom de ville vierge, comme elle est en effet,
« car il n'en existe pas d'autre au monde. En outre
« elle augmentera son grand et haut surnom de Reine
« de la mer : je jouis de cela et ma joie est complète.
« Une autre de mes jouissances est d'enseigner à cette

« vierge, à cette reine, la manière de la rendre très « abondante de vivres, en fertilisant des champs inu- « tiles, marais ou campagnes arides, avec plus de « profit que de dépense. J'ai aussi cette autre et inal- « térable jouissance d'enseigner comment Venise peut « devenir plus forte, bien qu'elle soit très forte et « inexpugnable, plus belle, bien qu'elle soit très belle, « plus riche, bien qu'elle soit très riche, plus salu- « bre, bien que l'air soit parfait. »

L'agréable lettre, sorte d'homélie hygiénique, adressée le 2 avril 1542, à Sperone Speroni, grand orateur, grand philosophe, grand poète dans son temps, ami de Ronsard, maître du Tasse, qui eut à sa mort les honneurs d'une statue, et dont le chef-d'œuvre, la tragédie de *Canace*, n'est guère aujourd'hui lisible; cette lettre peint les goûts, la bienfaisance, les manières patriciennes, l'optimisme et la sensibilité de Cornaro. Sperone Speroni, après avoir écrit contre la *Vita Sobria*, revint à ses doctrines; il a laissé un beau fragment du Discours qu'il composa pour sa défense, dans lequel il cite à propos l'autorité de saint Basile, qui blâme et traite presque de suicide les excès du jeûne, le but du jeûne étant de nous aider à servir Dieu plus librement.

« Vous qui savez tant de choses, écrit Cornaro à « Sperone Speroni, et en découvrez chaque jour de « nouvelles; vous qui savez leur origine et leur cause, « trouvez-moi ce que je cherche, et vous me rendrez « heureux. Je veux trouver le moyen de persuader à « mes amis, que les désordres du corps auxquels les « hommes s'adonnent, les font mourir jeunes. J'ai « beau le leur dire, ils ne me croient point. Cepen- « dant, ils ne meurent que par leurs désordres, et me « tiennent constamment dans cette infélicité où je « suis aujourd'hui plus que jamais plongé par la mort « de notre très cher Ruzzante, infélicité qui m'aurait

« tué, si elle pouvait tuer avant l'âge de quatre-vingt-« dix ans, un homme réglé. Mais elle ne l'a pu, parce « que l'ordre m'a rendu immortel, et qu'à l'âge de cin-« quante-huit je n'en ai que trente-cinq. Chaque jour « cet ordre guérit à lui seul des malades. Voilà ce que » je dis, ce que je prêche chaque jour; l'on ne m'écoute « point, cela seul me rend malheureux, sinon je serais « le plus heureux homme du monde. Afin que vous le « croyiez, et que vous vous efforciez de trouver cette « recette, voyez s'il me manque autre chose pour être « très heureux. D'abord, je naquis maladif, c'est-à-« dire d'une complexion faible et dérangée : m'en « étant aperçu, je m'appliquai à fuir les désordres, en « sorte que j'obtins la parfaite santé qui est en moi. « Je fis ensuite, au profit de ma patrie et de ma famille, « usage des droits de la noblesse, que ma famille « m'avait fait perdre : et il ne me servait à rien « d'avoir pour ancêtres de grands sénateurs et des « doges. J'ai acquis une fortune que je n'avais point « en naissant, bien que les miens fussent très riches, et « cela par le meilleur moyen et le plus louable de tous « qui est la sainte agriculture, non par les armes, la « violence et au détriment des autres, ni en traver-« sant les mers au grand danger de ma vie, ou par « d'autres moyens hérissés d'obstacles. Je l'ai donc « acquise par un moyen seul louable, tout en menant « grand train et n'épargnant aucune des dépenses, « aucun des plaisirs qui appartiennent à un gentil-« homme, et qu'évitent ceux qui, n'ayant pas de « fortune, la veulent faire. Et moi je l'ai faite, tout en « dépensant beaucoup. J'ai bâti à Dieu un temple; je « lui ai donné un peuple que j'ai fait venir au monde, « en chassant le mauvais air qui était dans cette villa, « où l'on ne pouvait élever des enfants; et en la déli-« vrant des eaux, j'ai fait naître une nombreuse po-« pulation. Tout en faisant ma fortune, j'ai enrichi

« plusieurs de mes facteurs et de mes domestiques;
« j'ai aidé de ma bourse des savants, des musiciens,
« des architectes, des peintres, des sculpteurs et au-
« tres; tout en faisant ma fortune, j'ai dépensé des
« milliers et des milliers d'écus en bâtiments considé-
« rables et en très beaux jardins. Je vous laisse donc
« à penser si je pourrais avec raison m'appeler heureux,
« seulement pour ces trois acquisitions, la santé,
« l'usage de la noblesse, la fortune, par le seul moyen
« louable, et sans épargner la dépense. Mais j'ai d'au-
« tres motifs, d'autres raisons pour être très heureux;
« car j'ai trouvé, je possède un gendre fait par la na-
« ture tout exprès pour moi et ma fille, qui a trois
« petits enfants, trois véritables petits anges par la
« figure. Je jouis de tout cela avec tant de santé, dans
« des appartements si commodes et de si beaux jar-
« dins! J'ai fait toutes ces choses, et d'ordinaire ceux
« qui les font n'en jouissent point; moi, j'en jouis et
« j'en jouirai encore un grand nombre d'années. Cela
« étant, comment serait-il possible que je ne fusse pas
« heureux? Je suis donc heureux, si vous trouvez le
« moyen de me débarrasser de cette seule contrariété.
« Afin que vous ne pensiez pas qu'autre chose s'oppose
« à ma félicité, et comme vous savez que l'on m'a en-
« levé plusieurs milliers d'écus dans la maison du car-
« dinal, bien que ce soit injustement, je vous assure
« que je ne m'en attriste point, au contraire, je m'en
« réjouis; car, si cette injustice n'avait pas eu lieu, le
« monde ne saurait pas qu'après avoir enrichi un grand
« nombre de facteurs et de domestiques, je pouvais
« encore enrichir un cardinal. Aujourd'hui même que
« les maîtres des eaux m'ont fait un autre notable
« dommage, je vous affirme que je m'en réjouis en-
« core; car sans cela je ne serais pas devenu libéra-
« teur de la patrie. Cette perte, en effet, a été cause
« que j'ai trouvé le moyen de conserver les lagunes,

« et par conséquent mon pays. Ni l'une ni l'autre de « ces choses ne peuvent donc troubler ma félicité; au « contraire, elles ont rendu manifestes au monde ma « force, ma constance dans l'adversité, et ma pré- « voyance, mon activité dans la prospérité; ce qu'on « avait cru presque impossible, ayant toujours été « très heureux. J'ai donc montré que je sais changer « la mauvaise fortune en bonne. Pour conclure, je « n'ai d'autre chagrin que la mort de mes amis, qui « me tient dans une continuelle infélicité. Pourvoyez « donc, je vous en prie, à ce que j'aie moins à en « regretter. »

Les *Discours sur la Vie Sobre* offent d'autres détails sur le bonheur domestique de l'auteur, sa vieillesse robuste, gaie et studieuse à Padoue. Son palais dans le beau quartier avait deux grands et commodes appartements, l'un d'hiver, l'autre d'été, avec des jardins arrosés par des eaux courantes. Pendant les mois d'avril et de mai, de septembre et d'octobre, il allait passer quelques jours à sa villa des monts Euganéens, bien exposée, avec des jardins, des fontaines, et il y chassait même à quatre-vingt-un ans. Il consacrait aussi quelques jours à sa superbe villa de la plaine, traversée par un large et rapide bras de la Brenta, au sein d'une riche campagne que ses desséchements avaient assainie et fécondée. Il était entouré de onze petits-fils dont l'aîné avait dix-huit ans, et le dernier deux. L'un des plus jeunes était pour lui comme un joli petit bouffon (*buffoncello*). Il chantait avec eux d'une voix plus claire, plus sonore que jamais, car il la conserva belle jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, et il rapporte qu'alors, il chantait ses prières du matin et du soir, qu'autrefois il ne disait qu'à voix basse. Avec une constitution si privilégiée, Cornaro a dû combattre le préjugé des viveurs de son temps, qui prétendaient qu'après soixante-cinq ans la vie ne pouvait s'appeler une vie

vivante, mais une vie morte. Son opinion s'accorde en partie avec le mot de Fontenelle, qui disait que ses vingt plus belles années avaient été de cinquante-cinq à soixante-quinze ans. Une curieuse lettre écrite par Cornaro, âgé de quatre-vingt-onze ans, à l'illustre patriarche d'Aquilée, Daniel Barbaro, l'érudit commentateur de Vitruve, et l'auteur du premier traité complet de perspective, montre sa prospérité croissante avec les années et la même perfection de toutes ses facultés. Il n'avait rien perdu de la mémoire, de l'intelligence, du cœur, il écrivait de sa main huit heures par jour, se promenait pendant plusieurs autres, et il avait conservé jusqu'à ses dents et sa voix.

« Oh! combien, dit-il, ma voix est devenue belle! « Car, si vous m'entendiez chanter mes prières, en « m'accompagnant de la lyre, comme faisait David, « je vous certifie que vous en auriez un grand con- « tentement..... Je suis sûr de mourir en chantant « mes prières. L'horrible pensée de la mort ne me « cause aucun ennui, bien que je sache en être très « près par mon âge avancé, pensant que je suis né « pour mourir, et que beaucoup sont morts plus jeu- « nes que moi. L'autre pensée, compagne de celle-ci, « ne me trouble pas davantage, je veux dire la crainte « des peines qu'on souffre après la mort pour ses pé- « chés, car je suis bon chrétien, et je dois croire que « j'en serai délivré par la vertu du sacré sang de Jé- « sus-Christ, qui a voulu le répandre afin de délivrer, « nous, ses fidèles chrétiens. Oh! que ma vie est belle! « Oh! que ma fin sera heureuse! »

L'élégant écrivain toscan, Antoine-Marie Graziani, évêque d'Amélia, témoin de cette fin, la raconte d'une manière simple et touchante dans la vie du célèbre cardinal vénitien Commendone, dont il avait été le disciple, le secrétaire et l'ami :

« L'excellent vieillard sentant proche le terme de sa

« vie, ne regardait pas le grand passage avec frayeur, « mais comme s'il se fût agi de passer d'une maison à « une autre. Il était assis dans son lit, très petit et très « étroit. Sa femme Véronique, chargée de presque au- « tant d'années que lui, était présente. Il me racontait « avec un ton de voix clair et sonore, les motifs qui « lui faisaient quitter la vie, d'une ame ferme; et il fai- « sait les meilleurs vœux pour la félicité de *mon* Com- « mendone, auquel il voulut même écrire de sa main « une lettre de conseil et de consolation. Il me dit « qu'il lui semblait pouvoir vivre encore deux jours; « mais assailli peu après d'un manque de forces vitales, « il s'empressa de demander de nouveau les secours « de la religion consolatrice; et, serrant dans sa main « gauche un petit crucifix, il s'écria, en le regardant « fixement : « Joyeux et plein d'espérance, j'irai avec « vous, mon bon Dieu. » Puis, s'arrangeant avec dé- « cence et fermant les yeux, comme pour dormir, il « nous abondonna pour toujours, avec un léger « soupir. »

Cornaro annonce qu'il avait composé *ses Discours sur la Vie Sobre* pour combattre la débauche (*crapula*), un des trois fléaux qui, avec la flatterie et le luthéranisme, avaient, au XVI.ᵉ siècle, envahi l'Italie. L'Inquisition éteignit violemment et rapidement le luthéranisme, qui, selon l'aveu remarquable de Cornaro, y était devenu l'opinion d'un grand nombre; les deux autres fléaux ne se sont que trop long-temps maintenus. La flatterie était une des calamités de la domination espagnole, et elle indignait tous les cœurs italiens. L'Arioste la flétrit dans ses Satires, peinture si vivace des vices et des malheurs du temps :

Poic' ha la vile adulazion Spagnuola
Messa la Signoria fin in bordello[1].

[1] *Sat.* II.

L'auteur de la *Vita Sobria* avoue qu'il a pratiqué la débauche jusqu'à trente-cinq ans, et qu'il avait presque détruit sa santé, quand il imagina son régime d'abstinence. Mais on doit convenir, avec l'ingénieux marquis François-Eugène Guasco, qui a donné la nouvelle édition de Lucques, que ce régime dut moins influer sur la santé et la longévité de Cornaro, que son heureux naturel, sa bonne femme Véronique, sa vie de famille, ses livres, ses villas et ses richesses. Telle est cependant la force de l'habitude, qui, selon la remarque sensée de Cornaro, convertit en seconde nature et nous rend nécessaire, soit le bien, soit le mal, qu'une fois ce régime admis, il ne pouvait, sans péril, le modifier, même légèrement. C'est ainsi qu'à la prière de ses parents, de ses amis, et de l'avis même des médecins, ayant voulu porter de douze à quatorze onces son alimentation, et sa ration de vin de quatorze à seize onces, il éprouva au bout de dix jours une telle perturbation, que sa gaîté se changea en tristesse et en colère, que tout le dégoûtait, qu'il ne savait que vouloir, que dire, que faire, et qu'après douze jours, il fut assailli d'un violent point de côté, qui dura vingt-deux heures, accompagné d'une terrible fièvre continue qui se prolongea trente-cinq jours et autant de nuits. Cependant malgré l'exiguïté de cette alimentation, elle ne laissait pas que d'être assez variée, puisqu'elle se composait « de pain, de panade ou de bouillon mêlé d'œufs, ou « d'autres bonnes petites soupes semblables. En viande, « ajoute-t-il, je mange du veau, du mouton, du chevreau; je mange de la volaille de toute sorte, des perdrix et des grives [1]; je mange aussi des poissons, la « dorade parmi les poissons de mer et le brochet parmi

[1] Le dernier traducteur français de la *Vita Sobria*, de la Bonaudière, n'a point l'exactitude rigoureuse que réclamait la matière; c'est ainsi que, dans sa paraphrase habituelle, il fait manger des œufs frais à Cornaro et qu'il remplace la grive (*tordo*) par des pigeons.

« ceux d'eau douce. » Il recommande ces aliments et les regarde comme très convenables aux vieillards. Le vin âpre et froid, quoiqu'il l'aimât, lui était contraire ; il ne pouvait en boire d'aucune espèce depuis le mois de juillet jusqu'à la fin d'août. La privation de ce lait des vieillards, comme il l'appelle, le réduisait à une défaillance voisine de la mort; car les autres liquides ne lui réussissaient pas mieux, même le bouillon de poulet. Il n'était ranimé que par le vin nouveau, qu'il préparait au commencement de septembre, et qui, en deux ou trois jours, le rétablissait complètement. On peut ajouter aux causes temporelles de santé et de longévité, alléguées par le marquis Guasco, que Cornaro dut puiser une nouvelle force et un nouveau moyen d'équilibre, dans cette vie céleste qu'il s'était créée à côté de la terrestre, et dans le bonheur qu'il espérait de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

Cornaro, comme on ne le croit que trop, n'impose point exclusivement son régime. S'il s'abstient de fruits, de melons, de salades, de poissons, de porc, de tourtes, de soupe faite de légumes, de pâtes et d'autres aliments qu'il aimait beaucoup, mais que son petit et débile estomac ne pouvait supporter, il ne les interdit point, et les permet à des estomacs plus robustes. Il regarde chacun comme le meilleur médecin de soi-même, et la vie réglée comme la meilleure médecine. Il répétait souvent l'axiome déjà cité par saint Augustin, que ne pas satisfaire entièrement sa faim et sa soif était un moyen de santé. Il démontre la nécessité de réduire le manger et le boire avec l'âge, la nature demandant peu pour soutenir la vieillesse. Il raconte qu'en moins d'une année d'une vie sobre et bien réglée, il fut délivré de maux qui avaient fait de tels progrès, qu'ils semblaient incurables. Cette vie lui paraît devoir plaire beaucoup à Dieu ; il voudrait la voir pratiquée par les religieux, comme un moyen

nouveau d'édification pour le ciel et le monde. Elle lui semble particulièrement applicable aux monastères, et conforme aux règles d'abstinence de plusieurs. Mais ne va-t-il pas trop loin, quand, pour réprimer les ravages que l'excès d'alimentation causait dans certains monastères, il veut qu'après trente ans on se mette au pain trempé dans le vin et à de petites panades de pain et d'œufs?

Le traité de la Sobriété est terminé par un attrayant, par un poétique éloge de cette qualité :

« Telle est cette divine sobriété, agréable à Dieu, « amie de la nature, fille de la raison, sœur de la vertu, « compagne d'une vie tempérée, modeste, noble, « contente de peu, réglée et nette dans ses œuvres. « Elle est comme la racine de la vie, de la santé, de « la joie, de l'adresse, de la science, et de toutes les « actions dignes d'une ame bien née et accomplie; les « lois divines et humaines la favorisent; devant elle « fuient, comme autant de nuages chassés par le soleil, « les réplétions, les désordres, la débauche, les hu- « meurs excessives, les déréglements, les fièvres, les « douleurs et les périls de la mort. Sa beauté attire « toute ame élevée; sa certitude promet à tous une « gracieuse et durable conservation; sa facilité invite « chacun sans beaucoup de peine à remporter ses vic- « toires; enfin elle promet d'être aimable et bénigne « gardienne de la vie, soit du riche, soit du pauvre, « soit de l'homme, soit de la femme, soit du vieillard, « soit du jeune homme. Elle enseigne au riche la mo- « destie, au pauvre l'épargne, à l'homme la conti- « nence, à la femme la pudeur, au jeune homme « l'espoir plus ferme et plus certain de vivre, et au « vieillard à se défendre de la mort. La sobriété puri- « fie les sens, elle rend le corps léger, l'intelligence « vive, l'esprit gai, la mémoire fidèle, les mouvements « alertes, les actions promptes et convenables. Par

« elle, l'ame, presque dégagée de son poids terrestre, « jouit d'une grande partie de sa liberté, les esprits se « meuvent doucement à travers les artères, le sang « court par les veines, la chaleur tempérée et suave « produit des effets suaves et tempérés; enfin ces puis- « sances conservent en nous, avec le plus bel ordre « une agréable et joyeuse harmonie. O très sainte et « très innocente sobriété! unique soulagement de la « nature, mère bénigne de la vie humaine, vraie mé- « decine de l'ame comme du corps, combien doivent « les hommes te louer et te remercier de tes gracieux « dons! Tu leur procures le moyen de conserver ce « bien, la vie, dis-je, et la santé; car il a plu à Dieu « que nous n'eussions pas de plus grand bien en ce « monde; la vie et l'existence étant une chose si na- « turellement appréciée de tout être vivant, et con- « servée avec soin. Mais comme je n'entends pas ici « composer un panégyrique de cette rare et excellente « sobriété, je terminerai mon discours, afin d'être « sobre, même en cela. »

Questa è quella divina sobrietà grata a Dio, amica alla natura, figliuola della ragione, sorella delle virtù, compagna del vivere temperato, modesta, gentile, di poco contenta, regolata e distinta nelle sue operazioni. Da lei, come da radice, nasce la vita, la sanità, l'allegria, la industria, gli studi, e tutte quelle azioni che sono degne d'ogni animo ben creato e composto; a lei favoriscono le leggi divine e umane; da lei fuggono, comme tante nebbie dal sole, le replezioni, i disordini, le crapule, i soverchi umori, le stemperanze, le febbri, i dolori e i pericoli della morte. La sua bellezza alletta ogni animo nobile; la sua sicurezza promette a tutti graziosa e durevole conservazione; la sua facilità invita ciascuno con poco disturbo all'acquisto delle sue vittorie; e finalmente ella promette di essere grata e benigna custoditrice della vita tanto del ricco quanto del povero, tanto del maschio quanto della

femmina, tanto del vecchio quanto del giovane : come quella che al ricco insegna la modestia, al povero la parsimonia, all'uomo la continenza, alla donna la pudicizia, al vecchio la difesa della morte, al giovane la speranza del vivere più ferma e più sicura. La sobrietà fa i sensi purgati, il corpo leggiero, l'intelletto vivace, l'animo allegro, la memoria tenace, i movimenti spediti, le azioni pronte e disposte. Per lei l'anima, quasi sgravata del suo terrestre peso, prova gran parte della sua libertà, gli spiriti si muovono dolcemente per le arterie, corre il sangue per le vene, il calore temperato e soave fa soavi e temperati effetti, e finalmente queste potenze nostre serbano con bellissimo ordine una gioconda e grata armonia. O santissima e innocentissima sobrietade, unico refrigerio della natura, madre benigna della vita umana, vera medicina così dell'animo come del corpo nostro, quanto debbono gli uomini laudarti e ringraziarti de' tuoi cortesi doni! Posciachè tu doni loro la via di conservare quel bene; la vita, dico, e la sanità, di cui non piacque a Dio che il maggiore si provasse per noi in questo mondo, essendo la vita e l'essere cosa tanto naturalmente da ciascun vivente apprezzata, e volentieri custodita. Ma perchè io non intendo ora formare un panegirico di questa rara ed eccellente sobrietà, farò fine per essere ancora sobrio in questa parte.

Le régime de Cornaro n'est plus aujourd'hui qu'une sorte d'utopie hygiénique dont il serait facile d'abuser, comme de bien d'autres utopies. Peut-être conviendrait-il à quelques tempéraments, à quelques estomacs débiles ou détruits, comme certaines constitutions politiques, applicables à de petits états, en ruineraient de plus forts et de plus grands. Mais l'histoire de l'auteur, les citations de ses écrits, montrent que le nom du noble vénitien n'est pas indigne de vivre.

III.

MATHIEU PALMIERI ET SA VIE CIVILE.

Sur le penchant d'une des agréables collines qui enveloppent Florence, est une grande maison anglaise, propre, insignifiante, mais qui porte deux des plus beaux noms littéraires de l'Italie : c'est la villa de Boccace ou de Palmieri [1]. Ce dernier nom lui vient du docte Mathieu Palmieri, l'auteur de la *Vita Civile*, qui fut plusieurs fois ambassadeur, devint gonfalonier de la République, et mourut en 1475, âgé d'environ soixante-quinze ans.

Le poème philosophique ou plutôt théologique de Palmieri, la *Città di Vita*, quoique non imprimé, dut quelque célébrité à sa condamnation par l'Inquisition. L'auteur y avançait, d'après une idée du génie tendre, fertile et chimérique d'Origène, que nos ames étaient ces anges qui restèrent neutres lors de la révolte de Satan, et qui avaient été envoyés dans nos corps par le Créateur afin qu'ils se décidassent à prendre parti entre le bien et le mal, ingénieuse hérésie qu'explique l'obstinée circonspection de certaines ames qui s'en retourneront comme elles étaient venues. La même neutralité est admirablement exprimée dans les vers de Dante sur ces anges qui ne furent ni pour ni contre Dieu, mais furent pour eux, et qui sont à la fois rejeté du ciel et de l'enfer :

[1] V. les *Voyages*, liv. XI, chap. 2.

Mischiate sono a quel cattivo coro
Degli angeli che non furon ribelli,
Nè fur fedeli a Dio, ma per se foro.
Cacciarli i ciel per non esser men belli,
Nè lo profondo inferno li riceve,
Ch' alcuna gloria i rei avrebber d'elli [1].

Mais le premier titre de Palmieri est son livre de la *Vita Civile*, un de ces chefs-d'œuvre primitifs auxquels les Italiens reviennent aujourd'hui avec passion. Ce traité expose et développe avec génie les principes des sages de l'antiquité, fortifiés, relevés par la charité du christianisme.

La *Vita Civile* est précédée d'une agréable et touchante dédicace (*proemio*), qui explique l'esprit et la division de l'ouvrage, et que Palmieri adresse à son ami Alexandre degli Alessandri, qu'il qualifie en tête d'excellent citoyen (*ottimo cittadino*). Ce *proemio* offre un ingénieux éloge de Dante :

« Élevé et sublime dans les grandes choses ; dans « les petites, peintre fin et vrai ; simple, doux, gai, « grave, abondant ou admirablement précis ; non « seulement poète, mais excellent orateur, philosophe « et théologien, Dante sait louer, rassurer, consoler, « et il mérite tant d'éloges qu'il vaut mieux s'en taire « que d'en dire peu. »

Toutefois, il ne paraît point fort aisé d'admettre, comme le pense Palmieri, que Dante plaît encore lors même qu'on ne peut l'entendre ni en retirer du fruit.

L'examen de Pétrarque est sensé, mais n'a rien de bien neuf.

Dans le jugement sur Boccace, Palmieri émet ce vœu touchant et moral :

« Plût à Dieu que ses livres en langue vulgaire ne fus« sent pas remplis de tant de lascivetés et d'exemples « d'amours dissolues; car, s'il eût aussi habilement

[1] *Inf.* can. III.

« écrit des choses morales et des préceptes sur la ma-
« nière de bien vivre, il ne mériterait pas d'être appelé
« *Boccaccio*[1] mais plutôt Chrysostôme (bouche d'or). »

Palmieri avoue qu'il a composé *la Vita Civile*, parce qu'il n'y avait point en italien d'ouvrage propre à diriger la conduite de quiconque voulait s'élever au-dessus des autres par sa vie morale et civile. Mais il a le bon esprit d'annoncer que ses modèles diffèrent de la perfection imaginaire de ceux de Platon et d'autres nobles génies, modèles qui ne sont exposés qu'en peinture et ne sont point de chair humaine.

Cet intéressant *proemio* indique la division en quatre livres de *la Vita Civile*. Le premier prend l'homme à sa naissance, traite de son éducation et des moyens qui doivent le rendre excellent, ainsi que de la tempérance, de la force d'ame, de la prudence et des qualités renfermées dans ces vertus. Les deux livres suivants parlent de l'honnêteté et des vertus publiques et privées qui appartiennent à l'âge mûr. La justice en particulier, regardée par Palmieri comme la meilleure part des humains, et ses diverses applications forment le sujet du troisième livre. Le dernier est uniquement consacré à l'utile: c'est une sorte de traité de la richesse des nations. Mais, avant de conclure, l'auteur ne manque pas d'indiquer le rang qu'obtiennent les ames qui ont pratiqué ses maximes, ames placées par Dieu dans le ciel, afin d'y jouir éternellement de sa gloire au milieu de ses saints. Certes, ce n'est point là cette félicité matérielle, grossière, vulgaire de nos utilitaires.

Les interlocuteurs sont l'illustre Ange Pandolfini, qui a pour principaux auditeurs et disciples deux jeunes Florentins, Louis Guichardin et Franco Sacchetti, le petit-fils du licencieux et élégant auteur des Nouvelles, qui pa-

[1] Calembourg italien assez joli : *boccaccia* dérivé de *bocca*, mauvaise bouche.

raît avoir plutôt pratiqué la morale de Palmieri que celle de son grand-père, puisqu'il devint ambassadeur près d'Alphonse, roi de Naples, et gonfalonier de justice de la République de Florence. Ces dialogues se tiennent pendant la peste de 1430, à Mugello, lieu salubre et voisin, alors asile de graves et dignes citoyens; ainsi, pendant la peste de 1348, si admirablement décrite par Boccace, sept jolies femmes et trois élégants jeunes hommes s'étaient réfugiés, à deux milles de Florence, dans ce *bellissimo e ricco palagio* déjà décoré avec un art et une magnificence que l'on croirait appartenir à une villa du XVI.e siècle[1].

I.

Le premier livre et le premier dialogue commencent après un dîner que le vénérable Ange Pandolfini, alors plus que septuagénaire, qui parcourait à cheval ces environs, voulut bien accepter chez Palmieri. On voit, par l'invitation de parler qu'adresse Sacchetti au nouvel arrivé, que l'infatigable vieillard n'avait point l'usage de la sieste. Pandolfini fait observer que les grandes choses veulent être dites et s'expriment mieux devant un certain nombre de personnes, et il demande un peu singulièrement qu'on appelle les petits garçons de la maison, afin d'étendre son auditoire. Alors Palmieri, Sacchetti et Guichardin font venir plusieurs de leurs neveux et autres enfants; mais, comme Pandolfini va pour commencer, un de ceux-ci le prie fort sensément de ne dire que des choses qu'ils puissent comprendre. Pandolfini le remercie de l'avis, promet d'être intelligible pour tout le monde, et engage les enfants, lorsqu'il parlera pour les jeunes gens, de prendre patience, car il retournera bientôt à eux.

[1] V. sa description dans l'introduction du *Décaméron*.

Le plan de *la Vita Civile* ressemble à celui de l'*Emile*, étendu à l'homme politique et au vieillard. D'après l'ancienne formule, Pandolfini commence son discours au nom de Dieu (*col nome di Dio*).

Voici quelques-unes des pensées répandues dans les quatre livres de *la Vita Civile.*

« La nature a fait les oiseaux propres à voler, les « chevreuils à courir, les bêtes sauvages à être cruelles ; « de même elle a rendu les hommes capables de « l'étude et de l'exercice des choses dignes et raffinées « (*sottili e degne*), preuve certaine que nos ames doi- « vent à Dieu l'origine de leur puissance et de leur « vertu célestes. Un enfant né tardif, incapable d'ap- « prendre, paraît hors de la nature, semblable aux « bêtes, et sa misère doit inspirer de la pitié.

« Le père qui voudra orner son fils de mœurs ver- « tueuses, sentira que la faiblesse du premier âge ré- « clame l'aide et la conduite des autres. D'abord il « faut songer au choix de la nourrice. Le lait de la « mère doit être préféré lorsque cette mère est adroite, « d'une bonne santé et de noble condition. La maxime « est juste qui déclare digne de la haine filiale, celle « qui a refusé d'allaiter son enfant. Tout autre aliment « est moins propre à lui conserver sa force naturelle. « Il ne faut point s'étonner s'il arrive souvent qu'un « corps bien formé et qu'une ame très bien disposée « par la nature du père, soit dépravée et tournée au « vice par la méchanceté et la corruption des nour- « rices. C'est des nourrices que proviennent tant de « mauvaises complexions, de furieuses inflammations, « de mélancolies, de nonchalances, de somnolences. « Quel plus grand mal peut-on faire aux petits enfants « que de les mettre au sein de Tartares, de Sarrasines et « d'autres femmes de nations animales et féroces ? C'est « ce qui a fait dire aux philosophes que de là advenait « l'affaiblissement du lien si naturel de l'amour mater-

« nel; car, l'affection de l'enfant, qui devrait se concen-
« trer uniquement sur la mère, se divise et se donne en
« partie à la nourrice. Au lieu d'une tendresse intime et
« continue, les fils devenus grands, n'ont qu'une cer-
« taine déférence imposée par l'opinion, et selon ce
« qui leur est dit dans le monde. C'est donc une dette
« de toute digne mère d'allaiter son propre enfant, et
« de charger les servantes des soins matériels.

« Mais, puisque la mauvaise coutume veut que les
« enfants soient laissés à la merci de femmes étrangères,
« il est bon d'avertir quelle nourrice doit être préférée.
« La première condition est qu'elle soit de bonnes
« mœurs, saine, jeune, que son lait soit nouveau,
« abondant, son mari éloigné, son travail sans fati-
« gue. Elle ne sera point paresseuse, elle n'aura point
« de passions, son humeur sera gaie, elle aimera son
« nourrisson, et y mettra tout son amour-propre. »

A la manière de Quintilien, qui réclame pour son futur orateur une nourrice parlant bien, Palmieri veut que la sienne « ne balbutie point, qu'elle n'estropie
« pas les mots, afin que l'enfant ne s'habitue point à
« parler ainsi, et que plus tard il n'ait pas de la peine
« à parler autrement. »

Palmieri a cru même devoir donner quelques avis préliminaires à la naissance, et tracer une direction à l'usage des femmes grosses. Il leur interdit d'éternuer, afin que l'œuvre de la génération, à peine commencée, ne soit point troublée. Les médecins du temps prétendaient que l'éternuement et tout soubresaut du corps pouvaient faire tomber le premier filament de la vie. Palmieri avance que si un garçon est conçu, la couleur de la mère est meilleure, sa grossesse moins pénible : les filles remuent plus tard que les garçons ; elles rendent la mère plus pâle, ses jambes plus faibles et plus lentes. Echo de la science barbare de son temps, Palmieri croit à l'influence de la lune sur la conception.

Il reconnaît avec raison la force des envies des mères, qu'il exagère dans l'application. Il admet les enfants nés coiffés, et cite comme pronostic de brillante destinée, de naître d'une mère morte : tels furent Scipion-l'Africain et Auguste, arrachés du cadavre maternel.

Palmieri donne de bons avis aux pères sur les enfants gâtés.

« Ils exigent plus tard les mêmes délices auxquelles « on les a habitués. Les splendides habits, la pourpre « des petits enfants leur font désirer par la suite d'au- « tres ornements; mais la gourmandise naît avec les « premières paroles (*la gola s'apparecchia a colui che* « *appena favella*). L'enfant finit par avoir une très mau- « vaise langue, lorsque les parents se réjouissent à ses « vilains mots, et accueillent par des sourires et des « caresses ce qui mériterait d'être puni chez les mau- « vais sujets. Pour que l'enfant échappe au vice, tout « père doit prendre la précaution de ne lui offrir dans « sa famille que de bons exemples.

« On n'est guère d'accord sur l'âge auquel l'enfant doit « commencer à apprendre. Plusieurs pensent que les « natures étant diverses, on ne peut fixer d'époque; « d'autres, qu'avant sept ans les enfants ne sont pas « propres à être instruits. Selon d'autres, on ne doit « rien perdre du temps, et il faut leur donner quelque « apparence et quelque commencement des lettres « dès la nourrice; mais que cette étude ne leur pèse « point et ne leur devienne point odieuse. On pourra « tourner les amusements à quelque enseignement « utile, et apprendre la forme des lettres par celle de « fruits ou de gâteaux qui les figurent. Il faut consul- « ter en cela la raison des enfants et leurs dispositions « naturelles. Arrivés à l'âge de raison, tous les soins « du père doivent tendre à trouver un bon maître. « Philippe voulut qu'Alexandre apprît l'alphabet d'A-

« ristote ; le roi et le philosophe sentaient qu'un tel « commencement pouvait mener un jour à de plus « grandes choses.

« Que le maître ne soit ni trop sévère, ni trop relâ- « ché ; qu'il parle souvent de choses honnêtes et donne « des préceptes de bien vivre ; qu'il ne s'emporte pas, « mais qu'il ne feigne point de ne pas voir les fautes ; « qu'il réponde agréablement aux questions, et qu'il « interroge spontanément l'élève, qui sans cela tombe- « rait dans la paresse. Il ne faut point faire la loi au « maître, en exigeant qu'il enseigne telle chose, et en « disant que vous ne voulez pas de telle autre ; rappor- « tez-vous-en à son jugement. Suivez l'avis de Pytha- « gore, qui imposait à chaque nouveau disciple, un « silence d'au moins deux ans, trouvant néces- « saire d'obliger à écouter beaucoup avant de parler. « Que l'élève converse doucement avec ses camara- « des, préférant toujours les plus considérés pour « leur conduite et leur intelligence ; qu'il se montre « avec eux gai ; qu'il ne s'irrite pas contre les correc- « tions, mais qu'il réponde honnêtement et tâche de « l'emporter par la raison.

« Dans les exercices du corps, on rejettera ceux qui « retiennent assis, à moins qu'ils n'appliquent l'esprit. « On laissera les petits jouer à la balle, courir, sauter. »

L'enseignement populaire de la musique et les classes de chant, institués si heureusement de nos jours dans l'Université, sont déjà indiqués par Palmieri.

« La musique à cet âge doit être recommandée : ses « mesures rapides font le corps dispos et le préparent « à des attitudes convenables. Elle exerce et nourrit « l'esprit, corrige la voix et rend la prononciation « douce, accentuée, grave, sonore.

« La géométrie exerce encore et rend alerte l'esprit « des enfants ; elle leur convient et leur plaît : ce qui a « fait croire à quelques-uns que notre ame est unie au

« corps, au moyen des nombres qui suivent l'ordre
« des harmonies célestes. »

Palmieri regarde, avec raison, la connaissance du latin comme indispensable à l'intelligence parfaite de l'italien.

« Il est inutile de recommander la grammaire. Sans « cette base, le père doit être sûr que toute doc- « trine est sans résultat et s'écroule. Elle renferme le « meilleur de la langue latine, et sans celle-ci, on ne « peut qu'entendre mal ce qu'on lit. La rhétorique la « suit, et les sages disent qu'il n'est pas moins beau « d'y surpasser les autres hommes, qu'aux hommes « de surpasser les animaux qui ne parlent point. La « philosophie gouverne la grammaire et la rhétorique. « Elle règne sur toutes les sciences et sur tous les actes « humains; elle a deux parties distinctes : l'une con- « cerne l'investigation des secrets de la nature, et, bien « qu'excellente et sublime, elle est inférieure à la se- « conde partie, qui fait les mœurs des hommes ver- « tueux, et les conduit en droite ligne au vrai but de « la vie. »

La *Vita Civile* divise la vie humaine en six époques : la première enfance qui précède la parole; la seconde enfance qui dure jusqu'à l'âge de raison; l'adolescence, que Palmieri fait un peu trop largement descendre jusqu'à vingt-huit ans, et pendant laquelle croissent les forces physiques; la virilité, époque où elles se maintiennent, et qu'alors on voulait bien faire durer jusqu'à cinquante-six ans; la vieillesse, qui se prolonge jusqu'à soixante-dix, et la décrépitude que plusieurs étendent jusquà cent-vingt.

Palmieri se déclare contre les punitions corporelles des enfants, avec toute la raison de Montaigne et la sensibilité d'un moraliste actuel.

« Si je parlais des enfants qui ne sont point ap- « pelés à acquérir d'excellentes vertus, mais livrés

« à des arts mécaniques et serviles, je dirais peut-« être qu'il faut parfois les frapper. Mais, à l'égard de « ceux que le père et le maître tiennent à rendre bons, « je n'aime point qu'on emploie les coups, parce « qu'ils sont contre nature et propres seulement à « rendre les ames basses. Lorsque les enfants grandis-« sent, ils le réputent à injure et perdent de leur « amour filial. Les reproches suffiront aux ames bien « nées. Il faut consulter l'âge de l'enfant dans les ad-« monitions qu'on lui donne, dans les exemples qu'on « lui propose, dans le blâme ou l'éloge de ceux qu'il « connaît; il faut le louer s'il fait bien, et le mettre « au-dessus des autres; s'il fait mal, le mettre au-« dessous et le reprendre. S'il fait bien, lui donner ce « qu'il aime; s'il fait mal, le donner aux autres. S'il « persiste, le punir par des peines qui semblent moins « l'effet de la violence que de la réflexion; comme de « le renfermer, de le priver des mets et des choses « qu'il préfère, de lui ôter une partie de ses vête-« ments, etc. Qu'il ait lieu de réfléchir longuement « sur sa faute. Les coups ne causent qu'une courte « douleur; l'enfant les oublie vite, et il croit qu'ils sa-« tisfont tout-à-fait à la faute commise. Celle-ci ou-« bliée, il retombe dans une autre et pense qu'il en « sera quitte encore pour des coups.

« Plus les vêtements de l'enfant seront simples, plus « ils aideront à le conserver honnête. Mais on doit « avoir égard en cela aux solennités, aux jeux pu-« blics, aux fêtes de la maison et à la condition de « chacun. Les jours ordinaires, il suffit de porter « l'habit commun aux autres citoyens. Qu'on ne per-« mette point aux jeunes gens des habits recherchés, « brodés, chamarrés de diverses couleurs; qu'on leur « défende tout ornement de femmes, car les cheveux « flottants jusque sur les épaules, crêpés avec une raie « artificielle, ne conviennent point à celui qui est né

« pour la vertu. C'est dans les jeunes filles qu'on aime « la beauté délicate; dans les hommes on estime ce « qui donne de l'autorité sur les autres hommes et « leur inspire du respect. »

Palmieri rappelle à ce sujet, une anecdote de classe assez comique.

« Je me souviens, dit-il à ses jeunes interlocuteurs, « de vous avoir entendu raconter la plaisante et utile « leçon que votre savant maître Sozomène donnait à « ses écoliers, la fleur de la jeunesse florentine. Plu- « sieurs venant en classe avec des habits de soie, des « franges de velours, des broderies et des garnitures « de diverses couleurs, et arrangés par les meilleurs « ouvriers, peignés, jolis, agréables et frisés de la « main d'un barbier inventif et exercé; ce maître plein « de sens, quand il les voyait aussi coquets, leur de- « mandait s'ils allaient prendre femme; et quand, à « plusieurs reprises, ils avaient répondu non : « Alors, « leur disait-il, c'est un mari que vous voulez. »

Palmieri invite à se livrer aux divers exercices du corps, mais avec une juste mesure. Il semble, toutefois, donner trop aux opérations de l'esprit, lorsqu'il les étend à tous les beaux-arts, à la peinture, à la sculpture, à l'architecture, à la gravure. Ce dilettantisme universel ne produirait aujourd'hui que des talents de société fort médiocres. Mais cette vaste éducation était alors dans les mœurs florentines : le génie d'Orgagna, l'auteur de l'admirable loge des Lanzi, comme le génie de Michel-Ange, en avait su admirablement profiter.

« Les exercices du corps reposent et rafraîchissent « l'ame fatiguée de ses méditations pour parvenir au « bonheur et à la vertu. Les exercices de l'ame doivent « être préférés : tels sont de suivre les leçons de bons « maîtres, de fréquenter les philosophes, de pratiquer « leurs préceptes, d'apprendre à peindre, à sculpter,

« à graver, à faire le plan de beaux édifices, et d'être « en état de juger de toutes les choses humaines et « même célestes, autant que le permet l'infirmité de « nos corps pendant cette vie. Car c'est l'opinion de « sages docteurs et même de saints du christianisme, « que tout homme doit chercher à comprendre et à « devenir juge de tout ce que font les autres « hommes. »

La variété des occupations est recommandée par Palmieri, comme un moyen de mieux apprendre et de se délasser.

« Il n'est personne qui, suivant tout un jour le maître « d'une même science, ne tombe de fatigue. Le chan- « gement nous récrée. Les estomacs dégoûtés éprou- « vent la même chose par la variété des mets. Il ne s'agit « donc pas d'être d'abord grammairien parfait, puis « parfait musicien, et ensuite sculpteur ou architecte. « Car la première science serait oubliée quand on pos- « séderait la suivante; on perdrait son temps, et l'on « ne parviendrait qu'à être ennuyeux. Se livrer à des « occupations de son choix vous les fait posséder et « vous les rend agréables. Que vos talents servent au « grand nombre et s'étendent à plusieurs des œuvres « humaines. Il n'est point alors nécessaire de perdre « du temps en récréations; car une étude repose de « l'autre, et l'on trouve du plaisir dans le travail. »

Palmieri, un peu trop contempteur du moyen-âge, se félicite d'appartenir à l'époque de la renaissance. Il aurait voulu pour sa patrie la paix qui ne lui fut point accordée, et qui aurait permis à cette brillante époque de porter tous ses fruits.

« Que celui qui a quelque intelligence sente qu'il « ne doit qu'à Dieu d'être né dans cet âge où les arts « de l'esprit ont plus fleuri que depuis mille ans. « Puisse celui qui gouverne tout, accorder la faveur « d'une très longue paix à notre humble Italie! Car,

« de ce premier redressement suivraient d'admirables « effets qui, avec le temps, corrigeraient les doctrines « les plus erronées et les plus répandues. Ces doctri- « nes, perverties par ceux qui en ont écrit pendant des « siècles d'une si longue ignorance, sont étudiées dans « leurs ténébreux ouvrages ; lesquels n'ouvrent point « de routes à travers ces inextricables sentiers, mais « obscurcissent toute science de leurs arguties, et « font que par habitude, on ne peut, ni ne veut ad- « mettre qu'il existe, pour y pénétrer, un chemin meil- « leur et plus court. Ces auteurs ont en cela une sorte « de raison, puisqu'ils ne veulent rien perdre de l'es- « time et de la renommée que leur ont valu ce qu'ils « ont appris toute leur vie. Mais le temps n'est pas « loin où l'on verra que la philosophie et les autres « sciences peuvent s'acquérir, dans les principaux au- « teurs, d'une manière plus courte et plus sûre que « par les insolubles recherches de ceux qui prétendent « les exposer, et ne font que les embrouiller. Bientôt « on reconnaîtra qu'un des signes les plus certains « d'un esprit bien fait est de rester ferme, de ne point « s'écarter des premiers génies, de considérer attenti- « vement les limites des divers arts et sciences, et d'y « rapporter toutes ses paroles et toutes ses actions, « sachant que toute autre voie est incertaine et sans « résultat.

« Les jeunes gens doivent prendre pour habitude « de conformer toutes leurs actions à ce qui est le « plus approuvé dans leur ville. Ils consulteront les « forces de leur esprit, celles de leur corps, et feront « choix du genre de vie auquel ils se sentent le plus « propres, et dans lequel ils espèrent devenir meil- « leurs et plus dignes d'estime. On ne peut arriver à « rien de ce qui est contraire à notre nature.

« La beauté et l'ornement de la vie sont l'unité et « l'aptitude à ce que nous faisons. Celui-là ne peut

« conserver la première, qui se jette hors des voies de « sa propre nature. Si parfois la nécessité nous amène « à des actes contraires à cette nature, nous devons « mettre tous nos soins à ce qu'ils ne soient ni vils, « ni déshonorants.

« Que notre vie ait un but fixe vers lequel ten- « dent toutes nos démarches. Nos erreurs provien- « nent de ce que nous négligeons d'établir ce but. « C'est ce qui fait que nous n'avançons qu'à travers « les ténèbres, au lieu de nous élever par des voies « lumineuses, certaines et prévues ; nous tournoyons « par des chemins tortueux, nous égarant sans cesse, « incapables de dire où nous nous trouvons. De là, les « choses que d'abord nous nous étions efforcés d'ac- « quérir avec grande fatigue, nous deviennent souvent « à charge, et nous découvrons n'avoir point recherché « une chose stable et dans laquelle puissent se reposer « les appétits humains. Diverses causes nous entraî- « nent à obéir sans examen au hasard : beaucoup « imitent leurs pères et vivent selon les habitudes et « les mœurs de ceux-ci ; d'autres sont menés par l'o- « pinion, et suivent ce que la multitude déclare être le « plus beau.

« Il en est qui, par une grâce particulière, par l'ex- « cellence de leur esprit, par l'élévation du savoir, ou « par l'ensemble de ces dons, ont eu le temps de mé- « diter sur le plan de vie qu'ils voulaient adopter. Dans « l'ordre de la vie, la nature a la plus grande force, « ensuite la fortune. Il faut en tout avoir égard à toutes « deux ; mais d'abord à la nature, parce qu'on la « trouve, en vérité, beaucoup plus stable et plus con- « stante : parfois, la fortune combat, comme une « simple mortelle, la nature immortelle.

« Le genre de vie adopté et ordonné pour la meil- « leure fin, les éléments de notre bien, s'acquièrent « aisément et nous disposent à une règle honnête.

« C'est alors un devoir aux jeunes gens de révérer les « vieillards qui ont bien vécu ; de choisir ceux qui « sont le plus considérés, et de se conduire d'après « leurs avis et leurs exemples. Plus on croît en âge, « plus on a le besoin d'être raffermi par la prudence « des vieillards, afin de s'exercer à des œuvres pénibles « du corps et de l'ame, de repousser toute impudi- « cité, et de parvenir à ce que les talents s'aiguisent « et prennent de la force pour les offices de la guerre « et de la cité. Quand on voudra rafraîchir l'ame et se « donner à quelques plaisirs, qu'ils soient modérés, « sans honte. Cela sera facile si l'on prend pour té- « moins des hommes antiques et dignes de respect.

. . . .

« On reconnaît quatre vertus cardinales : la Pru- « dence, la Force, la Tempérance et la Justice. C'est « l'office de la prudence de diriger vers un but louable « toutes nos pensées et nos actions. La force ne doit « craindre que les choses blâmables et honteuses ; « elle doit surmonter tout péril honorable, soutenir « d'une ame ferme l'adversité, et se maintenir égale « dans la prospérité. Le propre de la tempérance est « de ne rien désirer dont on puisse avoir à se repentir ; « de ne point dépasser la juste mesure des lois natu- « relles ; de soumettre au joug de la raison, et de « rendre dociles nos appétits et nos cupidités, et de « vivre avec modestie, abstinence et chasteté. La « justice conserve à chacun le sien ; elle punit le crime, « exalte l'innocence, récompense la vertu ; elle main- « tient, elle accroît le bien de la famille, les amitiés « et la concorde parmi les hommes. Avec ces quatre « vertus les bons se gouvernent d'abord eux-mêmes ; « appelés ensuite au gouvernement de la République, « ils la conseillent, la défendent et l'étendent. De là « naît la piété des pères, l'amour des fils, la tendresse « des parents, la défense des amis, enfin le gou-

« vernement public et l'union salutaire de tous les
« citoyens.

« Il n'est, sur la terre, rien de plus cher et de plus « agréable à Dieu que de régir, avec justice, les multitudes d'hommes que la justice a rassemblées. C'est « pourquoi Dieu promet à ceux qui gouvernent justement et aux conservateurs de la patrie, une place « particulière au ciel, où ils vivront éternellement « bienheureux avec ses saints. »

II.

« La philosophie est la première et la vraie médecine « de l'ame; elle purge les inquiétudes et les passions « désordonnées; elle écarte les appétits et les cupidités, et chasse la peur. Mais elle n'agit pas sur chacun avec une égale puissance, car elle rend plus de « fruit lorsqu'elle s'unit à une nature bien préparée.

« Dieu a créé l'homme élevé au-dessus des animaux, « capable de mépriser toutes les choses terrestres et « de suivre et de partager les choses éternelles. Les « occupations diverses nous égarent et nous tirent du « vrai chemin. Il est rare de trouver un homme si « bien disposé de corps et d'ame, qu'il cherche et désire la science, non pour une vaine démonstration, « mais comme une loi de bien vivre, et qui, dans toutes « ses paroles et ses actions, obéisse à lui-même et à « sa vraie raison. Aussi voit-on tant de savants montrer une telle légèreté, une telle obstination, une « telle jactance, qu'il leur vaudrait mieux n'avoir rien « appris. Les uns sont avares de ce qu'ils savent, les « autres ambitieux d'une vaine gloire, beaucoup esclaves de passions déréglées; ce qui choque sur-tout « de la part d'hommes livrés à l'étude. Comme les « champs bien cultivés ne produisent point également,

« mais selon que la terre est meilleure, ainsi les hommes bien enseignés ne deviennent point tous bons « Le bon champ, s'il n'est bien travaillé, rend peu, « comme l'ame, quelle que soit son excellence, ne peut « d'elle-même porter de bons fruits. La nature sans « l'art, et l'art sans la nature, seront toujours faibles. « Celui-là fera peu de cas des démonstrations de nos « livres, qui suivra ses appétits et s'affranchira du « joug de la raison pour s'abandonner aux plaisirs du « monde.

« Beaucoup d'animaux surpassent l'homme par les « sens, les appétits et la force du corps; mais ils n'ont « ces facultés que pour le moment, et chez eux le « sentiment du passé et de l'avenir est faible ou nul. « L'homme possède la raison qui lui rend le passé, « lui fait examiner et juger le présent et prévoir l'avenir. Ainsi il peut aisément connaître tout le cours « de sa vie, et préparer ce qui doit la diriger. De là « naissent les liens de l'amitié, les parentés, l'union des hommes, les rapports et les devoirs humains.

« Les lois divines et humaines furent établies pour « l'affermissement des sociétés. Le Tout-Puissant fut « le premier inventeur de ces lois; il les a enseignées « et a ordonné de les suivre. Celui qui n'y obéira point « souffrira de cruels châtiments, bien qu'il échappe « aux peines de la justice humaine.

« Il faut rechercher dans cette vie, d'abord l'honnête, puis l'utile qui le suit de près, car ils ne peuvent être séparés. Lors même que l'utile ne se trouve « point, une sagesse profonde a remarqué que la « seule vertu suffit à vivre heureusement.

« La science est la vraie connaissance des choses « certaines. Il n'y a de certain que les choses qui ne « peuvent être autrement, et les choses éternelles « seules ne peuvent être autrement. Dans celles qui

« peuvent être ou ne pas être, il ne peut y avoir de « science certaine, mais seulement des opinions.

« C'est une sotte chose que le cordonnier délibère « sur les lois civiles, sur l'administration de la Répu- « blique et sur la manière dont se fait la guerre. Les « grandes choses demandent beaucoup de lecture, et « il faut, pour les diriger, avoir beaucoup vu et avoir « agi avec un examen attentif. Il est raisonnable que « ce qui concerne la médecine soit demandé aux mé- « decins, et que le forgeron se mêle de forger. Le con- « seil ne doit être réclamé que pour les choses dou- « teuses et sur lesquelles notre opinion varie. Il « faut conseiller lentement et avec maturité; l'avis « adopté, l'exécution sera très prompte. Le conseil « ne doit point porter sur le but, mais sur le moyen « d'y arriver. Ainsi les médecins ne consultent point « sur la santé, mais sur la manière de vivre sain. « Dans le gouvernement on ne disserte pas sur la « paix, mais sur les moyens de l'obtenir. »

La maxime, source de tant de crimes ou de lâchetés, qui prétend que qui veut la fin veut les moyens, ne pouvait être approuvée par le génie moral et élevé de Palmieri.

« Celui qui conseille par d'injustes raisons, est un « mauvais conseiller, quoique le but qu'il a indiqué « ait été atteint.

« Toute vertu est, par sa nature, voisine d'un vice, « et elle en est souvent si proche qu'il est difficile « de les distinguer; de là les hommes vertueux sont « exposés à l'injustice du public, parce que leurs « actes peuvent être aisément regardés comme vicieux. « Caton, avec une force d'ame invincible, choisit la mort « à Utique plutôt que de voir le tyran victorieux; il a « été célébré avec grande gloire par de très sages esprits « pour avoir refusé la vie après la liberté perdue. Une « telle vertu pourrait toutefois être amoindrie, changée

« en vice, et Caton traité de vil et de pusillanime « comme ayant préféré de se tuer de désespoir, lors- « qu'il vit la fortune favorable lui manquer, plutôt que « de s'accommoder à son malheur. C'est ainsi que « d'autres ont été jugés infâmes pour s'être tués d'une « semblable manière. Beaucoup, dans les mêmes cir- « constances que Caton, après s'être défendus avec « courage, pressés par la nécessité et vaincus, se ren- « dirent à César. Ceux-ci méritent d'être loués, parce « que, devenus esclaves sans leur faute, ils aimèrent « mieux soutenir avec fermeté la mauvaise fortune « que de mettre un terme à leurs maux par un lâche « trépas. Leur suicide eût paru un crime, parce que « leur vie passée ne les égalait pas à l'austérité de Ca- « ton, et qu'ils n'avaient point assez de vertu pour « choisir une telle mort. »

La *Vita Civile* donne de fort bons conseils sur les discours publics et principalement sur la conversation. « Les paroles abondantes et ornées conviennent « devant les magistrats qui rendent des arrêts dans les « conseils publics, et en présence de la multitude as- « semblée. Les discours simples doivent être employés « dans les entretiens privés, selon que le requiert la « variété des sujets. La voix alors sera douce, claire, « facile, et les mots seront appropriés aux matières en « question, sans mollesse, hauteur ou injure. Quand « ce qui nous touche a été exposé avec mesure, qu'on « cède la parole aux autres, afin de ne pas ennuyer en « parlant trop. Qu'aucun mot ne nous échappe qui « montre ou fasse soupçonner le vice. Quand nous « n'avons rien à dire de nous, ou qui s'y rapporte, « qu'on raisonne de choses honnêtes, utiles, de la ma- « nière de bien vivre, de ce qui est honorable ou infâme, « des moyens de bien gouverner sa maison et la Répu- « blique Qu'on parle dans les moments de loisir des « diverses industries, des talents, des études, des

« beaux-arts, et si la discussion sortait de ses limites,
« qu'on l'y ramène afin d'éviter le charlatanisme des
« digressions. Dans les entretiens de plaisir et de fête,
« il faut encore suivre un ordre raisonnable ; car c'est
« une chose fort répréhensible que de parler seulement pour faire rire, et de s'ingénier plutôt à trouver des choses ridicules qu'honnêtes. C'est se faire
« bouffon ; mais ne savoir rien dire d'agréable et ne
« pas se prêter parfois à certains bons mots, serait d'une
« humeur grossière et sauvage. Il arrive souvent que
« l'on peut parler des choses qui semblent futiles,
« avec autorité et savoir. »

Le passage suivant montre quelques effets singuliers de la prévention au sujet des manières. Il peint, sans les flatter, celles des dames florentines, et la mobile exagération de leurs modes.

« J'ai vu par la ville la tournure des prostituées, regardée comme déshonnête et effrontée ; prise bientôt dans les fêtes et les solennités par la fleur des
« nobles dames florentines, elle semblait chez elles
« agréable, enjouée, gracieuse. Ces dames se décolletaient et laissaient tomber leurs robes jusqu'au-dessous de la poitrine. Un tel excès paraissant
« vicieux, elles commencèrent à remonter leurs collerettes, et tellement, que celles-ci arrivèrent jusque
« par dessus leurs oreilles. Enfin, après ces deux extrémités, elles s'arrêtèrent à un milieu raisonnable
« qui dure encore, et durera tant que la mode l'exigera, jusqu'à ce que l'une ou l'autre des deux
« premières manières revienne. Il faut donc suivre
« l'usage avec mesure et convenance ; car certaines
« choses bonnes peuvent devenir mauvaises par la
« force du temps, du lieu et des personnes devant qui
« elles sont faites. »

Palmieri s'accorde avec Montesquieu sur l'importance des coutumes anciennes et sur l'utilité de les

conserver. Le passage offre encore un énergique tableau de mœurs :

« Les bons haïssent le mal par amour de la vertu, « les méchants s'en gardent par la peur du châtiment. « La coutume forme une partie de la loi; elle a pendant long-temps maintenu avec approbation beaucoup de choses non écrites dans la loi, et, par un « usage public, les a conservées comme louables; en « sorte qu'il paraîtrait malhonnête aux hommes d'y « contrevenir. Voici quelques exemples. La fiancée ne « doit partager la couche de son époux qu'après la « solennité des noces et non après les fiançailles; « après deux nuits elle cesse de dormir avec lui. Ces « coutumes s'observaient dès le temps des glorieux « Romains, ainsi que beaucoup d'autres très louables « quoique païennes, qui ne sont plus suivies au sein « du christianisme. À Rome, c'était l'habitude de se « marier de nuit à la lueur des flambeaux, et la « femme voilée n'était accompagnée que de ses plus « proches. On pensait qu'il ne convenait point de voir « publiquement par la ville la jeune fille qui allait « tomber du noble rang de vierge. Arrivée à la chambre nuptiale, tout le monde écarté, on jetait des « noix par toute la maison, faisant par là le plus de « bruit possible, afin qu'aucun cri de l'épouse perdant « sa sainte virginité ne fût entendu. Aujourd'hui, sous « l'observance chrétienne, les vierges parées, peintes « de lasciveté, chevauchent publiquement, les trompettes en tête, appelant le peuple à contempler leur « audace effrontée et leur hardiesse de courtisane; « elles se transportent au champ de la joûte, à travers « les places, et faisant étalage d'aller n'être plus « vierges. »

Palmieri approuverait la nouvelle et convenable gravité, ainsi que la sorte de mystère mise dans la célébration du mariage parmi les classes élevées et ai-

sées de la société, tandis que les vieilles joyeusetés des noces ne se maintiennent guère plus que chez le peuple. Les remarques suivantes sont à la fois ingénieuses et pratiques :

« Ce serait une erreur de s'imaginer que parce que « Socrate, Diogène ou Démocrite ont été loués d'une « certaine sévérité abstraite hors de l'usage des autres « hommes, on devient, en faisant de même, un « homme merveilleux. Il faut, pour se permettre un « tel genre de vie, beaucoup de qualités supérieures, « une intégrité ferme, long-temps éprouvée, une « constance immuable ; autrement, ce qui a fait la « gloire et l'immortelle renommée de ces graves et « grands esprits, nés pour l'exemple et l'enseignement « des autres, est ridicule et méprisable chez les petites « gens.

« Les légers manquements sont ceux dont il faut le « plus se garder : d'abord, parce qu'il est plus difficile « de les connaître, ensuite, parce que les bons se « souillent plus par les petites fautes que les méchants « par les grandes. De là, l'ancien proverbe, que la « tache paraît d'autant plus que ce qu'elle a touché « est plus brillant. »

Palmieri, parlant de l'action des diverses parties du corps, donne aux mains une puissance qui pourrait faire supposer que le langage des signes, inventé, dit-on, en Espagne vers la fin du XVI.ᵉ siècle, existait déjà de son temps, et depuis un siècle, à Florence.

« C'est une chose merveilleuse de voir la force qu'ont « les mains pour signifier nos intentions ; de sorte que « non seulement elles démontrent, mais parlent presque « et deviennent capables d'exprimer toutes nos pen- « sées, ainsi qu'on le voit dans les muets qui font con- « naître par elles toutes leurs volontés. Avec les mains « on appelle et on chasse ; on se réjouit et on s'afflige ; « on indique le silence et le bruit, la paix et le com-

« bat, la prière et la menace, la crainte et l'audace,
« on affirme et l'on nie, on expose et on énumère.
« Les mains raisonnent, disputent et s'accommodent
« enfin à toutes les prescriptions de notre intelligence.
« Qu'elles soient donc toujours employées d'une manière
« décente; qu'on ne remarque en elles aucun mouvement
« étrange; qu'elles paraissent capables de tout sans
« gaucherie, sans dureté ni mollesse, ni oisiveté de
« femme, et qu'elles soient propres à faire, avec faci-
« lité et promptitude, ce qu'elles veulent et ce qui
« convient. »

III.

« Parmi la multitude et la variété des choses de
« notre vie présente, que la nature a rendues douces
« et chères aux hommes, il n'en est point qui excitent
« une plus vive tendresse que l'amour de la patrie et des
« enfants. Cela se comprend aisément : tous les autres
« biens, tous les autres plaisirs tant désirés finissent
« aussitôt que la vie; la patrie et les enfants nous pas-
« sionnent, même pour le temps où nous ne serons
« plus. Un désir presque prophétique des siècles
« futurs, qu'on ne peut qu'imparfaitement expliquer,
« quoiqu'il existe certainement dans nos ames, nous
« pousse à souhaiter la perpétuité de notre gloire, le
« plus grand bonheur de notre pays et la félicité con-
« stante de nos descendants. Cet ardent amour de la
« patrie et des enfants après la mort, a plus de force
« selon que l'esprit est plus grand et l'ame plus élevée.
« Supprimez un tel sentiment, et personne ne serait
« d'assez peu de sens (*sale*) pour vivre dans de conti-
« nuelles fatigues et de graves dangers, et choisir la
« mort pour le salut de la patrie, afin de profiter à
« celle-là et à ses fils, tandis qu'on se soumet à ces

« fins glorieuses uniquement par le désir d'être ennobli après la mort.

« Parmi les vertus nécessaires à la conservation de « la patrie, est la justice, sans laquelle nulle cité, « nul état, nulle constitution ne peuvent durer; tandis « qu'on peut, sur sa base seule, fonder avec sûreté, « les plus grands empires. Sans elle, la force et la puis- « sance la mieux armée s'écroulera en peu de temps. « Cette vertu est souveraine de toutes les autres : elle « maintient à chacun le sien, elle règle et fait agir « tout le corps de la République, elle conserve chaque « membre, elle unit et resserre la paix et la concorde « de la multitude. La cité, alors vigoureuse, ne va- « cille point, mais, gaillarde et puissante, elle résiste « vaillamment à tous les accidents du dedans ou du « dehors, et elle en triomphe.

« Il y a deux coupables moyens d'injustice : l'un « pratiqué par ceux qui la font, l'autre par ceux qui, « le pouvant, ne l'écartent point des hommes à qui « elle est faite. C'est la maxime sainte du glorieux « apôtre saint Paul dans son épître aux Romains. Ce- « lui donc qui ne s'oppose pas à l'injustice, tombe « dans le même vice que celui qui la commet. »

Palmieri définit avec justesse, et blâme cet égoïsme doux, sans reproche et toutefois coupable :

« Quelques-uns, livrés à des exercices de leur choix, « à des spéculations élevées, dédaignent les simples « affaires humaines; ils se renferment à peu près sa- « tisfaits, dans cet honnête plaisir, et agissent vertueu- « sement en eux et hors d'eux, par le seul mouve- « ment de la conscience. Ces gens ne font point « précisément d'injustice, mais ils tombent dans la « seconde sorte d'injustice quand, trop absorbés par « leurs études privées, ils abandonnent l'humanité « tout entière qu'ils devaient défendre. Ils disent afin « d'excuser leur erreur, qu'on ne les demande point,

« et qu'ainsi ils ne sont point obligés ; comme si, pour « être juste, la contrainte était plus nécessaire que la « volonté.

« Une insatiable cupidité parfois nous égare et nous « fait espérer de trouver du profit dans l'injustice. « D'autres s'écartent d'une vie juste par l'ambition « des honneurs, du pouvoir, de la gloire, vice qu'a « perpétué la maxime de César : que si l'on devait « jamais violer la justice c'était certes pour régner. »

L'orgueil national de Palmieri ne paraît point exagéré lorsqu'il avance avec chaleur, que sans ses dissensions, il eût été possible à Florence de dominer non seulement l'Italie mais encore les pays étrangers :

« Peut-être vaudrait-il mieux taire que raconter les « afflictions et les misères advenues à notre cité par les « discordes politiques. Mais, afin de se garder des « maux futurs, il est toujours utile de conserver dans « l'ame le souvenir des misères passées. Je ne puis me « rappeler sans larmes, que Dieu a si heureusement « disposé aux plus grandes choses le génie et la forte « nature des Florentins, que si les dissensions et les « guerres civiles n'avaient tourné contre eux-mêmes « ces dons, ils eussent, certes, étendu leur empire « non seulement en Italie, mais aussi au dehors et « sur les générations des peuples étrangers. La cruelle « et détestable division des Guelfes et des Gibelins a « jadis perdu la nation qui florissait dans l'abondance. « Certes cela est dur et digne de deuil et de pleurs, « de songer à tant de bons et de paisibles citoyens « abattus par d'autres injustes et superbes. Cela est « dur de se remettre sous les yeux les veuves délaissées, « les innocents pupilles dévorés par des gens affamés « et rapaces. Cela est dur de voir la pudeur sans ta- « che des vierges, violée en présence même de leurs « mères. Cela est dur de se remémorer nos temples « si ornés, nos saints et révérés autels devenus la

« proie sacrilége d'avares et insatiables spoliateurs. « Mais sur toute chose sont cruelles les blessures, le « sang répandu, les morts, les incendies, les ruines, « les désastres de tant de dignes citoyens, produits par « l'obstination acharnée des deux partis. Non contents « du mal qu'ils pouvaient se faire, combien de fois « n'ont-ils pas provoqué pour les défendre et appelé « presque des extrémités du monde dans les diverses « contrées de l'Italie, de puissants rois et empereurs, « préférant servir sous ces races barbares et sans frein, « plutôt que de vivre dans leur propre ville sous le « gouvernement de leurs concitoyens. »

Sarebbe forse meglio tacere che raccontare l'afflizioni e miserie seguite alla nostra città, per le divisioni e discordie cittadinesche; ma per guardarsi de'mali a venire, sempre è utile ritenere nell'animo le passate miserie.... Io non posso senza lacrime ricordarmi che gl'ingegni e naturali forze de'Fiorentini sono da Dio tanto ottimamente disposte a qualunque cosa eccellente, che se le dissenzioni e guerre civili non avessero dentro dalla città quelle nei propri danni conferite, certo non solo in Italia, ma fuori di quella erano attissimi a dilatare la loro signoria sopra le strane generazioni. Ma la detestabile e crudele divisione de'Guelfi e Ghibellini fu quella che anticamente sommerse il popolo che abbondantemente fioriva. Grave è certo, e merita lutto e lacrime, ricordarsi de'buoni e pacifici cittadini che con somma acerbità furono dai superbi ed iniqui abbattuti; grave è ancora recarsi innanzi le abbandonate vedove e gl'innocenti pupilli, che dagli affamati e rapaci divoratori erano crudelmente straziati. Grave è vedere la pudicizia delle intatte vergini nel cospetto delle proprie madri essere con vergogna corrotta. Più grave è ancora rammemorare gli ornatissimi templi ed i sacri e reverendi altari, essere dall'avarizia degli insatiabili rubatori in preda di male affare trasportati. Ma sopra ogni cosa sono gravissime le ferite, gli sparsi sangui, le morti,

gl'incendi, ruine, e pubblici disfacimenti di grande moltitudine di degni cittadini date e ricevute nella ostinazione di due sì inimicissime parti, le quali non contente a quello che per loro medesime potevano fare, esterne potenze d'imperadori e re moltissime volte infino quasi dagli estremi del mondo provocarono in loro difesa nelle parti d'Italia, desiderando piuttosto servire alle barbare e sfrenate generazioni, che vivere nella propria città dove reggessero i loro medesimi cittadini.

Palmieri trace un vaste et poétique tableau de la libéralité, et s'il a condamné le luxe, il célèbre la magnificence, qu'il élève à l'honneur d'une vertu publique.

« La libéralité et la bienfaisance consistent dans « l'usage vertueux de l'argent, ou de ce qui peut y « suppléer. L'argent n'est ni bon, ni mauvais en soi, « mais selon l'usage qu'on en fait. On appelle libéralité « l'usage qui en est fait avec approbation. Cette vertu est « placée entre deux extrêmes vicieux. Le premier est « celui des gens qui mettent trop de soin à devenir riches « par des voies malhonnêtes, et tombent ensuite dans « une misérable avarice. Le second rend prodigue et « nous porte jusqu'à consommer l'héritage paternel. « Ce dernier extrême est le pire parce qu'il n'est jamais seul et qu'il est toujours uni à d'autres vices, « tels que la luxure, le jeu, la table, l'ivresse.

« Le libéral fait constamment un usage vertueux de « l'argent, recevant et donnant comme il convient. Il y « a plus de mérite toutefois à bien donner qu'à bien « recevoir. Mais comme la propriété cesserait d'exister « si donnant on ne recevait point, et que la libéralité « deviendrait impossible, il faut que celui qui veut « donner beaucoup reçoive beaucoup. Il faut donc « que le libéral prenne convenablement, c'est-à-dire « dans ce qui lui appartient; autrement il serait injuste, et la libéralité n'existe point sans la justice. Il « doit en conséquence soigner son bien afin que les

« revenus suffisent à ses dons. Le libéral qui serait « large envers un autre de ce qui nuirait à celui-ci, « ne serait plus libéral, mais malfaiteur.

« Beaucoup se trompent par le désir d'une vaine « gloire ; ils prennent à un grand nombre pour donner « à d'autres, et ils se croient bienfaisants et plus chers « à leurs amis, plus ils leur donnent, n'importe d'où « vienne l'argent. Ceux-là ne s'écartent pas moins d'une « vie droite que ceux qui prennent pour eux-mêmes. « Ce vice apparaît surtout chez les grands et les « tyrans qui ruinent les peuples malheureux et les « provinces étrangères pour s'enrichir et combler leurs « favoris. Tout transport de la richesse des justes pos- « sesseurs à d'autres, est ce qu'il y a de plus contraire « à la vertu.

« La libéralité doit étendre ses faveurs d'abord à la « patrie, aux pères et mères, aux enfants, aux parents, « aux amis, aux voisins, et de là aux provinces, aux « étrangers, et enfin à toutes les générations humaines « renfermées dans un même et naturel amour. « Qu'avec tous ceux-là on partage son bien ; mais on « doit de plus aux amis et même aux inconnus qui en « auraient besoin, les douces paroles, les conseils, les « avertissements, les consolations, les réprimandes ; « car ces choses sont de nature à ne pas se diminuer « en se communiquant. C'est ainsi qu'un flambeau « immobile sert à en allumer beaucoup d'autres, et « encore de plus éclatants.

« La magnificence devient parfois nécessaire. Elle « est consacrée aux œuvres remarquables et merveil- « leuses. Cette vertu ne peut donc être exercée que par « les riches et les puissants : les pauvres et la classe « moyenne ne sauraient y atteindre, et s'ils le tentaient « ce serait dans de petites choses où elle deviendrait « sottise et folie. Il faut que la dépense soit faite gran- « dement et que l'argent paraisse bien employé. Le

« magnifique dépensera en choses qui font honneur « et gloire, non privées, mais publiques ; tels qu'édifi- « ces et ornements de temples, théâtres, portiques, « fêtes nationales, jeux, banquets. Dans tout cela, il « ne calculera point, et il songera seulement à ce que « les choses soient belles et surprenantes. »

IV.

L'auteur de la *Vita Civile*, commence ce dernier livre par raconter qu'avant de publier son traité, il a pris les conseils de savants avec lesquels, dès son premier âge, il avait grandi dans une même communauté d'études, persuadé que leur opinion lui serait très utile, et disposé à en profiter. Mais il avoue que ce qu'il avait regardé comme plus expéditif l'a retardé et tenu longuement en suspens; car plusieurs de ces hommes éclairés, bons et animés, ainsi que lui, d'un amour constant pour les arts honorables, sans condamner l'invention et l'ouvrage en lui-même, l'avertirent qu'il n'aurait pas dû écrire en italien (*lingua volgare*).

« Ils me disaient que cela était rude d'aller contre « le jugement de la foule, laquelle se compose « d'un tas d'hommes ignorants, grossiers, habitués à « reprendre ce qu'ils ne comprennent point, qui se « moquent, sans y croire, des paroles et des actions « au-dessus de ce que peut imaginer leur esprit inculte, « et n'admettent que ce qui est conforme à leurs mœurs « et aux œuvres auxquelles leurs appétits les pous- « sent. C'est ainsi qu'ils ne jugent point véritables les « maximes sages et approuvées, les beaux exemples et « tous les faits glorieux des grands hommes, qu'ils les « traitent de fables et de contes de vieilles, bons à « amuser les veillées des oisifs. Beaucoup calomnieront « notre intention et notre plan, ils retourneront les

« mots et diront : cela irait mieux ainsi ; l'auteur n'a « pas entendu telle chose ; et ce sera précisément celle « qui a été entendue de la même manière par le génie « des sages de l'antiquité. Comme il arrive fréquem- « ment, disaient mes amis, l'ignorance des écrivains « vulgaires, corruptrice de tous les bons ouvrages, « fera paraître mon livre ignorant. Ces raisons et « d'autres semblables m'avaient incliné à ne pas « écrire ; beaucoup d'autres m'y invitaient, jusqu'à « ce qu'enfin je me suis décidé par l'avis de deux de « mes très particuliers amis, Cicéron et saint Jérôme, « lesquels affirment qu'il n'y a pas, quand on écrit, « de remède contre la critique. . . . .
. . . .

« C'est une opinion hors de la droite voie, que celle « qui sépare l'honnête de l'utile ; les plus grands esprits, « de graves et austères philosophes, les ont toujours « réunis. Ils veulent que ce qui est honnête soit utile, « et que ce qui est utile soit honnête. »

Palmieri exprime aussi la sage, la précise maxime d'Horace : « Ou la vertu est un nom vain, ou l'homme expérimenté en retire justement de l'honneur et de l'avantage. »

. . . . . . Aut virtus nomen inane est,
Aut decus et pretium rectè petit experiens vir.

« Les hommes d'un âge mûr ne doivent point mé- « priser l'utile et leurs propres aises, mais les pour- « suivre honnêtement. Mépriser l'utile qui peut s'ob- « tenir avec justice, est tout-à-fait indigne d'un « homme de bien et mérite le blâme. Les richesses et « l'abondance sont les instruments qui servent aux ha- « biles pour agir vertueusement, tandis que ceux-là ne « peuvent facilement se relever, dont la vertu combat « contre un patrimoine pauvre et ruiné. Beaucoup de « vertus ont besoin d'être aidées des biens de la for-

« tune; s'ils leur manquent, elles restent faibles et « imparfaites.

« Le véritable mérite de chaque vertu gît dans l'action, « et l'on n'y arrive qu'avec les moyens propres à cette « action. Ainsi, on ne peut être ni libéral ni magnifique, « sans argent. Qui vivra dans la solitude ne sera jamais ni « fort, ni juste, ni expérimenté dans ce qui importe le « plus et dans le gouvernement de la chose publique.

. . . .

« De tous les amours humains il n'en est point de « plus fort, de plus naturel que l'union conjugale. « L'utilité, les avantages, le secours que l'on se prête « mutuellement, accroissent et resserrent cette affec- « tion. On sent que l'on ne peut rien l'un sans l'autre, « et que pour être bien il faut s'aider. La vie de « l'homme dure peu, et l'on désire ainsi l'étendre « par la suite de ses rejetons. La principale affaire « domestique est donc le choix de la femme : qu'elle « soit d'une humeur assortie à celle du mari, sans « quoi il n'y a point d'amour parfait; telle est la force « de la communauté de sentiments, qu'elle réunit de « très nombreuses sociétés, non seulement de bons, « mais encore de méchants.

« Le plus digne ornement de la femme est la mo- « destie et l'honnêteté d'une vie réglée et bien arrangée. « Les autres ornements de la parure et des atours « dépendent de la richesse et de la condition; mais « ceux-ci, avec de la mesure, ne sont point dignes « de blâme. La principale utilité que l'on retire de la « femme sont les enfants : c'est une terre féconde qui « nourrit et multiplie le bon fruit. Si donc l'expé- « rience des cultivateurs fait choix de la terre d'où ils « puissent retirer les meilleurs fruits, l'homme doit, à « plus forte raison, prendre la femme qui puisse lui « donner des enfants excellents. La négligence dans « les choses importantes nuit souvent, et Varron

« avait coutume de répéter que, si la douzième partie « du soin apporté chaque jour à avoir du bon pain et « une bonne cuisine, était mise à perfectionner sa « propre famille, depuis long-temps tout le monde « serait parfait. »

Palmieri professe sur l'ordre et l'économie domestiques, et particulièrement sur l'autorité conjugale et la chasteté des femmes, la sévérité des principes florentins que l'on retrouvera dans le *Governo della Famiglia*, de Pandolfini. Il pense, comme Rousseau, que les apparences sont au premier rang des devoirs.

« La femme doit exercer sur elle la plus grande « surveillance; non seulement elle ne doit point se « donner à un autre homme, mais il faut qu'elle « échappe même au soupçon d'un crime si laid. Ce « vice, le plus grave contre l'honnêteté, rompt l'union, « jette de l'incertitude sur l'origine des enfants, déshonore les familles, produit la haine : la femme alors « ne mérite plus le titre d'épouse, mais de femme dissolue et digne des mépris publics. Le mari, de son « côté, ne se liera point légèrement avec d'autres « femmes et ne donnera pas à des enfants la tache de « l'illégitimité. Les entretiens du mari et de la femme « seront tendres, honnêtes et traiteront d'affaires domestiques ou de plaisirs.

« L'office propre de la femme est d'être soigneuse « du gouvernement de la maison, de pourvoir à ses « besoins, de savoir tout ce qui s'y fait, de veiller à « tout ce qui la concerne, d'en conférer avec son mari, « de connaître la volonté de celui-ci, de la suivre, de « manière qu'en tout, l'ordre, l'opinion, l'habitude « du mari servent de loi à la femme . . . . . .

. . . .

« Telles sont la nécessité et l'utilité des amis que, « sans eux, personne ne voudrait de la vie. La plus « grande prospérité ne nous suffirait point, n'ayant

« personne avec qui en jouir ; et dans l'adversité et la « misère, les amis seuls soulagent, consolent, plaignent « et secourent. Combien d'amitiés ont été plus intimes et plus fidèles, que les parentés qui n'empêchent pas les haines les plus acharnées ? L'amitié est « le seul lien qui maintienne les cités ; sans elle, non « seulement une cité, mais la plus petite compagnie, « tomberait dans le désordre, la désunion, et ne durerait point. Aussi a-t-on prétendu que les législateurs « doivent plus s'attacher à l'union et à la concorde, « qu'à la justice même, puisque l'amitié véritable est « toujours juste. L'amitié est ce qu'il y a de plus propre à conserver la richesse publique ; rien ne l'ébranle « plus que la haine, et il ne s'est point trouvé de puissance ni d'empire si élevé qui ait su y résister. . .
. . . .

« Plusieurs pensent qu'on obtient une grande faveur « par les dîners et par l'accueil fait aux étrangers distingués. Il est très convenable aux honnêtes gens de « les recevoir avec magnificence. Cela est utile à qui « désire être connu et acquérir de l'influence au-dehors, et devient un ornement de la cité. Les invités ne seront ni moins de trois ni plus de neuf, parce « que dans le grand nombre on ne peut s'entendre, se « livrer à des discours suivis, et que les causeries à « part et les joies séparées produisent la confusion. « Tout dîner bien ordonné exige cinq conditions : un « nombre raisonnable de convives, des gens de bonne « compagnie et qui se conviennent, un lieu qui plaise, « une heure commode et un service irréprochable. « Que les convives ne soient ni babillards, ni muets, « mais causeurs modérés. On ne doit point à table « parler de choses subtiles, douteuses ou difficiles à « comprendre, mais plutôt de choses joyeuses, amusantes, et à la fois agréables et utiles. . . . .
. . . .

« L'argent fut trouvé comme un moyen très propre « à échanger les choses nécessaires aux usages de la « vie; car si la variété et la multitude de ces choses « étaient égales, l'argent serait tout-à-fait inutile. Mais « leur inégalité a fait imaginer l'argent qui en égalise « les différences. Que l'argent soit modérément dé- « siré; qu'on ne le recherche que pour les choses « exemptes de vice et de bassesse. Qu'il soit conservé « et accru avec soin, en s'abstenant du superflu. Il y a « deux sortes de richesses immobilières. La première, « à la ville, qui se compose de maisons, de boutiques « et autres lieux qu'on loue. Les revenus n'augmentent « ni la richesse de la cité, ni celle de tout le corps ci- « vil, puisque l'argent passe seulement de l'un à l'au- « tre. Il n'y a point de préceptes à donner sur cette « matière : les lois, les coutumes et les statuts publics « la règlent. La seconde sorte de richesses immobi- « lières consiste en domaines fertiles, en terres qui pro- « duisent les choses nécessaires à la nourriture et à « l'ornement de l'homme.

« De tous les exercices humains, aucun ne doit être « préféré à l'agriculture, laquelle, donnée par la nature, « est sans violence, ni injustice; tandis que dans les « autres exercices, il est difficile de ne pas faire tort à « quelqu'un pour arriver à ce qui nous est utile. Sans « rien prendre à personne, l'agriculture fournit abon- « damment aux hommes ce qui leur est nécessaire; « sans elle les autres arts seraient nuls, et la vie hu- « maine serait grossière, inculte, bestiale. . . .

. . . .

« Les ports de mer, ou du moins les fleuves naviga- « bles, sont d'une telle utilité, qu'on regarde presque « comme impossible que la cité qui en est privée ou « éloignée puisse jamais devenir très respectable. Le « commerce produit en grande partie les avantages « qu'on retire du dehors. Sans ports, il ne peut se faire

« qu'avec beaucoup de difficultés et peu de gain. « L'expérience, mère de toute chose, a depuis long-« temps démontré cette vérité, et fait voir qu'un grand « nombre de peuples, au moyen de canaux creusés « avec art et industrie, de lacs déchargés ou de fleu-« ves détournés, se sont créé des ports dans leur voi-« sinage ou sont parvenus à naviguer vers d'autres sur « de petites embarcations. Les ports deviennent d'une « grande utilité à tout l'Etat, quand ils reçoivent « beaucoup de navires, qu'il faut être soigneux d'y « attirer. Pour que la confiance du commerce soit « ferme, générale, et qu'elle porte ses fruits, il faut « rechercher et maintenir inviolablement l'alliance et « la bonne volonté des puissances voisines et éloignées. « A cet effet, les armées et une population aguerrie « sont encore nécessaires; c'est ainsi que se conserve « l'honneur national et qu'on ne reçoit point d'in-« jures. . . . . »

L'ame généreuse et patriote de Palmieri repousse le système de la défense par les armes mercenaires des *condottieri*, et il ne partage point l'opinion de l'historien Mathieu Villani, qui regardait le service des citoyens comme inutile et souvent funeste. . . .

. . . .

« Toute remontrance, toute peine et tout supplice « doivent être appliqués sans injure, mais seulement « dans l'intérêt public. Il faut proportionner le châtiment « au délit, et sur-tout ne point punir avec rigueur cer-« tains coupables, tandis que pour des crimes sembla-« bles, d'autres ne sont même pas mis en jugement. « De là le proverbe que les lois sont faites contre ce-« lui qui ne peut guère, ou comme on l'a dit plus an-« ciennement, que si elles sont les liens des hommes, « les géants les brisent. »

Le trait suivant, de la part d'un homme tel que Palmieri, qui avait exercé les plus importants emplois,

explique les chefs-d'œuvre de l'art que la dévotion de la république florentine avait consacrés à ses temples : le Dôme, le Baptistère, l'*Or San Michele*, etc., magnificences que les Médicis, malgré leur renommée, n'ont point égalées. Quand Michel-Ange disait que la porte principale du Baptistère mériterait d'être la porte du Paradis, il ne faisait qu'exprimer une pensée de la *Vita Civile*. La démocratie florentine différait en ce point de la démocratie actuelle, qui, selon son ingénieux et profond observateur[1], lorsqu'elle conserve le fond et les dogmes de la religion, exige toutefois la réforme de certaines pratiques extérieures du culte, qui ne tiennent point à ses dogmes.

« La religion ajoute à la splendeur de la cité, lorsque « son culte est merveilleusement célébré. Il lui faut « des prêtres que la continence de leurs mœurs rende « respectables et qui l'emportent sur les autres par la « bonté et le mérite. Les habits sacerdotaux, les orne- « ments sacrés de pourpres diverses, brillants d'or et « de pierreries, seront d'une telle magnificence, qu'au- « tant qu'il est donné à l'homme ils paraissent célestes « et divins. »

A la manière de Cicéron qui termine ses livres de la République par le Songe de Scipion ou le tableau des récompenses qui attendent au ciel les conservateurs de leur patrie, Palmieri conclut par une vision attribuée à Dante, et qu'il assure lui avoir été plusieurs fois racontée. Peu avant la bataille de Campaldino, le poète, alors âgé de vingt-quatre ans, et non moins ardent guelfe qu'il fut depuis violent gibelin[2], s'était rendu

[1] *De la Démocratie en Amérique*, par M. A. de Tocqueville, t. III, 1.re partie, chap. 5.

[2] Boccace, dans sa vie de Dante, avoue avec quelque honte pour sa mémoire, qu'il devint si gibelin, qu'en Romagne, on le disait capable de jeter des pierres aux femmes et aux petits garçons qui lui auraient dit du mal des Gibelins.

au camp florentin accompagné d'un fidèle et savant camarade de ses études philosophiques. Les généraux voulurent bien recevoir et trouver utiles les avis des deux jeunes lettrés. Après quelques heures d'un combat dont le succès avait été incertain, l'armée d'Arezzo fut défaite. Dante, qui s'était vaillamment comporté, poursuivit vivement les fuyards. Revenu le troisième jour sur le champ de bataille, il trouva son ami parmi les morts. Mais le cadavre se leva debout, comme un vivant, et fit à Dante interdit et muet, le récit de ce qui lui était advenu pendant le reste de l'action et depuis sa mort. Il était parvenu au bout d'une sphère lumineuse, et lorsqu'il voulait passer outre, Charlemagne lui prenant la main, l'avait averti qu'il se trouvait dans la lune au centre de l'univers, et lui avait expliqué, d'après la *Divina Commedia*, le système du monde, l'immatérialité de l'ame, les supplices des méchants, les récompenses éternelles des bons et surtout de ceux qui ont bien servi la patrie. Il avait appris de Charlemagne que sa mort, à Campaldino, le rendait digne d'être placé parmi ces derniers et de jouir avec lui de la béatitude céleste. Le cadavre était ensuite retombé à terre, et le poète, après lui avoir accordé les honneurs de la sépulture, était retourné à l'armée. Cette tradition populaire et florentine semble ajouter à la gloire de Dante : elle montre à quel point son souvenir était devenu national et sacré dans sa patrie : elle ne pouvait avoir un plus noble interprète que le génie pur, religieux, sévère de Palmieri.

IV.

ANGE PANDOLFINI ET SON TRAITÉ DU GOUVERNEMENT DE LA FAMILLE.

PARMI le petit nombre d'écrivains distingués de l'Italie, échappés à la science de Tiraboschi et de Ginguené, le florentin Ange Pandolfini mérite particulièrement d'être mentionné. L'illustre Palmieri l'a choisi pour principal interlocuteur de ses dialogues sur la *Vita Civile*[1]. Son traité *del Governo della Famiglia* est pour le style au premier rang des livres classiques (*testi di lingua*). Quelques-unes des idées politiques et morales qu'il renferme, offrent avec notre point de vue actuel, un intérêt que n'ont pu éprouver les lecteurs des deux derniers siècles, et la longue carrière de Pandolfini, les révolutions au milieu desquelles il fut jeté donnent un nouveau poids à ces idées.

Né vers 1360, d'un riche négociant qui avait trafiqué à Naples, où il avait été bien vu de la reine Jeanne et de sa cour, Pandolfini fit partie de la Seigneurie les années 1397 et 1408. Il parvint trois fois à la suprême dignité de gonfalonier, les années 1414, 1420 et 1431. Ambassadeur, soit auprès du grand pape Martin V, soit auprès de l'empereur Sigismond, la plus importante de ses diverses missions fut auprès du roi Ladislas, dont il acquit habilement, en 1411, Cortone et son territoire à la République, comme indemnité des 60,000 florins d'or confisqués aux marchands floren-

[1] V. l'article précédent, page 82.

tins dans les ports de Naples. Grand consulteur, il fut un impartial et zélé conciliateur des différends élevés entre les citoyens, et il s'opposa à la guerre de 1429 contre Lucques, si funeste à Florence. Partisan de Côme l'Ancien, il combattit son bannissement et favorisa le retour du père de la patrie, qui, maître absolu, resta son ami, le visitait et recourait à ses conseils. Il paraît toutefois que son crédit n'alla point jusqu'à soustraire à la violente réaction qui eut lieu alors, un parent qu'il chérissait, Palla Strozzi, le premier qui ait projeté d'établir une bibliothèque à Florence. Affligé de l'exil de cet excellent citoyen et plus que septuagénaire, Pandolfini passa les douze dernières années de sa vie loin des affaires.

L'existence dont il jouit dans sa retraite semble magnifique, et l'on dirait plutôt de la vie d'un noble châtelain de la féodalité ou de M. de Sully à Rosny que de l'ancien magistrat, bourgeois d'une république marchande. Vespasien da Bisticci, le biographe presque contemporain de Pandolfini, a peint la splendide hospitalité qu'il exerçait dans sa villa de Signa. Il y reçut le pape Eugène IV, le bon roi René et le grand capitaine François Sforce, duc de Milan. Malgré son austère piété, il paraît une sorte de bon vivant, puisqu'il grondait ses fils, lorsque, revenant de la ville les jours de fête, ils ne lui amenaient point d'hôtes. A la manière d'un grand seigneur sarde, dont j'ai parlé[1], il relançait, dans la semaine, les passants pour dîner avec lui. Avant de se mettre à table, on leur donnait l'eau pour se laver les mains, et après le repas, Pandolfini les remerciait et les invitait à aller à leurs affaires, car il ne voulait point les gêner. Ses fils lui amenaient-ils du monde, ils allaient à la chasse, soit à l'épervier, soit avec des chiens, et ils partaient toujours quinze

[1] V. les *Voyages en Corse, en Sardaigne et à l'Ile-d'Elbe*, liv. III, chap. 7.

ou vingt cavaliers, sans compter les gens à pied qui menaient la meute.

Lorsque la conversation tombait sur la politique, Pandolfini ne paraissait point approuver les choses qui se faisaient; il en augurait mal, et n'aimait point les nouveautés introduites dans le gouvernement. A plus de quatre-vingt-cinq ans il conservait son esprit, il n'avait rien perdu de la force et de la vivacité dont il jouissait à quarante, et son corps ne ressentait aucune infirmité. Il mourut en 1446, d'une maladie causée par une sorte d'excès intellectuel. Alexandre degli Alessandri, le tendre ami de Palmieri qui lui dédia sa *Vita Civile*, et quelques autres partisans et instruments de la révolution oligarchique des Médicis, étant venus le visiter, il crut devoir les prêcher disertement sur la nécessité de songer plutôt aux intérêts de l'État qu'aux leurs propres. Après le long discours qui l'avait presque épuisé, il conclut par ces mots : « J'ai beaucoup parlé, bien que je sache que vous ne ferez rien de tout ce que je pourrais vous dire. » Il connaissait la qualité des hommes et celle des temps, et sentait que Florence ne pouvait ni faire ni même recevoir la liberté à laquelle elle aspirait.

Pandolfini, aux vertus qui le rendent digne d'une république de l'antiquité, joint quelques traits piquants particuliers au caractère florentin. Il avait épousé une Strozzi, femme d'un rare mérite. Le soir de la noce, au lieu de toutes les folies et joyeusetés d'usage, remarque avec éloge son historien, il lui expliqua gravement tout ce qu'elle avait à faire dans son ménage, et il ajouta : « Retiens bien tout cela, car je ne t'en dirai plus un mot. » Il a, dans le *Governo della Famiglia*, rendu amplement hommage à l'économie de sa femme et à la manière dont elle avait su profiter des instructions consignées par lui dans ce même *Governo*, traité de philosophie, de politique, et manuel de la maîtresse de maison.

Les détails familiers donnés par Pandolfini sur son intérieur, offrent quelques scènes de mœurs singulières et qui touchent par une moralité à la fois naïve et profonde, mais qui ne paraît pas toujours ni très juste, ni très relevée. Quelques jours après le mariage, il fit l'inventaire de toute la maison avec sa femme ; il l'avait prise par la main et menée au grenier, à la cave, au bûcher, sans lui faire grâce d'un seul meuble, ou ustensile. Arrivé dans sa chambre, il s'y enferma avec elle, il lui montra les objets de prix, l'argenterie, les tapisseries, les habits et la place de chaque chose. Il n'excepta de cette vaste confiance que ses papiers et ses livres, sur lesquels sa femme ne jeta jamais les yeux. Pandolfini avait pour système de ne confier aucune affaire aux femmes : il interdit à la sienne l'entrée de son cabinet, et il exigea même qu'elle lui rapportât, sans le lire, l'écrit qui pourrait tomber sous sa main. L'esprit positif de Pandolfini paraît avoir redouté pour elle le goût et le désœuvrement de la lecture, et il a sur ce point le rude et sublime bon sens du bourgeois des *Femmes savantes.* Peut-être pensait-il que la dignité de l'honnête femme et de la mère de famille suffisait, sans l'alliage littéraire, à la poésie de son sexe. La femme qui fut le plus et le mieux chantée et pleurée, la belle Laure, n'était pas plus savante, et son immortel soupirant confesse que, livrée aux soins du ménage, elle ne s'occupa jamais ni de rimes ni de vers :

E non curò giammai rime nè versi.

Pandolfini s'adressa ensuite à sa nouvelle épouse et lui dit : « Je souhaite sur-tout obtenir de toi trois choses : la première que dans ce lit tu ne désires pas d'autre homme que moi (ce qui la fit rougir et baisser les yeux) ; la seconde que tu maintiennes la maison dans

la paix et l'honnêteté; la troisième, que tu veilles à la conservation de tout ce qui compose notre ménage. » Elle répondit que sa mère lui avait montré à coudre et à filer, et qu'elle apprendrait de lui le gouvernement domestique. Après avoir ainsi consigné à sa femme tous les effets du logis, et toujours enfermé avec elle, ils s'agenouillèrent à leur oratoire devant l'image de la Madone et prièrent Dieu de leur accorder la grâce de faire un bon usage des biens qu'il leur avait départis, de leur donner de vivre long-temps ensemble dans la joie et l'union et d'avoir beaucoup de garçons. Il demanda pour lui la richesse, des amis et la considération; pour elle, l'honnêteté et d'être bonne ménagère. Puis, tous deux s'étant relevés, Pandolfini prononça le discours suivant qu'il a conservé dans le *Governo :*

« Ma femme, il ne nous suffit pas d'avoir prié Dieu « pour ces saintes choses que nous venons de lui de- « mander, si nous manquons d'activité. Pour moi, « ma femme, je tâcherai de tout mon esprit et de « toutes mes forces, d'acquérir ces biens. Toi aussi, « de ton mieux et avec toute humilité et douceur pos- « sible, tu tâcheras d'être agréée et exaucée de Dieu « dans toutes les choses pour lesquelles tu le prieras. « Sache d'abord que rien n'est autant nécessaire à « toi, agréé de Dieu, agréable à moi et honorable « pour nos enfants, que ton honnêteté : car l'hon- « nêteté de la femme fut toujours l'ornement de la « famille. L'honnêteté de la mère fit toujours partie « de la dot de ses filles. L'honnêteté fut toujours plus « prisée chez la femme que toute autre beauté. On « loue un beau visage, mais des yeux déshonnêtes le « souillent de blâme et de honte; la douleur et la « perversité de l'ame le pâlissent. Une grande et belle « femme plaît, mais un geste malhonnête et une con- « duite impudique la rendent bientôt vile et laide. La « déshonnêteté déplaît à Dieu, et l'on voit que c'est

« la faute pour laquelle il punit le plus les femmes ; il « les rend infâmes, et pour toute la vie malcontentes « d'elles-mêmes. La déshonnêteté est en haine à qui « aime d'un bon amour. Celle qui est déshonnête sent « que sa déshonnêteté n'est agréable qu'à son ennemi, « ou à celui qui se réjouit de son mal ; celui-là ne « sera pas fâché de te voir déshonnête. En consé-« quence, chère épouse, si tu veux fuir toute appa-« rence de déshonnêteté, montre-toi à tous honnête, « garde-toi de déplaire à Dieu, à toi-même, à moi et « à nos enfants ; tu en seras estimée, louée et agréée « de tous. Tu pourras ainsi espérer de voir exaucés de « Dieu tes prières et tes souhaits, et ta haute honnê-« teté te vaudra la considération. Tu fuiras tout air « d'incontinence et de déshonnêteté, tu haïras toutes « ces apparences par lesquelles les femmes déshon-« nêtes et mauvaises tâchent de plaire aux hommes, « s'imaginant que, peintes de fard et de blanc et avec « des habits lascifs et immondes, elles plaisent plus « qu'ornées de pure simplicité et de vraie honnêteté. « Elles sont bien folles et vaines lorsqu'elles croient « être aimées par qui les voit ainsi fardées et plâtrées. « Elles ne songent pas que par ces airs libres elles atti-« rent les jeunes gens, lesquels, avec de l'importunité, « des présents et quelques tromperies, les assiégent « et les combattent, de manière que la simple jeune « fille tombe dans une faute d'où elle ne se relève que « souillée d'une éternelle infamie. Tu verras combien « il est, non seulement blâmable, mais très dangereux « pour les femmes, de se pourir le visage avec de la « chaux et des poisons qu'on veut bien appeler fards. « Tu connais cette statue d'argent de notre église de « Saint-Procule, qui a la tête, les mains et le torse « d'un ivoire très blanc. Si tu prenais, dès le matin, ma « femme, de la chaux, ou de semblables emplâtres, si tu « barbouillais le visage à cette statue, est-ce qu'elle

« en deviendrait plus blanche et plus colorée? Oui, « mais si dans la journée le vent élevait de la poussière, « ne la salirait-il pas ? Assurément. Si encore tu la « lavais le soir et si le jour suivant tu la barbouillais « et lavais de nouveau, dis-moi, dans plusieurs jours, « voulant la vendre, frottée de la sorte, combien « moins d'argent en aurait-on que si on ne l'eût jamais « touchée! Car, qui achète cette statue n'estime pas « les emplâtres qu'on peut ôter et mettre, mais le fini « de la statue et le talent de l'artiste ; tu en serais pour « ta peine et ta dépense. Conviens que, si tu conti- « nuais à la laver et à la blanchir pendant plusieurs « mois ou plusieurs années, tu ne la ferais pas plus « belle, mais tu la gâterais, tu l'userais, tu brûlerais « l'ivoire et tu la rendrais livide, jaune et fragile. Si « donc, ce blanc, ce coloriage peuvent tant sur une « matière aussi dure que l'ivoire, qui de lui-même se « conserve éternellement, combien ne pourront-ils « pas davantage, chère épouse, sur ton tendre front et « tes joues délicates : le front deviendra rude, les joues « seront flasques. Sois sûre qu'avec ces emplâtres et ce « fard, qui tous sont des poisons, et qui nuiront bien « plus à toi qu'à l'ivoire (car un peu de poussière et un « peu de sueur te rendront encore le visage plus laid), « tu n'en seras pas plus belle ; au contraire, tu en de- « viendras plus sale, et en peu de temps tu te trouve- « veras avec les joues gâtées, les dents pouries et la « bouche infecte. »

Il paraît qu'un jour de la Saint-Jean, et comme Pandolfini avait invité ses parents et leurs femmes, la sienne oublia cette unique fois les conseils véhéments qu'il lui avait adressés sur l'usage de se peindre et de se farder. Il s'en aperçut lorsqu'elle s'avançait gracieusement au devant de la compagnie, et guettant le moment où il pût la rencontrer seule, il lui dit en souriant : « Où t'es-tu ainsi barbouillé le visage? Est-ce

qu'à la cuisine tu as donné dans quelque poêle à frire? Dépêche-toi de te laver afin que le monde ne se moque point de toi. La mère de famille doit être propre et modeste si elle veut qu'on lui obéisse. » Elle le comprit et pleura ; et il lui laissa le temps d'essuyer ses larmes et son rouge.

Pandolfini perdit de bonne heure cette épouse accomplie et resta veuf plus de cinquante ans. Il avait eu trois fils : le premier, Charles, cavalier, plusieurs fois ambassadeur et fort employé dans le gouvernement de la République ; le second, Giannozzo, homme encore plus distingué, qui fut ambassadeur à Rome, et signa deux traités, l'un avec le roi Alphonse, l'autre avec les Vénitiens et le duc François Sforce ; le troisième, Pandolphe, mort jeune.

Les trois fils de Pandolfini et leurs deux cousins Philippe et Dominique sont, avec lui qui disserte et répond à leurs questions, les interlocuteurs du *Governo della Famiglia*. Ce traité est extrêmement diffus, les répétitions y abondent, ainsi qu'on a pu l'entrevoir par la harangue conjugale de l'auteur. Ses pensées paraîtront peut-être plus nettes, divisées et groupées selon les divers sujets. La forme du dialogue qui a dû être supprimée n'est point d'ailleurs à regretter, car Pandolfini n'a ni l'abandon ni la grâce de Platon, et d'ordinaire ses interlocuteurs parlent et l'interpellent bizarrement tous les cinq à la fois.

I.

« Les seules vraies propriétés de l'homme sont l'ame, « le corps, le temps. Notre étude et nos soins doivent « tendre à l'économie de ces trois choses.

« L'ame ne doit être employée que pour soi, ses « amis, et dans la vue de plaire à Dieu.

« Les opérations de l'ame sont d'enseigner, d'avertir, « de corriger celui qui erre ; de se porter plein d'amour, « de foi, de charité à chacun, donnant de bons con- « seils, soit publics, soit privés, avec prudence, vérité « et mesure ; d'employer son esprit, sa science, ses « talents au bien et à l'honneur de la patrie et des « siens. Aimer, haïr, mépriser, vouloir, espérer, dési- « rer, sont d'autres opérations de l'ame, qui toutes « demandent à être réglées : il faut aimer les bons, « haïr les vicieux, dédaigner les superbes, désirer les « choses bonnes et rechercher l'approbation.

« Il y a deux moyens de conserver son ame à Dieu : l'un, « de la tenir autant que possible gaie, et sans être trou- « blée par la colère, la haine, la cupidité, car la pureté « et la simplicité de l'ame plaisent beaucoup à Dieu ; « l'autre moyen consiste à se garder aussi de toute ac- « tion qui paraît douteuse, et dont on craint d'avoir à « se repentir. Les choses bonnes et vraies portent en « elles une lumière qui invite à les faire ; tandis qu'il « faut s'abstenir de ce qui n'est ni clair ni bon, de ce « qui semble incertain et ambigu par un mélange de « plaisir et de quelque désir corrompu. La lumière de « notre action gît dans la vérité : cette lumière se ré- « pand et éclate par la bonté de nos œuvres et de notre « réputation. Il n'y a rien de plus obscur ni de plus té- « nébreux dans la vie de l'homme que le mal faire, la « réprobation, l'erreur, l'infamie ; rien n'attire plus « de grâces que la vertu, la bonté, l'honnêteté.

« Le corps est comme l'instrument et le char de « l'ame : la nature a ordonné qu'il ne se meuve que « d'après la volonté de celle-là.

« L'économie de l'ame s'applique au corps. Je le « consacre aux choses honnêtes, utiles et approuvées. « Je cherche autant que possible à le conserver long- « temps sain, robuste, beau ; je le maintiens propre « et présentable (*civile*). Je tâche de me servir des

« mains, des pieds, de la langue, et de tous mes « membres, comme j'ai fait de l'esprit et de l'in- « telligence, les appliquant à des œuvres qui rendent « de l'honneur et de la renommée, et qui contribuent « à la prospérité de notre patrie, de notre famille et de « nous-mêmes.

« La vie modeste, reposée et gaie, fut toujours la « meilleure médecine.

« La santé du vieillard atteste sa continence dans la « jeunesse.

« Les moyens de la santé sont un exercice modéré « et agréable. Cet exercice excite la chaleur et la force « naturelle; il écume les matières superflues et les « humeurs mauvaises; il fortifie les facultés du corps « et des nerfs; il est nécessaire aux jeunes gens, utile « aux vieillards. Celui qui ne fait point d'exercice ne « veut vivre ni sain ni joyeux. On lit que Socrate « dansait et sautait dans sa petite maison pour « s'exercer.

« L'exercice est presque toujours possible. Si on en « était empêché, la diète, la sobriété, ne manger ni « ne boire qu'avec la faim ou la soif, peuvent être très « utiles.

« L'homme sain peut toujours gagner quelque « chose, le mal portant ne peut être regardé comme « riche. »

Pandolfini était doué d'un excellent estomac qui dut aider à sa philosophie. A une extrême vieillesse, il digérait du jour au lendemain des aliments durs et crus.

« Il y a une règle courte, générale, parfaite, c'est « d'étudier ce qui nous est contraire, de s'en garder, « et de continuer et de suivre ce qui nous a réussi. « Outre la santé, cette règle produit la beauté, car « c'est par la sobriété que viennent la force, le bon « sang et la fraîcheur du visage.

« Le temps doit être consacré à des exercices « louables, à l'étude des lettres, et non à des choses « basses et frivoles. Je ne donne à chaque chose que « le temps qu'elle réclame. Jamais je ne reste oisif, « j'échappe au sommeil, et je ne me couche que vaincu « par la fatigue. Afin qu'une action ne se mêle point à « une autre, et que je ne me trouve pas en avoir plu- « sieurs d'inachevées et d'avoir peut-être terminé les « moindres et laissé les principales, dès le matin à « mon lever, je me dis : aujourd'hui qu'ai-je à faire « dehors? Et j'assigne son heure à chaque affaire. »

Le proverbe des sages, *se hâter lentement*, est indiqué et pratiqué par Pandolfini.

« Le temps fuit aux négligents, qui finissent par être « contraints de faire à la hâte et péniblement ce qu'ils « auraient pu faire d'abord avec facilité et bien. Toute « chose en son temps est aisée : hors de leur saison, « les fruits les plus abondants sont rares et médiocres. « Les actions auxquelles on doit se livrer en premier sont « celles sur lesquelles la fortune n'a point de prise. Le « soir, il faut se rendre compte de tout ce qu'on a fait le « jour, suppléer de suite autant que possible, à ce qui « aura été négligé, et sacrifier plutôt son sommeil que « le temps. Le sommeil, le manger et autres choses « pareilles peuvent être remises au lendemain; l'occa- « sion et le temps, jamais. »

Pandolfini se résume en disant qu'il emploie son ame et son corps et ne perd rien du temps, parce que ces biens lui semblent ce qu'il possède davantage.

« Les richesses, le pouvoir, la souveraineté ne nous « sont pas propres, et nous ne les possédons et n'en « usons que sous le bon plaisir de la fortune, laquelle, « changeante et injuste, réduit à la pauvreté, à la soli- « tude, à la misère, les familles, les villes, les provin- « ces, les royaumes, les empires, et efface jusqu'à « leurs noms.

« Quant aux choses accordées par la fortune, je n'en
« use que lorsqu'elles me sont devenues propres, et
« que je crois les avoir gagnées. Ces biens sont la famille, la propriété, la position, l'honneur, les amis,
« les parents. »

II.

Pandolfini avait passé par la plupart et les plus importants des emplois publics, et rien ne lui paraissait moins digne d'être recherché, et savez-vous pourquoi?

« C'est qu'ils sont pleins de périls, de déshonnêtetés,
« d'iniquités et manquent de solidité; parce qu'il y a
« de la honte à les mal conduire; parce que le commandement y est préféré à la vraie dignité; parce
« qu'il faut plutôt ordonner que conseiller. La vie politique est toujours celle qui m'a le moins plu. C'est
« une vie d'injures, de jalousies, de hauteurs, de
« soupçons, de malaises, de fatigues et de servitude.
« Vous êtes enveloppé du brouillard de l'envie, des
« nuages de la haine, de la foudre de la vengeance,
« et emporté par tous les vents. Les employés de l'État ne sont que des serfs publics. Il faut s'assembler,
« recommander, se livrer à mille pratiques, prier l'un,
« répondre à l'autre, servir celui-ci, contrarier celui-là, complaire, rivaliser, insulter, s'incliner, ôter
« son capuchon, et donner tout son temps à de telles
« opérations sans en retirer aucune solide amitié,
« mais bien plutôt des inimitiés infinies. C'est une vie
« pleine de mensonges, d'attrapes, d'ostentations,
« de vanités et de fausses pompes. L'amitié ne dure
« qu'autant que l'intérêt, et dans la nécessité, personne n'observe plus ni sa foi ni sa parole. Vous
« êtes assailli de perpétuelles réclamations, de doléances, d'innombrables accusations, de reproches, de
« blâmes et de séditions. Autour de vous rôdent des

« hommes avares, querelleurs, importuns, injustes, « indiscrets, turbulents, insolents. Ils vous remplis- « sent les oreilles de soupçons, l'ame de cupidité, l'es- « prit de doutes, de peurs et de haines. Il faut aban- « donner sa boutique [1], ses affaires pour servir aux « volontés et à l'ambition des autres. »

Niuna cosa meno stimo, niuna cosa pare a me in uno uomo degna di minore onore, che trovarsi in questi stati pubblici; e sapete perchè? Imperocchè non sono da pregiarli nè da desiderarli pe' pericoli, per le disonestà, per le ingiustizie che hanno in loro, e perchè non sono stabili nè durabili: ma caduchi, deboli e fragili, e infami per non reggerli bene, usare imperio piuttosto, che dignità, commandare piuttosto, che consigliare. Ogni altra vita, ogni altro studio, ogni altro stato m' è sempre più piaciuto, che questo degli stati o statuali; la quale vita debbe dispiacere a ciascuno. Vita d'ingiurie, d'invidie, di sdegni e di sospetti; piena di disagi, fatiche e incommodi, e piena di servitù; nebbia d'invidia, nugolo d'odio, folgore di nimistà sottoposta a ogni traverso vento. E che veggiamo noi di questi, che si travagliano e danno assidui allo stato, altra differenzia, che da' pubblici servi? Ragunati, consiglia, pratica, priega questo, rispondi a quest' altro, servi costui, dispetta a uno altro, compiaci, gareggia, ingiuria, inchinati, scappucciati, e tutto il tempo dare a simili operazioni sanza niuna ferma amicizia, anzi piuttosto infinite nimistà. Vita piena di bugie, di finzioni, ostentazioni, vanità e pompe falze; perchè tanto durano le loro amicizie, quanto l'utile dura all' amico; e quando bisogna, non vi si trova chi osservi fede o promessa.... Odonsi continui richiami e doglienze e

[1] Dans les vieilles mœurs de Florence, tout citoyen était marchand. Encore aujourd'hui il existe dans plusieurs palais un petit guichet entre deux fenêtres, où se débite en détail le vin du maître. Depuis même l'établissement du grand-duché, les princes ont fait nominativement partie de l'un des quatorze arts ou métiers.

innumerabili accuse, e riprensioni, e biasimi, e tumulti; e sempre intorno a te si rivolgono uomini avari, litigiosi, importuni, ingiusti, indiscreti, inquieti, insolenti. Empionti gliorecchi di sospetti, l'animo di cupidigia, la mente di dubbj, di paure, d'odio e d'inimicizie. Convienti abbandonare la bottega, i tuoi fatti proprj per seguitare le volontà e ambizioni d'altri.

La vie électorale semble encore plus dure à Florence que de nos jours à Paris ; les cabales politiques y sont non moins actives, et la fièvre du pouvoir est tout aussi ardente. On en peut juger par l'éloquente diatribe de Pandolfini :

« Il s'agit de renouveler tantôt les magistrats, tantôt les lois ; de pourvoir aux revenus, aux dépenses, aux nouvelles charges, à la paix, à la guerre ; de satisfaire les partis. Au milieu de tant de pratiques et de menées, tu ne pourras faire, quoique soutenu, ce que tu voudras. »

Pandolfini traite, ainsi qu'on voit, et qu'on le verra bientôt, des amis politiques, mots nouveaux appliqués à des sujets anciens :

« Chacun veut que son avis l'emporte, et le magistrat, obligé de céder à l'ignorance et à l'arrogance des autres pour plaire à un seul ou à un petit nombre, déplaît à cent. Ah ! pouvoir dangereux, désir trompeur, misère volontaire, ambition qui n'est ni fuie ni haïe comme elle le devrait, parce que cette servitude paraît revêtue d'honneur ! Oh ! sottise des hommes qui estiment tant d'être précédés par les trompettes et de marcher avec le bâton, qu'ils y sacrifient leur vrai repos et leur liberté ! Oh ! fous pleins de fumée, d'orgueil, d'avarice, vous n'êtes au fait que des tyrans ! Ils ne peuvent souffrir d'égaux, ils ne veulent vivre que pour dominer et opprimer de plus faibles, de plus dignes, et de plus anciens qu'eux, et cependant ils veulent gouverner ! Afin d'y

« arriver, ils favorisent les méchants, ils courent des « dangers, ils s'emportent à la dernière licence, et « s'exposent à une mort violente; ils appellent hon- « neur, la complicité avec les présomptueux, les ar- « rogants, les vaniteux; ils ne savent vivre avec les « bons; ils ne prisent l'honnêteté ou la justice, qu'au- « tant qu'elle leur rapporte, et que par elle ils parais- « sent en valoir mieux; ils font plus de cas du savoir- « faire qui les enrichit aux dépens des revenus de « l'Etat. Certes, celui qui dans un tel esprit entreprend « la carrière des emplois, est détestable citoyen; « il ne peut avoir de contentement ni de repos d'ame, « s'il n'est d'une cruelle nature; puisque sans cesse il « doit prêter l'oreille aux doléances, aux pleurs, aux « lamentations des malheureux, des veuves, des or- « phelins, tant de la ville que du dehors, qui cher- « chent à se relever avec l'aide et l'argent du public. « Quel peut être le contentement de l'homme d'état, « obligé qu'il est de montrer tout le jour son visage à « des gens vivant de rapines et de fraudes, espions, « détracteurs, faiseurs de scandales et de mensonges, « pourvu que par là ils remplissent leur bourse? »

La torture que la faction des Médicis fit depuis subir à Machiavel paraît dès lors bien fréquemment employée par elle.

« Quel plaisir peut avoir celui qui chaque soir tord « les bras des accusés, violente leurs membres, en- « tend leur voix plaintive crier miséricorde, et qui se « fait le boucher et le déchireur de membres humains? « Homme sensible et miséricordieux, voudras-tu le « pouvoir, chercheras-tu le pouvoir; diras-tu oui, « parce que tu croiras louable de souffrir ces gênes « pour châtier les malfaiteurs et favoriser les bons? « Ainsi, pour châtier les méchants, toi-même deviens « pire.

« Je ne reprends pas celui que la patrie honorera

« pour sa vertu et ses actes, et à qui elle imposera la « charge de ses fonctions ; je dis, au contraire, que le « véritable honneur est d'être estimé de tous les ci- « toyens. Mais faire comme la plupart, se soumettre « à celui-ci, marcher à la queue (*fare coda*) de celui- « là, afin de l'emporter sur les plus dignes, au moyen « des sectes, des coteries et des conjurations, et vou- « loir faire du pouvoir sa boutique (*volere lo stato come* « *sua bottega*), le réputer sa richesse, le réputer la dot « de ses filles, lutter contre une partie des citoyens et « mépriser l'autre ; cela est chose très pernicieuse à « l'Etat. »

Pandolfini invitait ses enfants à ne point rechercher les emplois.

« Je désire que vous vous absteniez du pouvoir pour « ne pas faire du bien public le vôtre, et ne pas chan- « ger ce que la patrie vous accorde de dignités en avan- « tages et en gain. Celui qui veut ainsi le pouvoir en « fut toujours renversé, et il n'y eut pas d'esprit si di- « vin, ni de puissance si haute, qui put ou sut se « maintenir, et qui, voulant monter ce cheval de « l'Etat, n'en ait été culbuté. Certes, si le pouvoir « n'arrivait qu'aux bons et aux dignes, il ne devrait « pas être refusé, bien qu'incommode et plein d'envie « et de périls. Ajoutez qu'après toutes vos fatigues et « vos veilles, le hasard ou la fortune seront plus loués « que votre vertu, vos soins et vos talents. Le conseil « téméraire et empesté d'un très insolent citoyen, a « souvent plus de faveur auprès de la multitude que « celui d'un sage. C'est ce qui s'oppose à ce que les « bons puissent bien mener les choses, et administrer « comme il faut la République, sans éprouver des mé- « comptes et des déplaisirs. Axiochus, dans Platon, « dit que la multitude est une volonté opiniâtre, une « inconstance ignorante et volage que l'erreur conduit, « toujours ennemie de la raison et comparable à une

« trompette brisée, dont on ne peut tirer que de faux
« sons. »

Pandolfini, au milieu même des plus généreux conseils qu'il adresse à ses fils et à ses neveux, ne perd jamais de vue l'intérêt domestique.

« Il faut apprendre à ses enfants, d'abord à être maî-
« tres d'eux-mêmes, à refréner leurs volontés; les
« disposer à acquérir avec amour et révérence la vertu,
« la louange, la faveur; à être zélés non seulement pour
« soi, mais pour la patrie et les amis, sans pour cela
« négliger ses affaires, et de manière qu'il ne nous
« advienne pas trop de dommage. La chose publique,
« honnêtement administrée, ne pourvoit pas aux né-
« cessités privées, et les honneurs du dehors ne nour-
« rissent point la famille à la maison. Rester dans le
« milieu est le plus sûr. Que d'autres aient les pompes,
« le gouvernement, l'influence, et qu'ils s'enflent au-
« tant que le permet la fortune; qu'ils jouissent avec
« leurs collègues des places; qu'ils se plaignent s'ils
« n'ont le pouvoir; qu'ils s'attristent par la crainte de
« le perdre et pleurent quand ils l'ont perdu; vous, sa-
« tisfaits de votre bien et qui ne désirez point de mon-
« ter et ne voulez rien avoir à personne, vous ne serez
« pas troublés de ne point posséder le pouvoir, et vous
« échapperez à la servitude, aux malaises, aux fati-
« gues, aux périls, aux chagrins qu'il traîne après lui.
« Laissez-le à qui le désire; demeurez dans la plaine,
« devenez savants et économes, vivez joyeux au sein
« de votre famille, usez des biens que vous tenez de
« la fortune. Celui-là est très estimé, honoré et
« élevé en dignité, qui vit sans vices et sans in-
« justices. »

III.

Pandolfini, interrogé par ses enfants pour savoir aux-

quels il donne la préférence des quatre intérêts suivants, c'est-à-dire deux au logis, la famille et la richesse ; deux au dehors, l'honneur et les amis, répond :

« L'amour et l'affection qui me sont naturels, me « rendent plus chère la famille. Pour la gouverner il « faut l'argent et les amis ; ces derniers, par leurs con- « seils et leurs secours, vous aident à la soutenir et à « la dérober aux coups de l'adverse fortune. Mais, « pour que les amis jouissent de notre richesse et « s'attachent à notre famille, il faut avoir obtenu une « louable et vertueuse réputation et une digne auto- « rité. La vertu et les mœurs existent en nous autant « que nous voulons en faire usage. Celui-là seul est « sans vertu, qui n'en veut point, et rien n'est « plus facile que la vertu. Celui qui l'estime moins « que les choses du hasard, n'est pas sage. Soyez « toujours éveillés, laborieux, afin de devenir chaque « jour plus doctes, plus ornés, plus aimés, plus « estimés, et mettez sans cesse avant tout le bien de « la famille. »

Pandolfini étend la famille, non seulement aux enfants et à la femme, mais aux domestiques, aux servantes. Il veut qu'on n'use point des gens autrement que de soi-même ; qu'on ne les emploie qu'à des choses honnêtes et utiles, qu'on les maintienne sains et joyeux, et qu'on s'arrange pour que personne ne perde de temps.

« La femme doit soigner les enfants, garder les « effets et surveiller l'économie domestique.

« Bien des choses sont nécessaires à la famille. La « bonne fortune, qui n'est point absolument au pou- « voir des hommes ; la propriété d'une maison où la « famille soit rassemblée, le bien suffisant pour la « nourrir, l'habiller et faire qu'elle devienne experte et « rangée. Rien n'est plus nécessaire à la famille que « de rendre la jeunesse studieuse, honnête, respec-

« tueuse, obéissante. Des enfants du plus heureux « naturel tournent au vice et à l'infamie par la négli- « gence de qui n'a pas su les corriger.

« Je pense que dans la conduite des choses de la vie, « la raison est plus puissante que la fortune, et la pru- « dence que le destin. Fuyez l'inertie, le libertinage, « la perfidie, la nonchalance et une cupidité effrénée. « Soyez doux, calmes, continents, empressés, hu- « mains, bienveillants, tendres, sans ignorance, sans « vice, ni hauteur, ni orgueil, et recherchez avec bonne « grâce et intelligence, la faveur et l'amour de tous « les citoyens. L'envie finit où s'arrête la pompe. La « haine s'affaiblit quand on cesse de s'élever. L'inimitié « s'éteint quand on ne déplaît plus. Ingéniez-vous à « devenir tels que vous voulez paraître.

« L'économie est très utile ; qui jette le sien est fou. « Celui-là n'a pas éprouvé combien il est douloureux « et trompeur d'aller solliciter le secours des autres, « il ignore l'utilité de l'argent épargné, et avec quel « travail et quelle fatigue on le gagne. Qui n'a point de « mesure dans la dépense, s'appauvrit bientôt. Celui « qui, dans ce monde, vit pauvre, souffre beaucoup « de nécessités, beaucoup d'extrêmes besoins, et il lui « vaudrait mieux mourir que de pâtir dans une telle « misère. Le proverbe dit très justement que celui qui « ne trouve pas d'argent dans sa poche, le trouvera « encore moins dans la poche d'un autre. Soyez donc « économes, et méfiez-vous, comme d'un mortel en- « nemi, de toute dépense superflue.

« Il faut dépenser l'argent nécessaire et serrer le « reste pour les amis, les parents, la patrie.

« Que les dépenses n'excèdent jamais les revenus. « Si vous pouvez avoir trois chevaux, il vaut mieux « que vous n'en ayez que deux bien nourris et bien « équipés, que d'en montrer quatre affamés et mal « harnachés.

« Les dépenses non nécessaires sont celles qu'une « sorte de raison approuve, mais qui, non faites, ne « nuisent pas ; tel est de peindre la *loggia*, d'acheter « de l'argenterie, de s'établir magnifiquement et de « se vêtir avec somptuosité. A ces dépenses non « nécessaires, mais qui ne se font pas sans quelques « raisons, on peut encore ajouter les dépenses consa- « crées à des plaisirs et à des délassements de bonne « compagnie, sans lesquels, toutefois, on peut vivre « bien et honnêtement, comme à posséder de beaux « livres, de nobles coursiers et de riches tapisseries.

« Il n'y a point de dépense si magnifique qui ne soit « critiquée par beaucoup et pour beaucoup de défauts. « Toujours il y a du trop ou du pas assez. Voyez un « dîner : bien qu'il soit une chose civile et presque un « cens et un tribut pour conserver la douce familiarité « entre les amis, à combien de sollicitudes, de train, « de tracasseries, de fatigues, son apprêt nous expose. « Je laisse de côté la perte, le gaspillage et l'embarras « de toute la maison. Ajoutez les caquets et les cha- « grins à souffrir pendant et après le dîner, pour ce « qui manque ou ce qu'il y a de trop; fatigues incroya- « bles, dommageables, qui vous valent à peine d'être « regardé dès que la fumée est éteinte à la cui- « sine.

« Gardez-vous de l'avarice, rien ne s'oppose autant « qu'elle à la faveur des hommes et à la bonne ré- « putation. Il n'est point de vertu si brillante qui ne « soit obscurcie et cachée par l'avarice.

« Ne pas faire certaines choses nécessaires est « non seulement blâmable, mais tourne encore à « perte. Quelques gouttes de pluie tombent sur une « poutre; l'avare pour ne point dépenser, attendra « le lendemain et le surlendemain; il pleut de nou- « veau; la poutre se pourit, tombe, et au lieu d'un « sou il en coûte dix. »

Pandolfini, en homme opulent, trouvait économe de loger dans sa maison.

« En louant, on finit par avoir acheté la maison sans « la posséder.

« Je tiens à acheter une maison qui me convienne, « bien aérée, spacieuse, qui puisse contenir toute ma « famille et davantage, et dans laquelle il me soit aisé « de recevoir l'intime ami qui surviendrait. J'y dé- « penserais toutefois le moins d'argent possible. Je la « voudrais dans une rue connue, avec un bon voisinage « d'honnêtes citoyens, dont je pourrais sans incon- « vénient faire mes amis, et dont les femmes pourraient « devenir une honnête compagnie pour la mienne. « Je m'informerais par qui cette maison fut autrefois « habitée, et si mes prédécesseurs y vécurent sains et « heureux. Il est telle maison dans laquelle il semble « que personne n'a pu être joyeux.

« Il n'y a rien de plus coûteux, de plus domma- « geable et de plus incommode que de changer de « logis. Les choses se perdent, se gâtent, se brisent. « Cela même influe sur l'ame ; les idées se dérangent, « se troublent et il faut du temps avant qu'elles aient « repris leur premier ordre.

« Je veux que tous les miens logent sous le même « toit, se chauffent au même foyer et siégent à la « même table. Indépendamment du bien moral, il y « a de l'économie à vivre renfermés derrière la même « porte. La même lumière dans une seule chambre « suffit à chacun pour lire, écrire et s'occuper. Par le « grand froid, la même braise et le même feu ré- « chauffent bien mieux tout le monde que si l'on était « divisé. L'effet est le même pour la considération : « pas plus que de chaud, la famille n'obtiendra de « bienveillance si elle est dispersée parmi les autres « citoyens et les étrangers ; isolée ou peu nombreuse, « elle n'arrivera point à la même estime, à la même

« autorité et à la même importance. Le père de famille sera plus considéré, suivi d'un grand nombre des siens que seul. La tête, que ne soutiennent point tous les membres, tombe.

« Une de mes premières pensées est que chaque membre de la famille, même à la campagne, soit bien vêtu et selon sa condition. Car si je manquais à cela, on me tiendrait pour avare, les gens s'imagineraient que je les fais rester aux champs par économie, ils me haïraient et me serviraient avec peu de fidélité. Les habits seront ceux de bourgeois (*civili*) et non de paysan. Ils seront propres, bien faits, iront bien. La couleur sera gaie, éclatante et le drap bon. Les broderies, les échancrures ne me plaisent point aux hommes; aux femmes, oui.

« L'habit vous honore, faites-lui donc aussi honneur.

« La conduite de la maison doit être laissée à la femme; elle pourvoira à tout avec soin. Il est bon qu'elle sache cuisiner et apprêter les mets les plus exquis. A cet effet, elle prendra des leçons des cuisiniers lorsqu'il en vient à la maison pour les grands dîners : elle les regardera faire, et n'oubliera pas ce qu'ils lui auront appris, afin de n'être pas obligée d'avoir chaque fois recours à eux, chose difficile d'ailleurs à la campagne où l'on est exposé à recevoir des étrangers qui demandent à être traités avec recherche. La femme ne doit pas pour cela mettre la main à la pâte, mais être en état d'enseigner et de commander aux servantes. C'est ainsi qu'elle fait honneur à son mari et lui acquiert beaucoup de bienveillants et d'amis.

« La maîtresse de maison doit se rendre compte de ce que dure d'ordinaire chaque chose, de ce qu'elle a duré, et quand il faudra s'en pourvoir. On n'attendra point que la chose manque tout-à-fait, afin

« qu'on puisse acheter au dehors ce qu'il y a de « meilleur et à moins de frais. Ce qui s'achète à la « hâte, le plus souvent est imparfait, malpropre, se « gâte vîte, coûte davantage, et on en jette autant et « plus qu'il n'en a été consommé. »

Pandolfini fait plus d'une fois l'éloge du bon vin, et il tient à ce que les denrées et les étoffes soient de première qualité.

« Si tu fournis à la famille du vin aigre et du jambon « gâté, ou toute autre chose qui ne vaille rien, il n'en « sera fait aucune économie ; tout le monde s'en plain- « dra ; on te servira mal ; tu seras traité d'avare, de « gueux, et le mépris de tes fournitures ira jusqu'à « toi. Mais si ton vin est bon, ton pain meilleur et le « reste à l'avenant, la famille est contente, joyeuse, « on te sert bien, de bonne volonté, et ton maître « d'hôtel ménage de si bonnes choses ; chacun en a « soin et les étrangers t'en louent. Le bon dure tou- « jours plus que le mauvais. Voici la tunique *(cioppa)* « que je porte en dessous, je l'ai depuis un grand nom- « bre d'années, et pendant quelques unes je m'en « suis fait honneur les jours de fête, et vous voyez « qu'elle peut encore passer pour tous les jours. »

Pandolfini prescrit de ne point prêter d'argent aux nobles. On dirait des grands seigneurs, emprunteurs de la Monarchie, peints par Molière, et même encore pis ; car Don Juan était poli envers Monsieur Dimanche, et il n'avait ni les vilains procédés, ni la dureté des nobles débiteurs florentins.

« Il vaut mieux donner vingt à ces seigneurs que « de leur prêter cent. Fuyez-les tous afin d'échapper « à l'un et à l'autre inconvénient. N'espérez d'eux « aucune reconnaissance. Le noble ne vous aime et « ne vous estime qu'autant que vous lui êtes utile. Il « ne vous considère point pour vos vertus et il vous « serait difficile de les lui faire comprendre. Les vi-

« cieux, les flatteurs, les vaniteux, les médisants, « sont bien plus nombreux dans leurs maisons que les « bons. La plupart de ces gens-là, oisifs, y restent à « perdre leur temps, parce qu'ils n'ont pas d'autre « moyen d'existence. Ils y vivent du pain d'autrui, et « fuient toute industrie et toute fatigue honnête. « Quant aux bons, s'il s'en rencontre là, ils demeurent « tranquilles, et cherchent à réussir plutôt par la vertu « que par la vanité. Ils aiment mieux être bien venus « pour leur mérite, que de décrier les autres. Homme « de bien, tu ne pourras supporter la conversation des « méchants, auxquels déplairont ta continence, ton « honnêteté et ta grave austérité. Tu leur laisseras « obtenir ce qu'ils convoitent pour ne pas rivaliser « plus long-temps avec eux, et t'exposer de leur part à « plus d'injures qu'à de louanges de la part des bons. « Il m'a donc toujours semblé utile de fuir les nobles, « et, ajoute assez peu délicatement Pandolfini, de « leur demander et de leur prendre plutôt que de leur « donner ou prêter. Ceux qui, à prix d'argent, obtien- « nent leurs grâces, achètent l'infamie. Si tu donnes « peu aux nobles, tu ne gagnes que leur haine, et tu « perds ton cadeau. Si tu donnes beaucoup, ils ne t'en « sauront gré qu'autant que tu auras satisfait à leur « insatiable appétence, car ils ne veulent pas seule- « ment pour eux seuls, mais encore pour tous les leurs. « Si tu donnes à un, tu ouvres la voie à tous les autres, « et plus ils prétendront recevoir, et plus tu auras à te « repentir. Avec les seigneurs, tes promesses seront « des obligations, tes prêts des dons et des pertes. « Ainsi estime-toi heureux, s'il ne t'en coûte rien « d'avoir fait leur connaissance. Les sages disent « avec raison, qu'il faut saluer les seigneurs avec des « paroles dorées. Sois sûr que tes débiteurs nobles se « cabreront; ils s'ingénieront à ce qu'il t'échappe quel- « que mot, quelque erreur, quelque réponse, quel-

« que action, qui puisse leur servir d'excuse pour ne « pas rendre ; car ils combattent toujours pour ne pas « rendre, et afin de ne pas rendre, ils feront tout pour « t'inculper et te nuire. »

Pandolfini, en homme qu'on n'attrapait point, signale les ruses, la cupidité des paysans. Il veut qu'on s'y aguérisse afin de se préparer aux luttes des partis de la ville. C'est à peu près ainsi que Bossuet retrouvait, « dans les emportements des paysans, au sujet des bancs de leurs paroisses, et dans lesquels ils vont jusqu'à dire qu'ils n'iront plus à l'église, si on ne les satisfait, la plaie de l'orgueil et le même fonds qui allume les guerres parmi les peuples, et pousse les ambitieux à tout remuer pour se faire distinguer des autres [1]. »

« Le redoublement de la corruption des paysans est « incroyable. Toutes leurs pensées tendent à nous du- « per. Ils ne se trompent jamais dans les comptes, à « leur désavantage. Toujours il tâchent qu'il leur reste « du tien. Ils voudront te faire acheter leur bœuf, « leurs brebis, leurs chèvres, leur truie, leur jument ; « ils voudront qu'on leur prête pour payer leurs créan- « ciers, ils voudront qu'on vêtisse leur famille, qu'on « dote leurs filles, qu'on répare leur maison, qu'on « renouvelle leurs ustensiles, et jamais ils ne cesse- « ront de se plaindre. Lors même que le paysan au- « rait plus d'argent que son maître, il se plaindrait « davantage et se dirait pauvre ; toujours il lui man- « quera quelque chose, et il ne te parlera jamais qu'il « ne t'en coûte. La récolte est-elle belle, il en gardera « pour lui les deux meilleures parts ; si par un orage « ou par quelque autre accident les terres ont été sté- « riles une année, il rejettera toujours la perte sur toi. « On aurait tort, toutefois, d'éviter de pratiquer ces

[1] Traité de *la Concupiscence*, chap. XV.

« esprits rustiques, qui rendent propre à combattre « les menées des citoyens, et qui apprennent à se « garder des négligences. Alors tu ne pourras être « trompé par tes laboureurs ou d'autres; tu t'amuse- « ras de leurs tours, et tu en riras. »

Les deux passions de Pandolfini furent son ménage et sa patrie. On a vu même qu'il inclinait à préférer le premier; la surveillance domestique est comme l'ame de son traité. Il y revient sans cesse et, dans sa conclusion, il cite le juste, le pittoresque, le poétique proverbe florentin: « L'œil du maître engraisse le cheval » (*l'occhio del signore ingrassa il cavallo*).

Si des sages pensent aujourd'hui que l'esprit de famille qui règne déjà sur la plupart des trônes et au sein des classes éclairées et aisées, peut devenir un moyen de renouvellement et de salut pour notre société sans croyances, divisée et si tristement égoïste; s'il doit devenir ce que furent pour une corruption et une barbarie différentes, le christianisme et la chevalerie, les conseils moraux, bourgeois même de Pandolfini, paraîtront applicables et utiles, et l'auteur du *Governo della Famiglia*, qui a précédé de plusieurs siècles les traités pratiques de Franklin, du docteur Chalmers, de l'orateur anglais lord Brougham, et des concurrents annuels aux prix Monthyôn, sera digne de quelque gloire.

V.

TRADITIONS DE ROLAND EN ITALIE.

Quelques mots d'Eghinard sur la mort de *Rutlandus*, à Roncevaux, ont produit deux siècles plus tard les mille traditions poétiques sur Roland, et sa célèbre chanson du XIIe siècle, publiée en 1837 avec la plus scrupuleuse fidélité par M. Francisque Michel, d'après le manuscrit de la bibliothèque bodléienne à Oxford. Ces traditions se sont rapidement répandues par toute l'Europe. La France avait de nombreuses grottes de Roland, sa roche, sa mer, c'était le golfe de Gascogne. La brèche de Roland pourfendue par sa terrible épée, la Durandal, s'admire parmi les cimes neigeuses et les gorges hérissées de sapins des Pyrénées. Sur les bords du Rhin divers lieux portent le nom de Roland, et l'on cite près de Bonn *Roland-Seck*, Pic de Roland. Les lettres de Busbek, l'habile négociateur de l'empereur près Soliman II, l'introducteur du lilas qu'il avait vu à Constantinople et dans l'Asie-Mineure, rapportent que la gloire du paladin français avait pénétré jusqu'en Orient, et qu'il avait entendu des chants en son honneur chez les Géorgiens.

Mais nulle part les souvenirs du neveu de Charlemagne ne sont aussi fréquents et peut-être aussi singuliers qu'en Italie, et c'est là que le héros de l'épopée chevaleresque du moyen-âge a trouvé son joyeux Homère.

Lalande raconte avoir ouï dire, qu'à trois lieues de Suze, on voyait une figure de Roland, et que l'on y montrait une pierre énorme fendue par lui d'un coup de son épée, suivant la tradition du pays.

Une très ancienne chronique milanaise qui copie une autre plus ancienne, parle « d'un théâtre de danse et de musique sur lequel on chantait encore de la même manière que l'on fait aujourd'hui, de Roland et d'Olivier. »

A Pavie, une espèce d'aviron garni de fer, suspendu à la voûte de la cathédrale, se donne pour la lance de Roland.

La figure de Roland et de son fabuleux acolyte Olivier, semble comme en faction à la porte de la cathédrale de Vérone, monument dû à la piété de trois reines : la mère de Charlemagne, Berthe *aux grands pieds*, héroïne d'un gracieux poème de la fin du XIII.e siècle, publié par M. Paulin Pâris ; la femme de Charlemagne et sa fille Ermangarde, femme de Didier. Les figures des reines, mises aussi à la façade, ont été transformées en celles des trois vertus théologales : ingrate métamorphose à laquelle ont échappé les deux chevaliers. Ceux-ci sont sculptés debout sur les pilastres gothiques, au milieu de mille figures symboliques de griffons, de lions, d'oiseaux, de fruits, de chasseurs, de prophètes et de guerriers ; ils portent la moustache haute, l'épée nue : c'est la Durandal (*Durindarda* et non *Durlindana*, comme dans l'Arioste), car ce nom s'y lit encore. Les armures singulières des deux chevaliers ne se ressemblent pas.

Les mêmes figures de Roland et d'Olivier apparaissent sculptées à la petite et très ancienne église des Saints-Apôtres de Florence, chef-d'œuvre primitif qui, pour l'élégance de ses proportions, a mérité d'être étudié par Brunelleschi lorsqu'il éleva la belle église du Saint-Esprit.

Des statuts de la république de Bologne, de l'année 1288, défendent à des chanteurs français de stationner sur les places publiques, parce que ces improvisateurs provençaux accompagnaient du son des instruments

leurs poésies amoureuses, et les gestes de Roland et des paladins, ce qui excitait des rixes parmi le peuple.

Spello, petite ville à une lieue de Foligno, présente à côté d'une porte antique du mur longeant la route de Rome, un gros phallus de pierre sculpté avec ce singulier distique qui rappelle effrontément la gloire fabuleuse et les exploits de Roland :

Orlandi hic Caroli Magni metire nepotis
Ingentes artus; cætera facta docent.

Au-dessous de ces vers, on montre aux voyageurs l'immense mesure prétendue du géant, et l'on va même jusqu'à indiquer la marque du genou, qui est très élevée.

A Rome, une petite rue étroite, déserte, peu éloignée du Panthéon, et remarquable par quelques beaux débris de marbre cipollin, que l'on croit provenir du portique d'Agrippa ou du temple de Saturne, porte le nom de l'Epée de Roland, et l'on y voit sculptée en creux et perpendiculaire, une énorme et grossière Durandal.

Au sommet de la citadelle de Gaëte, s'aperçoit la tour pittoresque appelée *Tour de Roland*, d'après l'habitude italienne de donner le nom de l'illustre chevalier à certains vieux et grands édifices. Ce monument est romain, et l'inscription a prouvé qu'il était le tombeau de L. Munatius Plancus. En 1815, le général Begani, renfermé dans la citadelle de Gaëte, refusa quelque temps d'adhérer à la restauration bourbonnienne de Naples. Ainsi, remarque l'éloquent historien Colletta, sur les rocs nus de la tour de Roland, flotta quelque temps, solitaire au monde, l'étendard naguère si superbe des trois couleurs, après la bataille de Waterloo, la captivité de Bonaparte et la chute de Murat, qui en fut comme le prochain avant-coureur, jeu bizarre de la fortune qui renouvelait d'une manière éclatante le souvenir de Roland en Italie.

VI.

LE PAPE LÉON IV ET SA PRIÈRE AVANT LA BATAILLE D'OSTIE.

Au commencement de cette galerie morale de l'Italie moderne, je ne craindrai point de rappeler un trait primitif de l'histoire pontificale. La papauté vient de rentrer en grâce auprès de l'opinion depuis les savants ouvrages de MM. Ranke et Hurter, traduits en français avec conscience et talent [1]. Le temps de la justice paraît arrivé pour tout le monde. J'ai pu remarquer en 1839, au cours si bien fait à la Sorbonne, par M. Charles Lenormant, sur l'Histoire de l'Europe aux XI.e et XII.e siècles, l'impartialité et presque la faveur, avec lesquelles étaient écoutés des détails et divers traits importants de cette histoire, qui eussent fait murmurer violemment l'auditoire d'il y a quinze ans.

Voici telle qu'elle est rapportée par l'élégant historien de la Corse, Petrus Cyrneus, l'héroïque prière du pape Léon IV avant la bataille d'Ostie contre les Sarrasins qui avaient envahi toute cette côte, et qu'il força de se rembarquer :

« Dieu, dont la droite soutint le bienheureux Pierre
« marchant sur les flots, afin qu'il ne fût point submergé,
« et délivra son compagnon Paul de l'abîme de la mer,
« où, pour la troisième fois, il était près de périr,

[1] V. sur la réhabilitation de l'Église et de la papauté dans les études historiques en France, en Angleterre, en Allemagne, l'introduction remarquable de M. Alexandre de Saint-Cheron à la traduction de l'*Histoire de la Papauté pendant les XVI.e et XVII.e siècles, par M.* Léopold Ranke.

« exauce nos prières, et, par le mérite des deux « Apôtres, fais que les bras de ces fidèles qui vont « combattre les ennemis de ta sainte Eglise soient « animés et fortifiés par ta droite toute-puissante, afin « que par ce triomphe ton saint nom resplendisse glo« rieusement chez toutes les nations. »

La fresque de Raphaël au Vatican a immortalisé l'exploit de saint Léon, et il méritait un tel honneur. Sur cette même plage d'Ostie les corsaires de Cilicie avaient pris et coulé à fond la flotte commandée par un consul, ainsi que Cicéron dans le discours pour la loi Manilia s'en plaignait avec tant de confusion pour l'honneur de son pays. Léon X, au faîte de sa gloire, faillit à devenir esclave, et fut presque surpris par d'autres Barbaresques sur ces mêmes bords où jadis la marine pontificale essuya plus d'un affront des corsaires d'Alger. Léon IV fut ainsi l'unique vainqueur à Ostie; et j'ajouterai, en protestant contre toute intention d'épigramme, qu'il commandait à des Napolitains. Mais il avait fait communier ceux-là avant la bataille.

Voltaire a dit de Léon IV « que dans ce grand homme revivait le courage des premiers âges de la République. » La légèreté sceptique de Voltaire a traité quelques papes avec moins de sévérité que la science et la piété de Fleury.

VII.

FÊTES, JEUX POPULAIRES, ET LUXE DE L'ITALIE AU MOYEN-AGE.

Le XIVe siècle m'a toujours paru devoir être regardé comme la véritable époque de la renaissance au lieu du XVIe, apogée de l'art, que devait suivre de si près la décadence. Le premier et le plus grand maître de l'art au XIVe siècle, Giotto, avait trouvé de dignes successeurs et des émules dans Nicolas et Jean de Pise et dans Orgagna, tandis que le génie poétique et littéraire de l'Italie se reposa un siècle, comme épuisé par le triple enfantement de Dante, de Pétrarque et de Boccace.

La splendeur merveilleuse, le luxe des fêtes, expression des arts et de l'industrie, annoncent une civilisation forte, riche et active dès son berceau. Certes, ce n'est point à une époque grossière qu'appartient cet élégant et curieux tableau de l'appareil des tournois napolitains, tracé par Boccace dans sa *Fiammetta :*

« Notre ville, dit la Fiammetta, plus que toutes les « autres villes italiennes, abonde en fêtes charmantes « et réjouit tous ses citoyens, non seulement par les « noces, les bains et les rivages de sa baie, mais par « le grand nombre et la variété de ses jeux. Elle doit « sur-tout sa splendeur à ses fréquents tournois. Dès « que le mauvais temps de l'hiver est passé, et que le « printemps avec les fleurs, l'herbe nouvelle, a rendu « au monde ses beautés perdues, que les jeunes esprits, « réchauffés par ces beautés et la qualité du temps,

« sont, plus qu'à l'ordinaire, prompts à montrer leurs « désirs, c'est un ancien usage d'inviter, les jours les « plus solennels, aux loges des chevaliers les dames « nobles qui s'y rendent ornées de leurs plus précieux « joyaux. Je ne crois pas que les belles filles de Priam, « suivies des autres femmes phrygiennes, quand elles « allaient fêter ce roi, offrissent un plus brillant aspect « que celui que présentent, en divers lieux, nos dames « napolitaines. Si un étranger instruit survenait à nos « théâtres quand elles y sont réunies en grand nombre « (toutes faisant de leur mieux pour se rendre belles), « et qu'il considérât le maintien altier, les toilettes « remarquables et les atours qui conviendraient plutôt « à des dames royales qu'à d'autres, je ne doute point « qu'au lieu de les juger des femmes modernes, il ne « les regardât comme les magnifiques femmes de l'an- « tiquité, revenues au monde. »

Après une longue digression dans laquelle Boccace compare ces dames aux beautés antiques d'Homère et de Virgile, il poursuit ainsi au nom de la *Fiammetta* :

« Je dis donc que nos princes arrivent sur des che- « vaux si légers à la course qu'ils surpasseraient, non « seulement les autres animaux, mais encore le plus « rapide des vents. La jeunesse, la beauté merveilleuse, « le courage qui se montrent en ces princes, les rendent « d'un aspect on ne peut plus gracieux. Ils paraissent, « ainsi que leurs chevaux, couverts de pourpre et de « tissus de l'Inde de diverses couleurs, brochés d'or et « garnis de perles et de pierres précieuses. Leur « blonde chevelure tombant sur de très blanches « épaules est arrêtée au-dessus de la tête par un mince « cercle d'or ou par une petite guirlande de feuilles « nouvelles [1]. »

Quelques-uns de ces tournois napolitains offrent un

[1] *Fiammetta*, chap. V.

singulier contraste de pompe et de barbarie. Pétrarque rapporte qu'il avait assisté, sur la place Saint-Jean-Carbonara, à de véritables combats de gladiateurs renouvelés du cirque des anciens, et exécutés en présence de la reine Jeanne, du roi André, de la cour, de l'armée et du peuple qui applaudissaient avec enthousiasme à ces égorgements. Il vit tomber à ses pieds un très beau jeune homme, percé du glaive; glacé d'horreur il donna de l'éperon à son cheval et s'enfuit de cet infernal spectacle [1].

Le goût des tournois s'était accru à Naples depuis la domination angevine. Le superbe fondateur de cette dynastie était passionné pour ces jeux où son adresse le faisait briller. Les annales du temps rapportent qu'une des causes pour lesquelles saint Louis le vit avec plaisir entreprendre l'expédition de Naples, était qu'il bouleversait la France par sa fureur des tournois [2].

Le grand roi Alphonse d'Aragon, ami des vers et de la musique, donna, sur cette même arène de Saint-Jean-Carbonara, un brillant tournoi. Les chevaliers de Sicile et de Catalogne combattirent en costumes d'anges contre ceux de Capoue, vêtus en démons. Après la fête, un éléphant de bois monté sur des roulettes, parcourut la ville, ayant dans sa tour un grand nombre de musiciens qui chantaient et jouaient de divers instruments.

Quoique Rome fût, au commencement du XIV.e, siècle en proie aux factions de ses grands, cependant elle ne manquait ni de luxe ni de fêtes.

Quelques détails sur un combat de taureaux donné au Colysée le 3 septembre 1332, sont curieux. L'amphi-

[1] *Epist.*, lib. V, 37.

[2] *Anonymi salernitani Paralipomena.* MURATORI, *Rerum Ital. Scrip.* t. II.

théâtre de Vespasien était garni de loges ornées de pourpre, et les plus belles, les plus nobles Romaines y figuraient. Les combattants, outre les grands de Rome, étaient les fils des seigneurs de Rimini et de Ravenne. Leurs devises ont de l'originalité par le mélange des souvenirs de l'antiquité et de l'esprit sentimental ou galant de la chevalerie.

Voici les couleurs et les devises de plusieurs des champions. Sur le casque de fer de Galeotto Malatesta de Rimini, on lisait : « Je suis seul comme Horace, » *Solo io come Orazio.* La devise de Cicco della Valle était : « Je suis Enée pour Lavinie, » *Io sono Enea per Lavinia;* Lavinie était le nom de la fille de Messer Jovénal, dont Cicco était éperdument épris. La devise du jeune Mezzo Stallo, portant le deuil de sa femme, était : « Je vis inconsolable, » *Così sconsolato io vivo.* Caffarello, jeune homme imberbe, vêtu de la couleur fauve du lion, avait la devise : « Qui est plus fort que moi? » *Chi più forte di me?* Un fils du seigneur della Polenta de Ravenne, habillé de rouge et de noir, avait cette terrible devise : « Si je meurs noyé dans le sang, quelle douce mort! » *Se moro annegato nel sangue, oh dolce morte!* Savello d'Anagni, en costume jaune, couleur des fous, avait la devise : « Que chacun se garde de la folie d'amour, » *Ognuno si guardi dalla pazzia di amore.* Jean-Jacques Capoccio, en habit couleur de cendre : « Sous la cendre je brûle, » *Sotto la cenere ardo.* Cecco Conti, en couleur d'argent : « Ma foi est aussi blanche, » *Così bianca è la fede.* Pierre Capoccio, en incarnat : « Je suis l'esclave de la Lucrèce romaine, » *Di Lucrezzia romana sono lo schiavo.* Jacques Altieri, en habit jaune parsemé d'étoiles : « Aussi haut que l'on peut, » *Tanto alto quanto si puote,* devise composée quand cette famille commençait à s'élever par un oncle d'Altieri qui était lettré. Franciotto de Mansini portait un costume de la couleur verte des femmes

évanouies (*come una donna smorta*), selon l'historien, ce qui semble indiquer que les dames romaines de ce temps avaient des vapeurs, comme les petites maîtresses d'autrefois, ou des nerfs comme celles d'aujourd'hui, et que leurs attaques étaient d'une énergie extraordinaire. Mansini avait pour devise : « J'eus une vive espérance qui déjà se meurt, » *Ebbi speranza viva, ma già si muore.* Celle d'Agapit Colonna était moins sentimentale, et présente une sorte de sarcasme politique assez subtil. L'habit d'Agapit était couleur de fer parsemé de flammes, et sur son collier en cire, on lisait : « Si je tombe, vous qui regardez tombez aussi, » *Se io casco, cascate voi che vedete,* paroles par lesquelles il voulait dire que la maison Colonna était le soutien du peuple, tandis que les autres n'étaient que les suppôts du pape.

Après avoir salué pompeusement les belles et le peuple, les champions attaquèrent les taureaux. Quelques traces des fureurs du cirque se retrouvent jusque dans ces jeux de la Rome nouvelle, car il y eut dix-huit morts et neuf blessés. La perte des taureaux n'avait été que de onze[1].

La consécration et le couronnement des Papes, ainsi que le cortége avec lequel ils se rendaient de Saint-Pierre à Saint-Jean-de-Latran, appelé *Possesso,* était pour Rome l'occasion d'autres pompeux et parfois d'assez désordonnés spectacles. Au *Possesso* de Boniface VIII, le 16 janvier 1295, Charles II, roi de Sicile, et son fils Charles-Martel, roi de Hongrie, allaient à pied, le premier à droite, le second à gauche de la haquenée blanche du pontife ; les plus grands seigneurs de France tenaient le frein, le clergé en tête chantait des hymnes et la foule du peuple fermait la

[1] *Annali di Lodovico Monaldesco.* MURATORI, *Rerum Ital. Scrip.* t. XII.

marche. Des arcs de triomphe avaient été élevés, et des jeux, des spectacles furent donnés par les nobles romains. Les deux rois, la couronne sur le front, servirent le pape à table; ils dînèrent ensuite avec les cardinaux. Mais la fête fut troublée par un violent orage et par une rixe barbare entre les hommes du peuple qui se disputaient l'argent qu'on jeta, et dans laquelle quarante périrent.

A l'exemple des puissants citoyens de l'ancienne Rome, les grands de cette époque donnaient aussi des fêtes au peuple. On lit dans une ancienne chronique en dialecte romain, les détails de celle que fit célébrer, au mois de mai de l'année 1342, Etienne Colonna. Il y eut, selon l'usage, des illuminations, des courses de chevaux et des combats de taureaux. Les bassins desséchés des fontaines de Campo di Fiore, de Saint-Marc et d'autres places furent chargés de mets, et après que le peuple eut tout dévoré, le vin coula abondamment des fontaines.

Mais la première de toutes ces fêtes de Rome était celle du mont Testaccio, qui s'ouvrait à la fin du carnaval, et dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une faible et frivole imitation. Les jours qui la précédaient, chacun des treize gonfaloniers faisait promener par les rues de son quartier *(rione)*, un beau taureau couronné de fleurs, escorté par ses gens qui s'appelaient du nom imposant de connétables (*connestabili*). On peut remarquer ici la singulière et authentique étymologie du titre des deux premières charges militaire et civile des monarchies modernes, le connétable et le chancelier, qui vient de mots signifiant un huissier et un homme d'écurie. Les connétables romains se faisaient accompagner de portefaix qui recueillaient les jambons, les fromages, les gâteaux, les fiasques de vin et les autres dons offerts par les plus riches habitants.

Le dernier dimanche de carnaval, les plus nobles

Romains, magnifiquement parés, se réunissaient au Capitole et prenaient pompeusement ensemble la route du Testaccio. Chaque quartier avait sa bannière placée sur un quadrige triomphal attelé de chevaux blancs, suivi de dix jeunes joûteurs montés sur des chevaux richement bardés, qu'escortaient six estaffiers en brillantes et uniformes livrées. L'honneur du pas appartenait au quartier des Transtéverins qui ouvrait la marche. Venaient ensuite les chefs de quartier (*caporioni*), chacun avec dix estaffiers somptueusement vêtus et précédés de tambours et de trompettes; les maîtres justiciers; les réformateurs des études; les deux juges du sénat; le capitaine d'appel; l'enfant de justice (*putto di giustizia*); les deux chanceliers du peuple; les conservateurs et le sénateur qu'escortaient trois cents fantassins avec leur capitaine à cheval. Le cortége se fermait par la foule des gentilshommes romains et étrangers, tous à cheval, en costume écarlate, avec ganse d'or. Dès qu'il était rendu à la prairie du Testaccio, on lâchait de la colline treize chars tirés par des taureaux et dont chacun, outre sa bannière rose, contenait quatre porcs. Aussitôt les joûteurs se précipitaient dessus afin d'enlever les porcs et la bannière. Ils luttaient les uns contre les autres et offraient l'image d'un combat véritable dans lequel il y avait de nombreux blessés et même parfois des morts. Après cette joûte périlleuse, commençaient les jeux plus innocents des mâts de cocagne. A ces mâts glissants, auxquels le peuple s'efforçait de grimper, pendaient les comestibles que les connétables avaient précédemment quêtés par la ville. La fête se terminait par la course des chevaux du Testaccio à l'Aventin, et le prix était trente cannes de ce joli drap rose des bannières.

Le programme de ce jeu variait quelquefois; mais toujours on y admirait la même magnificence. Dans ces immenses fêtes du moyen-âge, les grands comme

le peuple étaient acteurs passionnés. Aujourd'hui, dans les pays même où ces fêtes ont le moins décliné, une partie du peuple seule est restée acteur; les grands ne sont que spectateurs et curieux. La foi faisait, assurait la gaîté de ces jeunes sociétés : « Le cœur n'est gai, a dit M. Saint-Marc Girardin, que lorsqu'il croit encore à quelque chose. »

De telles pompes ne s'arrêtaient point aux pays de cours et d'aristocratie. La démocratie de Florence avait aussi ses solennités dont le caractère annonce une civilisation plus douce et plus raffinée. Les fêtes de la Saint-Jean sont encore aujourd'hui les premières de la ville. Le célèbre jeu de ballon fut très peu justement appelé du *calcio*, puisqu'on y usait beaucoup moins du pied que des poings; mais la délicate population florentine craignit qu'en se servant du mot propre, on ne la prît pour une population de boxeurs. Les fêtes de mai étaient splendides. Marchands et artisans se formaient en compagnies ; ils se revêtaient d'habits uniformes, et chaque compagnie prenait un titre différent. Les titres étaient celui d'Amour, de Bacchus, de la Fortune et d'autres semblables. Ces compagnies parcouraient joyeusement la ville en chantant et dansant au son des instruments et des trompettes. On se faisait mutuellement des présents d'habits, de mets, en s'invitant à dîner et à souper. Jean Villani rapporte qu'à la Saint-Jean de l'année 1333, deux bandes d'artisans se formèrent, l'une dans la rue Ghibellina, l'autre au cours des Teinturiers. La première, de trois cents hommes, était vêtue de jaune; la seconde, de cinq cents, était en blanc. Pendant un mois entier ces joyeux compagnons allèrent ensemble deux à deux par les rues avec celui qu'ils avaient élu le roi de la fête, lequel portait majestueusement une couronne, tandis que ses heureux sujets n'avaient sur la tête que des festons de fleurs. Arrivés sur la place, ils dansèrent

au son des instruments et des tambours, et chantèrent d'érotiques refrains. Cette fête d'ouvriers montre quelle devait être alors l'aisance de la population industrielle de Florence; les villes de fabriques les plus opulentes de France et d'Angleterre, trop souvent en proie à l'émeute ou à la faim, sont aujourd'hui bien loin d'offrir de tels spectacles.

C'est à l'une de ces fêtes du mois de mai de 1304, qu'eut lieu la catastrophe du pont *alla Carraja.* Les Florentins avaient voulu se surpasser cette fois pour faire honneur au cardinal Nicolas da Prato, envoyé par le bon pape Benoît XI, afin d'arranger leurs différends, mission dans laquelle il échoua. Les habitants du bourg de Saint-Fredian, renommés pour la beauté et l'originalité de leurs jeux, publièrent que ceux qui voudraient savoir des nouvelles de l'autre monde, n'avaient qu'à se rendre au pont. Ils disposèrent à cet effet plusieurs tréteaux, construits au-dessus de barques, et y allumèrent des feux qui représentaient l'enfer. Une foule de gens costumés en démons y sautèrent, et suppliciant les damnés tout nus, ils offraient les uns et les autres, par leurs gestes et leurs cris, une scène épouvantable. L'étrange convocation du bourg Saint-Fredian avait attiré une affluence si extraordinaire, que le pont trop chargé, et qui n'était alors que de bois, se rompit. Une grande quantité de personnes furent blessées, estropiées, et beaucoup périrent dans l'Arno; malheur, qui selon la remarque ironique et dure de Jean Villani, mit à même les spectateurs noyés de savoir, ainsi qu'on l'avait annoncé, ce qui en était de l'autre monde. Mais ce qui est plus digne d'intérêt, c'est que l'appareil infernal de ce spectacle frappa tellement l'imagination de Dante, qu'il fit naître en lui, comme une première inspiration, comme une pensée anticipée de l'œuvre immense de sa *Divine Comédie*, que la solitude de l'exil devait plus tard accomplir.

A Sienne, le jeu des coups de poings (*delle pugna*), était très en faveur; mais il n'était permis que pendant le carnaval et sur la grande place. Il avait remplacé en 1291 un rustique combat à coups de massue, trop meurtrier, appelé *dell'Elmora*. Les citoyens se divisaient en deux troupes, et comme les anciens, ils se servaient du ceste. Au premier son de la trompette qui retentissait du palais public, les adversaires s'avançaient; et s'attaquant, se défendant, ils présentaient l'image d'un vrai combat. Après la bataille, le parti reconnu vainqueur allait piller les boutiques du parti vaincu, et y prenait ce qu'il trouvait de plus joli et de plus cher. Nobles et magistrats pouvaient sans déroger descendre à ces luttes, tant l'opinion les soutenait. Quand on a pu observer la douceur actuelle, l'honnêteté des Siennois, leur esprit d'ordre et de paix, le genre de leurs anciens et violents divertissements cause une extrême surprise.

Le fameux jeu du pont (*del ponte*), célébré tous les trois ans à Pise, a été donné comme une tradition de la Pise antique; mais je préfère à son origine olympique, celle qui le fait remonter avec plus de vraisemblance, à l'exploit de la noble Chinzica Ghismondi. Cette Jeanne-d'Arc italienne s'était vers l'an 1000, mise à la tête du peuple, et avait repoussé sur ce pont la descente nocturne des Sarrasins, venus de Sardaigne, qui avaient surpris la ville en l'absence de ses guerriers. Ce jeu paraît un véritable combat qui se livrait entre les deux quartiers de Pise, celui du nord et celui du midi, séparés par l'Arno. Les deux armées étaient chacune de six compagnies, et d'à peu près cinq cents hommes. Telle était l'ardeur de la mêlée, que parfois elle devenait sanglante, bien que l'espèce de bouclier pointu d'un côté et rond de l'autre, dont on se servait pour attaquer ou se défendre, ne fût que de bois, et que les champions fussent revêtus de pied en cap d'armures de fer.

Le jeu du pont, abandonné depuis long-temps, fut, pour la dernière fois, repris au mois de mai 1807. Il avait eu pour Pindare, Alfieri, qui l'a peint spirituellement et avec fidélité dans ce sonnet :

« Aujourd'hui s'accomplit l'année où du rivage de « l'Arno, je voyais, sur un pont olympique, dans un « feint combat, des prodiges de valeur et d'art, pour « lesquels la seule Pise vit en Italie. J'entends encore « les frémissements que j'entendais à l'entour ; je vois « les terribles chocs, les armes éparses, et je ressens « ce même frisson dans mon ame que la crainte et « l'espoir me faisaient sentir en ce jour. Oh! combien « mon cœur incertain bat vite! Je tremble pour le « fort guerrier du Nord qui ne combat qu'avec sa « seule valeur. La sagesse, l'obéissance et le comman- « dement sont au Midi. Hélas! combien de nations « furent défaites pour avoir eu un capitaine plus or- « gueilleux qu'habile! »

Compie oggi l'anno, ch'io dell'Arno in riva
Sovra olimpico ponte, in finto marte
Vedea prodigi di valore e d'arte,
Per cui Pisa in Italia è sola viva.

Odo il fremere ancor, ch'io intorno udiva;
Veggo i terribili urti, e l'armi sparte;
E quello stesso gel l'alma or mi parte,
Ch'io fra speme e timor quel dì sentiva.

O come ratto il dubbio cor mi batte!
Tremo pel forte aquilonar guerriero,
Dal cui lato virtù nuda combatte.

Senno è dall' Austro, e obbedienza, e impero. —
Ahi, quante già ne fur genti disfatte,
Per duce aver, più assai che dotto, altero!

Ces jeux du moyen-âge, qui devaient leur origine à des exploits guerriers ou à des actions mémorables, formaient par leurs vigoureux exercices le peuple à l'art

de la guerre. Alors on n'avait point encore eu recours à l'emploi vénal des *Condottieri*, et les milices italiennes étaient pleines de courage et de patriotisme.

A Bologne, le 24 août, jour de la Saint-Barthélemy, se célébrait avec allégresse la fête dite de *la Petite Truie* (*della Porchetta*). Elle n'avait ni l'éclat ni la grâce des fêtes de Naples, de Rome et de Florence; mais, dans sa bizarrerie, elle n'est pas sans intérêt, puisqu'elle rappelle la punition de maîtres insolents et de tyrans. Le cuisinier du podestat, avant de la cuire, promenait de la grande rue à la porte, l'héroïne de la fête enfilée dans la broche ; puis, tenant un épervier sur la main gauche, il retournait par la même route au palais public. Venait ensuite la course des chevaux, dont le prix était un cheval bardé, un épervier, deux chiens de chasse, une carnassière, et un bâton qui était attaché à l'arçon du cheval. La course terminée, et dès que les trompettes sonnaient, la petite truie rôtie était jetée des fenêtres du palais public, au peuple qui l'attendait avec impatience et la recevait avec des cris de joie. Ce genre de réjouissances peut sembler étrange; mais il s'explique et devient respectable par son origine. La famille des Lambertazzi, du parti Gibelin, chassée de Bologne par les Guelfes, s'était retirée, en 1281, à Forlì et à Faenza. Les réfugiés de cette dernière ville, gens hautains et turbulents, traitaient leurs hôtes comme s'ils eussent été leurs esclaves. De tous ceux qu'ils molestèrent, nul ne fut plus révolté que Tibaldello Zambrasio, personnage influent et considéré, auquel les Lambertazzi avaient dérobé une petite truie. Plusieurs fois il l'avait redemandée, mais on ne lui avait répondu que par d'insultantes moqueries. Après avoir longuement songé aux moyens de se venger, il prit le parti de feindre la folie. Il courait par les rues, se livrant à de telles extravagances, qu'il sembla insensé, non seulement aux Lambertazzi et à ses com-

patriotes, mais à sa propre famille. La ville entière ne pouvait se défendre de pitié envers cet homme, autrefois cité pour sa prudence et sa sagesse, et qui était tombé dans un tel état. A la suite d'une multitude de folies, Tibaldello amena d'une de ses fermes une jument très maigre, et l'ayant tondue, il la lançait à travers la rue aux cris des petits garçons; ce qui excitait partout du tumulte et des risées. A ce bruit les Lambertazzi s'armaient, mais à la vue de la jument ils s'en allaient et riaient comme les autres. La nuit même, Tibaldello avait coutume de faire du train en courant, en criant aux armes et en frappant aux portes à coups de marteau, facéties dont les Lambertazzi avaient menacé de le châtier sévèrement. Quand le moment d'agir lui parut venu, ce Brutus bouffon convint avec un ami de se trouver le lendemain dans un bois voisin, et d'y revêtir des robes de *frati*. Le même jour, à vingt-deux heures d'Italie (une heure et demie avant le coucher du soleil), il sortit de Faenza travesti en oiseleur, avec deux chiens et un épervier sur le poing, après avoir le matin redoublé de folies. Arrivé dans le bois, il y laissa les chiens et l'épervier, et prenant, ainsi que son ami, la robe convenue, tous deux se rendirent à Bologne. Tibaldello se présenta à la seigneurie; il démontra la facilité de détruire pour toujours leurs superbes ennemis. Son projet fut approuvé par la seigneurie et le podestat, et s'étant concerté avec eux, il revint sans être vu à Faenza. Il y retrouva son père et ses frères inquiets de son absence, et leur exposa le fait et le secret de sa feinte démence. Ranimés par ses paroles, ceux-ci convoquèrent dans leur maison un grand nombre de parents et d'amis. Tibaldello, par une harangue habile, leur confia l'entreprise, et les remplit pour sa cause de bonne volonté, et d'ardeur de vengeance contre ses ennemis. L'armée de Bologne, partie le soir du 23 août, se trouva à la pointe du jour

devant Faenza, et y fut introduite par une porte que les conjurés avaient laissée ouverte. Leur chef, faisant son train ordinaire, frappait à coups redoublés aux portes des maisons, tandis que par la ville retentissaient les cris de « Vivent les Guelfes! meurent les traîtres! » Les Lambertazzi accourent, prennent les armes, font sonner le tocsin et rejoignent leurs partisans, qui déjà étaient réunis sur la place sous le gonfalon de l'empereur Frédéric; mais ayant rencontré les Guelfes prêts, armés, et que soutenait la présence des troupes bolonaises, ils se jetèrent dans les rues, s'y battirent vaillamment, et furent massacrés après avoir perdu leur étendard. Les Bolonais reconnurent pour concitoyens Tibaldello et ses parents, qui furent ramenés triomphalement à Bologne. La victoire sembla pouvoir être attribuée aussi à la petite truie, à la jument, aux chiens et à l'épervier; et dans la fête qui en consacrait le souvenir, il parut convenable de faire figurer les bêtes qui avaient contribué et aidé au succès de la conspiration libératrice.

Les jeux populaires étaient nombreux à Venise. On pouvait juger de l'inépuisable fond de la gaîté indigène à ces vives *regate*, courses en barque où les premiers arrivés gagnaient le prix.

Le legs du doge du X.e siècle, Pierre Orseolo I.er, vénéré comme saint, qui affranchit ses concitoyens de la tyrannie de Pierre Candiano IV, auquel il succéda, qui rebâtit le palais ducal et la basilique Saint-Marc, incendiés ainsi qu'une partie de la ville pendant l'insurrection, grand homme qu'on peut regarder comme un second fondateur de Venise; ce legs singulier montre à quel point les fêtes étaient passées dans les mœurs. Touché des prédications de saint Romuald et de son acolyte français, l'abbé Guérin, Orseolo abdiqua, et, abandonnant de nuit le palais, sa femme, ses enfants, il alla passer les dix-neuf dernières années

de sa vie dans un cloître de Catalogne. Au moment de quitter le monde, il fit trois parts égales de ses biens : l'une pour sa famille, l'autre pour les pauvres, et la troisième pour les divertissements publics [1].

La fête des mariages, ou *delle Marie*, était une des plus brillantes. Les premiers Vénitiens, comme les anciens Romains, attachaient une grande importance politique au mariage. Chaque année, le jour de la Purification, presque tous les mariages de la ville se célébraient à la fois et dans la même église; c'était celle de la petite île d'Olivolo, aujourd'hui Sainte-Marie-Formose. Lorsque la constitution eut été fixée, le dogat établi, et que la population et les richesses se furent accrues, on décréta que douze jeunes filles, choisies parmi les plus vertueuses et les plus belles, seraient dotées aux frais de l'Etat, et conduites à l'autel par le doge en costume, suivi de son cortége. Le gouvernement poussa la délicatesse et l'attention jusqu'à les parer d'or, de perles et de diamants, afin que l'amour-propre de ces rosières ne fût point humilié par la riche toilette des autres fiancées; mais, après la cérémonie, elles devaient déposer cet *éclat emprunté* et ne garder que la dot.

Une catastrophe arrivée en 944, vint encore ajouter par la suite à la solennité de cette fête. La veille, pendant la nuit, des pirates triestains, indignes précurseurs de Jean Sbogar, se mettent en embuscade derrière l'île d'Olivolo, et le matin, traversant avec rapidité le canal, ils s'élancent à terre, le sabre à la main, pénètrent dans l'église au moment de la bénédiction nuptiale, saisissent les jeunes filles couvertes de leurs brillants habits, et portant leurs *arcelle* (nom du petit coffre qui renfermait leur dot), les traînent à leurs barques, s'y jettent avec elles, et

[1] *De suis quidem facultatibus mille librarum nummorum ad solatia in palatio largivit, mille in pauperes*, etc. Sagornino, *Chron.*

fuient à toutes voiles. Cet enlèvement ne tourna point toutefois comme celui des Sabines, et le Romulus forban de l'Adriatique, n'eut point le même succès que le fondateur de la ville éternelle. Les ravisseurs atteints dans les lagunes de Caorlo par les époux vénitiens, le doge Candiano III à leur tête, lorsqu'ils se partageaient déjà les femmes et le butin, furent attaqués, défaits, et tous jetés à la mer. Le petit port de la côte du Frioul, où ils avaient été détruits, prit aussitôt le nom de *Porto delle Donzelle.* (port des Pucelles), qu'il a conservé. La fête *delle Marie* [1], à laquelle donna lieu le retour des fiancées et leur aventureux hymen, s'est célébré annuellement à Sainte-Marie-Formose, jusque dans les derniers temps de la République. Mais il n'y avait plus de mariages : le doge se rendait simplement à l'église avec la seigneurie ; le curé allait à leur rencontre, et leur offrait, au nom de ses paroissiens, des chapeaux de paille dorés, des flacons de vin de malvoisie et des oranges.

L'origine de ces présents est une scène touchante du moyen-âge. Lors de l'enlèvement des fiancées, le corps des *casselleri*, espèce de menuisiers, qui formaient la principale population de la paroisse de Sainte-Marie-Formose, ayant fourni le plus grand nombre de barques et particulièrement contribué au succès de la poursuite, on offrit à ces braves gens la récompense qu'ils pourraient désirer. Ils sollicitèrent seulement du doge l'honneur de le recevoir dans leur paroisse le jour de la fête qui venait d'être instituée. Le doge, frappé lui-même d'un tel désintéressement, et voulant leur donner occasion de

[1] L'origine du nom *delle Marie* est inconnue ; peut-être vient-il, selon la conjecture de M.me Michiel, l'auteur du livre instructif sur l'*Origine delle Feste veneziane* (Venise, 1817, t. III, p. 226), de ce que la plupart des filles enlevées s'appelaient *Maria*, nom encore très commun à Venise, et qui l'était davantage autrefois, ou bien de ce que leur délivrance eut lieu le jour de la Purification de la Vierge, et se célébrait à Sainte-Marie-Formose.

demander davantage, feignit d'élever des difficultés sur la possibilité de sa visite, et avec la naïveté du temps, il leur dit : « Mais s'il venait à pleuvoir? — Nous vous donnerions des chapeaux pour vous couvrir. — Et si nous avions soif? — Nous vous donnerions à boire. »

Les douze cuirasses d'or garnies de perles, qui jadis composaient la parure des fiancées, n'existent plus; elles furent vendues en 1797, afin de pourvoir aux besoins pressants de l'époque. Les perles, gardées avec soin au trésor pendant l'administration française, ont servi depuis à payer l'entretien de l'église Saint-Marc, et sont passées dans les écrins des grandes dames de Vienne, qui ne les ont pas achetées trop cher. Ainsi ont disparu jusqu'aux dernières traces de la fête nationale et poétique *delle Marie*. Elle eût été digne, comme l'événement qui la fit naître, d'exercer le pinceau des grands peintres vénitiens.

Les courses dites du *Palio* semblent générales en Italie. Le *palio* est une pièce d'étoffe donnée depuis le moyen-âge à ceux qui gagnent le prix. Outre les chevaux on faisait aussi courir les hommes, les ânes et jusqu'aux femmes. Dante a chanté les courses à pied des hommes, à Vérone, et il a comparé au vainqueur son maître Brunet Latin :

« Il parut de ceux qui courent le *palio* vert à Vérone par les champs, et il parut comme un de ceux qui le gagnent et non qui le perdent. »

. . . . E parve di coloro
Che corrono a Verona 'l drappo verde
Per la campagna; e parve di costoro
Quegli che vince, e non colui che perde [1].

Le *palio* à cheval avait lieu à la guerre devant les

[1] *Inf. can.* XV.

remparts des villes assiégées ou devant les lignes de l'ennemi que l'on affectait ainsi de braver. Le grand capitaine Castruccio Castracani, le Napoléon de Lucques, dont Machiavel n'a écrit qu'une incomplète et romanesque histoire, ayant repoussé les Florentins jusque dans leur ville, donna sous leurs remparts trois courses : la première, de chevaux ; la deuxième, d'hommes à pied ; la troisième, de courtisanes.

Si la scène italienne ne devait se relever que plus d'un siècle après avec la *Sophonisbe* du Trissin ou la *Rosmonda* de Ruccellai, d'informes et curieux essais dramatiques apparaissaient sur divers points de l'Italie. On eut d'Albertin Mussato[1], poète padouan, homme d'Etat, ambassadeur et historien, né en 1261, deux tragédies à l'imitation de Sénèque ; l'*Eccelin*, le véritable tyran de Padoue, donné par Muratori, et l'*Achille*, resté inédit, dont l'action est la mort du héros ; de Pétrarque, la *Philologie*, titre bizarre d'une comédie de sa première jeunesse, aujourd'hui perdue, et qu'il regardait comme peu digne de lui[2] ; deux pièces conservées à la Laurentienne, la *Prise de Césène* par le cardinal Albornoz, en 1357, et une *Médée* ; enfin de Jean Manzini, écrivain de la Motta de la Lunigiane, la tragédie de la *Chute d'Antoine della Scala* chassé de Vérone. Toutes ces compositions, écrites en latin, ne paraissent point avoir dû attirer de nombreux spectateurs. Les mystères joués sur la place publique, et représentant la *Passion*, la *Pénitence de Madeleine*, la vie de quelque saint ou des sujets sacrés, étaient plus du goût du peuple, tandis

[1] Le mari de la mère de Mussato s'appelait Jean Cavallerio, selon une histoire inédite de Jean Buono Moto, possédée par les familles Papafava. Mussato prit ce nom parce que Cavallerio entendit un jour sa femme, qui se confessait, avouer qu'elle avait eu Albertin du fait de Viviano da Musso.

[2] *Epist.* lib. VII, 16.

que la classe moins grossière assistait à des ballets pantomimes.

Le moyen-âge, comme la Grèce, avait de nombreux couronnements poétiques. On peut citer le couronnement du fervent et éloquent acolyte de saint François, le frère Placide, par l'empereur Frédéric II; celui que décernèrent à Mussato, pour son *Eccelin*, les Padouans, qui naguère avaient proscrit l'auteur; celui de Zanobida Strada, surnommé ironiquement par Boccace, le Corydon du grand sénéchal Acciajoli[1], qui l'obtint, à Pise, des mains de l'empereur Charles IV; et le couronnement, bien plus éclatant, de Pétrarque, au Capitole, que la majesté des souvenirs lui fit préférer aux offres de Robert, roi de Naples, et d'un autre Robert, son compatriote et son ami, chancelier de l'université de Paris. Quelques traits de cette scène poétique peignent aussi les mœurs et les idées du temps. Douze jeunes gens de quinze ans, vêtus de rouge, fils de gentilshommes et de citoyens romains, débitèrent un grand nombre de vers composés par Pétrarque en l'honneur du peuple. Ils précédaient six nobles en robe verte, ayant sur la tête des couronnes de fleurs, et suivis du sénateur entouré de la foule des Romains. Le sénateur assis, Pétrarque fut appelé au son des flûtes et des trompettes. Il se présenta en robe longue et prononça par trois fois ces paroles : « Vive le peuple romain, vive le sénat, et que Dieu les maintienne en liberté »; puis il s'agenouilla devant le sénateur, lequel dit : « Je couronne la première vertu. » Il ôta le laurier dont sa tête était ceinte, et le mit sur celle de messire François, qui récita un beau sonnet en l'honneur des anciens Romains. Cela finit avec beaucoup de gloire pour Pétrarque, car tout le peuple criait : « Vive le Capitole et le poète[2]. » Mais il est un accident bi-

[1] *Epist. a Messer Francesco Priore di S. Apostolo* de Florence.
[2] MURATORI, *Rerum Ital. Scrip.*, t. XII.

zarre que l'annaliste de ce triomphe, Louis Bonconte Monaldeschi, a omis ou ignoré, dont l'auteur du Canzoniere s'est plaint dans ses lettres latines. Le laurier du Capitole (*laurea capitolina*) lui avait attiré une telle multitude d'envieux, que le jour même de la solennité, au lieu de l'eau odorante qu'il était d'usage de répandre, il reçut sur la tête une eau corrosive qui le rendit chauve le reste de sa vie. Son historien, Dolce, raconte même, qu'une vieille lui jeta son pot de chambre rempli d'une âcre urine, gardée peut-être pour cela depuis sept semaines (*servata in sabbata septem*).

La fête que Can-Grande della Scala, souverain de Vérone, donna en 1338 pour la réunion de Padoue à son état, dura un mois. Des chevaliers, des bouffons, y accoururent de toute l'Italie et d'au-delà des monts, et ils y furent tous honorablement reçus et traités. Boccace a cité Can-Grande comme un des plus magnifiques seigneurs qu'ait vus l'Italie [1]. Sa cour, immortalisée par la retraite de Dante, qui dédia à ce prince les premiers chants du *Paradis*, et par ses amers regrets d'exilé [2], était l'asile des poètes et écrivains proscrits. Un des réfugiés qu'il accueillit a rapporté le détail de sa noble et ingénieuse hospitalité : « Divers appartements, selon leurs diverses conditions, leur étaient assignés dans le palais; à chacun il avait donné des domestiques et une table servie avec abondance. Les appartements étaient indiqués par des symboles et des devises : la Victoire pour les guerriers ; l'Espérance pour les exilés ; les Muses pour les poètes ; Mercure pour les artistes ; le Paradis pour les prédicateurs. Pendant le repas, des musiciens, des bouffons et des joueurs de gobelets parcouraient ces

[1] *Giorn.*, I.^{e} *nov.*, 7.

[2] V. les vers admirables du chant XVII du *Paradis* :

Qual si partì Ippolito d'Atene.

appartements; les salles étaient ornées de tableaux (peints par le Giotto), qui rappelaient les vicissitudes de la fortune (probablement d'après les inspirations de Dante son ami); et le seigneur della Scala appelait quelquefois à sa propre table quelques-uns de ses hôtes, sur-tout Guido de Castello, de Reggio, que pour sa sincérité on nommait le simple lombard, et Dante Alighieri, homme alors très illustre, et qui le charmait par son génie [1]. »

Au mariage de Gonzaga, prince de Mantoue, en 1340, la noce dura huit jours. Les présents offerts par lui à tous les invités étaient des pierreries, des chevaux, des habits, des étoffes, des vases d'or et d'argent, et d'autres objets précieux.

Il est difficile d'imaginer de plus splendides fêtes que celles qui furent célébrées à Milan, lors du mariage de la fille de Galéas Visconti, Violante, avec le comte de Clarence, Lionel, un des fils nombreux du roi d'Angleterre, Edouard III, qui par la noblesse de ses penchants, n'était indigne ni de son père, ni de son glorieux frère aîné le Prince Noir. Le banquet de noces ne comptait pas moins de dix-huit services qui étaient entremêlés de riches dons de pierreries, d'habits, d'étoffes d'or et de soie, et même de chiens et de chevaux, présents faits aux convives; six barils d'argent doré contenaient les vins de malvoisie et la *vernaccia*, agréable vin blanc de Toscane, cité par Dante [2]. Cet énorme repas prouve que déjà les Milanais méritaient le vers d'Alfieri, qui vante leur goût pour la bonne chère :

I Veneziani han gusto a lasciar fare,
I buoni Milanesi a banchettare [3].

[1] V. les fragments conservés de l'histoire de Sagacius Mucius Gazata, insérés t. XVIII de *Rerum Ital. Script.*, et cités en partie par M. de Sismondi, *Hist. des Rép. Ital.*, chap. 28.
[2] *Purg., can.* XXIV.
[3] *Son.* CXLIII.

Pétrarque, invité à ce banquet, avait été admis à la première table où se trouvaient Lionel, un comte de Savoie, un grand nombre de barons et d'autres personnages importants. Mais les jouissances de son amour-propre furent cruellement troublées par la nouvelle qu'il reçut le jour même du banquet, de la mort arrivée à Pavie, d'un enfant de sa fille naturelle, mariée à l'inspecteur des bâtiments de Galéas Visconti, Brossano[1]. Il composa, au sujet de cette mort, les vers suivants qu'il fit graver en lettres d'or sur le tombeau de l'enfant, et qui, par le sentiment et la tristesse, contrastent avec les joies de la fête au milieu de laquelle ils furent inspirés.

« Hôte nouveau du monde, à peine d'un pied faible « encore, étais-je entré dans la route pénible d'une « vie fugitive; François fut mon père, Françoise ma « mère, et de là j'eus à mon baptême le même nom : « bel enfant naguère, douce consolation de mes pa- « rents, maintenant objet de leur douleur; en cela seul « je suis moins heureux, je le serais pour tout le reste, « moi qui viens d'obtenir si aisément et si vite les joies « de la véritable vie, de la vie éternelle. Le soleil avait « deux fois et la lune quatre fois achevé son cours, « quand la mort, je me trompe, quand la vie vint « me trouver : Venise me donna, Pavie m'enleva à la « terre ; je ne m'en plains point, c'est de là que je de- « vais retourner au ciel. »

Vix mundi novus hospes vitæque volantis
Attigeram tenero limina dura pede;
Franciscus genitor, genitrix Francisca, secutus
Hos, de fonte sacro nomen idem tenui.
Infans formosus, solamen dulce parentum,
Nunc dolor, hoc uno sors mea læta minus;
Cætera sum felix, et veræ gaudia vitæ
Nactus, et æternæ, tam citò, tam facile.

[1] V. les *Voyages*, liv. IV, chap. 5.

Sol bis, luna quater flexum peragraverat orbem,
Obvia mors, fallor, obvia vita fuit.
Me Venetum terris dedit urbs, rapuitque Papia,
Nec queror, hinc cœlo restituendus eram.

Diverses compagnies d'hommes et de femmes, conduites par Bernabo, le farouche et débauché frère de Galéas Visconti [1], et par Blanche de Savoie, mère de l'épousée, vinrent complimenter le prince anglais. Une compagnie de trente demoiselles toutes vêtues de robes blanches brodées d'or et ornées de franges et de bandelettes d'or, précédait le frère de Violante, Galéas Visconti, qui devait le titre de comte de Vertus à son mariage avec Isabelle de Valois, fille du roi Jean. Il marchait à la tête de trente chevaliers et de trente écuyers, vêtus d'habits uniformes, et montés sur de superbes palefrois, tout équipés pour la joûte et le tournoi, dont la selle et la housse brillaient d'or et de pierreries. Tel fut enfin l'éclat de cette solennité que l'exact et minutieux historien milanais, Bernardin Corio, remarque avec enthousiasme que cette noce était un véritable et magnifique triomphe.

Plaisance, cette ville aujourd'hui si déserte, si désolée, qui ne s'est point relevée de l'affreux pillage auquel la livra, en 1448, François Sforce, avait, le siècle précédent, de somptueux festins. D'abord on offrait des vins blancs et rouges et des sucreries. Chaque convive trouvait à son couvert une imitation de quelque viande, composée de sucre, d'amandes et d'autres douceurs, comme nos habiles confiseurs exécutent des jambons si ressemblants. Ensuite on servait des chapons, des poulets, des faisans, des perdrix, des lièvres,

[1] Dans un même temps, dit M. Sismondi, on avait compté que Bernabo avait trente-six enfants et dix-huit femmes enceintes de lui. *Hist. des Rép. Ital.*, chap. LII.

des sangliers, des chevreuils et d'autre gibier, selon la saison. Des tourtes, du lait caillé et sucré, et des fruits formaient le dessert. Après le lavement des mains et avant que les tables ne fussent enlevées, on offrait de nouveau du vin, des dragées et encore du vin. Dans ces prétendus siècles de misère, tout le monde buvait du vin, et l'on y était si habitué que le chroniqueur plaisantin de l'année 1348 remarque bachiquement que sans le vin il est impossible de vivre. L'été on avait à souper, de la daube (*gelatina*) de poularde, de chapon, de veau, de chevreau, et de la chair de porc et de poulet à la gelée de poisson. L'hiver : de la gelée de gibier, de chapon, de poularde, de veau et de poisson. A ces gelées on joignait du poulet, du chevreau, du veau, de l'oie, du canard, selon la saison. Aux repas de noces on ajoutait des bâtons de pâte dans lesquels il entrait du fromage, du safran, du raisin de Corinthe et autres épiceries. En carême, le dîner avec les mêmes libations avant et après, se composait de gros poissons assaisonnés de poivre, de figues et d'amandes ; d'anguilles salées, de brochets avec une sauce au vinaigre et à la moutarde ou courbouillonnés au vin cuit et avec des épices, que les Vénitiens avaient tirés de l'Orient et qui étaient un condiment très usité. Le potage au riz avait pour bouillon du lait d'amande sucré, et aussi épicé. Le dessert était des noix et des fruits[1]. Le menu de tous ces repas montre des estomacs très sains, très vigoureux, et l'abondant usage du vin, des têtes de même force.

La rentrée de Castruccio Castracani à Lucques en 1328 après ses victoires sur les Florentins, a quelque chose à la fois de capitolin, d'impérial et de grotesque. Il avait sur la tête une couronne de lauriers; quatre

[1] *Johannis de Mussis Chronicon placentinum.* MURATORI, *Rerum Ital. Scrip.* t. XVI.

chevaux blancs tiraient son char; devant lui, marchaient enchaînés, la tête et les pieds nus, les captifs de Florence et de Pistoie, parmi lesquels les commissaires florentins et leur capitaine Ramondo de Cardona avec son jeune fils attiraient tous les regards. Il était environné de ses principaux capitaines, et suivi de ses soldats qui chantaient des airs joyeux. Les fenêtres des maisons étaient tendues, les rues parées, et le peuple, tenant des branches d'olivier et jetant des fleurs, ajoutait à l'éclat du spectacle. Le *Carroccio* florentin figurait dans ce triomphe. Le *Carroccio*, cette arche sainte, ce palladium des cités du moyen-âge, est un emblême caractéristique de la magnificence religieuse et guerrière du temps. C'était un char porté sur quatre roues, et traîné par quatre paires de bœufs. Il était peint de rouge; les bœufs qui le traînaient étaient couverts jusqu'aux pieds de tapis rouges; une antenne, également peinte en rouge, s'élevait du milieu du char à une très grande hauteur. Un globe doré la surmontait; au-dessus, entre deux voiles blanches, flottait l'étendard de la commune. Plus bas encore, et vers le milieu de l'antenne, un Christ placé sur la croix, les bras étendus, semblait bénir l'armée. On tenait les conseils de guerre sur le *Carroccio;* on y serrait la caisse militaire, la pharmacie, et une partie du butin. Il ne pouvait sortir que d'après un décret public, et toujours accompagné de quelques centaines de vétérans armés de hallebardes et de lances. Une espèce de plate-forme était réservée sur le devant à quelques-uns des plus vaillants soldats destinés à le défendre; derrière, une autre plate-forme était occupée par les musiciens avec leurs trompettes. Les saints offices se célébraient sur le *Carroccio* avant qu'il sortît de la ville, et souvent un chapelain y était attaché et l'accompagnait sur le champ de bataille. La perte du *Carroccio* était considérée comme la plus grande ignominie à laquelle une cité

pût être exposée. Aussi, tout le nerf de l'armée était-il choisi pour former la garde du char sacré. Les coups décisifs se portaient autour de lui; c'était le *rem esse ad triarios* des Romains, ou l'engagement de la vieille garde. Le *Carroccio* avait été inventé par l'archevêque de Milan, Eribert, pendant la guerre des Milanais avec l'empereur Conrad-le-Salique. Ce singulier étendard compléta le système militaire des Lombards à cette époque; il fallait rendre redoutable l'infanterie des villes et relever son importance, afin de l'opposer à la cavalerie des gentilshommes. Le *Carroccio* atteignit ce but : l'infanterie, obligée de subordonner ses mouvements à ceux du char pesant, attelé de bœufs, acquit plus de poids, d'aplomb et de confiance en elle-même; la retraite dut être plus lente et se faire en meilleur ordre; la fuite, à moins d'être honteuse, devenait impossible. « Il n'est pas hors de propos de remarquer, fait observer M. de Sismondi, que les bœufs ont en Italie une allure bien plus légère et bien plus prompte qu'en France; en sorte que leur marche s'accorde mieux avec celle de l'infanterie [1]. » L'emploi de l'artillerie fut une des causes principales de l'abandon du *Carroccio*, qui n'a plus figuré que dans quelques cérémonies. On trouve dans la *Secchia rapita* de Tassoni, une peinture poétique et exacte du *Carroccio* :

« Voici le *Carroccio* qui sort de la porte tout couvert « d'or. »

Ecco il Carroccio uscir fuor della porta
Tutto coperto d'or [2].

Le *Carroccio* de Florence, conquis par Castruccio, était ignoblement attelé de buffles; sa devise était à l'envers, et le battant de sa cloche, la fameuse *martinella*, arraché; les étendards guelfes traînaient à terre,

[1] *Hist. des Rép. Ital. au moyen-âge*, chap. VI.
[2] *Cant.* V.

les capitaines ennemis étaient sans épée, et les palefreniers sans éperons. Un escadron de jeunes gens montés sur des chevaux de guerre portait les casques, les panaches et les cottes d'armes, dépouilles opimes enlevées aux vaincus.

Castruccio est comme un météore pour sa patrie. Après lui elle semble disparaître de l'histoire, et elle ne brille plus que dans la statistique par sa population, une des plus compactes, des plus industrieuses et des plus productives de la terre.

Quand le tribun romain du moyen-âge, Rienzi, que sa parole populaire avait élevé à la souveraineté, voulut recevoir l'ordre de chevalerie, les fêtes furent magnifiques. Elles se célébrèrent dans le palais du pape, à Saint-Jean-de-Latran, disposé ou plutôt bouleversé à cet effet, ainsi que les dépendances. On alla jusqu'à démolir les murs de plusieurs pièces afin d'agrandir les salles du festin. Rome entière s'était portée à Saint-Jean-de-Latran et inondait les portiques. Les habitants des villes voisines et même les filles, les femmes, les veuves et les vieillards s'y étaient rendus. Une foule de barons et de bourgeois en habits de taffetas *(zendado)*, et tenant des bannières, montaient des chevaux garnis de sonnettes et galoppaient joyeusement. D'innombrables bouffons donnaient de la trompette, ou jouaient du chalumeau, de la cornemuse et d'autres instruments. La femme de Rienzi, avec sa mère, s'avançait à pied accompagnée de respectables matrones; deux garçons bien parés portaient devant elle un superbe frein de cheval doré, et autour retentissait le bruit de nombreuses trompettes d'argent. Le tribun avait à ses côtés le vicaire du pape et un cortége considérable de nobles. Il était précédé de deux hommes, l'un tenant une épée nue levée au-dessus de la tête, l'autre sa bannière. A sa main était une baguette d'acier, et il portait une robe de soie d'une éclatante blan-

cheur, avec des franges d'or. Au crépuscule du soir, il monta à la chapelle du pape Boniface, et dit au peuple : « Apprenez que cette nuit je dois devenir chevalier; revenez demain, et vous entendrez des choses qui plairont à Dieu dans le ciel, et aux hommes sur la terre » ; paroles reçues par cette multitude avec une joie calme et recueillie. Le peuple parti, le clergé célébra l'office, et Rienzi eut la vanité de prendre le bain dans la cuve vénérée où l'on croyait alors que Constantin avait été baptisé par le pape saint Sylvestre, laquelle était d'une belle pierre de touche. Un citoyen de Rome, chevalier, messer Vico Scuotto, lui ceignit l'épée, puis il entra dans un lit superbe. Mais comme il y montait, oh! présage funeste de sa chute future, la couchette toute neuve se rompit, et le nouveau chevalier qui ne voulut point faire de bruit, et qui craignait peut-être l'effet de ce fâcheux accident sur l'opinion, dut assez mal dormir. Le lendemain matin il mit un habit d'écarlate, fourré de petit-gris, et messer Scuotto lui ceignit de nouveau l'épée et lui attacha les éperons d'or. C'est ainsi qu'il se montra aux regards des chevaliers, des bourgeois et du peuple de Rome accouru pour le contempler[1].

La chevalerie de Rienzi est rappelée avec grâce et pathétique par Pétrarque, à la fin de la patriotique canzone *Spirto gentil che quelle membra reggi* qu'il lui adressa, lorsqu'il dit à sa canzone : « Sur le mont Tarpéien tu verras, ô ma chanson, un chevalier qui honore toute l'Italie, plus occupé des autres que de lui-même. Annonce-lui qu'un homme qui ne l'a point encore vu de près, et qui n'est épris de lui que sur la renommée, dit que de ses sept collines, Rome, les yeux baignés de larmes et flétris de douleur, invoque son appui. »

[1] *Vita di Cola de Rienzo.* Bracciano, 1631.

Sopra 'l monte Tarpeo, canzon, vedrai
Un cavalier ch' Italia tutta onora,
Pensoso più d'altrui che di se stesso.
Digli: un, che non ti vide ancor da presso,
Se non come per fama uom s'innamora,
Dice, che Roma ogni ora
Con gli occhi di dolor bagnati e molli
Ti chier mercè da tutti sette i colli.

A cette époque de passions populaires, qui vit éclater à la fois la conspiration démocratique du doge vénitien Marino Faliero, les massacres de la Jacquerie de France, la grande émeute des Ciompi à Florence, l'insurrection de Guillaume-Tell, la révolte d'Arteveile en Flandre et celle de Wat Tyler et de Jack en Angleterre, le peuple faisait lui-même les chevaliers, et les Ciompi créèrent aussi chevaliers quelques-uns de leurs meneurs, parmi lesquels le cardeur de laine, Guido Bandira et un Sylvestre de Médicis.

Boccace, dans sa longue et curieuse lettre au prieur des Saints-Apôtres de Florence, a tracé un vivant tableau de la somptueuse maison d'un grand de ce siècle. Il y peint le faste insolent du grand sénéchal de Naples, Nicolas Acciajoli, favori de la reine Jeanne; la multitude de ses flatteurs et de ses parasites, les lambris dorés, les tapisseries à personnages, tirées de France, l'ivoire des compartiments, la richesse du mobilier, l'abondance de la chère, la négligence, le gaspillage des valets et l'orgueil du maître. Voici quelques-unes des allures de cet homme d'Etat. Parfois, affectant d'être accablé de travaux, il s'enfermait dans son cabinet, et faisait dire à la porte, tantôt qu'il tenait conseil, tantôt qu'il récitait l'office divin, tantôt qu'il se reposait un peu des affaires publiques, ou autres raisons semblables; tandis que, le plus souvent, il ne faisait rien du tout, ou que, sur sa chaise percée, entouré de femmes qui ne sont ni ses parentes ni ses maîtresses (c'étaient les femmes politiques du temps), il distribue

les préfectures (*le prefetture si disegnano*), donne verbalement des arrêts, ou dicte, écrit, corrige les lettres aux princes étrangers, au souverain pontife et autres alliés.

Mais c'est dans la toilette des femmes que le luxe du moyen-âge paraît excessif. Les femmes alors n'usaient pas moins abondamment de la chimie cosmétique que les dames de l'Orient ou de l'ancienne Rome, pour se peindre le visage et se blanchir la peau[1]. Dante, encore grand satirique, a violemment attaqué la parure des dames florentines, dans ces vers :

« Autrefois elles ne portaient point des chaînettes, « des colliers, des brodequins ornés et des ceintures « qui sont plus à voir que celles qui les porte. »

Non avea catenella, non corona,
Non donne contigiate, non cintura
Che fosse a veder più che la persona[2].

Il est difficile d'imaginer un ameublement plus riche, plus somptueux et de meilleur goût que celui de la Sicilienne mystifiée par le jeune marchand florentin Salabaetto, de la nouvelle de Boccace [3]. Son indécent *Corbaccio*, satire contre les femmes, montre dans le cabinet de toilette de la veuve surannée qui l'avait dédaigné, deux glaces en pied, des fioles, des cristaux et mille autres bagatelles. Sa tête, chargée de fleurs, imitait la queue du paon, étincelante d'yeux.

La toilette des dames de Plaisance, respire un luxe oriental, et conviendrait à des odalisques de Damas ou de Bagdad. Sur la tête, elles portaient de précieux joyaux, des couronnes d'or massif ou d'argent doré

[1] V. ci-dessus, à ce sujet, la colère risible du vieux florentin Ange Pandolfini contre sa femme, p. 122 et suiv.

[2] *Parad. can.* XV.

[3] *Décam. giorn.* VIII, *nov.* 10.

enchâssées de perles et de pierreries; des diadêmes à triple étage chacun de cent grosses perles; des voiles brodés de perles; et elles remplacèrent dans leurs cheveux les tresses d'or et de soie, par certains réseaux, aussi d'or et de soie, entrelacés de perles. Leurs colliers étaient formés d'énormes grains d'ambre et de corail; d'autres, en or massif, passés par dessus la robe, ressemblaient à des colliers de levrettes. Ces dames du XIV.e siècle paraissent avoir déjà quelque teinture de la mythologie; car elles avaient donné le surnom de Cypris à l'une de leurs parures les plus riches, les plus galantes, mais qui se ressentait un peu trop des mœurs de la déesse et de celles de son île [1].

Afin de prévenir la ruine des familles, les diverses villes d'Italie étaient obligées de recourir à des lois somptuaires qui ne tardaient pas à tomber en désuétude comme celles des législateurs grecs et romains, et qu'il fallait renouveler; car, ainsi que le remarque pour Florence l'historien Jean Villani, « la raison et le bon « sens des hommes demeuraient vaincus par les appétits « désordonnés des femmes. » Les économes maris florentins devaient être au supplice, car le prix des étoffes paraît fort élevé. On trouve dans un compte de partage d'une famille florentine, de l'année 1425, l'estimation d'habillements donnés à une femme, en cadeau de noces. Une robe de soie et or est évaluée à 100 florins d'or (1,250 francs); une autre de drap, soie et or, à petites fleurs, 75 florins (937 francs), dépense considérable pour le temps [2], et que ne dépas-

[1] V. la *Chronique* de Jean Musso, déjà citée.

[2] Selon l'auteur du *Voyage dans l'Italie Méridionale*, plublié en 1840, t. I, p. 264, écrivain lyonnais et juge compétent, les salaires des artistes et des ouvriers qui, aux XIII.e et XIV.e siècles, paraissent sept à huit fois moins considérables que ceux d'aujourd'hui, étaient égaux en réalité, puisqu'avec une once d'or ou d'argent, on obtenait autant d'objets bruts ou manufacturés, qu'on peut en acquérir maintenant avec sept ou huit.

seraient point aujourd'hui les femmes les plus élégantes de l'aristocratie nobiliaire et financière.

Un gros réseau de soie blanche et jaune dont les femmes florentines s'affublaient, au lieu de montrer leurs cheveux, et qui cachait aussi le visage, ayant été défendu, elles profitèrent de l'arrivée de Robert, duc de Calabre, fils de Charles d'Anjou, en 1326, pour se le faire rendre, et y employèrent l'intercession de la duchesse.

Il est vrai que la sévérité de certains édits semble les rendre à peu près inexécutables, et que ce rigorisme législatif devait être singulièrement nuisible aux arts et à l'industrie. C'est ainsi qu'un édit de Florence de l'année 1330, après avoir défendu les parures d'or, d'argent, de perles et de pierreries, va jusqu'à prohiber les ornements de verre, de soie et même de papier peint. Il est interdit d'avoir aux doigts plus de deux bagues, et de laisser les fichus décolletés au-delà d'un quart de bras [1]. Les petits garçons et les petites filles ne peuvent porter des robes bariolées de diverses couleurs. Les garnitures d'hermine ne sont permises qu'aux chevaliers et à leurs femmes. A table, on ne tolère que trois plats; vingt couverts aux noces, et cent aux réceptions des chevaliers [2]. Les réglements de Pistoie, de l'année 1332, qui confisquaient les objets prohibés, étaient toutefois moins rigoureux; car ils passaient les boutons dorés et les garnitures en petit-gris aux femmes des chevaliers, des juges, des docteurs et des médecins [3].

Le luxe se répandit de nouveau à Florence sous la tyrannie du duc d'Athènes. Il est parfois un des moyens à l'usage des despotes : un habit de cour a

1 Le *braccio* toscan est d'à peu près trois pieds.

2 J. Villani, *Storie fiorent.* lib. X, chap. 154.

3 *Ordinamenti del comune di Pistoja*, publiés par M. Ciampi, Pise, 1815.

souvent détruit ou gagné un chef de parti; « cet habit est une force, » a dit Pascal [1]. Le luxe subjugue encore les hommes qui n'ont que des yeux, et ce nombre est immense. Sous le duc d'Athènes, le costume subit une révolution importante par le passage des habits étriqués, indécents des chevaliers français de la cour du duc, qui remplacèrent les longs, les amples, les nobles vêtements nationaux. Les chroniques mentionnent déjà l'empire que la France exerçait comme aujourd'hui sur les modes. La domination espagnole produisit le même changement à Milan, où l'on vit la jeunesse, ainsi que s'en plaignait le chroniqueur Fiamma, abandonner honteusement les costumes de ses pères [2].

L'origine des livrées et des uniformes appartient à l'Italie. Ils furent imaginés d'après l'habitude de la jeune noblesse de s'habiller aux noces, ou dans d'autres cérémonies, moitié d'une couleur, moitié de l'autre.

Ainsi que l'indique leur nom dérivé de l'italien, les carrosses ont la même patrie. Ils n'étaient d'abord qu'à l'usage des femmes, et ils sont ironiquement appelés cages (*gabbie*), dans le *Reggimento delle donne*, du poète toscan François da Barberino, le condisciple de Dante aux leçons de Brunet Latin, mort à quatre-vingt-quatre ans pendant la peste décrite par Boccace.

La femme de Charles d'Anjou, l'ambitieuse Béatrix de Provence, fut probablement la première qui monta en carrosse. L'auteur anonyme d'un journal de Naples rapporte que le jour de son entrée en 1266, elle était sur une voiture couverte de velours bleu céleste brodé de lis d'or, et escortée de quatre cents hommes richement vêtus, spectacle magnifique et nouveau pour le

[1] *Pensées*, I.re partie, art. 8.
[2] *Opusculum de rebus gestis ab Azone Lucchino et Joanne Vicecomitibus*; Muratori, *Rerum Ital. Script.*, t. XII.

peuple napolitain [1]. Cette princesse n'était point indigne des honneurs de son espèce de triomphe. Tandis que Charles arrivait en Italie par mer, elle avait commandé l'armée et battu en Lombardie les Gibelins, alliés de Manfred. Les hommes dédaignèrent longtemps, et trouvèrent honteux de se servir de carrosses; les beaux anneaux de fer que l'on voit encore aux murs extérieurs de certains palais, prouvent que l'on y attachait les chevaux, tandis que les maîtres étaient en visite. La fin de la chevalerie fit tomber les préventions contre les carrosses, qui ne furent introduits en France que beaucoup plus tard. Il n'y avait à Paris, sous François I.er, que deux coches; les plus grands seigneurs et les princesses voyageaient à cheval. Depuis, les carrosses ont été fort considérés, et ils constatent la seule aristocratie réelle, positive, matérielle, restée debout dans nos jours d'égalité et de démocratie.

Mais la magnificence, mais la pompe de la religion dépassait encore le luxe des princes, des grands ou des Etats. Le sage florentin Mathieu Palmieri, dans sa *Vita Civile*, veut que les habits sacerdotaux et les ornements du culte soient de pourpres diverses, brillants d'or, de pierreries et d'une telle magnificence, qu'ils paraissent célestes et divins. Comment ne pas rappeler ici ce mémorable décret de la commune de Florence, qui ordonne la reconstruction du dôme? « La haute sagesse d'un peuple d'illustre origine exigeant qu'il procède dans ses affaires de manière que la prudence et la magnanimité de ses vues éclatent dans les ouvrages qu'il fait exécuter au-dehors, il est ordonné à Arnolphe, chef-maître de notre commune, de tracer un modèle ou dessin pour la restauration

[1] *Giornali Napolitani dall' anno* 1266, *all* 1478; MURATORI, *Rerum Ital. Script.*, t. XXI.

de *Santa-Reparata*, lequel porte l'empreinte d'une pompe et d'une magnificence telles que l'art et la puissance des hommes ne puissent rien imaginer de plus grand ou de plus beau, et cela d'après la résolution prise en conseil public et privé par les personnages les plus habiles de cette ville, de n'entreprendre pour la commune, aucun ouvrage dont l'exécution ne doive répondre à des sentiments d'autant plus grands et plus généreux, qu'ils sont le résultat des délibérations d'une réunion de citoyens dont les intentions ne forment en cela qu'une seule et même volonté. »

Atteso che la somma prudenza di un popolo grande, sia di procedere negli affari suoi di modo che dalle operazioni esteriori si riconosca non meno il savio, che magnanimo suo operare; si ordina ad Arnolfo capo maestro del nostro comune, che faccia il modello o disegno della rinnovazione di Santa-Reparata, con quella più alta e sontuosa magnificenza, che inventar non si possa, nè maggiore, nè più bella dall' industria e poter degli uomini; secondochè da più savi di questa città è stato detto e consigliato in pubblica e privata adunanza, non doversi intraprendere le cose del comune, se il concetto non è, di farle corrispondenti ad un cuore, che vien fatto grandissimo, perchè composto dell'animo di più cittadini uniti insieme in un sol volere.

Un sénatus-consulte de l'ancienne Rome ne serait pas plus noble que ce décret florentin du XIII.[e] siècle, regardé encore aujourd'hui comme un modèle de l'italien le plus pur, et qui est à la fois un monument de langage et de dignité.

VIII.

LES COURSES OU LE PALIO DE SIENNE[1].

Sienne, à laquelle les voyageurs ont souvent le tort de n'accorder que quelques heures et où j'eus le bonheur de passer quelques semaines, est un des points de l'Italie qu'il serait le plus doux d'habiter. L'air est frais, salubre; l'art admirable, et le peuple gai, spirituel, honnête. Sur la porte Camullia se lit l'inscription : *Cor magis tibi Sena pandit* (Sienne t'ouvre encore plus son cœur que sa porte). Jeu de mots fait, dit-on, pour un grand-duc, mais qui depuis longtemps ne s'adresse plus qu'au voyageur, et que l'affectueuse hospitalité siennoise justifie. Le dialecte siennois a plus d'un rapport avec le français; le savant médecin et lettré du XIII.e siècle, Aldobrandino de Sienne, comme Brunet Latin, auteur du *Tesoro*, et d'autres s'étaient servi de notre langue. Cette supériorité, cette universalité du français est très antérieure, comme on voit, à nos chefs-d'œuvre littéraires et à l'ascendant momentané de nos armes. On en est tout bonnement redevable au commerce alors très actif entre la France et l'Italie, particulièrement avec la Toscane. C'est à ce commerce que Paris, où le père de Boccace était venu trafiquer, doit l'honneur singulier d'avoir produit le créateur et le premier écrivain de la prose italienne. Plus d'un siècle auparavant, saint François, fils de marchand et chargé de sa correspondance française, dut à sa facilité de parler le français, son nom populaire, son nom de saint. Les ames pieuses et souf-

[1] V. ci-dessus, p. 164.

frantes ont gardé la mémoire de ces deux vers touchants, par la naïve confiance qu'ils expriment :

A cause des biens que j'attends,
Les travaux me sont passe-temps.

Saint François peut aussi être considéré comme un des plus anciens poètes italiens, et d'habiles critiques, Tiraboschi et Perticari citent avec estime son *Hymne au Soleil*. La bonne grâce siennoise dut aussi se rapprocher jadis de la politesse française, lorsqu'il y avait une politesse française.

Alfieri ne préférait aucune ville d'Italie à Sienne. « Il me semble que Fonte-Branda me désaltère mieux que l'eau de toute autre ville d'Italie. »

Fonte Branda mi trae meglio la sete
Parmi che ogni acqua di città latina[1].

Et cet âpre ennemi des grands et ensuite des petits, y avait trouvé un ami dans le marchand de soie Gori Gandellini : « Ah! reviens souvent dans mes songes, ô toi, le seul vrai ami que j'aie jamais eu au monde. »

Deh! torna spesso entro a miei sogni, o solo
Vero amico ch' io avessi al mondo mai[2].

J'assistai le jour de l'Assomption de 1834, à la curieuse fête du *Palio* de Sienne, peu décrite, peu connue des étrangers parce qu'elle ne se passe point dans la saison convenue des voyages d'Italie. Le lieu de cette course de chevaux, dont le prix est disputé entre les divers quartiers *(contrade)* de la ville, qui ont à peu près conservé leurs anciens noms et leurs anciennes limites, est la place *del Campo*, belle construction for-

1 *Son.* CXI et CXII.
2 *Son.* CXCIII.

mée de terres rapportées et soutenues par de fortes murailles, qui a la forme d'une coquille, véritable grande place de république et de démocratie, avec sa tribune, et à laquelle onze rues aboutissent. Dante l'a citée :

« Lorsqu'au temps, dit-il, le plus glorieux de sa vie, il s'agenouilla volontairement dans la place de Sienne après avoir déposé toute honte. »

Quando vivea più glorioso, disse,
Liberamente nel Campo di Siena
Ogni vergogna deposta, s'affisse[1].

Elle s'était d'abord appelée *della Signoria,* mais Dante lui ayant donné son nouveau nom, le titre officiel disparut devant la qualification du poète. Malgré tout leur génie, nos poètes auraient bien de la peine à trouver enfin un nom et à le rendre populaire, à cette autre espèce de champ large, pavé, borné, bituminé, appelé d'abord du nom de son royal et triste créateur, qui prit ensuite le nom juste et sanglant de place de la Révolution, et qui a reçu depuis le nom moral de la Concorde.

Une des nombreuses maisons de Pétrarque était située près de Milan, dans une vallée profonde qui avait alors le nom peu attrayant de l'*Inferno,* dont il fit assez fastueusement *Linterno*, en mémoire de Scipion, héros de son ennuyeux poème de l'*Africa.* Un pareil privilége n'appartient à la littérature qu'aux époques primitives, et peut-être qu'en Italie. Hamilton n'a pu changer le nom du géant Moulineau en celui de Pontalie : cette rive de la Seine, en dépit de la comtesse de Grammont, conserve encore le nom de l'ingénieux et méthodique possesseur du *Bélier.* Je doute que, malgré toute la puissance qu'il exerça sur l'opinion, il

[1] *Purgat. can.* XI.

eût été facile à M. de Chateaubriand de donner à son *Val-de-Loup*, un des noms harmonieux des *Martyrs* ou d'*Atala*. Les hommes de lettres de la renaissance, Pétrarque, Dante, Boccace, comme les philosophes, les orateurs et les poètes de l'antiquité, connus du peuple, des artisans, avec lesquels ils se mêlaient et s'entretenaient sur la place ou dans leurs ateliers, avaient une influence bien plus forte, bien plus directe que celle des écrivains de cour, de salon et d'académie.

La place *del Campo*, bordée de gradins, les fenêtres tendues de soieries, était couverte de peuple portant la cocarde de sa *contrada* sur de larges et légers chapeaux de paille. Cette multitude était répartie également sur toute la surface de la place, car telle est sa disposition géométrique qu'on y voit de tous les points, et que les spectateurs, qui le savent, restent paisiblement où ils sont au lieu de se jeter comme partout ailleurs aux premiers rangs.

Un pompeux *corso* formé d'une double file de carrosses commença la fête. Le luxe des équipages et des livrées rappelait cette vanité siennoise que Dante avait énergiquement osé comparer à la vanité française:

« Et je dis au poète : Fut-il jamais nation si vaine que la siennoise? Non certes, pas même la nation française. »

Ed io dissi al poeta : or fu giammai
Gente sì vana come la sanese?
Certo non la francesca sì d'assai [1].

Les livrées grises des voitures de la cour, simples calèches à deux chevaux dans lesquelles se trouvait le grand-duc et sa famille, semblaient ternes au milieu de tant d'éclat. Au lieu des cris ordinaires, le peuple battit des mains au passage de cette famille respectée.

[1] *Inf. can.* XXIX.

Un coup tiré d'un petit mortier placé près du *palazzo pubblico* annonça la fin du *corso* et l'ouverture de la procession des bannières. Le coup du mortier avait fait partir des toits du palais, une nuée de pigeons dont le vol n'aurait pas été observé autrefois à Rome avec plus d'attention. Les Siennois, qui prétendent descendre de deux fils de Rémus, persécutés par leur terrible oncle, et qui ont pour armes la louve, sont dignes en cela des anciens Romains; ils croient que la *contrada* vers laquelle les pigeons se dirigent, doit remporter la victoire. Cette fois même l'augure se trouva exact, car ils s'étaient envolés vers le *Nicchio* (coquille), qui remporta le prix. La procession des bannières s'ouvrit par dix tambours vêtus à l'espagnole, mais chacun de la couleur d'une des dix-sept *contrade* qui divisent Sienne, comme à l'époque de la Seigneurie. Venaient ensuite les bannières, larges et brillants étendards que les hommes qui les portaient faisaient flotter et manœuvrer avec beaucoup d'adresse. Le drapeau tricolore, auquel on avait eu la timidité de faire quelques variantes, était l'antique bannière de la *Pantera*. Un char portait les bannières des *contrade* qui ne concouraient point, car l'espace ne permet d'admettre que dix coureurs. La marche se terminait par les capitaines des *contrade*, magistrats encore élus directement chaque année par le peuple comme au temps de la liberté. Ils étaient aussi vêtus à l'espagnole, costume qui avait été choisi l'année précédente, parce que l'on avait alors imaginé de représenter sur un char l'entrevue de la princesse Eléonore de Portugal et de l'empereur Frédéric III, à la porte Camullia, allusion un peu forcée au mariage récent du grand-duc, et dont l'exécution parut assez ridicule, puisque l'Eléonore était un homme. On n'avait pu encore faire figurer dans cette sorte de mascarade l'aimable pape siennois Pie II (Æneas Silvius Piccolomini) grand lettré, voyageur, conteur, moraliste qui

avait conduit l'épousée ainsi que le brillant cortége d'honneur de quatre cents dames siennoises.

Les chevaux caparaçonnés des couleurs de leur *contrada* firent ensuite le tour de la place, conduits par les jockeys (*fantini*) qui devaient les monter. Alors commença dans tous les rangs une émotion difficile à décrire : il n'y avait pas parmi toute cette foule une femme, un enfant qui ne palpitât à la vue du cheval chargé du destin et de l'honneur de sa chère *contrada*, et je ne sais quel certain passe-droit ayant failli avoir lieu lors de l'alignement des chevaux, des cris *in dietro* (en arrière) partis de tous côtés, contraignirent les juges à recommencer. Mais quand les chevaux s'élancèrent et firent trois fois le tour de la place, toutes les vieilles passions italiennes semblèrent se rallumer et frémir comme aux jours les plus orageux de la République : on eût dit que les fresques du moyen-âge peintes par les anciens maîtres siennois sur les murs du palais, s'étaient animées et précipitées sur la place publique. Le monde des balcons mêmes ne put résister à l'entraînement général; j'ai vu de grandes et belles dames devenir peuple en ce moment, et je ne puis oublier les transports d'un de mes voisins, grave religieux et savant professeur de physique à l'Université. Certes, il y a un prodigieux ressort chez une nation douée de telles impressions, et il ne s'agirait que de les diriger.

Le coureur de la *Selva*, quoique suivi de très près, avait, pendant presque deux tours, obtenu l'avantage, lorsqu'il fut dépassé par un des chevaux dont le cavalier était tombé et resté à terre, accident assez commun à cause de la descente à l'angle de la place, voisin de l'église Saint-Martin. Le cheval indépendant, victorieux, et que son cavalier avait eu défense de remonter, fut alors pressé, caressé, baisé par les gens de la *contrada del Nicchio* qu'il avait fait triompher. Cette troupe radieuse se rendit d'abord, selon l'usage, à

l'église de Santa-Maria-di-Provenzano, afin de remercier la Vierge, singulièrement vénérée à Sienne, et sous la protection de laquelle la ville s'est mise après la sanglante victoire gagnée sur les Florentins à Monteaperti [1]. La prière, ardente, fut pieuse et recueillie; mais il n'en fut pas ainsi lorsque cette même troupe, arrivée à Saint-Gaétan, l'oratoire de sa propre *contrada*, afin d'y déposer le *Palio*, étendard de soie blanche sur lequel était brodée une Assomption, fit entrer le cheval dans l'oratoire. Le clergé ne s'y trouvant point, une femme assez jeune et belle parla, et dit qu'il n'était point besoin de prêtre; les cierges furent allumés et l'on entonna le *Te Deum*, dont chaque verset fut accompagné des cris : *Viva il Nicchio.*

Nos philosophes parisiens [2] trouveront peut-être quelque inconséquence à la dévotion de ces Siennois, religieux dans une église, et presque scandaleux dans une autre; mais ils ne se doutent point de ce qu'est là l'*oratorio d'una nobil contrada*, comme on l'appelle. Ce temple est regardé dès l'enfance par l'homme de la *contrada*, comme un abrégé de la patrie; il lui a confié ses douleurs, ses plaisirs, ses espérances; il l'a décoré, paré, afin qu'il surpassât en éclat les oratoires des autres *contrade;* cet oratoire est le lieu d'élection de ses capitaines; il célèbre à grands frais la fête du patron, et peu de jours auparavant, à la dernière Saint-Gaétan,

[1] V. l'ouvrage du savant et satirique écrivain siennois Jérôme Gigli, l'éditeur des *Œuvres de Sainte-Catherine. La Città diletta di Maria, ovvero notizie istoriche sull' antica denominazione che ha Siena di città della Vergine.* Rome, 1716, in-4.°, avec fig.

[2] Interpellé sur ce que j'entendais par un philosophe parisien, j'ai risqué la définition suivante : le philosophe parisien est un honnête et opulent bourgeois, mené par son journal, voltairien sans esprit et n'ayant pas lu Voltaire, napoléoniste partisan de la paix et utilitaire, qui dédaigne les préjugés et réfute en un quart-d'heure de raisonnement Bossuet, Pascal et Newton. Du reste, assez bonhomme, excepté pour les gens avec lesquels il fait des affaires; tolérant la piété de sa femme et les maîtresses de ses fils, et valant au fond mille fois mieux que ses opinions.

un ballon avait été lancé de son oratoire, brillante chapelle dorée et couverte de peintures. Quelques chambres attenantes à l'édifice servent à l'habitant de la *contrada* de cercle où il traite de ses affaires; il s'y regarde donc à peu près comme chez lui, et il n'est point surprenant qu'il en use aussi familièrement.

A la sortie de l'oratoire Saint-Gaétan, le cheval fut ramené à l'écurie; il paraissait impatienté de tous ces honneurs, et au milieu de l'oratoire il avait failli donner quelques ruades. Une litière de paille fine et choisie lui avait été préparée; elle était tellement haute qu'il dut avoir de la peine à y monter, et l'on y avait prodigué le pain et le vin. Les chants, les cris, les sauts et les feux de joie durèrent toute la nuit dans la *contrada del Nicchio.*

La course du *Palio* de Sienne comme course, est assurément quelque chose de très médiocre. Il n'y a là aucun de nos chevaux d'illustre race, de pur-sang ou même de demi-sang; les chevaux sont des espèces de rosses sauvages prises dans les Maremmes; les jockeys, des gamins que l'on ne songe pas du tout à peser, et l'un d'eux et le plus habile, le coureur de la *Selva*, qui avait eu l'avantage aux répétitions des jours précédents et avait failli l'emporter le jour décisif, le fameux, le populaire *Gobbo*, était bossu, comme l'indique ce surnom. De meilleurs chevaux ne conviendraient pas d'ailleurs à cet espace qui n'est point immense, et l'on rapporte qu'Alfieri ayant voulu y lancer quelques-uns de ses superbes coursiers, ils s'y tirèrent fort mal d'affaire.

Le *Palio*, jusqu'à l'année 1650, ne se composait que de dix-huit à vingt buffles dont la course pesante excitait peut-être des émotions non moins vives. Car ce qui fait de cette course un admirable spectacle, c'est, si l'on peut le dire, le côté moral. Nos courses de chevaux d'Angleterre ou de France ne sont qu'un passe-

temps frivole de la vanité, qui n'intéresse guère que les riches parieurs, ou qu'une prime utile accordée par le prince et l'Etat pour l'amélioration des races; le *Palio* italien est bien plus noble. C'est une lice d'honneur où toute une ville palpite d'espérance, de crainte ou de joie. Les fêtes du *Palio* se rattachent encore à des solennités religieuses ou nationales. Plusieurs ont été fondées pour célébrer la cessation de pestes, l'expulsion de quelques tyrans ou le retour de citoyens exilés. Tels furent le *Palio* qui eut lieu long-temps à Sienne le vingt-six novembre, en commémoration du renversement du pouvoir des Douze, que le peuple s'attribua ce jour-là en 1403, et les jeux institués en 1482, pour le retour des citoyens *riformatori.*

Le *Palio* de Sienne, le premier des *Palio*, semble vraiment inimitable. Les Florentins ont depuis quelques années tenté vainement de le singer à leur promenade des Cascines. Il ne suffit point pour une telle fête d'un beau terrain bien sablé avec une estrade de planches peintes pour les autorités, de la force armée pour aligner les curieux ou même de riches prix institués par un jockeys-club; il faut des mœurs, des passions, des souvenirs, de la poésie, de l'enthousiasme, et cet amphithéâtre unique de la place de Sienne.

IX.

MEGOLLO LERCARO. — ANCIENNE PUISSANCE DU COMMERCE ITALIEN.

Si de nos jours le commerce et l'industrie dominent véritablement les couronnes par le poids de leurs capitaux; s'ils peuvent influer sur la guerre ou la paix, les individus sont bien loin d'atteindre à la force directe et à la puissance maritime et militaire des marchands du moyen-âge. L'exemple du génois Dominique Lercaro, dit Megollo, suffit à le prouver [1]. Ce marchand, admis à la cour de Trébisonde, y reçut un soufflet de la main d'un jeune page favori de l'empereur, avec lequel il jouait aux échecs. N'ayant pu obtenir la réparation solennelle qu'il exigeait, il revint à Gênes, arma en peu de jours deux galères. Arrivé dans les parages de Trébisonde, il combattit et prit les navires de la nation à laquelle il avait déclaré la guerre; il opéra de fréquents et désastreux débarquements, et pénétra même jusque dans l'intérieur. Il fit de nombreux prisonniers qu'il renvoyait après leur avoir coupé le nez et les oreilles, comme pour témoigner de l'injustice de leur souverain. Celui-ci résolut enfin d'en-

[1] L'action de Megollo est rapportée à l'année 1380, par Augustin Giustiniani, dans ses *Annali di Genova;* et par Hubert Foglietta, dans son *Historia Genuensium* et ses *Clarorum Ligurum Elogia,* mais elle est donnée comme de 1314, par Federico Federici, l'auteur du traité intitulé *Scrutinio della Nobiltà Ligustica.*

voyer quatre galères contre Megollo ; mais après un combat de quelques heures, elles furent prises ainsi que tout l'équipage. Déjà les soldats génois se préparaient à ensanglanter le visage de leurs captifs, quand un vieillard vint implorer la pitié de Megollo et offrir sa propre vie pour épargner à ses deux fils la honte d'une telle mutilation. Sa prière fut accueillie ; la clémence du vainqueur s'étendit même aux autres prisonniers ; mais il dit au vieillard : « Va trouver ton maître, et rapporte-lui ce large vase rempli des oreilles et des nez de ses sujets, et qu'il sache que je ne discontinuerai mes attaques, que lorsqu'il m'aura remis le misérable qui a osé m'insulter. » L'empereur, obligé de se soumettre, livra son page. Megollo lançant à ce dernier un regard plutôt de mépris que de colère, lui dit : « Garde cette vie que je ne pourrais t'ôter sans m'avilir ; retourne vers ton prince, car ma propre injure a obtenu une satisfaction suffisante. Mais je dois songer à l'honneur et aux avantages de mon pays. J'exige qu'on bâtisse à Trébisonde un vaste magasin pour les marchandises, avec des logements pour ceux de ma nation. Qu'elle jouisse de franchises et de priviléges, et que sur la porte du magasin soit sculptée l'histoire de ce fait, afin que la postérité apprenne comment les Génois savent venger leur honneur outragé. » M. Libri, qui, dans sa belle histoire des *Sciences Mathématiques en Italie*, dont l'inimitié contre le christianisme est l'unique tache, a rappelé en quelques mots le trait de Megollo, et il y trouve un noble exemple de générosité et de modération. Megollo fut magnanime envers le jeune page ; mais, certes, il ne dut paraître ni magnanime, ni sur-tout modéré, à la multitude des malheureux et innocents captifs pris en combattant, ou enlevés de leurs demeures, dont ce flibustier du moyen-âge avait coupé le nez et les oreilles ; et il n'y avait ni utilité, ni justice dans ces barbares représailles.

X.

CALENDARIO, ARCHITECTE ET SCULPTEUR VÉNITIEN.

Le palais ducal de Venise, par son architecture, par son aspect sévère et sombre, représente assez bien l'ancien gouvernement de cette république : son origine même est formidable. Le doge qui le commença, le fameux Marino Faliero, eut la tête tranchée comme conspirateur, et l'architecte Philippe Calendario, son complice, fut pendu.

Lord Byron a introduit un Philippe Calendario dans son *Marino Faliero.* Ce n'est qu'un marin pris à la chronique de Sanuto; un tel personnage, grossier, violent, qui crache à Bertrand lorsqu'on l'emmène, n'a aucun rapport avec le grand sculpteur et architecte. Je regrette que M. Casimir Delavigne, qui a tant perfectionné, tant animé l'œuvre languissante du poète anglais, ait omis de peindre ce Michel-Ange du moyen-âge, qui jeta sur le sol mouvant de Venise, les fondations du palais ducal, éleva la partie inférieure dont la solidité semble encore aujourd'hui un prodige, et sculpta les chapiteaux des colonnes du premier ordre de la façade, ornés de feuillage, de figures et de symboles, chefs-d'œuvre primitifs, d'un goût à la fois si hardi, si pur. La démocratie d'artiste de Calendario, généreuse, enthousiaste, eût offert un nouveau contraste avec la démocratie envieuse, sanglante, vénale du gondolier ou du condottiere et l'ardeur de vengeance d'Israël et de Faliero [1]. La qualité de pendu de Calen-

[1] Le nom du conspirateur, chef de l'arsenal, était *Bernaccio Isarelo :* sa transformation en Israël, donne au personnage une apparence juive assez opposée à la vérité historique; car un homme de cette nation n'eût jamais à Venise obtenu un tel commandement.

dario qui, dans une tragédie classique, eût peut-être été un motif d'exclusion, n'était point un obstacle avec les libertés de la scène nouvelle et de la tragédie de *Faliero*; et d'ailleurs les héros du chef-d'œuvre d'Alfieri, les Pazzi, n'ont pas fait une plus noble fin.

Les anachronismes sont assurément de bien légères fautes en poésie, et sur-tout au théâtre : la tragédie de *Faliero* fait trancher la tête à ce doge, comme dans la pièce de Byron, qui a la prétention d'être historique (*an historical tragedy*), en haut de l'*Escalier des Géants*, construit à la fin du XV.ᵉ siècle, tandis que la mort de Faliero est de 1355. La statue mise sur la place de Saint-Jean et Paul ne peut être celle de Colleoni, postérieure de plus d'un siècle à la conspiration de Faliero. On doit aussi regretter que M. Delavigne se soit écarté de l'histoire dans le caractère du complice qui révèle la conspiration. Venise possédait une vieille et admirable institution digne d'être peinte par un poète aussi habile et aussi vrai : c'était ce patronage qui commençait à la naissance de l'enfant que le patricien tenait sur les fonts de baptême, et qui le liait pour toujours; il devenait par-là *compare di san Zuane* (compère de saint Jean), et ceux qui avaient obtenu cette faveur prenaient le titre de ses *creature* ou *amorevoli*. Une telle institution, dit l'ingénieux auteur des *Fêtes Vénitiennes*, M.ᵐᵉ Justine-Renier Michiel, qui les a décrites en italien et en français, était au-dessus des Amants de la Grèce, ou des Frères d'armes de la chevalerie qu'elle avait précédés, puisque ses effets étaient constants, tandis que les devoirs des autres ne les obligeaient point au-delà de la phalange ou des combats. Bertrand Bergamaso le révélateur était *amorevole* du patricien Leoni; peint dans toute la vérité historique, il eût probablement été plus dramatique que le frère de lait qui l'a remplacé, rôle malheureux, espèce de *Pauvre Diable* dévot et de circonstance.

XI.

DU DIALECTE VÉNITIEN.

Le dialecte vénitien est le plus doux, le plus gracieux de l'Italie. S'il ne se pique pas, comme le napolitain, de remonter à l'antiquité, s'il n'est empreint que du grec et des idiomes de l'Orient moderne, s'il est moins éclatant, moins fécond [1], il ne laisse pas d'avoir obtenu d'illustres suffrages, puisqu'il fut loué par Apostolo-Zeno, Bettinelli et Cesarotti. On ne peut citer comme monument de langage l'hymne d'hymen de l'Adriatique, lors de son mariage avec les nouveaux doges, vieille chanson qui avait fini par n'être plus entendue de personne, mais dont les sons bizarres étaient religieusement conservés. La première trace de ce dialecte est l'inscription du XII.ᵉ siècle, donnée aussi comme la plus ancienne en langue vulgaire de l'Italie, qui se lit encore au bas de la façade de l'église Saint-Marc, vis-à-vis du palais ducal. Elle contient cette utile sentence de morale pratique que l'on ne pouvait trop exposer aux regards des passants :

« L'homme, avant de faire et de dire, doit songer à ce qui peut lui en arriver. »

'Lom po far e die in pensar
E vega quelo che li po inchontrar.

L'opinion des critiques veut que Marc Paul ait dicté

[1] Les poésies en dialecte vénitien, imprimées à Venise en 1817, forment 14 volumes; elles ont été dédiées par le judicieux éditeur Barthélemy Gamba, à un anglais instruit, M. Davenport, très versé dans la littérature et les divers dialectes de l'Italie, et auteur même de nouvelles et de poésies italiennes écrites en style bernesque. V. le chap. suivant sur le dialecte napolitain.

en vénitien, le fameux *Milion*, relation de ses lointains voyages, que les découvertes modernes rendent chaque jour plus véridique. Bien qu'au XVI.ᵉ siècle, ce dialecte compte déjà diverses productions en prose et en vers, Alexandre Caravia obtint seul quelque célébrité par son singulier poème du *Devidoir bizarre (il Naspo bizzarro)*. On remarque à la même époque la traduction des *Assises*, *us et coutumes* du royaume de Jérusalem, faite par ordre de la Seigneurie, pour les sujets vénitiens de l'île de Chypre, où les *Assises* avaient été maintenues après l'abdication forcée de la reine Cornaro, et imprimée en 1535 par Aurélio Pincio, édition très rare, ignorée même de Muratori. Alors parurent en vénitien plusieurs chants de l'Arioste. *La Guerre des Nicolotti et des Castellani (la Guerra de' Nicolotti e de' Castellani)*, de l'année 1521, est remarquable comme peinture des vieilles et très curieuses mœurs vénitiennes. A la fin de ce siècle, André Calmo dut sa renommée à des églogues maritimes, dans le goût de celles de Sannazar. Le peuple joyeux et naïf de Venise et de Naples, n'a point partagé les préventions du « Normand Fontenelle, au milieu de Paris, » qui blâme ce nouveau choix de personnages comme inférieurs aux anciens bergers « en possession de l'églogue »[1]. L'archevêque de Corfou, Maffeo Veniero, l'auteur de la tragédie d'*Idalba*, citée par Tiraboschi comme une des meilleures pièces du théâtre italien du XVI.ᵉ siècle, et d'une belle *canzone* en l'honneur de saint François, eût encore mérité la palme du dialecte vénitien, par sa populaire *Strazzoza* (la Déguenillée), s'il eût vécu davantage. Cette célèbre chanson décrit avec poésie et sentiment la maison d'une amante pauvre et les félicités qu'elle y trouve. Elle se compose de dix strophes et d'une conclusion à la manière de Pétrarque. Voici une de ces strophes :

[1] V. *le Discours sur la nature de l'Eglogue.*

« Qui est chez moi est tout à la fois dans la chambre, « dans la salle et dans le magasin ; nous avons au- « dessous de l'escalier, un lit où, dans les bras de « mon unique bien, je passe des nuits pleines de dou- « ceur, quoique la pluie et le vent viennent parfois « rafraîchir notre amour. O nuits sereines et chéries ! « cher lieu amoureux ! beauté céleste sous une pauvre « robe! Que l'amant d'une noire africaine la mette dans « un lit pompeux, où son visage d'ogresse aura le même « effet qu'une pie malpropre dans une belle cage. »

In casa chi xe in camera, xe in sala,
Chi è in sala è in magazen.
Ghè nome un leto in t'una soto scala
Dove in brazzo al mio ben,
Passo le note de dolcezza piene;
Seben la piova e el vento
Ne vien talvolta drento
A rinfrescar l'amor su per le rene.
Note care e serene!
Caro liogo amoroso!
Beltà celeste in povera schiavina!
Toga un leto pomposo
Chi a drento una Gabrina
Che fa in lu quel efeto un viso d'orca
Che in bela cheba una gazolta sporca.

Les lettres de Vincent Belando dit Cataldo (*Lettere facete e chiribizzose*, in-12), parurent à Paris, en 1588, chez l'Angelier. Elles furent dédiées au fameux traitant italien, Sébastien Zamet, créature de Catherine de Médicis, sur les gains duquel, cette même année, Henri III assignait à son mignon d'Epernon la somme de 300,000 écus. Cette publication fort peu honorable, puisque l'obscénité n'y est point rachetée par l'esprit, annonce toujours une certaine extension du dialecte vénitien.

Au XVII.ᵉ siècle il produit le curieux traité didactique du peintre, poète et graveur, Marc Boschini,

intitulé *la Carte de la navigation pittoresque* (*la Carta del navigar pittoresco*, Venise, 1658, in-4.°). Ce traité en quatrains rimés a la forme du dialogue. Les interlocuteurs sont un sénateur *dilettante*, et un peintre de profession, où l'auteur annonce, en style figuré, que le vaisseau de Venise est conduit dans la haute mer de la peinture, à la honte de ceux qui n'entendent rien à la boussole, juste allégorie au déclin de l'école vénitienne pendant le XVII.e siècle. Le genre satirique inspire alors plus heureusement les poètes : les noms de l'avocat Jean-François Businello et sur-tout du père Caccia, sont restés. La satire de ce dernier sur l'Hypocrisie démasquée (*L'Ipocrisia smascherata*), se distingue par la vigueur du pinceau.

Le dialecte vénitien fut très perfectionné dans le XVIII.e siècle et de nos jours. On distingue les gracieuses chansons d'Antoine Lamberti, l'Anacréon de Venise, et ses piquants apologues. Son poème des *Saisons* (*Stagioni campestri e cittadine*) traite aussi des saisons à la ville, au lieu de décrire uniquement et uniformément les saisons de la campagne, comme Thompson, Saint-Lambert et Roucher. Le docteur Mazzola, par ses *Cheveux de Nina* (*Cavei de Nina*), rivalise avec le poète romain du XV.e siècle, Juste de Conti, imitateur de Pétrarque, qui a tant célébré la main de sa maîtresse, que le recueil de ses sonnets et *canzoni* porte pour titre *La belle Main* (*La bella Mano*). Le Dithyrambe du docteur Posto, sur le vin de Frioul (*Vin friulano*) a le feu du beau Dithyrambe du *Bacchus en Toscane*, de Redi. Les apologues de François Gritti, par leur moralité naïve et profonde, lui ont mérité le surnom de La Fontaine vénitien; la fable de la *Bride d'or* (*Briglia d'oro*) a tout l'éclat du sujet. Les comédies de Goldoni, en dialecte vénitien, ne sont ni les moins vraies, ni les moins vives, ni les moins gaies; elles offrent, si on

peut le dire, une correction qui manque à ses pièces italiennes ; ses nombreuses poésies lyriques ne le cèdent point, pour la verve et l'entrain, aux comédies.

Un poète admirable de grâce, de force, d'originalité, Pierre Buratti, mort le 20 octobre 1832, âgé d'un peu moins de soixante ans, auteur de plus de soixante-dix mille vers et d'une traduction de la satire de Juvénal contre les femmes en dialecte vénitien, fut le Béranger de Venise. Sa diction n'est pas toutefois très pure ; né à Bologne, il lui manquait la première éducation des lagunes. Cet ingénu passage d'une de ses lettres, rapporté par son biographe, M. Paravia, explique le genre qu'il avait choisi : « Etranger à ce qu'on « appelle la belle société, à cause de l'ennui mortel « qui toujours l'accompagne, je vivais avec gens qui « n'admettaient les vers que parmi les bouteilles, et « les voulaient assaisonnés d'un sel proportionné à « leur palais usé. Il fallait donc de toute nécessité « renforcer la dose pour être goûté. Voilà le vrai mo- « tif qui m'a fait préférer ce genre à un autre, plus en « rapport avec la trempe de mon esprit très suscep- « tible, par intervalles, des plus douces émotions. Si « vous me demandiez l'explication de ce phénomène, « je ne saurais l'attribuer qu'à la faiblesse infinie de « mon caractère qui, dans la jeunesse, prenait les ha- « bitudes de ceux dont j'étais entouré. » L'effet de quelques pièces de Buratti s'accroît encore par la musique qu'y a mise M. Perucchini, élève de Mozart, et dont les airs si naturels, si expressifs, si gracieux, accompagnent aussi plusieurs des charmantes chansons de Lamberti.

J'ai souvent eu le plaisir d'entendre parler le dialecte vénitien à la vieille et très aimable comtesse Benzoni, morte en 1839, qui fut l'héroïne de la jolie barcarolle *La biondina in gondoletta*, femme d'un esprit à la fois si gai, si naïf, si piquant, et que l'on

pourrait surnommer la dernière Vénitienne. C'est elle qui, avec la familiarité de ce dialecte, disait ses vérités à lord Byron enchanté de les apprendre, et qui, peut-être, ne les a apprises que dans ce burlesque langage.

Le dialecte vénitien s'est approprié avec succès, par la traduction, les deux premiers chefs-d'œuvre de l'épopée ancienne et moderne. L'Iliade traduite par l'abbé François Boaretti, porte le titre singulier d'*Homère en Lombardie (Omero in Lombardia)*, et c'est sous celui du *Tasse en barcarolle* (*Tasso alla barcarola*) qu'apparut la traduction de la Jérusalem délivrée par Thomas Mondini, chantée jadis par les gondoliers au temps de la prospérité et des joies évanouies de la ville. Les poésies macaroniques de Merlin Cocaie, l'élégant et le bizarre compatriote de Virgile, enterré sur le territoire de Venise[1], ont obtenu le même honneur; mais la traduction de Ludovico Pipperi est restée inédite. Les sales et burlesques aventures de *Bertoldo, Bertoldino e Cacasenno*, écrites par divers Bolonais, ont été mises en vénitien, et parurent dans la seconde moitié du dernier siècle. M. Jean-Baptiste Bada, par son *Scaramuzza*, a donné à ce dialecte un poème héroï-comique estimé. Les pièces de théâtre et les compositions érotiques ou trop libres, ne manquent pas, et le Vénitien Baffo, qui a trop excellé dans ce dernier genre, a laissé beaucoup d'œuvres inédites, sans parler de celles qui ont été imprimées et répandues furtivement.

Le dialecte vénitien a deux glossaires. Le plus ancien, de Gaspard Patriarchi, écrivain du dernier siècle, parut à Padoue en 1775. Celui de Boerio fut imprimé à Venise en 1829. Plus abondant que le premier, il lui cède pour l'ordre, la critique et le goût; mais sa compilation, quoique indigeste, atteste toujours la richesse de l'idiome populaire de Venise.

[1] V. les *Voyages*, liv. V, chap. 26, et liv. IX, chap. 18.

XII.

DU DIALECTE NAPOLITAIN.

Le dialecte napolitain, gai, facétieux, satirique, varié, abondant en burlesques équivoques, est encore éclatant, redoublé [1], musical. L'ingénieux et partial Galiani lui appliquait ce qu'Horace avait dit de ses ancêtres :

> *Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo*
> *Musa loqui.*

Dante, dans son traité *Del volgare eloquio*, parle du dialecte napolitain, qu'il a désigné, comme il le fut depuis, sous le nom de *pugliese* (langue de la Pouille). Il en cite même quelques vers, preuve de l'ancien et primitif caractère poétique qu'il n'a jamais perdu. Boccace s'est amusé à écrire dans ce dialecte à François de Messer Alexandre de'Bardi, son compatriote, marchand établi à Gaëte. Il suppose dans sa lettre de 1349, qu'un Napolitain raconte à son frère l'accouchement d'une femme de leurs amies, le baptême du nouveau-né et les fêtes domestiques célébrées par la famille. Ce dialecte napolitain du XIII.e et du XIV.e siècles, est encore aujourd'hui très intelligible, et il s'est merveilleusement conservé presque intact. Le grand roi Alphonse d'Aragon ordonna qu'il fût employé dans les actes publics; il remplaça le latin corrompu du temps, et le toscan exclu comme langue étrangère.

[1] On prononce *Napole* en faisant retentir l'N initiale, et quelques auteurs napolitains y ont mis deux NN.

Alphonse s'en servait dans sa correspondance diplomatique et dans ses harangues aux Etats, qui lui présentaient leurs suppliques dans le même dialecte. Il perdit de son ascendant sous l'oppressive et jalouse domination espagnole. Ce fut un Napolitain, depuis le fameux cardinal Seripando, qui, chargé d'exposer à la cour de Bruxelles les vaines remontrances des Etats, dites *grazie*, abandonna le premier l'idiome national, pour s'exprimer en mauvais toscan, exemple qui fut depuis servilement suivi. Sannazar, aussi patriote[1] que grand poète, ne dédaigna point le napolitain dans son *Gliomero* au peloton, le plus ancien monument de l'*Opera buffa ;* sa chanson en dialecte napolitain *Simmo li poveri pellegrini*, etc., passe encore à Naples pour une touchante allusion aux malheurs du pays après l'expulsion des princes aragonais. Le napolitain fut estimé par le purisme élégant de Métastase.

Les chansons populaires que j'ai souvent écoutées le soir dans les rues, n'avaient point le caractère bouffon ou licencieux que je m'attendais à y trouver. Plusieurs couplets offraient une suite de préceptes moraux sur la conduite de la vie et la fragilité des choses d'ici-bas; ils étaient comme une paraphrase du *linquenda tellus et domus* d'Horace, le rythme en était grave, mélancolique, et mon compagnon napolitain, homme d'esprit et musicien exercé, me fit remarquer que ce rythme avait servi de modèle à Rossini pour un des chœurs de *Mosè.* Ces chansons napolitaines attendues avec impatience par les gens du peuple qui se demandent chaque matin : « Quelle est la chanson du jour? » se renouvellent sans que l'on en connaisse les auteurs. Les prisonniers pour dettes passent pour en composer une partie. Voici une des strophes qui se chantaient à Naples en 1828 :

« La belle chose que de mourir frappé à la porte de

[1] V. sur ce mot, ci-après, l'art. XXVIII.

« celle qu'on aime! Tandis que l'ame vole au paradis,
« sur le corps pleure la maîtresse privée de son jeune
« époux. »

Che bella cosa è de morire acciso
Nnanze a la porta de la nnammorata,
L'anema se ne saglie mparadiso.
E lo cuorpo lo chiagne la scasata.

Les poésies en dialecte napolitain sont très nombreuses. La collection publiée par Porcelli, de 1783 à 1789, forme 28 volumes in-12. Cette collection étant épuisée, la société *filomatica* de Naples la réimprime. Capasso, jurisconsulte et chansonnier satirique du XVIII.e siècle, a traduit ou plutôt parodié fort plaisamment dans ce dialecte, les sept premiers livres de l'Iliade. L'Enéide a été très bien traduite *in ottava rima* à la fin du XVII.e siècle, par le jésuite Nicolas Stigliola qui prit l'anagramme de Giancola Sitillo. La plus estimée de ces traductions d'épopées est celle de la Jérusalem par le célèbre poète napolitain Gabriel Fasano, dédiée à la noblesse napolitaine, et imprimée à Naples en 1689, avec toute la magnificence du temps.

Le dialecte napolitain avait eu au XVII.e siècle son espèce de Boccace dans le cav. Jean-Baptiste Basile, l'auteur du *Pentamerone*, ou recueil de cinquante nouvelles, divisées en cinq journées et racontées par dix dames pour amuser une esclave maure, devenue reine par tromperie et qui finit à la dernière nouvelle par être punie de son imposture. Le *Pentamerone*, imprimé pour la première fois à Naples en 1627, sous le pseudonyme de Gian Alessio Abbattutis, a été depuis plus de deux siècles fréquemment réimprimé, tant ses obscénités charment la populace. Il s'est même répandu au dehors, et on l'a traduit en toscan et en bolonais. La *Posillecheiata* (promenade au Pausilype), publiée en 1684, par Pompeo Sarnelli, évêque de Bisceglie, sous

le nom de Masillo Reppone, imitation du *Pentamerone*, avec moins de grossièreté, offre une curieuse description des sculptures de la ville, faite par une commère napolitaine et ses quatre filles. Dans le même siècle, François Balzano di Scafati, caché sous le pseudonyme de Filippo Sgruttendio, devenait. par sa *Tiorba a taccone*, le Pétrarque du napolitain. A travers le mauvais goût du temps, la grossièreté et l'indécence du burlesque, il y a dans les sonnets, les odes et les *canzoni* qu'il consacre à sa Laure, la Cecca, du naturel, de la grâce et du sentiment. Le poète de la Cecca doit être aussi placé honorablement parmi les traducteurs d'épopées en napolitain, pour sa version de l'Odyssée. Le jeune avocat Nicolas Lombardi, élu de la spirituelle académie *degli Asini*, instituée à Naples le siècle dernier, récita dans plusieurs des séances les quatorze chants, appelés *Arragliate* (braimens), de son poème en *ottava rima* de *Ciucceide* ou *la Reggia de li Ciucce conzarvata* (la cour des ânes conservée), qu'il publia sous le nom d'Arnoldo Colombi, poème regardé comme le chef-d'œuvre de la muse napolitaine pour la délicatesse, la grâce et le goût.

Il n'y a pas trente ans qu'on lisait encore, sur un cabaret du Pausilype, la jolie inscription suivante, que l'on a fait disparaître comme trop épicurienne :

« Amis, mangeons et buvons joyeusement, tant « qu'il y a de l'huile dans la lampe : qui sait si dans « l'autre monde nous nous reverrons? Qui sait si l'autre « monde a une taverne. »

Amici, alliegre magnammo e bevimmo
Fin che n'ci stace uoglio a la lucerna :
Chi sa s'a l'autro munno n'ci vedimmo?
Chi sa s'a l'autro munno n' c'è taverna?

Elle rappelle l'invitation, gracieusement mélancolique, faite par la petite cabaretière syrienne de Virgile :

« Pose là le vin et les dés. Périssent ceux qui pen-

« sent au lendemain! La mort dit, en nous tirant l'o-
« reille : Vivez, j'arrive. »

Pone merum et talos. Pereant qui crastina curant!
Mors aurem vellens : « Vivite, ait, venio. »

L'inscription moderne était de Nicolas Valletta, mort à Naples en 1814, l'auteur du petit et spirituel ouvrage intitulé : *Cicalata sul fascino, volgarmente detto Jettatura,* dans lequel il prétend prouver que la faculté de jeter un sort par des paroles ou un regard, comme on le croit à Naples, est une chose réelle et qui remonte à la plus haute antiquité. Valletta, bien que profond jurisconsulte, comme beaucoup de ses compatriotes, était un poète supérieur. Sa traduction du *Miserere,* si éloignée de la bachique inscription du Pausilype, est très pathétique et ses vers prouvent que le dialecte napolitain est capable du style le plus noble et le plus élevé. Il traduisit aussi admirablement les odes d'Horace sous le titre populaire de *Arazio a lu Mandrachio.* Le *Mandracchio* est une rue étroite, voisine du petit môle, le dernier reste de l'ancien port. Elle est habitée par la populace. Il est d'usage de dire à Naples, pour désigner une personne de mauvais ton, qu'elle a été élevée au *Mandracchio.* Quelques antiquaires napolitains prétendent que le mot *mandracchio* est une corruption d'un mot phénicien, que l'historien Procope assure avoir été employé par les Carthaginois pour indiquer un port. Valletta conserva sa gaîté napolitaine jusqu'à la fin de sa vie, malgré les infirmités dont il était accablé. Il mit au bas de son portrait, peint dans le triste état où l'avait réduit un violent et continuel crachement de sang, ce plaisant quatrain :

« Ce n'est pas Sénèque s'ouvrant les veines, ni La-
« zare ressuscité, mais Valletta tel qu'il est, moitié
« vif, moitié mort. »

Non è Seneca svenato;
Non è Lazzaro risorto,
Ma Valletta è qui segnato
Qual egli è tra vivo e morto.

Le dialecte napolitain n'a point cessé de nos jours d'être cultivé avec succès. Le petit poème de M. Dominique Piccini, le neveu de l'illustre compositeur, intitulé *la Smentecanza* (l'Oubli), se distingue par l'éclat des descriptions et l'originalité. Le duc de Morbillo, mort du choléra en 1837, si regretté pour les qualités du cœur, était pétillant d'esprit, de malice et de saillies. On doit nommer encore M. le cav. Carfora, bien que poète latin et italien élégant, et M. le marquis Villarosa, magistrat éclairé et écrivain laborieux, dont je n'ai point oublié l'accueil plein de courtoisie. Les Almanachs ou Etrennes, publiés chaque année sous le titre de *Nferta pe lo capodanno*, contiennent parfois de fort jolies pièces. Il faut citer celles de M. Vincent de Ritis, qui a su chanter à la fois *les Gâteaux* (*Zeppole*), régal des marins de la *Mergellina*[1], et traduire quelques odes d'Anacréon; et sur-tout celles de M. le baron Michel Zezza. Cet auteur plein de verve, de gaîté, de folie, a mis en napolitain la *Didon*, l'*Artaxerce* et le *Demetrius* de Métastase, les *Précieuses ridicules*, le *Malade imaginaire*, et le *Mariage forcé* de Molière. Voici les titres assez plaisants des trois pièces traduites et imprimées à Naples en 1835, par la société *filomatica*. *Le Bontoniste redicole, farsa de Monzù Moliero, stravesate da l'ante-bontonista barone Michele Zezza; Lo Malato p' apprenzione, de Monzù Moliero, portato addavero a lo Spetale de li Pellerine* (l'hôpital des Pélerins à Naples) *perchè stroppiato da lo barone Michele Zezza; Lo Matrimonio a forza, farza de Monzù Moliero, votata o ffarda da lo barone Michele Zezza.*

[1] V. *l'Italie comfortable ou Manuel du Touriste*, page 136.

Malgré les malheurs et la triste condition de l'Italie, le génie bouffe n'a pu disparaître de cette joyeuse contrée. Les chansons de Buratti à Venise, quelques pièces du spirituel Pananti de Florence, les poésies de M. Guadagnoli d'Arezzo, simple maître d'école à Pise, l'auteur du *Nez* (*il Naso*), des *Moustaches* (*i Baffi*), et celles de M. Zezza à Naples, prouvent sa force inextinguible et sa constante durée.

XIII.

ANCIENNETÉ DE LA MUSIQUE FRANÇAISE ET SUPÉRIORITÉ TARDIVE DE LA MUSIQUE ITALIENNE.

A la riche bibliothèque du palais Ghigi de Rome est un beau volume in-folio, en parchemin, orné de bizarres figures et daté de l'année 1490. Il contient des messes et motets (*motetti*), faits en France, par des compositeurs français et par quelques flamands, et serait curieux à examiner sous le rapport de l'histoire musicale. Une note, au commencement, certific que cette musique, destinée à l'Espagne, est très bonne (*stimata molto buona*). La note est de la main du pape Alexandre VII, alors cardinal Ghigi, fondateur de la bibliothèque, homme d'un caractère assez pauvre, peint à la manière de Pascal et de Molière, par le cardinal de Retz [1], mais poète élégant, ami passionné de l'antiquité [2], et qui mérite de justes éloges pour ses nombreux encouragements aux lettres. « Maintenant que le goût du pape est devenu public, écrivait plaisamment, en 1665, le docte prélat Octave Falconieri au comte Magalotti, tous les prélats se démènent ici à l'envi pour trouver des manuscrits. »

La musique française, déchue depuis Henri IV,

[1] V. livre V de ses *Mémoires*, le récit comique de sa conférence avec ce pape.

[2] Informé, à son premier voyage à Castel-Gandolfo, qu'un paysan avait dégradé un temple antique, ainsi que ses belles mosaïques, qu'il venait de découvrir, et cela d'après le conseil d'un moine de Saint-Augustin qui lui avait fait accroire que ces ruines étaient choses du démon, il envoya le paysan aux galères, ne sachant comment punir le *frate*, qui était pourtant le vrai coupable.

écrasée sous les sarcasmes de Jean-Jacques, jouissait au XV.e siècle et au commencement du XVI.e, d'une grande célébrité en Europe. Nos romances et nos chansons (*le canzonette alla francese*) étaient imitées, répétées même par les Italiens. Il est vraiment singulier aujourd'hui de voir l'Italie emprunter à notre musique ce qu'il y avait alors dans la sienne de plus agréable et de plus doux. Le discours de Louis Zoccolo, *Sulle ragioni del numero del verso italiano*, contient ce curieux passage : « La musique, plus molle, plus dé- « licate qu'elle n'avait coutume de l'être parmi nous, « Italiens, passa ces dernières années de France en « Italie (*La musica più molle, più delicata che non soleva costumarsi fra noi Italiani, fece gli anni addietro passaggio da Francia in Italia*) ». Mais il paraît, d'après le précieux recueil de la bibliothèque Ghigi, que ce n'était pas seulement de ces airs tendres ou gracieux qui s'exportaient de France, mais encore de la grave, et peut-être de la savante musique, antérieure de plus de cinquante ans aux hymnes et aux motets de Palestrina, le chef de l'école italienne, élève d'un maître flamand, et d'où semble dater la musique moderne.

La musique est, en Italie, plus longue et moins assurée dans ses progrès que les autres arts. Il y a plus loin du frère Guy d'Arezzo, bénédictin du XI.e siècle, l'inventeur du solfége, à Pergolèse, que de Cimabue à Titien, à Corrège et à Raphaël. Il n'a pas fallu moins de cinq siècles à cette musique pour devenir européenne, et de nos jours universelle. Rome, il est vrai, avait entendu, au XVI.e siècle, les graves, harmonieuses et parfois sublimes compositions de Palestrina, et la Toscane, la *Daphné* et l'*Eurydice* de Jacques Peri, l'inventeur du récitatif *continuo* qui a produit l'opéra actuel. Mais ces hommes n'étaient que des accidents fugitifs, et la barbarie musicale fut loin d'être dissipée.

On prétendit jusqu'au XVII.e siècle appliquer dans les écoles la précision et les règles des sciences mathématiques à la musique. Un savant abbé espagnol, don Vincent Ximeno, dans un ouvrage sur la théorie et la pratique de la musique, crut devoir démontrer qu'il n'y avait aucun rapport entre cet art et l'arithmétique ou la géométrie. Le célèbre chanteur romain Angelini, qui publia en 1695 son *Histoire de la Musique*, gémissait sur l'absurdité d'un tel enseignement, quoique lui-même fût assez systématique lorsqu'il avait la prétention de prendre à l'antiquité sa musique si imparfaitement connue. Il n'est point surprenant que la pédanterie de ce contre-point mathématique ait comprimé, ait étouffé si long-temps la mélodie, la grâce, le naturel, l'expression et le pathétique, malgré le génie musical de la nation. Salvator Rosa qui aurait pu, dans sa satire sur la musique, se moquer d'une pareille méthode, a, lui artiste, homme de plaisir, de théâtre et même de tréteaux, invectivé comme un moraliste contre leurs effets corrupteurs et contre la vanité, le gain excessif et les vices des maîtres. Le passage, malgré ses trivialités, a de la verve, et il est amusant comme peinture de mœurs :

« Maîtres indignes, c'est à vous que j'adresse tous « mes reproches, à vous qui avez appris au monde à « se prostituer sans craindre le courroux céleste. Je « vois par votre art les ames même les plus fortes « s'amollir, et tomber en langueur en écoutant les « soupirs de Philis et de Tircis. . . . . . . Ma chère « musique, je ne sais si les marteaux auxquels tu dois « ta naissance furent aussi incommodes que le sont « aujourd'hui tes professeurs. Tu es venue à nous sans « fautes, et si à présent tu te montres pleine d'er- « reurs, c'est que tu es tombée aux mains des bœufs. « Cependant c'est à ceux-là seuls qu'on fait honneur ; « ils sont certifiés comme têtes expertes, et les tré-

« sors s'ouvrent à leur premier signe. Partout ils trou-
« vent des offres avantageuses, de bons traitements, et
« ils peuvent puiser à satiété dans les coffres-forts, les
« écrins et les garde-meubles. A cette race intéressée
« se donnent les premières charges et les offices, tant
« la vanité est aujourd'hui estimée! Et, bien qu'ils ser-
« vent de levain aux vices, les rentes, les pensions,
« les bénéfices leur pleuvent toujours au sein des plai-
« sirs. Ainsi, devenus tout à coup ronds et gras, ou-
« blieux de leur naissance et de leur origine, ils tran-
« chent du Sacripant et du Gradasse. Un excrément
« animé, un vil esclave habitué à la portière et au
« cellier prétend traiter en égal Marius et Scipion.
« Un gueux revêtu, un méchant fripon, pour quatre
« notes, a la témérité de se mesurer avec un galant
« homme. Oh! combien on peut dire aujourd'hui avec
« vérité que les ânes ne craignent point de se couvrir
« de la peau du lion! Ils se gonflent, se vantent,
« s'enorgueillissent, et l'on se fatigue, et l'on sue pour
« les faire chanter; mais si une fois ils commencent,
« jamais ils ne finissent. Canaille qui n'est jamais ni
« rassasiée ni contente : plus on lui donne, plus on
« lui prodigue, plus elle devient scélérate et pire. Popu-
« lace qui n'a d'autres pensées, d'autres discours que
« de passer les heures dans la boisson et les bâille-
« ments, et de vivre au pis comme des coquins. En ce
« temps, changerait d'avis l'abeille qui dit un jour à
« la puce qu'elle ne voulait point enseigner la musique
« à ses fils. Car on n'estime, on n'écoute que les chan-
« teurs ou les joueurs d'instruments, et cette race seule
« est bien vue et bien accueillie. »

Enfin éclata l'irruption napolitaine des Vinci, des Scarlatti, législateur de l'harmonie, dont Sacchini baisait les préceptes lorsqu'il les enseignait à ses élèves; des Leo, des Logrossino, créateur du style bouffe, surnommé par ses joyeux compatriotes *il dio*

dell' opera buffa; des Porpora, des Durante, des Jomelli, de Pergolèse, tandis que retentissaient à Venise les psaumes majestueux, tendres ou menaçants de Marcello, auxquels succédèrent les vifs, les variés, les dramatiques chefs-d'œuvre de Buranello, le patriarche de la musique, mort plus que centenaire au commencement de notre siècle.

A la suite de ces génies créateurs vinrent une multitude d'illustres maîtres parmi lesquels brillent : Sacchini, Piccini, Trajetta, Sarti, Anfossi, Guglielmi, le père Martini, Cimarosa, Paesiello, Spontini, le brillant Rossini qui a subjugué par ses chants les deux mondes. bien qu'arrêté volontairement au milieu de sa course, le sage Mercadante, le fécond Donizetti et ce doux Bellini éteint à la fleur de ses ans.

L'Italie ne manqua pas non plus d'habiles instrumentistes tels que les violonistes, Corelli, l'inventeur de la sonate, qui obtint une statue au Vatican avec l'inscription *Corelli princeps musicorum,* depuis un peu trop prodiguée; Tartini, proclamé par les Italiens *il Maestro delle nazioni,* dont la lettre à madame Sirmian est encore regardée, par un de ses plus dignes successeurs, M. Baillot, comme une bonne poétique de son art; Nardini, le disciple, l'ami de Tartini, qui repose à l'église Sainte-Croix, le panthéon de Florence, à côté de Michel-Ange, de Machiavel, de Galilée et d'Alfieri; Viotti, le chef de la nouvelle école, et Paganini, élève de Nardini, et comme on voit, petit-fils par le talent du législateur de l'archet.

D'excellents maîtres de chant se multiplièrent dans les principales villes. Rome s'honora de Mazzocchi et Amadori; Milan, de Brivio; Venise, de Gasparini et Lotti; Florence, de Redi; Bologne, de Pistocchi, et Naples de Feo. La supériorité de quelques-uns de ces maîtres s'explique par le sévère et minutieux plan d'études qui était pratiqué dans les conservatoires de

l'époque et qu'a rapporté, dans son *Histoire de la Musique*, Angelini. Le passage est curieux :

« Les élèves étaient obligés, dans les écoles de Rome, « à chanter chaque jour, pendant une heure, des cho- « ses difficiles afin d'en acquérir l'habitude. Une « heure était destinée pour le trille, une heure pour « les passages, une heure pour l'étude des belles- « lettres, et une autre heure pour les exercices du « chant, devant le professeur et vis-à-vis d'un mi- « roir, afin de s'accoutumer à ne faire aucun mouve- « ment désagréable ni de taille, ni de front, ni de « sourcils, ni de bouche. C'était l'emploi de la ma- « tinée. L'après-midi on donnait une demi-heure aux « leçons conçernant la théorie, une demi-heure aux « règles du contre-point et à la copie de ces règles sur « les cahiers, et une nouvelle demi-heure aux belles- « lettres. Le reste de la journée était consacré aux « exercices du clavecin, à la composition de quelques « psaumes, de quelques motets, ou de quelques pe- « tites chansons, ou encore de toute autre espèce de « chant selon le goût de chacun. Tels étaient les exer- « cices habituels, les jours qu'on ne sortait point. « Les jours de sortie on allait ordinairement chanter « et entendre les réponses d'un écho hors de la porte « Angélique, vers le mont Mario, afin que les élèves « pussent ainsi être juges d'eux-mêmes. Ils allaient « aussi chanter dans toutes les musiques des églises « de Rome ; ils observaient les méthodes de tant d'il- « lustres chanteurs qui florissaient sous le pontificat « d'Urbain VIII, et ils s'exerçaient sur ces méthodes. « Au retour, ils les discutaient avec le professeur qui, « pour mieux les graver dans leur mémoire, y joignait « ses observations et d'utiles avis[1]. »

L'ouvrage du musicien Mancini, *Del canto figurato*,

[1] *Storia della Musica*, page 170.

expose que dans les vieilles écoles plusieurs mois étaient consacrés à apprendre le passage des cordes de poitrine à celles de tête, et que le cours du trille durait six mois. Cette éducation musicale, qui doit paraître aujourd'hui fort bizarre, obtenait jadis aux chanteurs d'Italie une puissance, une attention qui se sont très affaiblies. Les théâtres arrivaient presque au recueillement des temples : les enrhumés étaient exclus, et le spectateur malencontreux qui eût éternué aux accents d'une Todi, d'un Marchesi, d'un Babini et d'un Pacchierotti, était exposé à mal passer son temps. J'ai vu récemment les parterres d'Italie agiter leurs mouchoirs, monter sur les banquettes, les ébranler, les briser sous leurs trépignements, et j'avoue que tous ces transports, que cet enthousiasme, quelquefois sans discernement[1], m'ont paru moins éloquents, moins flatteurs pour les artistes que l'ancien silence.

[1] Le *Matrimonio Secreto* qui avait eu à Vienne l'honneur unique d'un *bis* complet, puisqu'on le joua deux fois dans la même soirée, fit en 1834 *fiasco* à Livourne, quoique joué par Lablache. Les applaudissements excessifs, prodigués à un opéra nouveau qu'on lui avait substitué, étaient contre le gracieux chef-d'œuvre de Cimarosa, et témoignaient de la joie d'y avoir échappé.

XIV.

LE ZINGARO, PEINTRE VÉNITIEN.

Les *Vies des Peintres, Sculpteurs et Architectes*, de Vasari, livre utile, amusant, d'un style pur et animé, ont propagé beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes. Vasari a sur-tout été funeste aux étangers qui ont cru pouvoir se fier à un écrivain italien, artiste et contemporain d'une partie, et des plus illustres de ceux dont il s'était fait le biographe. Florentin, élève de Michel-Ange, Vasari est partial contre les écoles vénitiennes et romaines; il a de plus, de la négligence, des oublis et une manière d'observer fort superficielle. La description des étonnantes peintures du Campo-Santo de Pise, qu'il avait presque sous les yeux, ne ressemble guère, et celle des chambres de Raphaël, au Vatican, n'est pas plus fidèle. Il s'était servi des cartons confiés à Marc-Antoine, sans tenir compte des changements improvisés par l'artiste pendant l'exécution. Notre histoire doit encore à Vasari le fait aujourd'hui à peu près consacré, de la mort de Léonard de Vinci entre les bras de François I.er qui alors n'avait point quitté Saint-Germain. Il a omis le peintre le Zingaro, dont la première mention française se trouve dans un article de la *Biographie universelle*, par M. le chevalier De Angelis, italien très instruit qui, par ses avis et ses recommandations, fut, il y a quinze ans, comme mon guide, comme mon introducteur en Italie; homme distingué par les qualités, l'éducation, que le malheur a jeté hors de sa patrie et de la nôtre, dans une de ces capitales naissantes et agitées de l'Amérique du Sud, et

auquel j'ai vivement regretté de ne pouvoir exprimer toute ma gratitude.

La vie d'Antoine Solario, dit le Zingaro, eût inspiré la verve et le talent de narration de Vasari, car cette histoire tient du roman, et elle offre quelques détails curieux de mœurs. La découverte d'une noble et gracieuse Madone, possédée par un Vénitien, ami des arts, l'abbé Louis Celotti et signée *Antonius de Solario venetus fecit*, a restitué et conquis à l'école vénitienne le Zingaro, que l'auteur des *Vies des Artistes napolitains*, Dominici et son compatriote, M. De Angelis, ont fait naître à Cività, près Chieti, dans les Abruzzes.

Il paraît que la famille Solario exerçait la serrurerie à Venise vers la fin du XIV.e siècle. Mais ce n'était point en grand, d'après le surnom que porte son artiste, *Zingaro* (bohémien) qui indique un ouvrier ambulant. Ces Solario n'ont point laissé d'œuvres qui les recommandent à la postérité, telles que les beaux anneaux de fer du palais Strozzi, de Florence, par Nicolas Grosso, dit Caparra, de la précaution intéressée qu'il avait de ne jamais se mettre au travail sans avoir reçu des arrhes (*caparra*), ou que la brillante bijouterie des clés de Huret, et que la haute industrie, qui vient de renouveler et de consolider la voûte incendiée de l'antique cathédrale de Chartres. Il n'est point surprenant que le Zingaro, qui devait devenir un si habile peintre, fût un serrurier fort expert. Ses courses l'ayant conduit à Naples, son ouvrage frappa Colantonio del Fiore, ancien et bon maître de l'école napolitaine dont le style se rapproche à la fois de celui de Giotto et de la manière flamande. Le célèbre *Saint-Jérôme*, de Colantonio, dans une petite chambre au lieu de grotte, ôtant une épine de la patte de son lion, qui se voit à la galerie de Naples, et le tableau à fond d'or, en trois compartiments, de l'église Saint-Antoine abbé, représentant au milieu le saint et deux anges, et deux saints sur chacun

des deux autres compartiments, sont curieux pour l'histoire de l'art. Il appela chez lui le Zingaro, afin de réparer les ferrures et lui commander quelques ustensiles. Tandis que l'artisan vénitien martelait, recourbait, polissait le dur métal, il entrevit à travers la suie et la sueur qui couvraient son visage, la blanche fille de Colantonio et en devint éperdument épris. Malgré la distance, il osa demander sa main, témérité à laquelle il fut encore porté par l'intérêt que lui avait montré la princesse, depuis Jeanne II, sœur du roi Ladislas, de ce jeune conquérant qui prit le titre de roi de Rome et aspirait à dominer toute l'Italie, lorsqu'il mourut de l'excès des plaisirs. La princesse napolitaine, veuve alors de Guillaume, fils de Léopold III, duc d'Autriche, revenue près de son frère, n'avait point échappé à la galanterie et aux dissolutions de cette cour. Son premier choix, dès qu'elle parvint au trône, fut un homme d'une obscure condition, Pandolfello Alopo, qu'elle créa grand-sénéchal. Le nouveau mari qu'elle prit bientôt, Jacques de Bourbon, comte de la Marche, mort depuis capucin dans un couvent de Besançon, indigné d'un tel prédécesseur, le fit périr d'un supplice impudique, secret et barbare. On peut croire qu'avec ses goûts populaires et le sang libidineux de Ladislas qui brûlait dans ses veines, Jeanne ait été charmée de la jolie tournure non moins que de la serrurerie du Zingaro. Colantonio, ignorant et n'imaginant point que ce dernier eût une telle protectrice, lui répondit qu'on admettrait ses prétentions quand il peindrait aussi bien que celui qu'il voulait pour beau-père.

L'artisan prit acte de cette promesse dérisoire et repartit avec passion au superbe Colantonio : « Telle est la force de mon amour, que je ne crains point d'espérer qu'il ne produise le miracle de me faire de serrurier un illustre peintre comme toi. Donne-moi dix années, et je me soumets alors à ton jugement. Consulte

maitenant ta fille pour savoir si elle peut attendre aussi long-temps, et si elle ne doute pas de mon succès, alors renouvelle ta parole en présence de la princesse.» Colantonio promit tout au Zingaro, qui lui paraissait véritablement fou. Celui-ci courut au palais conter l'affaire à sa protectrice. Ce fut une scène joyeuse que celle de ce serment de Colantonio, à laquelle assistait sa fille, dont la vanité était en secret flattée de la faveur d'une sœur de roi accordée à son amant.

Le Zingaro avait vingt-sept ans. Il crut devoir quitter Naples pour aller à la recherche de son talent; peut-être fut-il aussi invité à s'éloigner par Colantonio del Fiore, embarrassé d'un pareil prétendu. Arrivé à Rome, il n'y trouva point de maître qui fût à sa guise, car, malgré le retour des papes d'Avignon et l'envie qu'ils avaient d'embellir le Vatican, il n'y avait alors aucun peintre romain de quelque réputation. Le divin frère Angélique, et Masaccio, qui fleurirent bientôt, étaient florentins. Il partit pour Bologne. Les gracieuses et populaires madones de Lippo Dalmasio, peintes en plein vent sur les murs des maisons, qui valurent à l'artiste bolonais le surnom de *Lippo dalle Madonne*, l'avaient touché. Il avait admiré au maître-hôtel de l'église Saint-Petrone, son grand tableau de la *Vierge* au milieu d'une multitude de saints, et à la chapelle Saint-Georges, le *Saint* à cheval délivrant la jeune fille du dragon; ainsi que cette *Madone du velours* (*del velluto*) que l'on distingue encore au milieu des merveilles de l'église Saint-Dominique et à côté des vivantes sculptures de Nicolas de Pise, des élégants bas-reliefs d'Alphonse Lombardo, d'un chef-d'œuvre de Louis Carrache, et de la poétique fresque du Guide. Le Zingaro confia son amour et ses espérances au maître dont il ambitionnait les leçons. Quoique d'abord ému de son histoire, Lippo l'invita raisonnablement à profiter de l'absence pour oublier sa maîtresse; il lui dit

qu'à son âge la main n'était plus assez légère, sur-tout après s'être exercée jusque-là sur l'enclume. Mais telles furent les instances et les larmes du suppliant, qu'il céda et l'admit à son école. Alors le Zingaro embrassa l'art avec une ardeur que son amour et le génie de la peinture qui était en lui peuvent seuls expliquer. Il dessinait sans relâche ni distraction le jour et la nuit, et n'accordait aux infirmités de la nature que de courts instants. Lippo le proposait pour exemple à ses élèves dont il avait d'abord été la risée, et qui le regardaient avec étonnement et même jalousie : les faits démontrent que l'amour-propre des artistes est encore plus irritable et plus violent que les inimitiés des gens de lettres [1]. Il secondait son maître dans la production de ses nombreuses Madones, et sans doute il trouva des inspirations de pureté et de beauté dans le souvenir de la fille qu'il aimait.

On pourrait s'étonner que le Zingaro, avec le talent qu'il avait acquis en quelques années sous Lippo, ne se soit point hâté de retourner à Naples afin de réclamer sa fiancée. Il voulut continuer à parcourir l'Italie et à étudier les diverses écoles. Peut-être l'art était-il devenu en lui plus puissant que l'amour. Il connut à Florence ce Laurent Bicci, sorte de Vasari de son temps, pour la facilité, la prestesse avec lesquelles il exécutait ses trop nombreux ouvrages, et la bonne opinion qu'il en avait, présomption qui ne dut point être du goût d'un artiste aussi consciencieux que le Zingaro. A Ferrare, les ouvrages et peut-être les avis de Galassi, qui avait formé son coloris à Venise, lui donnèrent le désir de revoir sa patrie. Alors commençait à opérer cette famille des Vivarini, les premiers créateurs de la couleur vénitienne, dont sa propre peinture devait offrir un brillant reflet.

Le Zingaro, que les cœurs sensibles doivent trouver

[1] V. *Les Voyages*, liv. XIII, chap. 7.

bien lent à retourner vers celle qui l'attendait, prit enfin la route de Naples et repassa par Rome. En ce temps-là, le grand pape Martin V, dont Voltaire a dit aristocratiquement qu'il avait changé son beau nom de Colonne en celui de Martin (comme si un pareil Martin ne valait pas mille fois plus que tant d'obscurs et indignes Colonne répandus par tout l'univers[1]); cet homme véritablement illustre qui avait remplacé sur la chaire de Saint-Pierre l'ancien pirate, général, et poète Cossa, au défaut d'artistes romains employait aux travaux de Saint-Jean-de-Latran, deux artistes étrangers : le célèbre maître véronais Victor Pisanello, le Masaccio de l'Italie du Nord, qui fit aussi le portrait de Mahomet II, et ce Florentin Gentile da Fabriano, dont Michel-Ange a dit que le nom répondait au talent. Telle était l'attention assidue, passionnée avec laquelle le Zingaro suivait l'œuvre de leur savant pinceau, qu'il parut capable d'y avoir été associé. C'était l'opinion de Luc Giordano, le meilleur peintre du XVII.e siècle, si adroit à imiter les diverses manières et appelé, de ce dernier don, le Protée de la peinture.

Dix ans moins quelques mois s'étaient écoulés depuis le départ de Naples du Zingaro, Sévère et Témugin de l'art[2], qui revenait avec la plus noble, la plus respectable, la plus solide conquête, celle du talent. Il crut devoir se présenter d'abord à l'un des trop nombreux favoris de la reine, sa première protectrice, par lequel il obtint une audience, après avoir fait son portrait. Arrivé devant la souveraine, il lui offrit un petit tableau très soigné de la *Vierge tenant entre les bras l'enfant*

[1] V. sur la multiplicité des Colonne, les *Voyages en Corse, à l'Ile d'Elbe et en Sardaigne*, liv. I, chap. 62.

[2] On se rappelle dans *Polyeucte* et dans l'*Orphelin de la Chine*, le rôle de Sévère et de Gengis-Kan, auxquels on refusa d'abord la main de Pauline et d'Idamé. Ce dernier n'était connu que sous le nom de Témugin, quand il demanda Idamé.

Jésus et couronné par les anges. Jeanne fut charmée de l'ouvrage, et voulut savoir comment l'artiste était devenu si habile. Le Zingaro, au comble de la joie, se précipita à ses pieds; il déclara qu'il était le serrurier d'il y a dix ans, rebuté si durement par Colantonio del Fiore, lui raconta comment depuis il avait voyagé par toute l'Italie, afin d'apprendre la peinture, et la fit juge de ses progrès. La reine stupéfaite eut quelque peine à le croire, et voulut qu'il se chargeât de son portrait. Ce portrait terminé, elle le montra, ainsi que la petite madone, à Colantonio qu'elle avait appelé au palais, et qui, sans se douter de l'auteur, loua les deux tableaux avec enthousiasme. Là-dessus elle lui demanda s'il n'aimerait pas mieux donner sa fille à l'artiste qu'à ce Zingaro qui n'était point de retour. Certainement, répliqua Colantonio, qui dit n'avoir point entendu parler de lui. Jeanne alors appela le Zingaro qu'elle avait caché derrière une tapisserie, et le présenta à Colantonio, confondu d'une telle apparition, et qui pouvait à peine en croire ses yeux. Il envoya aussitôt chercher sa fille, et mettant la main de la fiancée dans celle du Zingaro, il prononça, selon l'historien napolitain, ces paroles un peu trop prétentieuses : « Je donne ma fille pour épouse au mérite de cet homme et non à sa naissance (*Do la mia figlia sposa alla virtù non a' natali di costui*) ».

Le *Zingaro* dut à l'amour sa gloire et sa fortune : créé peintre de la cour qui l'occupait, il eut en outre de nombreuses commandes, particulièrement de Madones. Une d'elles, aujourd'hui à la salle des chefs-d'œuvre de la galerie de Naples, représentée sur un trône et entourée de divers saints, tableau déjà remarquable par la perspective, montre le Zingaro derrière le jeune saint Aspremus, premier évêque de Naples; la Vierge est le portrait de la fille de Colantonio, et la figure d'un fort vilain vieillard paraît aussi celui de

ce dernier. On pourrait croire que le Zingaro n'avait pas tout-à-fait oublié la première rigueur de son beau-père, et lui avait gardé rancune.

Les monastères employèrent magnifiquement le Zingaro. Il peignit l'*Histoire de la vie de Jésus-Christ et de la Vierge*, à la chapelle de l'antique couvent de Monte-Oliveto, dans lequel le Tasse abandonné, souffrant, avait trouvé un si charitable asile [1]; édifice sécularisé, occupé maintenant par des tribunaux, par la municipalité, l'intendance, et dont le jardin est une halle. Mais le plus important et le plus fameux ouvrage du Zingaro, fut la grande fresque à plusieurs compartiments du cloître Saint-Séverin, qu'on admire encore après quatre siècles pour l'expression des figures et ses charmants paysages, et qui représente avec imagination, variété, vérité, harmonie, la *Vie de saint Benoît*. Il avait d'abord commencé à l'exécuter en grisaille, et il était sûr de l'effet; mais s'étant aperçu que les moines voulaient quelque chose de plus agréable, il se mit à la colorier. On ignore, toutefois, par quel motif il ne l'acheva pas complètement. Peut-être le temps lui manqua-t-il, car le Zingaro faisait aussi beaucoup de petits tableaux qu'il expédiait par toute l'Italie, avide de les posséder, et ce vaste peintre de fresques était encore un fort habile miniaturiste. Il avait orné une multitude de bibles; le célèbre manuscrit des tragédies de Sénèque, avec des figures offrant les sujets des pièces, que j'ai vu à Naples chez les pères de Saint-Philippe-de-Néri, m'a frappé par l'éclat et la finesse.

Le Zingaro forma une nombreuse école à laquelle il donna son nom. Parmi ses élèves furent les frères Donzelli, auxquels l'inadvertance de Vasari fait commencer l'école napolitaine. Il mourut vers 1455, âgé

[1] *V.* les *Voyages*, liv. XIII. chap. 9.

de soixante-treize ans. Ses ouvrages, pour la pureté du dessin, la perspective, les draperies, le modelé, semblent appartenir à une époque plus avancée, et jeter quelques lueurs du style prochain du Titien et de Raphaël. Les mains et les pieds gardent seuls quelque chose d'informe.

L'immense fresque du Zingaro au cloître Saint-Séverin, et même les petites miniatures du Sénèque, sont une des curiosités de Naples; de cette ville si intéressante par son moyen-âge, et pour l'histoire primitive de l'art, dont le mérite n'est pas moins caché que celui de son superbe arc de triomphe d'Aragon pressé entre le gros mur intérieur du Castelnuovo; à laquelle ses merveilleux, ses poétiques, ses classiques environs ont fait tant de tort, que des gens d'esprit répètent et impriment: qu'il n'y a rien à voir à Naples; qu'il faut sortir de la ville pour la voir, et que la ville est aux environs.

XV.

JEAN DE MÉDICIS. — DIRECTIONS POLITIQUES DANS LES DÉMOCRATIES.

Côme-l'Ancien, *le Père de la Patrie*, est un peu trop généralement regardé comme l'auteur de l'élévation et de la fortune des Médicis. Si les trente années de son gouvernement absolu affermirent la domination de sa famille, cette domination avait été préparée et fondée par Jean de Médicis, son père. Les immenses richesses de Jean, fils d'Averard, gagnées par le commerce, l'usage généreux qu'il en fit, lui acquirent un grand ascendant politique. Après avoir été ambassadeur à Venise, en Pologne et à Rome, il devint gonfalonier de la République. La splendide église Saint-Laurent, chef-d'œuvre de Brunelleschi, fut bâtie par lui, et il y repose avec sa femme Piccarda di Nannino dans un élégant mausolée de Donatello. Cette belle inscription rappelle ses services et sur-tout ses vertus :

« Si les mérites envers la patrie, si la gloire, le sang
« et une main libérale à tous, avaient pu être respec-
« tés par la noire mort, ah! l'aide des malheureux,
« le port et le vent des siens vivrait encore pour la
« patrie, heureux avec sa chaste épouse. Mais puisque
« tout est vaincu par la mort, ô Jean, tu gis, toi et
« Piccarda, dans ce mausolée. Le vieillard, le jeune
« homme, l'enfant, tous les âges s'affligent, et la pa-
« trie gémit, désolée de la perte de son père. »

Si merita in patriam, si gloria, sanguis, et omni
Larga manus, nigrâ libera morte forent,
Viveret heu patriæ casta cum conjuge felix
Auxilium miseris, portus et aura suis.
Omnia sed quando superantur morte, Johannes,
Hoc mausoleo, tuque Picarda jaces.
Ergo senex mæret, juvenis, puer, omnis et ætas.
Orba parente suo patria mæsta gemit.

Les amis de la vérité historique doivent lire avec quelque intérêt le discours de Jean de Médicis mourant, à ses enfants, extrait de l'Histoire inédite de Florence, de Jean Cavalcanti, publiée pour la première fois dans cette ville en 1821, par le laborieux chanoine Moreni dans ses illustrations, *De la prison, de l'injuste exil, et du retour triomphal de Côme, Père de la patrie* (*Della carcere, dell' ingiusto esiglio, e del trionfal ritorno di Cosimo, Padre della patria*); Roscoë, dans la vie de Laurent de Médicis, n'en donne qu'une pâle et courte paraphrase. Ce discours est admirable de simplicité, de bon sens, de moralité et d'habileté. Il forme une excellente direction pour la conduite d'un chef de parti dans un état commerçant et démocratique :

« Très chers fils, ni moi, ni tout autre né dans ce « monde, ne doit quitter avec douleur les sollicitudes « mondaines, pour passer au perpétuel repos. Je sens « que j'approche des derniers jours de ma vie, et dans « ce qui cause la tristesse des femmelettes et des hommes « lâches, je puise le plus grand confort; car c'est par « une disposition de la nature et non par des accidents « qui puissent m'être attribués, que j'approche de la « fin de ma course. Je considère combien joyeusement « avec la palme de la victoire je fais le dernier passage « de la vie mortelle à l'immortelle. Je vous laisse des « richesses infinies que je dois à ma fortune, et que « votre bonne mère et mes fatigues m'ont aidé à con-

« server. Je vous laisse en meilleur chemin qu'aucun « autre marchand de Toscane. Vous restez dans la « faveur des bons citoyens et avec la majorité du « peuple qui a toujours élu dans notre famille son « étoile polaire. Si vous ne vous éloignez pas des « mœurs de vos aïeux, le peuple vous donnera toujours « largement ses dignités. Afin qu'il n'en arrive pas au- « trement, soyez miséricordieux aux pauvres, doux « et gracieux envers ceux qui possèdent, et dans leurs « adversités, soyez empressés à les aider de tous vos « moyens. N'ayez jamais d'avis contraire à la volonté « du peuple, quand même le peuple préfèrerait une « chose sans utilité. Ne parlez point avec la prétention « de conseiller, mais conférez avec douceur et bienveil- « lance. Ne transformez pas le palais public en boutique « (*il palagio non esercitate in farne bottega*) ; au con- « traire, attendez que le palais vous appelle : alors « obéissez, et ne vous enorgueillissez pas des titres éle- « vés. Songez à tenir le peuple en paix et le commerce « florissant. Evitez de vous montrer aux tribunaux, « afin de ne point empêcher le cours de la justice; car « celui qui empêche la justice périt par la justice. Je « vous laisse nets de toute tache, car aucune ne m'a « jamais souillé, héritiers de gloire et non d'infamie. « Je pars content, mais je le serais encore davantage « si je ne vous voyais pas donner dans la soie (*se in « seta non vi vedessi entrare*) [1]. Ne vous faites montrer « au doigt par le peuple, que le moins possible. Je « vous recommande la Nannina, ma femme et votre « mère; faites qu'à ma mort il n'y ait rien de changé « dans sa position et ses habitudes. Vous, mes filles,

[1] Le discours de Jean de Médicis est du 20 février 1428. On voit que l'usage de la soie était déjà introduit en Toscane; et qu'en vieux florentin, Jean s'affligeait de la décadence des fabriques de laine. Ce ne fut que plus d'un siècle après ce marchand florentin, qu'un roi de France, Henri II, porta, le premier de son royaume, des bas de soie.

« priez Dieu que ma route arrive au salut de mon ame « immortelle. Vous, mes fils, recevez ma bénédiction. « Toi, Côme, fais que Laurent soit un frère doux et « bon; et toi, Laurent, honore Côme comme ton « aîné. » Là-dessus Jean de Médicis expira, mais le Père de la Patrie n'oublia point ses paroles, et l'histoire montre qu'il en sut merveilleusement profiter.

Quand on contemple de telles morts, qui alors n'étaient point rares et présentaient la même foi aux récompenses éternelles, il semble qu'un pareil but aurait dû profiter davantage et produire des vies encore plus irréprochables et plus pures. Il est surprenant qu'aujourd'hui, avec l'absence presque totale de ce but élevé, on ne soit pas pire : les deux époques semblent diversement et autant dépourvues de logique et inconséquentes.

XVI.

LUCRÈCE BORGIA ET LE CARDINAL BEMBO.

Le premier, peut-être, des voyageurs d'Italie, j'ai révélé l'existence, au fond d'un porte-feuille de la bibliothèque Ambroisienne de Milan, des dix lettres de Lucrèce Borgia à Bembo, alors âgé d'un peu plus de trente ans, et qui ne devint prêtre et cardinal que plus de trente ans après. A la suite de ces lettres est une pièce de vers espagnols de celui-ci, qui respire le platonisme le plus exalté, le plus pur. La réponse de la dame est beaucoup plus nette, et elle l'accompagne d'une boucle de ses blonds cheveux, que refusent aujourd'hui de montrer et que nient les custodes de l'Ambroisienne, depuis mon indiscrète indication [1].

Un grave auteur, le docteur Balthazar Oltrocchi, préfet de l'Ambroisienne, collègue de Muratori, a composé une savante dissertation sur *Les* PREMIÈRES AMOURS *de Pierre Bembo*, qui se trouve t. IV du nouveau Recueil d'opuscules scientifiques et philologiques adressées à Louis Arici de Brescia [2]. Ces recherches sont curieuses. Malgré l'opiniâtre investigation du docteur, il n'a pu découvrir quelle avait été la première maîtresse de Bembo ; il avait trente ans quand il fut aimé de la seconde. Les compliments de Bembo à cette maîtresse sont assez fades ; il vante « ses bras d'ivoire qui lui dérobent, et déchirent le cœur; » il veut que les gants qu'il lui envoie « cachent ce bel ivoire à tous les regards, excepté aux siens ; » ces mêmes mains « te-

[1] V. les *Voyages*, liv. III, chap. 9.
[2] *Ven. Sim. Occhi*, 1758.

naient la double clef de son cœur. » Cet amour dura vingt mois, et finit, à ce qu'il paraît, quand la dame quitta Venise. Au moment du départ, la tendresse de Bembo s'exprime avec plus de vérité : « Aussitôt que « le souffle favorable du vent, lui dit-il, nous sépara « enfin, et déroba cruellement, vous d'abord, et en- « suite les voiles de votre navire à mes yeux.... seul, « abandonné de mon aide accoutumée, le cœur res- « serré par la tristesse, je ne pus retenir mes larmes, « et la tête enveloppée de mon manteau, je regagnai « ma demeure, bien plus malheureux encore que je « ne m'y attendais. »

Selon le docteur Oltrocchi, la liaison de Bembo avec Lucrèce Borgia, commencée en 1503, était à peu près finie en 1506, lors de son départ pour Urbin, où il eut une autre maîtresse qu'il aima jusqu'en 1509. Sa correspondance avec la duchesse d'Este, quoique moins fréquente, continua cependant jusqu'à l'année 1517, lors même que Lucrèce, revenue de ses égarements, ne se contentait plus d'un seul prédicateur par jour, mais en voulait deux, un le matin, l'autre l'après-dînée, et leur demandait encore les sermons qu'ils avaient entendus, et les écrits dévots qu'ils avaient pu composer. Les amateurs d'anecdotes galantes qui voudraient approfondir davantage l'étrange sujet traité par le docteur Oltrocchi, pourraient consulter, à notre Bibliothèque royale, si riche comme celle de l'Arsenal de choses italiennes, le beau et correct manuscrit du XVI.e siècle des lettres de Bembo, dont beaucoup sont inédites. Ce manuscrit, divisé en deux parties, contient, dans la première, des lettres adressées aux plus grandes dames de l'époque, à Lucrèce Borgia, à Émilie Pia de Montefeltro, à Élisabeth duchesse d'Urbin, à Véronique Gambara de Correggio, etc., lettres datées de la jeunesse de Bembo. La seconde partie, d'à peu près 220 pages, ne se compose

que des lettres amoureuses déjà publiées et écrites à une femme dont le nom est resté ignoré[1].

Lucrèce Borgia, peinte si énergiquement par le fameux vers de Pontano : *Alexandri filia, sponsa, nurus*, crayonnée d'une si effroyable manière par Victor Hugo, avait obtenu des éloges non moins excessifs de l'Arioste, qui n'a pas craint de la placer, pour la beauté et la vertu, au-dessus de la Lucrèce romaine, sa compatriote :

La cui bellezza ed onestà preporre
Deve all' antiqua la sua patria Roma[2].

Une lettre fort curieuse et peu connue du Trissin à Bembo[3], et dont il est fâcheux de ne point connaître la date, apprend que Bembo avait sollicité avec instance du Trissin, alors probablement auprès de la duchesse de Ferrare, un certain portrait de celle-ci, auquel le Trissin paraît singulièrement tenir, et qu'il refuse poliment à Bembo. Ainsi que le prétendent l'auteur de la *Vie et du Pontificat de Léon X*[4] et Ginguené[5], Bembo n'a pu vivre vingt-deux ans avec la charmante Morosina, dont il eut deux fils et une fille, puisqu'elle mourut à Padoue, en 1535, lorsque Bembo s'y était retiré en 1522, après la mort de Léon X, et avant son élévation imprévue au cardinalat, par Paul III, en 1539. Son ménage avec la Morosina n'a guère pu durer que douze ans au lieu de vingt-deux. Il ne paraît point, affirme le savant Louis Bossi, qu'il l'eût connue à

[1] *Manuscritti italiani della regia biblioteca parigina descritti ed illustrati dal dottor Ant. Marsand. Parigi, stamperia reale* 1835, in-4.°

[2] *Orl. can.* XLII.

[3] Elle a été réimprimée t. X. p. 195 et suiv, de la traduction italienne de la *Vie et du Pontificat de Léon X*, de Roscoë, par Louis Bossi.

[4] Chap. XVI.

[5] *Hist. litt. d'Italie*, t. IX, p. 251 et article de la *Biographie Universelle*.

Rome, quand il était secrétaire du pape, malgré la conjecture de Ginguené, sur « son trop d'assiduité » auprès d'elle à cette époque [1].

Lucrèce Borgia et Bembo représentent d'une manière caractéristique et fidèle la corruption des mœurs italiennes aux XV.ᵉ et XVI.ᵉ siècles, ce mélange bizarre, pédantesque de poésie, de philosophie et de sensualisme.

La vie peu noble et assez impure de Bembo contraste tout-à-fait avec sa patriarcale et vénérable figure telle qu'elle est représentée par le buste de Danese Cattaneo, à l'église *del Santo*, de Padoue, buste loué par l'Arétin et, dit-on, exécuté d'après les conseils du Titien et de Sansovino. Cette vie ne contraste pas moins avec les vers fulminants du cardinal contre la corruption de Rome :

« Adieu, Rome que doit fuir quiconque veut vivre « saintement ; adieu, ville où tout est permis, excepté « d'être homme de bien. »

Vivere qui sancte vultis, discedite Roma,
Omnia hic esse licent ; non licet esse probum.

Vers avec lesquels l'âpre prévention de Luther saluait à son départ la ville éternelle, lorsqu'il vint la visiter.

Mais les dernières années de la fille d'Alexandre VI et de la sœur de César Borgia furent pieuses, retirées, obscures. Je n'ai pu reconnaître à l'église intérieure du *Corpus Domini*, de Ferrare, sa cendre ignorée et confondue avec d'autres sépulcres de princes de la maison d'Este. Les annales de la ville gardent sur elle un mystérieux silence. Bembo, revenu différemment

[1] V. la note (*a*) de la p. 25, t. VII, de la traduction italienne de la *Vie et du Pontificat de Léon X*, par Bossi, les notes additionnelles du même vol., p. 268 et suiv. et les notes de M. Jean Palamède Carpani, jointes aux Mémoires de Benvenuto Cellini, de l'édition des classiques italiens de Milan, t. 1.ᵉʳ, p. 339-40.

de ses erreurs par la fortune et les dignités, repose à Rome derrière le maître-autel de la Minerve, entre deux papes de la famille des Médicis, Léon X et Clément VII, et le tombeau lui a été consacré par son fils Torquato, qu'il avait eu de la Morosina.

XVII.

LA COURTISANE IMPERIA ET LA BATARDISE EN ITALIE.

La célèbre courtisane romaine Imperia, l'Aspasie du siècle de Léon X, l'amie de Beroalde-le-Jeune, des Sadolet, des Campani, des Colocci, devait son nom de guerre à la supériorité de sa beauté, de ses talents, de ses manières et de sa conversation. Cette princesse de la galanterie eut l'honneur d'une médaille; elle obtint même à l'église Saint-Grégoire, sur le Mont-Celius, un monument public avec l'étrange épitaphe qui n'offre point tout-à-fait l'élégante latinité du siècle et de sa société. On peut y remarquer la fabrication du mot *cortisana*, afin de sauver à Imperia l'affront de celui que Juvénal avait audacieusement infligé à une impératrice :

Sumere nocturnos MERETRIX *augusta cucullos :*

« Imperia, la courtisane romaine, qui, digne d'un tel nom, offrit aux hommes un rare modèle de beauté; elle vécut XXVI ans XII jours, et mourut l'année 1511, le 15 août. »

Imperia, cortisana romana, quæ, digna tanto nomine, raræ inter homines formæ specimen dedit; vixit annos XXVI *dies* XII, *obiit* 1511, *die* 15 *Augusti.*

Le monument subsista avec l'inscription jusque dans le dernier siècle, où il fut détruit, non par convenance ou par scrupule, mais dans quelque restauration, par inadvertance.

L'existence d'Imperia, l'espèce de dignité de la courtisane romaine, sont un des traits caractéristiques du paganisme de mœurs, si on peut le dire, des lettrés

de la renaissance. Imperia fut chantée en vers latins et italiens, par ses doctes amis. Bandello rapporte que tel était le luxe de ses appartements, que l'ambassadeur d'Espagne y avait renouvelé l'insolence de Diogène, en crachant au visage d'un des gens de la maison, disant qu'il ne trouvait pas d'autre place pour cela [1]. Imperia paraît aussi avoir été fort lettrée, car on voit dans la description de Bandello, qu'à côté de son luth, de ses cahiers de musique, et d'autres instruments, il y avait plusieurs ouvrages latins et en langue vulgaire, richement ornés.

Cette noble courtisane romaine était bien loin d'être exposée aux gênes et à l'humiliante pénalité des courtisanes de l'ancienne Rome, obligées de faire leur déclaration devant les édiles, d'avoir les cheveux courts, et qu'un châtiment moral et significatif assimilait aux hommes en les forçant de porter la toge qui ne descendait pas au-dessous de la cheville, au lieu de la robe traînante (*stola*) des matrones, ce qui les fait appeler *togatæ* par les poètes.

On lit dans le traité de Paul-Jove, sur les poissons romains, une fort jolie histoire d'un vieux parasite, homme de loi, qui présente une scène de mœurs animée, dramatique de la Rome galante, cardinalesque et financière du XVI.e siècle.

«On parle encore parmi certains conteurs de facéties, d'une aventure risible de Titus Tamisius, célèbre par ses bons mots romains et courtisanesques, mais d'une gourmandise si déhontée qu'il en était devenu infâme. Informé par le valet qu'il avait coutume de mettre en sentinelle au marché du poisson, qu'une grande et belle tête d'ombrine avait été apportée aux trois conservateurs (d'après un ancien usage qui allouait à ces conservateurs les têtes des poissons d'une proportion

[1] *Part.* III, *nov.* 42.

extraordinaire), tout de suite il monta au Capitole, afin de pouvoir, sous prétexte d'affaires, entamer une conversation, et la prolonger tant, qu'on l'invitât à dîner. Mais les conservateurs ayant décidé de faire cadeau de cette noble tête au cardinal Riario, Tamisius la rencontra sur le seuil du palais, et la vit emporter dans un grand plat couronné. Trompé dans son espoir, il fit suivre les gens des conservateurs par son valet dont lui-même suivait la trace. Peu après, quand il vit entrer le plat au palais Riario : « C'est bien, dit-il, la chose est sûre, nous serons traités splendidement. » Il était un des principaux habitués de la table du cardinal, qui surpassait toutes les autres en magnificence. Mais Riario, généreux de sa nature, dit : « Cette tête conservatoriale, la plus grande de toutes, est due au cardinal le plus grand de tous. » Et immédiatement, il l'envoya au cardinal Frédéric Sanseverino, qui était d'une taille surprenante. Tamisius retrousse aussitôt sa robe, et accusant Riario d'une générosité intempestive, il saute sur sa mule et poursuit le plat jusqu'à la maison Sanseverino. Frédéric n'est pas moins libéral que Riario : il envoie avec de belles paroles la tête sur un plat doré à Ghigi, banquier très riche, dont il dépendait par ses dettes nombreuses, accrues encore par de grosses usures. Trompé déjà pour la troisième fois dans son avide espoir, Tamisius vole avec ardeur vers la villa au-delà du Tibre, que Ghigi faisait alors élever avec tant de magnificence (*la Farnesine*). Là, fatigué, et tout trempé de sueur à cause de son gros ventre, il fut pour la quatrième fois déçu par la fortune, car il trouva Ghigi tout occupé du soin d'envoyer de suite cette tête couronnée de fleurs fraîches à une courtisane qu'il aimait, et qui, à cause de sa beauté et des charmes de son esprit, était appelée Imperia. Indigné, Tamisius tourne la bride en arrière, sans la moindre colère contre sa gourmandise qui lui avait fait endurer

les travaux d'Hercule, et il chevauche vers la maison d'Imperia, par la rue du Pont-Sixte, qui était dardée des rayons du soleil. A la fin telle fut la force et la passion de sa gourmandise haletante, qui l'avait entraîné par tous les quartiers de la ville, que l'on vit cet homme de robe et vieux, manger sans pudeur avec une courtisane, étonnée de l'arrivée d'un inconnu [1]. »

La fille d'Imperia, mariée à Sienne, devint un modèle de chasteté. Entraînée comme Clarisse dans une maison de débauche, par le cardinal Alphonse Petrucci, étranglé depuis en prison comme chef de la conspiration des cardinaux qui tentèrent d'empoisonner Léon X, elle s'empoisonna et tomba morte aux pieds de son infâme ravisseur plutôt que de lui céder. L'élégant écrivain vénitien, Jérôme Negri, dont les oraisons latines paraissaient à Sadolet, avoir la gravité cicéronienne, s'exprime ainsi sur la fin malheureuse de la fille d'Imperia, dans une lettre à Marc-Antoine Micheli de Grotta-Ferrata, du 19 décembre 1522: « Cet événement est d'autant plus digne d'être « célébré et presque d'être mis au-dessus de l'ac- « tion de Lucrèce, que cette femme était fille d'une « fameuse prostituée, Imperia, noble courtisane à « Rome, comme vous savez [2]. »

Si la prostitution eut sa dignité, ainsi qu'on le voit par l'épithète de *noble* donnée à la courtisane romaine, par l'épitaphe d'Imperia, par Bandello et Negri, l'illégitimité de la naissance n'était point alors une tache. A Bologne le droit de légitimer les bâtards était attribué à certaines charges. Il fut accordé au noble et docte bolonais Achille Bocchi, attaché à l'illustre Alberto Pio, prince de Carpi, envoyé orateur impérial en cour de Rome, et qui obtint le titre de chevalier, de comte palatin avec le droit d'armer chevalier et de conférer le

[1] *De Romanis piscibus. Cap.* V.

[2] *Lettere de' Principi,* Venise, 1562, t. I, p. 81.

doctorat. Un diplôme de l'empereur Frédéric III, de l'année 1462, encore conservé à la sacristie de la chapelle du *Registro* (ancienne résidence du collége des *notari*), à Bologne, et confirmé par le pape Jules II, donne le même droit au correcteur des notaires. L'érudit, le poète et le romancier allemand Chrétien Weiss avait parmi ses nombreux écrits, composé une dissertation sur les illustres bâtards[1]. L'universel Celius Calcagnini[2], le spirituel Cardan qui ne fut point athée, comme on l'a tant dit[3]; l'évêque de Marseille, Seyssel, qui écrivit le premier purement en français et précéda Amyot beaucoup plus connu, grâce à Plutarque, l'illustre antiquaire Fulvio Orsini, et le profond jurisconsulte Jason Maino étaient illégitimes et parvinrent aux premiers honneurs de l'Eglise, et des cours italiennes des XV.e et XVI.e siècles. Notre époque, qui se pique de détruire tant de préjugés, est en certains points beaucoup plus esclave de l'opinion que les siècles passés. La prérogative accordée à quelques magistrats de légitimer les bâtards, comme à Bologne, pourrait être assez utilement rétablie, depuis l'embarrassante multiplication des enfants naturels, qui, à Londres, s'élèvent à près de la moitié des naissances, et à Paris à plus du tiers. Cette mesure ferait disparaître la plus innocente des inégalités, et ce serait toujours une cause de moins de perturbation dans notre société, que ces inégalités agitent et tourmentent.

[1] *De Spuriis in Ecclesia et re litteraria claris.* Leipsick, 1693; Vitemb., 1735.
[2] V. l'art. suivant.
[3] V. les *Voyages*, liv. V, chap. 8.

XVIII.

CELIUS CALCAGNINI ET SES LETTRES.

Les *Voyages en Italie* offrent, au sujet du tombeau de Celius Calcagnini, au-dessus de la porte de l'ancienne bibliothèque du couvent de Saint-Dominique, à Ferrare, quelques faits et anecdotes concernant cet homme illustre, qui mérita d'être surnommé le Miracle de son temps [1]. La vaste correspondance de Calcagnini, comme celle de tous les esprits supérieurs, intéresse vivement pour l'histoire des mœurs, des arts et de la littérature de l'époque; et sa latinité, quoique pleine et hérissée d'allusions aux choses de l'antiquité, est d'une rare élégance. Telle était la passion de l'auteur pour le latin, qu'il voulait le voir régner seul parmi les grands et les lettrés, et ne passait l'italien qu'au peuple [2]. Des lectures, des conversations, des dissertations latines avaient lieu constamment à sa table, ainsi que l'a dit et peint joyeusement Pierio Valeriano, qu'il y traita magnifiquement quinze jours, après que cet infortuné se fut échappé presque nu du sac de Rome [3]. Erasme raconte qu'à son passage à Ferrare, il fut harangué en latin par Calcagnini, avec une facilité si abondante, que de son aveu, la langue lui manqua tout-à-fait pour répondre (*ut ego prorsùs viderer elinguis* [4]).

[1] *V.* liv. VII, chap. 11.
[2] *V.* Son traité intitulé : *De Imitatione, Commentatio ad. Jo. Bapt. Cinthium Giraldi.*
[3] *Joh. Pierii Valeriani vitæ suæ calamitas ab ipso deplorata carmine elegiaco inter ejus Poëmata.* Basil. 1538, in-8.°.
[4] Erasm. *Ep. lib.* XXVIII, *ep.* 25.

Les armes de la famille Calcagnini sont surmontées d'une cigogne tenant la devise : « Il est bien secret », postérieure à Celius : elle fut accordée le 15 novembre 1556, à Théophile Calcagnini, second fils de Thomas, que le roi Henri II avait créé son capitaine-général en Italie, à la suite d'une mission de confiance dont il s'était acquitté habilement, et auquel il envoya en présent la cigogne en or avec l'inscription française passée au cou. Par une convenance littéraire assez heureuse, ce fut un descendant de Calcagnini, monsignor Thomas Guido Calcagnini, prélat érudit, et auteur d'un commentaire estimé sur son ancêtre Celius, qui fut chargé en 1817 d'apporter à Paris la barrette à M. de Bausset, l'illustre historien de Fénelon et de Bossuet, et le biographe touchant d'un simple prêtre, dont la douce parole et la frêle existence furent consumées par la charité [1]. La lettre suivante de Celius Calcagnini, datée de Rome, est écrite au célèbre théologien et mathématicien allemand, Jacques Ziegler, auquel il avait voué une tendre amitié pendant son voyage en Hongrie avec l'Arioste, à la suite du premier cardinal Hippolyte d'Este, qui se rendait à l'élection de l'Empereur. Outre quelques détails sur les savants qui alors y florissaient, cette lettre donne plusieurs traits nouveaux et curieux sur la bonté de cœur, les qualités aimables de Raphaël, ainsi que sur la passion d'architecture à laquelle il était livré les dernières années de sa vie, lorsqu'il fut chargé des travaux de Saint-Pierre [2] :

« Garde-toi de croire qu'il se trouve ailleurs qu'à « Rome une aussi riche moisson de talents et d'études. Il y a vraiment plusieurs personnages dont « l'intimité me charme tellement, que je ne saurais ni

[1] V. la Notice historique mise en tête des Sermons de l'abbé Legris-Duval. Paris, 1821, 2. vol. in-12.

[2] V. les *Voyages*, liv. XV, chap. 1.

« espérer, ni désirer de toute ma vie un bonheur plus « grand. Parmi tous, m'est très cher Jérôme Aléan- « dre, savant dans les langues grecque, latine, hé- « braïque, que le souverain pontife, peu avant mon « arrivée, a créé de son propre mouvement, biblioth- « caire, après la mort de Zénobe Acciajoli, homme « religieux et non moins docte. Il me découvre tous « les jours les immenses trésors de la bibliothèque « Vaticane. Vient ensuite le cardinal Egide, d'une sin- « gulière intégrité et renommée, qui a mis en latin « les mystères de Porphyre et la théologie de Proclus. « Là se trouve Fabius de Ravenne, vieillard d'une « probité stoïque, aussi aimable que savant. Une « chose dont tout le monde convient et qui lui est par- « ticulière, c'est que ce vieillard a tant de mépris pour « l'argent, qu'il ne l'accepte pas sans que la néces- « sité l'y force. Le pape Léon X lui fait d'ailleurs, par « mois, une pension qu'il a l'habitude de distribuer « à ses parents et amis. Il soutient sa vie avec les her- « bes et les laitues des Pythagoriciens, dans une petite « loge que tu appellerais justement le tonneau de Dio- « gène, encore moins l'habitué de la science que son « martyr; et, martyr est bien le mot, car cet homme « octogénaire y a fait une maladie très grave et très « dangereuse. Il est nourri et presque entretenu par « un personnage très riche, très goûté du pape, « Raphaël d'Urbin, jeune homme d'une grande bonté « et sur-tout d'un admirable génie. Distingué par de « grands talents, Raphaël est sans contredit le prince « de tous les peintres, soit pour la théorie, soit pour « la pratique. Il est encore architecte de tant d'ha- « bileté, qu'il est capable d'inventer et d'achever ce « que les esprits les plus ingénieux avaient cru im- « possible. Je ne parle pas de Vitruve, que non seule- « ment il expose, mais qu'il défend ou attaque par « des arguments très forts, et si agréablement qu'on

« ne le peut accuser d'aucune envie. Il exécute en ce « moment une œuvre admirable et incroyable pour la « postérité. Je ne veux pas parler de la basilique vati- « cane dont il dirige les travaux; mais je dirai seulement « qu'il fait revivre Rome ancienne, restaurée dans sa « forme, sa grandeur et sa symétrie. Car ayant creusé « les montagnes et mis à découvert de profondes fonda- « tions, il a si heureusement rapproché les débris, de « la description et des idées des écrivains anciens, « que, frappés d'admiration, le pape Léon X et tous « les Romains le regardent presque comme un dieu « envoyé du ciel pour rétablir la ville éternelle dans « son antique majesté[1]. Il est si loin de la morgue, « qu'il se rend volontiers facile et familier, ne refu- « sant les avis ou les entretiens de personne. Il ho- « nore et choie Fabius comme maître et comme père, « le consulte en toutes choses et se rend à ses con- « seils. L'histoire contemporaine elle-même ne man- « que pas ici. Paul Jove, célèbre médecin, écrit « d'une manière si claire, si savante, si élégante, « l'histoire de nos temps dont il a déjà publié dix « livres, que j'ai honte de parler si indisertement « d'un homme si disert[2]. »

Voici avec quelle chaleur Calcagnini recommande au savant prince de la Mirandole, Jean-François Pic, le célèbre mythologue Lilio Giraldi :

« Je recommande encore à ta haute protection Li-

[1] Paul Jove rapporte le même fait dans son éloge latin de Raphaël. Selon André Fulvio, cité par M. Quatremère, il avait aussi peint les principaux monuments antiques de Rome : « J'ai étudié dans chaque quartier les anciens monuments que, sur mon indication, Raphaël d'Urbin, peu de jours avant sa mort, avait peints au pinceau (*penicillo pinxerat*). » Les *Antiquités Romaines* de Fulvio ne parurent que sept ans après, et il n'existe aucune trace de ces précieuses peintures.

[2] *Clarorum virorum epistolæ singulares*, pub. par Colomiès, Lond., 1687.

« lius, à la bonté et à la vertu duquel je reconnais « tout devoir; si jamais mon amour peut avoir quelque « autorité auprès de toi, je veux la prodiguer tout « entière en sa faveur. Je n'ai rien que de bon à te « promettre de lui, et d'abord, cette fidélité si recher- « chée et si rare, plus des soins particuliers et de l'exac- « titude toutes les fois que tes désirs ou tes avantages « réclameront ses services. Mais je suis bien maladroit « de vous faire à tous deux une telle injure, comme « si j'ignorais que Lilius, par son extrême dextérité, te « deviendra bientôt très cher, et que tu le trouveras « très agréable. »

Le passage suivant, d'une lettre au même Pic, confirme élégamment les vices de Giraldi sur lequel Montaigne s'est trop apitoyé et qui périt d'un mal honteux et non de faim, ainsi que lui et de Thou l'ont cru, puisqu'il reçut alors des secours de la duchesse Renée et qu'il laissa environ dix mille écus:

« Je l'ai même averti de ta part de se garder des « mœurs pestilentielles de Rome, de fuir un ciel si in- « salubre où il a contracté la podagre et la néphréti- « que, et si bien que, si quelque dieu ne le regarde « avec bénignité, il est à craindre qu'il n'empire. Je « l'ai fait d'autant plus volontiers, que j'ai extrême- « ment aimé Lilius dès son enfance, et que je l'ai tou- « jours entouré de mes soins. Mais je ne sais comment « il s'est fait qu'après avoir passé le seuil de Circé, il « prit d'autres mœurs et s'oublia tout-à-fait. Il est « donc à craindre que nous ne parlions à un sourd et « que, les oreilles bouchées, il ne s'abandonne sans « réserve à ses syrènes, et se refuse à toutes les solli- « citations de notre excellent prince et de son ami « passionné, de manière que l'on s'étonnera moins de « ce Grillus de Plutarque, qui aimait mieux être bête « qu'homme. »

Calcagnini fait ailleurs ce brillant éloge de Pic :

« Il n'est rien dans toute la philosophie, rien dans « les belles-lettres, rien dans la poésie, rien dans les « études sacrées qu'il ne possède. Les mystères de la « religion, avec quelle chasteté de cœur il les embrasse « et les adore! Quels progrès dans l'une et l'autre « langue! ce qu'il a fait jusqu'à ce jour, avec son « génie heureux et facile, pour se recommander à la « postérité, égale ce que tout autre pourrait à peine « embrasser par le travail oisif de la lecture; de sorte « que si l'on voulait compter ses œuvres, on croirait « qu'il n'a fait de sa vie autre chose. Mais si l'on « compte ses actes si pleins de prudence et de courage, « si l'on se rappelle combien la fortune l'a éprouvé « dans ses jeux, tantôt l'arrachant de son royaume « paternel, tantôt l'y rappelant, chez combien de na- « tions il a voyagé, avec quel art il s'est procuré l'a- « mour et l'aide des grands princes. . . . . . que si « même je voulais recueillir en un abrégé, toutes les « fonctions qu'il a remplies, cela suffirait à une histoire. « Un si grand nombre de faits se présente même à qui « veut se hâter, que les embrassant tous s'il est pos- « sible dans son esprit, on sera presque forcé d'avouer « qu'il n'a dû lui rester aucun loisir pour écrire. « Cette incroyable force de génie a vaincu toutes les « difficultés et a fait ce qu'on aurait cru impossible. »

Calcagnini craignit d'être oublié de Giraldi, qui n'avait point répondu à une de ses lettres, et il lui écrivit à Rome, de Hongrie :

« Lorsque tu ne réponds point à mes lettres, les « uns l'attribuent à l'oubli, les autres à la haute for- « tune à laquelle tu es parvenu. Je ne sais encore le- « quel je dois préférer, car m'oublier est dur, et t'ou- « blier toi-même serait impie. Si cependant on me « laisse le choix, j'aime mieux supposer le premier « oubli, qui du moins ne ferait tort qu'à moi. Adieu, « et sois bien persuadé que dans l'une ou l'autre for-

« tune je serai le même, c'est-à-dire ton très dévoué [1]. »

Giraldi paraît avoir tenté de se justifier par cette brillante épigramme :

« O très docte Célius, si je t'ai toujours honoré, ta « muse aussi fut toujours généreuse envers moi. Ne me « refuse pas, je t'en prie, ce mystérieux ouvrage que « tu as composé au milieu des Pannoniens et des fa- « rouches Sarmates. Ainsi puissent les trois Sœurs te « filer de longs jours d'argent, et ta vieille renommée « reverdir sur ta cendre ! »

Si te, si semper colui, doctissime Cœli,
Et tua mi semper larga Thalia fuit.
Ne, precor, invideas Tetractyn, quæ tibi scripta est,
Inter Pannonios Sauramatasque truces;
Sic tibi longa trahant argentea fila Sorores,
Et tua post cineres fama virescat anus.

Calcagnini ne fut point toutefois rassuré contre l'oubli de Giraldi, ainsi qu'il s'en explique à l'élève de celui-ci, Jean Calvo, un des familiers de la maison du cardinal Rangoni :

« Pour ce que tu m'as écrit de Lilius, autrefois mon « ami, je suis ravi, si tu m'en as plus écrit d'après ton « cœur que d'après l'usage ; car j'aime tant Lilius, « j'admire tellement ses talents, que rien ne me tour- « mente comme le soupçon de n'être pas payé de re- « tour. Si donc tu obtiens de lui, ou qu'il me garde, « ou qu'il me rende l'ancienne amitié, tu m'obligeras « infiniment. Mais, en vérité, vous autres hommes du « Mont-Palatin, vous estimez ou rien ou fort peu de « chose ce qui gît au-dessous de la colline vaticane. « Plaise à Dieu que tu croies cela dit par plaisanterie « plutôt que sérieusement [2]. »

Pour un savant, un érudit et un diplomate, il y a du sentiment dans les regrets que Calcagnini accorde

[1] *Lett.* XIV, liv. 7.
[2] *Lett.* XV, liv. 9.

à l'un de ses maîtres, le célèbre médecin et antiquaire Leoniceno, le premier traducteur latin de Galien, que son régime et l'égalité de son humeur conduisirent jusqu'à quatre-vingt-seize ans, et dont il annonce la mort à Erasme dans une lettre du 6 juillet 1525 :

« Le médecin Leoniceno, il y a déjà quelques mois, « acheva cette comédie de la vie, homme né pour « l'éternité, que j'appelais le dernier des héros et « comme les restes de l'âge d'or; car il est mort le « dernier de ce siècle qui nous a donné une si riche « moisson de génies, les Hermolaüs, les Politien, les « Pic, les Merula, les Domitius Calderino, et, ce « qui est merveilleux, il est mort presque cente- « naire avec toutes ses facultés. Il écrivit beaucoup, « il traduisit beaucoup du grec, et il nous a rendu « dans l'art de guérir, bien des choses que l'on croyait « perdues. Il fut un perpétuel ennemi des médecins « ignorants, et il poursuivit impitoyablement Pline « même, quoique je l'en aie souvent détourné. En- « fin, ce qui n'est donné qu'à un petit nombre, il vit, « encore vivant, sa postérité. J'ai supporté sa mort avec « une douleur amère, tant par raison privée, car il « était mon maître, que par raison publique, car je « voyais que les lettres latines recevaient par sa mort « une notable plaie. »

Une autre lettre de Calcagnini à Erasme, est pour la France d'un intérêt touchant. On y voit qu'un des premiers hommes de la renaissance, le fameux Celius Rhodiginus, dont le nom italien était Celio Richerio et qui prit le nom latinisé de sa patrie *(Rhodigium)*, l'auteur des *Antiquæ Lectiones*, appelé le Varron de son temps par Jules-César Scaliger qu'il eut la gloire d'avoir pour disciple, mourut de douleur à soixante-quinze ans, à la nouvelle de la défaite de notre armée à Pavie et de la prise de François I.er qui l'avait protégé :

« Rhodiginus a dit un long adieu aux choses humai-

« nes. Ayant appris que l'armée française avait été « taillée en pièces à Pavie et que le très puissant roi, « duquel dépendaient toutes ses espérances, était « tombé entre les mains des ennemis, il prit la chose « si fort à cœur qu'il ne put résister au chagrin. Plût « à Dieu qu'il eût apporté à tout ce qu'il écrivit autant « de labeur, autant de jugement! Il aurait moins cho- « qué et plus satisfait les savants. Il fut vraiment un « homme bon, un vrai chrétien, lié d'une tendre « amitié avec moi, ainsi qu'avec toi, à qui il avait « dédié un de ses livres des *Antiquæ Lectiones;* mais « il ne prenait conseil que de lui-même et se rendait « à contre-cœur aux avis des amis; au reste, dans « l'étude et le travail, assidu jusqu'à s'en repentir. »

Sur le tombeau de Richerio, au cloître Saint-François de Rovigo, se lisent ces mots : *Hic jacet tantus vir!* Un officier autrichien, peut-être quelque docte élève des universités allemandes, les écrivit avec la pointe de son épée, indigné de ne point trouver d'inscription sur une telle sépulture. Ce mouvement admiratif eût encore mieux appartenu à l'un de nos compatriotes, quand on se rappelle l'opinion, le désespoir et la fin du savant Italien.

XIX.

LE TASSE EN FRANCE.

Le Tasse avait vingt-six ans lorsqu'il partit pour la France vers la fin de l'année 1570. Il accompagnait le cardinal Louis d'Este, fils d'Hercule, duc de Ferrare, qui l'avait admis parmi ses gentilshommes depuis cinq années, en lui laissant le loisir de travailler[1], et auquel il avait dédié son premier poème épique du *Rinaldo*, composé à dix-sept ans, aurore brillante de la *Jérusalem.* Le cardinal, qui obtint la charge de protecteur de la couronne de France près du Saint-Siége, était envoyé par le pape Grégoire XIII, à Charles IX, afin de soutenir la cause catholique, et d'arrêter les progrès menaçants du protestantisme, qu'avait déjà embrassé une partie des princes du sang, de la première noblesse et quelques-uns des premiers poètes et écrivains. Il devait en outre visiter ses bénéfices, et le riche archevêché d'Auch, que lui avait résigné le cardinal Hippolyte II. Le Tasse fut attaché à cette ambassade, parce qu'on présumait que sa renommée poétique pourrait plaire au jeune roi, dont le goût et le talent pour les vers étaient connus.

Il serait difficile aujourd'hui de se faire une idée de

[1] A la recommandation des princesses Léonore et Lucrèce, le Tasse obtint la table ordinaire dn cardinal. Il raconte dans nne lettre à son ami Maurice Cattaneo, que le cardinal lui avait d'abord accordé sa nourriture en argent, et que, la somme étant trop faible, il avait réclamé; mais qu'il n'a jamais mangé au *tinello*. Le *tinello* était la table des gentilshommes d'un ordre inférieur, et devait fort ressembler à l'office, puisque ce mot signifie encore aujourd'hui l'endroit où l'on serre le vin. Dans ces petites cours italiennes, la table ordinaire était celle du prince en voyage et à la campagne.

l'existence, de la représentation et du train d'un cardinal de la maison d'Este au seizième siècle. Le nombre des gens de la maison du cardinal Louis s'élevait à huit cents, auxquels il fit par son testament des legs selon les mérites et la qualité de chacun. Un jour, parmi d'autres splendides présents, il envoya à Charles IX, dont il était cousin par sa mère, Renée de France, quarante superbes et précieux chevaux de guerre tout harnachés, avec des selles et des housses brodées d'or, et conduits par quarante palefreniers vêtus de soie et d'or à l'orientale[1].

Avant de se mettre en route, le Tasse écrivit ce testament à la fois singulier et touchant que l'on conserve encore à la bibliothèque de Ferrare. Il prescrit de publier les poésies amoureuses qu'il a composées pour son compte, et de détruire celles qui l'ont été pour d'autres, à l'exception du sonnet,

Or che l'aura mia dolce altrove spira,

de mettre au jour l'oraison qu'il avait prononcée à l'ouverture de l'académie des *Eterei* de Ferrare, ainsi que les quatre livres du poème héroïque de la *Gerusalemme conquistata;* de ne donner que les six derniers chants du *Goffredo*, et les stances des deux premiers chants qui paraîtront les moins mauvaises. Il charge de la révision de ces divers ouvrages le marquis Scipion Gonzaga, depuis cardinal, Dominique Pensiero et Jean-Baptiste Guarino, en les invitant à faire sans pitié les coupures nécessaires, mais à être très réservés dans ce qu'ils ajouteront ou changeront. Il veut que l'on vende tout ce qu'il a laissé dans sa maison, ainsi que les effets qu'il avait mis en gage chez le Juif Abraham Lévi, pour vingt-cinq livres[2], et sept morceaux de

[1] MURATORI, *Antichità Estensi*, part. II, cap. 13.
[2] Je dois à l'obligeance de M. Joseph Antonelli, sous-bibliothécaire

tapisserie achetés en Flandre par Bernard Tasso, en 1544, aussi en gage pour treize écus chez Ascagne Giraldini, autre Juif, mais anobli pour des services rendus au duc de Ferrare. Il désire qu'avec l'argent qui restera, cette noble épitaphe qui ne fut point employée[1], soit consacrée à son père :

« A Bernard Tasso, que la richesse et l'élévation de son génie dans les affaires des princes, et parmi les loisirs des Muses, que les variations et les inconstances de sa fortune, que les monuments laissés par lui dans sa double carrière, ont illustré; son fils Torquato a dédié cette inscription. Il vécut 76 ans, et mourut l'année 1569, le 4 septembre. »

Bernardo Tasso Musarum otio et principum
Negotiis summâ ingenii ubertate atque
Excellentiâ pari fortunæ varietate
Ac inconstantiâ relictis utriusque
Industriæ monumentis clarissimo
Torquatus filius posuit.
Vixit an. septuaginta et sex ob.
An. MDLXIX, die IV septemb.

On peut remarquer que par la dernière disposition, le Tasse charge son exécuteur testamentaire, Hercule Rondinelli, de recourir, en cas de difficultés, à l'*eccellentissima madama Leonora*, dans la faveur de laquelle il dit avoir toute confiance.

La stérile âpreté des Alpes le frappa par sa grandeur

actuel de Ferrare, le détail de ces effets, que n'a point donné Serassi, le plus complet des biographes du Tasse. Malgré le patronage du cardinal d'Este, le Tasse était resté fort misérable, puisqu'on le voit réduit à emprunter un peu d'argent sur ses couvertures et son lit. Les effets consistaient en deux ciels de lit, deux couvertures de damas *(turchesche)*, garnies de taffetas, un tour de lit *(tornaletto)* en tapisserie, et deux devants de porte.

[1] On ne lit à terre, sur le tombeau de Bernard Tasso à l'église Sant-Egidio de Mantoue, que ces mots, pareils à la nue inscription de son fils à Saint-Onuphre : *Ossa Bernardi Tassi*, mis par le duc Guillaume Gonzaga.

et sa variété; il en préférait le spectacle à d'autres sites plus riants. Il fut très ennuyé de l'uniformité de nos plaines, et il ne retrouva quelques-unes des beautés alpines que dans les montagnes de la Bourgogne et du Lyonnais. Les éloges qu'on lui faisait de la grande route et des environs de Paris du côté de la Picardie et de la Normandie, lui semblaient fort ridicules. « Ceux qui les louent, dit-il, préféreraient sans doute aux peintures de Michel-Ange ou de Raphaël, celles qui n'offriraient qu'une plus grande surface de pourpre ou d'azur d'outre-mer. » Malgré ses préventions italiennes, il a loué la majesté de nos fleuves, l'heureuse direction, la régularité de leur cours, et l'activité de la navigation intérieure, source de la richesse du pays.

On lui avait vanté la commodité des maisons particulières; il les trouva presque toutes de bois. Les étroits escaliers en colimaçon lui faisaient tourner la tête, et les chambres tristes, obscures, ne se suivaient point, et n'étaient pas de plain-pied. Nos vieilles basiliques l'étonnèrent par leur masse, leur solidité et leur quantité qui annonçait l'ancienne piété du peuple; mais il trouva l'architecture barbare, les peintures et les sculptures grossières, à l'exception des vitraux dont il admira sans réserve l'éclatant coloris et jusqu'au dessin. Il remarque à ce sujet que, tandis qu'en Italie le travail du verre ne s'exerce que pour les plaisirs des buveurs, il est consacré en France à l'ornement des églises et au culte religieux. Le Tasse n'a point toutefois songé que les vitraux étaient à peu près la seule peinture appliquable et convenable aux monuments du genre dit gothique, qui ne présentent que d'étroites et de maigres surfaces, et que les tableaux de Raphaël et de Michel-Ange auraient singulièrement perdu à n'être regardés qu'à travers le vif reflet de la pourpre et de l'outre-mer des vitraux. Les clochers ne lui plurent pas

moins, et il trouvait leur effet charmant. Mais il traite avec quelque rigueur Notre-Dame de Paris, qu'il met au-dessous du dôme de Milan, et peut-être encore d'autres églises d'Italie.

Ainsi que Montaigne, il remarqua la ressemblance qui existait entre Paris et Milan, pour l'aspect, la richesse et le commerce, tout en regardant cette dernière ville comme très inférieure. Il souffrit de l'inconstance du climat qui variait du matin au soir, et le faisait passer dans la même journée de janvier en avril. Il attribuait presque à cette inconstance celle des habitants. « Les Français, dit-il ailleurs [1], sont de nature à ne pouvoir demeurer tranquilles. Ils veulent toujours être en exercice, et dès que l'occasion leur manque, ils dépérissent aussitôt, comme il arrive d'un palefroi habitué à la fatigue, et qu'on laisserait oisif à l'écurie, ou des roues d'une horloge qui se rouillent si elles ne marchent plus. » Mais il trouve à l'inconvénient du vent une singulière compensation, c'est la multitude de moulins qu'il fait mouvoir, et parmi lesquels ceux de Montmartre et des autres environs de Paris ont l'honneur d'être cités [2].

C'est au mois de janvier 1571 que le Tasse fut présenté à Charles IX par le cardinal d'Este. Le jeune souverain qui allait être bientôt si coupable, ou si malheureux (la Saint-Barthélemy devait éclater l'année suivante), ne méconnut point le chantre de la *Jérusalem;* ils étaient frères en poésie, et Charles avait adressé à Ronsard, son favori, les meilleurs vers que l'on connaisse publiés sous le nom d'un roi, et peut-être les plus beaux de ce siècle :

« L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais, roi, je les reçois, poète, tu les donnes;

[1] *V.* le *Discorso*, cité ci-après, p. 262.
[2] *V.* Lettre au comte Hercules de Contrari de Ferrare.

Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Eclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon, et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire. »

Voltaire attribue ces vers au précepteur de Charles, Jacques Amyot, conjecture peu vraisemblable; car ils ont de la jeunesse, et l'on ne connaît du traducteur de Plutarque, que les vers intercalés dans les *Vies des Hommes illustres*, et qu'il a rendus presque toujours assez médiocrement et sans élévation. Les vers de Charles ont été récemment cités par M.me de Bawr, dans son intéressant roman historique de la *Fille d'Honneur*. Cet écrivain agréable et instruit ne doute point de leur authenticité, et les loue pour leur facture remarquable, à une époque où la langue n'était pas encore fixée.

Selon l'auteur anonyme de la vie du Tasse, mise en tête de la belle édition de la *Jérusalem*, imprimée à Venise, en 1760, le roi lui sut un gré particulier d'avoir célébré les hauts faits de notre nation dans son *Goffredo*, et il ne cessait de l'en remercier. L'anecdote suivante, racontée par Manso, et par un biographe français du Tasse, l'abbé de Charnes, spirituel écrivain de la fin du XVII.e siècle, pourra faire juger du crédit dont jouissait le poète. Voici la piquante narration de l'abbé de Charnes: « On ne peut pas rapporter une preuve plus éclatante de la considération que le roy faisoit de luy, que ce qui se passa à l'occasion d'un homme de lettres qui avoit été condamné à mort. C'estoit un poète de quelque réputation, il estoit malheureusement tombé dans un crime énorme. Le Tasse, tant en faveur des Muses que par la compassion dont il fut touché, résolut d'aller demander sa grâce au roy.

Il se rendit au Louvre; mais il apprit en arrivant que le roy venoit d'ordonner que la sentence fût exécutée incessamment, et qu'il avait juré hautement qu'il n'accorderoit sa grâce à personne. Cette déclaration d'un prince qui ne revenoit guères de ses résolutions, n'étonna point le Tasse. Il se présenta au roy avec un visage gay et ouvert. *Sire, lui dit-il, je viens supplier vostre Majesté de faire mourir irrémissiblement un malheureux qui a si bien fait voir par sa chute scandaleuse, que la fragilité humaine met facilement à bout tous les enseignements de la philosophie.* Le roy, frappé de cette réflexion du Tasse, et de cette manière de demander grâce, luy accorda sur-le-champ la vie du criminel. » D'autres faveurs, d'autres récompenses pouvaient arriver au Tasse; mais ses historiens l'ont loué de les avoir refusées par philosophie.

Les deux anecdotes suivantes, rapportées aussi par l'abbé de Charnes, montrent la manière d'être et le franc-parler du Tasse avec Charles IX. Elles offrent une curieuse peinture de la sorte d'entretiens moraux que l'on est tout surpris de trouver dans cette cour de mignons, de dames galantes, de bretteurs et de meurtriers, mais qui était un reflet de l'Italie, où des dissertations analogues se tenaient dans les petites cours des XVe et XVIe siècles : « Le roy luy demandoit un jour qui estoit celuy dont il jugeoit le bonheur au-dessus de tous les autres. Il s'attendoit à quelque flatterie de la part du Tasse, et qu'ayant eu loisir de voir la grandeur de sa cour et de considérer sa puissance, il n'hésiteroit point à luy répondre qu'il le trouvoit le plus grand des rois et le plus heureux des hommes. Mais il n'estoit pas assez bon courtisan pour cela; il répondit en un mot que c'estoit Dieu. Sa réponse n'arrêta point le roy, qui vouloit prendre occasion de le gratifier. Par quel endroit croyez-vous, ajouta-t-il, que les hommes ressemblent le plus à Dieu

dans son bonheur; est-ce par le souverain pouvoir ou par l'état où ils sont de pouvoir faire du bien à tout le monde? Un homme plus intéressé que le Tasse n'auroit pas manqué de dire que c'estoit en répandant leurs grâces que les rois faisoient voir leur grandeur. Mais son mépris pour la fortune luy fit détourner le discours et éluder les bonnes intentions du roy, et il répondit simplement : Que les hommes ne ressembloient à Dieu que par la vertu. Une autre fois, dans une conversation qui se lia en présence du roy entre des gens d'esprit, on demandoit quel estoit le plus grand malheur de la vie? L'homme du monde le plus malheureux, à mon sens, dit le Tasse, c'est un vieillard impatient et pauvre; car, ajouta-t-il, c'est un terrible combat que celuy que la fortune livre à un homme qui n'a pour se défendre ni les forces de la nature ni le secours de la vertu. »

Catherine de Médicis, pour qui la protection littéraire était une convenance de famille, reçut l'auteur de la *Jérusalem* avec faveur. Charmée sans doute d'entendre et de retrouver son bel idiome dans la bouche du jeune et grand poète, elle lui donna son portrait peint par un de ces maîtres habiles, qui avaient alors la modestie et le tort de ne point signer leurs œuvres. Malgré les cinquante ans de l'original, ce portrait dut encore offrir des appas, puisque le Tasse l'a chanté dans un sonnet singulièrement vif et passionné [1].

Il se lia avec Ronsard qui avait assez mal jugé l'Arioste, lorsqu'il déclarait sa poésie fantastique [2], Ronsard, cette éclatante victime de Boileau, que de nos jours M. de Sainte-Beuve a si ingénieusement aidé à réhabiliter [3]. Les deux poètes se lurent leurs vers; Ronsard

[1] *V. Rime*, part. I, son. 149: *Nel tuo petto real da voci sparte.*
[2] V. *L'Apologia di T. Tasso in difesa della sua Gerusalemme agli accademici della Crusca.*
[3] Un poète spirituel et un critique instruit, M. Viollet-le-Duc, avait déjà signalé les beautés de Ronsard dans l'*Histoire de la Satire fran-*

préparait l'édition de ses œuvres publiée à Paris, chez Gabriel Buon, au *Cloz Bruneau, à l'enseigne Saint-Claude*, en 1572, 6 vol. in-16; et le Tasse n'avait cessé, soit à cheval, soit dans les auberges, de travailler à son immortelle épopée, dont la France a l'honneur d'avoir vu naître une notable partie.

Un grand nombre de stances furent composées à Chaalis, riche abbaye du cardinal d'Este, à deux lieues de Senlis, et qui lui valait 36,000 livres de rentes. Ménage, dans ses *Osservazioni sull' Aminta*, a dit, et l'on a répété à tort Chablis, auquel son vin blanc a donné plus de célébrité. Chaalis, situé dans une agréable vallée, avec de vastes étangs et des bois qui tiennent à la forêt d'Ermenonville, bois où Jean-Jacques devait aller mourir, a pu inspirer des vers mélancoliques au Tasse; mais on comprend qu'il ait si imparfaitement rendu là les sites et la lumière de l'Orient, et que son poème ne reproduise guère que les paysages de la France et de l'Italie. Les sensibles pèlerins d'Ermenonville pourraient se détourner un peu pour visiter Chaalis, qui a bien aussi ses beautés, et que recommandent les souvenirs du Tasse et de la plus belle épopée consacrée à un héros français [1].

çaise, en tête de son édition de Régnier, citée avec justice et reconnaissance par M. de Sainte-Beuve, t. I, p. 163 de sa *Poésie française au seizième siècle*.

[1] Les bâtiments somptueux de l'abbaye et la superbe église, remarquable construction du treizième siècle, ornée pendant le cours des siècles suivants, de mausolées, de tableaux et de fresques, furent vendus comme domaines nationaux et démolis peu d'années après. Il reste encore quelques pans de murs, ruines intéressantes pour l'archéologie française. Selon la *Gallia Christiana* (t. X, p. 1508 et suiv.), l'abbaye de Chaalis fut fondée en 1136, par Louis-le-Gros, qui la donna à l'ordre de Cîteaux, auquel son fils Louis-le-Jeune la confirma en 1138. Le propriétaire actuel de ces débris, ou plutôt du moulin y attenant, est M. le marquis de la Briffe. Les archives de l'abbaye, la plupart antérieures au seizième siècle, sont passées à la préfecture de l'Oise. D'après une curieuse note qu'a bien voulu me transmettre M. Graves, secrétaire-général, auteur d'une excellente statistique du département, on y voit que l'abbaye de

Ronsard et le Tasse se firent les compliments d'usage, et celui-ci, dans son dialogue du *Cattaneo* ou *degl' Idoli*, a mis au-dessus de la fameuse *Canzone* d'Annibal Caro, *Venite all' ombra de' gran gigli d'oro*, consacrée à la louange de la maison de Valois, l'Hymne de Ronsard sur Henri II. Il cite textuellement les sept premiers vers du passage suivant et traduit les autres en prose italienne, parce que, dit-il, beaucoup n'aiment pas le français :

« Mais, Muse, ou ie me trompe ou sans fraude le croy
Que Jupiter a fait partage avec mon roy :
Il a pris pour sa part les gresles et les nües,
Les comètes, les vents et les pluyes menües,
Les neiges, les frimas et le vuide de l'air,
Et le ne sçay quel bruit entourné d'un esclair,
Et d'un boulet de feu qu'on appelle tonnerre.
. . . .
Et n'as-tu pas aussi une Minerve sage,
Ta propre unique sœur instruite dès jeune âge,
En tous artz vertueux, qui porte en son escu,
J'entends dedans son cœur des vices invaincu,
Comme l'autre Pallas le chef de la Gorgonne
Qui transforme en rocher l'ignorante personne
Qui s'ose approcher d'elle et veut louer son nom.
Et n'as-tu pas aussi en lieu d'une Junon
La royne ton espouse en beaux enfants fertile,
Ce que l'autre n'a pas, car elle est inutile
Au lict de Jupiter, et sans plus n'a conceu
Qu'un Mars et qu'un Vulcan : l'un qui est tout bossu,
Boiteux et dehanché, et l'autre tout colère,
Qui veut le plus souvent faire guerre à son père ;
Mais ceux que ton espouse a conceus à foison
De toy pour l'ornement de ta noble maison

Chaalis était en 1558 possédée par le cardinal Hippolyte d'Este, fils de Lucrèce Borgia, prédécesseur et oncle du cardinal Louis, encore pourvu en France de trois archevêchés, de plusieurs évêchés et d'un grand nombre d'abbayes. Le cardinal Hippolyte, malgré ses énormes cumuls, absorbait presque tous les revenus de Chaalis et rançonnait tellement les moines, auxquels il n'avait laissé, pour quarante-quatre qu'ils étaient, qu'environ 3,700 livres, qu'un arrêt du parlement de Paris, du 15 février 1562, rendu sur enquête, augmenta la portion des moines de 12 à 1,300 livres tournois. Cet arrêt contre un aussi puissant personnage, frère d'un duc de Ferrare, est une nouvelle preuve de l'indépendance de notre parlement.

Sont beaux, droitz et bien nez, et qui dès jeune enfance
Sont apris à te rendre nn humble obéissance.
Doncque que Jupiter en son palais là haut
Se brave avecq'ses dieux, mon grand prince, il ne faut
Que l'on compare à toi qui nous monstres à vene
De quelle puissance est ta majesté pourvue. »

Ces vers, dont il y en a plusieurs de beaux, ne sont pas tous excellents ; mais l'éloge qu'en fait le Tasse ne saurait compromettre son goût. Selon une remarque judicieuse de Ginguené, « notre langue n'était pas fixée. Ronsard en méconnut le génie et lui fit trop de violence. Elle changea peu de temps après, et ce poète resta plus étranger dans son propre pays, qu'il ne l'est pour les étrangers eux-mêmes. »

Il est assez singulier de voir disparaître des éditions postérieures à celle de 1572, l'éloge de Catherine de Médicis et de Marguerite sœur de Henri II, mariée au duc de Savoie, en 1559, année de la mort du roi, qui fut tué dans le tournoi où il célébrait cette union. Une telle suppression, que l'on pourrait croire une sorte de réaction contre la mémoire de la reine, est du fait de Ronsard. Elle se remarque déjà dans l'édition de Paris, Gabriel Buon, 1584, in-folio, antérieure d'une année à la mort de l'auteur et de cinq à celle de Catherine. Peut-être les deux princesses auront-elles froissé plus tard l'amour-propre du poète ou du gentilhomme vendômois, qui se sera vengé par le silence. C'est avec surprise qu'on ne retrouve pas ces vers dans le *Recueil des Sonnets, Odes, Hymnes, Elégies et autres pièces retranchées aux éditions précédentes; Paris, Nicolas Buon*, 1617, petit volume in-12, composé principalement de pièces trop libres, que Ronsard, revenu de ses déréglements et retiré du monde, à la fin de sa vie, avait sagement supprimées.

L'Université de Paris n'avait pas traité le Tasse avec moins de faveur que la cour, si l'on en doit croire

Ménage, auquel ses amis les frères Dupuy, gardes de la bibliothèque du roi, communiquèrent là-dessus des mémoires du cardinal Duperron.

Un tel accueil fait au Tasse ne doit point surprendre. Indépendamment de son génie et de sa position près d'un cardinal parent du roi, la langue et la littérature italiennes étaient à cette époque très cultivées en France. Les mœurs des dames de la cour ressemblaient beaucoup à celles des femmes du *Décameron* de Boccace. La reine Marguerite et la duchesse de Nevers, emportant dans leurs carrosses et enterrant de leurs mains les têtes de leurs amants, La Mole et Coconas, tombées sous la hache du bourreau, rappellent la jeune Sicilienne qui, ayant découvert dans une vision le lieu où gisait le corps de son amant massacré par ses frères, alla secrètement le déterrer, lui coupa la tête, s'enferma avec elle et la mit dans un pot de basilic qu'elle arrosait de ses larmes. Catherine de Médicis, cette prétendue furie qui ne fut que faible, peureuse et mobile, était marraine de Davila, l'éloquent et fanatique historien de nos guerres civiles.

Un écrit en prose fut composé par le Tasse pendant son séjour. C'est la lettre déjà en partie citée au comte Hercule de Contrari, un des premiers seigneurs de la cour de Ferrare, qui lui avait demandé ses impressions de voyage, et auquel il adressa ce partial parallèle de l'Italie et de la France, qui annonce toutefois un don d'observation, une méthode et même des vues d'économiste, remarquables chez un poète. Le Tasse ne loue guère avec quelque plaisir que le teint des femmes et la finesse de leurs traits. La taille des hommes lui paraît n'avoir plus la hauteur remarquée par César, Polybe et les autres historiens, et il ne la trouve pas supérieure à celle des Italiens. Il plaisante sur la disproportion du corps des jeunes gentilshommes, et jusque sur la maigreur de leurs jambes. Cette noblesse est jugée rigou-

reusement, et il dit que si à la guerre elle frappe fort, on ne doit attribuer son courage qu'à l'éducation qui est toute militaire. Il se scandalise de lui voir négliger les lettres et les sciences ; ce qui fait qu'elles ne sont cultivées que par le bas peuple. Ainsi qu'une dame royale mariée à un vilain, la philosophie, alliée à ces esprits vulgaires, perd beaucoup de sa dignité naturelle; de libre investigatrice des causes, elle devient obtuse, sans autorité, et, de puissante modératrice des hommes, elle se fait ministre des vils moyens et de l'insatiabilité du gain.

Il remarque l'excellence de la viande de bœuf et de mouton, l'abondance de la volaille et du poisson, surtout à Paris, quoiqu'il avoue ne guère se connaître en bonne chère. Le bétail de France lui paraît fort au-dessus de celui d'Italie, tandis que de nos jours, un judicieux observateur de l'état rural de cette contrée, M. de Châteauvieux [1], a démontré que les bœufs de la campagne de Rome l'emportent par leur haute taille et leurs belles formes sur ceux des races du Nord. Les chevaux de France étaient alors aussi les meilleurs de l'Europe. Leur décadence date de la cessation des tournois, quand les nobles, devenus courtisans, abandonnèrent leurs antiques manoirs où ils formaient les destriers qui devaient les faire triompher dans ces jeux guerriers. Ce soin est attesté par les vers de Ronsard dans la troisième pièce du *Bocage Royal*, adressée à Henri III, vers admirables de naïveté et de sentiment :

Un gentil chevalier qui aime de nature
A nourrir des haras. . . . . .

et l'on sait que les haras qui ne coûtent rien à l'Etat, comme en Angleterre, offrent toujours les meilleurs résultats.

[1] V. ses intéressantes *Lettres écrites d'Italie à M. Charles Pictet.*

Le Tasse convient de la supériorité des vins de France qui lui semblent plus généreux, plus faits et plus digestibles, quoiqu'il déclare avoir le mauvais goût de préférer les vins doux et piquants de son pays. Cet éloge de nos vins, qu'il trouve avoir beaucoup de force et très peu de fumée, est épigrammatique, car il ajoute que ces vins sont l'opposé du caractère des indigènes.

L'horticulture devait être très arriérée parmi nous, puisque nos fruits et nos légumes ne paraissent point au Tasse comparables à ceux d'Italie. Bien que notre illustre Olivier de Serres fût alors dans la force de l'âge, il était enfoui au fond de ses montagnes du Vivarais, « cultivant sa terre et fesant son mesnage », et préparant par la lecture et l'observation, son *Théâtre d'Agriculture*. Il n'obtint d'influence que par l'estime et la faveur d'Henri IV, auquel il dédia son livre qu'il n'avait pas voulu publier plus tôt. Ce trait de sa dédicace, flatterie adroite et naïve du gouvernement du bon roi, explique la mauvaise culture remarquée par le Tasse. « A quel propos vouloir enseigner à cultiver la terre en temps si désordonné, lorsque ses fruits étoient en charge même à ceux qui les recueilloient pour crainte d'en fomenter leur ruine, servant de nourriture à leurs ennemis? » Préoccupé du système qu'il a établi sur les rapports qui existent entre le sol et les habitants, le Tasse prétend que la platitude de notre territoire et sa position méditerranée rendent le peuple très vil. Il attribue à cette cause les fréquentes invasions que nous avons subies, tandis que nous n'en avons fait que de rares; assertion démentie depuis par les grandes et glorieuses guerres de la Révolution et de l'Empire. Mais c'est principalement aux Parisiens qu'il paraît en vouloir; il les traite d'hommes très vils et qui ne peuvent dire comme les Spartiates, que leurs poitrines servent de remparts à leur cité mal fortifiée.

Le Tasse fut obligé de quitter la France vers le milieu de décembre de 1571, avant le départ du cardinal d'Este, et après un séjour d'une année. Il est probable qu'avec sa manière de juger les nobles et les Parisiens, il aura dû blesser plus d'un amour-propre. Sa curiosité sur les affaires du temps, si mêlées, si agitées, si violentes, quelques indiscrétions, ont été données comme les causes de son départ et de sa disgrâce auprès du cardinal. Il a lui-même assez singulièrement attribué cette disgrâce à son zèle catholique qui dépassait celui que le cardinal affectait [1]. Le même motif semble l'avoir détourné de visiter la célèbre Renée de France, duchesse de Ferrare, fille hérétique de Louis XII et d'Anne de Bretagne, mère d'Alphonse II qui fut contraint de la bannir à cause des pratiques de son prosélytisme protestant, et qui, retirée dans son manoir de Montargis, était une des colonnes du parti. L'excès du catholicisme du Tasse est confirmé par le mémoire inachevé qu'il écrivit plus tard en Italie pour lui-même, dont le titre est *Discorso intorno alla sedizione nata nel regno di Francia l'anno* 1585, *nel quale si parla delle cagioni onde ha avuto origine, e del fine che è per avere.* Ce fragment, mentionné par Serassi, publié pour la première fois dans la *Biblioteca italiana*, de mai 1817, réimprimé à Milan par l'abbé Pierre Mazzucchelli, avec des corrections, d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambroisienne, et qui annonce une connaissance si profonde des partis politi-

[1] *V.* le passage de sa lettre au marquis Jacques Buoncompagno, général de la Sainte-Eglise : *O per isdegno che in Francia io volessi far maggior professione di cattolico di quel, che ad alcuni suoi ministri paresse che io facessi.* Cette modération du cardinal d'Este s'explique chez l'envoyé d'un pape tel que Grégoire XIII (Buoncompagni de Bologne), sorti de la magistrature, d'humeur joyeuse, qui, selon M. Ranke (*Hist. de la Papauté*, liv. IV, chap. 4), ne se montra jamais trop rigide et témoignait plutôt sa désapprobation pour un certain genre outré de sévérité.

ques et de leurs chefs, indique comme unique remède aux dissensions religieuses, l'intimidation et le châtiment des huguenots. Il blâme amèrement Henri III d'avoir accordé aux protestants la paix de 1576, et il place l'extirpation de l'hérésie au premier rang des devoirs d'un roi. Le Tasse, on rougit de le révéler, peut être regardé, ainsi que d'autres Italiens de son temps, comme un approbateur secret, comme un apologiste de la Saint-Barthélemy, de cette journée contre laquelle s'insurgeait la loyauté militaire de quelques gouverneurs [1], et que Lhôpital indigné, ou le vénérable père de l'historien de Thou, s'il en faut croire son récit [2], aurait voulu retrancher de nos annales.

Le mécontentement que le Tasse ressentit de son renvoi de France, dut contribuer à l'hostilité de ses opinions sur le pays et les habitants. C'est ainsi que plus tard, un autre grand poète de l'Italie qui visita la France à l'approche d'orages aussi sanglants, Alfieri, qui ne s'était pas montré moins fanatique pour la liberté que le Tasse pour la religion, invectiva contre les Français. Le *Misogallo*, comme les injures du Tasse aux Parisiens, pourrait bien n'être que de la rancune de n'avoir point été écouté et de n'avoir point joué de rôle.

L'aspect de nos discordes civiles et religieuses avait

[1] On a cité le comte de Tende en Provence, Gordes en Dauphiné, Saint-Herem en Auvergne, Charny en Bourgogne, La Guiche à Mâcon, le brave d'Ortez à Bayonne. La désolante érudition de M. Dulaure a prétendu démontrer, dans un mémoire lu à l'Institut en 1802, que la belle lettre de Saint-Herem était supposée. Selon l'abbé Le Bœuf (*Mercure* de décembre 1748), les protestants n'auraient point été protégés par l'évêque de Lisieux, Jean Hennuyer, mais par Matignon, gouverneur des bailliages d'Alençon, de Caen et du Cotentin dont Lisieux dépendait.

[2] Les beaux vers *Excidat illa dies*, etc., attribués communément à Lhôpital, se trouvent dans Stace (*Silv.* V, 2). J. A. de Thou rapporte au livre premier de ses *Mémoires* que son père les appliquait à la Saint-Barthélemy, dont il avait été contraint de faire l'éloge dans le parlement, en présence de Charles IX.

vivement frappé l'imagination du Tasse. Il les a rappelées pathétiquement plus de vingt ans après, dans ces beaux vers de la *Jérusalem conquise* qui semblent encore une prophétie des malheurs de la révolution française et de la mort de Louis XVI, et qui s'y rapportent bien plus qu'à l'assassinat de Henri III, auquel ils font allusion :

« La France, ornée aujourd'hui par la nature et l'art, « alors se verra délabrée et en vêtements noirs. Au« cune partie ne restera inviolée d'outrages impies « et aucun lieu n'échappera à la fureur. La couronne « sera veuve, le royaume opprimé et souffrant, et « les fortunes seront tristes et dispersées. Le plus beau « rameau de la tige royale sera frappé et coupé, et le « tronc foudroyé. »

La Francia adorna or da natura e d'arte,
Squallida allor vedrassi in manto negro;
Nè d'empio oltraggio inviolata parte
Nè loco dal furor rimaso integro;
Vedova la corona, afflitte e sparte
Le sue fortune, e l' regno oppresso ed egro;
E di stirpe real percosso e tronco
Il più bel ramo, e fulminato il tronco.

Le cardinal d'Este voulut toutefois colorer la disgrâce du Tasse par l'apparence d'une mission, et il l'expédia avec son secrétaire Manzuoli qu'il envoyait pour affaires à Rome. Le déplaisir qu'il avait eu de la conduite et des menées de son gentilhomme, paraît avoir fort resserré sa libéralité. Quoique défrayé du voyage, le Tasse partit si pauvre de Paris, qu'il fut obligé, selon Guy Patin, d'emprunter dix écus. Une note du poète donnée en *fac-simile* parmi ses manuscrits récemment publiés à Lucques, indique qu'il laisse deux écus à son ami Maurice Cattaneo à Rome, pour Ronsard, dont il paraît le débiteur, et qu'il n'avait point payé en quittant la France. Ce spirituel passage de la

XXII.ᵉ des *Dissertations chrétiennes et morales* de Balzac, adressées à Conrart, sur l'inégalité des récompenses littéraires à la cour, vers cette époque, montre quelle fut alors la détresse du Tasse :

« Monsieur l'admiral de Joycuse donna une abbaye « pour un sonnet. Je l'ay ouï dire aussi bien que vous. « La peine que prit M. Desportes à faire des vers luy « acquit un loisir de 10,000 escus de rente ; mon père « qui la veu, m'en a asseuré, mais il m'a asseuré aussi « que dans cette mesme cour où l'on exerçoit de ces « libéralités, et où l'on faisoit de ces fortunes, plu- « sieurs poestes estoient morts de faim sans compter « les orateurs et les historiens, dont le destin ne fut « pas meilleur. Dans la mesme cour Torquat Tasso a « eu besoin d'un escu et l'a demandé par ausmone à « une dame de sa connoissance. Il rapporta en Italie « l'habillement qu'il avoit apporté en France après y « avoir fait un an de séjour. Et toutefois je m'asseure « qu'il n'y a point de stance de Torquat Tasso qui ne « vaille autant pour le moins que le sonnet qui valut « une abbaye. »

La dignité avec laquelle le Tasse refusa les dons de Charles IX, ne contredit point cet emprunt peu noble d'un écu. La vie privée, les habitudes ont parfois d'autres règles que la conduite publique. Voltaire a donc conclu avec justesse, lorsque niant les biens et les honneurs rapportés par le Tasse, selon les historiens italiens, qui, à la vérité, n'ont rien dit des biens, il affirme que « ces biens et ces honneurs tant vantés se réduisaient à quelques louanges ; c'est la fortune des poètes. »

Arrivé à Rome en janvier de l'année 1572, le Tasse put s'y consoler de ses mécomptes de France. Il logea au palais du cardinal Hippolyte d'Este à Monte-Giordano, près la splendide église de Sainte-Marie in Vallicella, où il avait passé deux années de son enfance avec son

père chez ce même cardinal, si magnifique protecteur des lettrés. Il retrouva de nombreux amis, mais il fut particulièrement bien accueilli par son compatriote de Bergame, Jean-Jérôme Albano, que Pie V avait nouvellement revêtu de la pourpre, et par son secrétaire Maurice Cattaneo, avec lequel le Tasse avait été élevé, et qui s'empressèrent de lui rendre très agréable sa courte résidence. Le Tasse, si passionné pour le triomphe de la foi, baisa avec amour les pieds du pontife, dont les véhémentes exhortations venaient de produire la victoire de Lépante. Ce grand et saint pape, réformateur des scandales de l'Église, qui cinquante ans plus tôt eût prévenu peut-être la révolte de Luther, fut, il est vrai, persécuteur, mais l'auteur du Discours sur la Ligue ne se piquait pas, comme on sait, de notre tolérance, et sa très belle ode latine, adressée aux Nuages sur les malheurs de la sécheresse de l'année 1570, se terminait par l'éloge de Pie V.

C'est à Rome que le Tasse apprit qu'Alphonse II l'appelait auprès de lui en qualité d'un de ses gentilshommes. Il partit au mois d'avril, s'arrêta quelques jours à Pesaro, chez le duc d'Urbin, François-Marie de la Rovère, auquel le père de celui-ci, le magnifique duc Guidobald II, l'avait donné autrefois pour camarade d'études, tant son enfance annonçait déjà de génie, de science et de nobles manières. Il revit ce charmant casin du *Barchetto*, aujourd'hui maison de jardinier, où il mettait au net le beau et long poëme d'*Amadis* que son père y composait; il retrouva son ancienne connaissance, la princesse Lucrèce de Ferrare, mariée en 1570 au jeune duc, et qui avait quinze ans de plus que lui, et pour laquelle il fit, l'année suivante, le joli sonnet :

Negli anni acerbi tuoi purpurea rosa,

l'éloge le plus délicat de la beauté des femmes de trente-neuf ans, âge de Lucrèce.

Le Tasse arriva à Ferrare au commencement de mai. Alphonse II, prince vraiment magnanime, et qui a mérité les louanges des premières stances de la *Jérusalem délivrée*, avait, à son avènement, rappelé les bannis et ouvert la prison où depuis cinquante-quatre ans languissait cet infortuné Jules d'Este, auquel le cardinal Hippolyte, l'indigne Mécène de l'Arioste, fit arracher les yeux parce qu'ils avaient été vantés par une maîtresse qui le préférait au cardinal, attentat resté impuni et qui avait jeté la victime dans la conspiration de Ferdinand contre leur frère Alphonse I.er. Les largesses excessives d'Alphonse envers ses courtisans (il leur prodigua un jour jusqu'à 40,000 écus d'or), ne l'empêchaient pas de songer au peuple. On n'a pas encore oublié, à Ferrare, ses paternels réglements lors de la disette de 1590; et il réunit à son palais du *Paradiso* les diverses écoles éparses dans la ville. Il accueillit le Tasse avec une extrême bienveillance, le logea au palais, faveur que l'Arioste n'avait point obtenue du magnifique Alphonse I.er. Le poète a raconté, du sein de l'infortune où il tomba depuis, comment Alphonse l'admettait à sa table, à ses conversations intimes, à ses chasses, et le suffrage accordé à ses vers qu'il lui lisait souvent [1]. Ils durent parler de la cour de France, que le prince avait visitée, car il était un des plus brillants chevaliers du dernier de ces tournois, où la lance de Montgommery frappa à mort le roi Henri II. Alphonse voulut même marier le Tasse à une très belle personne et chargea de la négociation un vieux gentilhomme; mais le poète fit à l'entremetteur, qui était resté garçon, la même réponse qu'Epictète à un ami : « Je prendrai femme quand tu me donneras une de tes filles. » Alors le Tasse était jeune, en faveur, à la mode; plus âgé, malheureux, souffrant, il changea d'avis,

[1] V. le *Nuovo Discorso* adressé au prince Scipion Gonzaga, depuis cardinal.

ainsi qu'on en peut juger par son érudit et poétique Discours sur le mariage (*Del maritarsi*), adressé à l'un de ses parents, Hercule Tasso, dit le Philosophe, son camarade d'études à Bologne, qui, nouvel époux, avait auparavant écrit contre les femmes et le mariage. D'après un relevé fait avec soin sur les registres des comptes de la maison d'Este, passés à la bibliothèque de Modène, les appointements du Tasse, comme gentilhomme, étaient, cette même année 1572, de 58 livres 10 sous *marchesane* (110 fr. 56 c.) par mois. Ce traitement magnifique était le double des appointements que la même charge valait à son père Bernard, et ne ressemblait guère aux malheureux 21 francs par mois qu'avait touchés l'Arioste [1]. Au mois de janvier de l'année suivante, la chaire de géométrie et d'astronomie étant devenue vacante à l'Université, elle fut accordée au Tasse qui avait étudié les mathématiques à l'école célèbre du docte Frédéric Commandin. Il a, dans la *Jérusalem*, pris aux divers phénomènes célestes des images non moins admirables de poésie que de justesse et de précision [2]. Le traitement annuel était de 150 livres *marchesane* (183 fr. 40 c.). Le programme porte que le docteur-professeur *Torquato Tasso* expliquera la sphère et Euclide. Les fonctions de professeur lui laissaient toutefois le loisir de perfectionner son poème; car, par un usage qui semble assez bizarre, ce cours d'astronomie et de géométrie n'avait lieu que le dimanche. Le sonnet du Tasse par lequel il demande à Alphonse du vin de Naples ou de Sicile afin de raviver ses esprits :

Prema il bel Pausilippo e quel ch' asconde,

eut pour réponse et pour souscription ce gai et gracieux

[1] Il était accordé, en outre, à Bernard Tasso des rations pour trois domestiques et pour un cheval, et à l'Arioste le même nombre pour les domestiques et pour deux chevaux.

[2] *V.* can. XIV, st. 42, 43, 44.

distique de la main du prince, daté du 7 juin 1576, dont le *fac-simile* se trouve parmi les manuscrits inédits du poète, publiés récemment à Lucques :

« Qu'une pièce de vin soit donnée au Tasse; qu'il « boive, qu'il écrive, qu'il se repose et qu'il se pro- « mène. »

Una botte di vin sia data al Tasso.
Beva, scriva, riposi, e vada a spasso.

Enfin, à la mort du puissant et astucieux Pigna, premier secrétaire et confident du duc, le Tasse obtint, dans la succession de ses charges, la place d'historiographe. Il l'avait, on doit en convenir, assez peu délicatement sollicitée, dans l'espoir d'être refusé et d'avoir un prétexte honnête de quitter Alphonse; il avoue que la réussite lui causa un très grand déplaisir (*grandissimo dispiacere*). Malgré les rivalités et les inimitiés de cour, malgré l'agitation de ses divers voyages à Bologne, à Turin, à Rome, à Sorrente et à Mantoue (les deux derniers et les deux de Turin faits furtivement et déguisé), cette fortune du chantre de la *Jérusalem* se maintint durant les sept années qui précédèrent le fatal, l'inexplicable fait de la prison.

XX.

DE LA PRISON, DE LA FOLIE ET DES AMOURS DU TASSE.

La prison du Tasse à Ferrare offre, sur la muraille, les noms de lord Byron, de Casimir Delavigne, et les vers de Lamartine sur le Tasse, tracés au crayon et horriblement estropiés par le poète anglais qui a dû être pauvre juge de l'harmonie des vers que lui avait adressés notre premier lyrique. Les voici transcrits littéralement :

« La le Tasse brul d'un flame fatal
« Expiant dans les fers sa gloire et son amur
« Quand il va recevoir la palm trionfal
« Descand au noyr seyur. »

Byron.

Lord Byron s'était fait enfermer par le portier dans cette prison du Tasse, il y était resté deux heures s'agitant, se promenant à grands pas, se frappant le front, ou la tête baissée sur la poitrine et les bras pendants, selon le rapport du portier qui l'avait épié; et lorsque celui-ci vint le tirer de sa méditation, il lui dit, en lui donnant la pièce : *Ti ringrazio, buon uomo, i pensieri del Tasso stanno ora tutti nella mia mente, e nel mio cuore.* Peu de temps après son départ de Ferrare il composa ses *Lamentations du Tasse*, qui se ressentent médiocrement d'une telle inspiration.

Malgré ces poétiques autorités, malgré l'inscription mise sur la route : *Ingresso alla prigione di Torquato Tasso*, une autre inscription intérieure et la restauration en 1812, de cette prétendue prison, par le préfet du département, il est impossible de reconnaître

la véritable prison du Tasse dans l'espèce de trou humide, sale, obscur, que l'on donne pour elle. Comment supposer un seul instant que le Tasse, avec sa gigantesque stature, ait pu habiter seulement les vingt-deux premiers mois de sa captivité dans un pareil gîte, y revoir son poème et y composer ses divers dialogues philosophiques à la manière de Platon? Il y aurait écrit, au mois de mai de l'année 1580, le dialogue du *Ninfo* ou *del Piacere*, selon une note mise en marge du manuscrit autographe de la bibliothèque de Modène, par le jeune et généreux comte Jules Mosti, neveu du rigoureux Augustin Mosti, prieur de l'hôpital Sainte-Anne qui, élève de l'Arioste, eut le tort de maltraiter le Tasse. J'eus occasion, le soir, de consulter à ce sujet quelques hommes instruits de Ferrare, et j'appris que pas un d'eux ne croyait à cette tradition contredite par les faits historiques et l'examen des lieux. La chambre voûtée n'est haute que de 2 mètres 31 centim., et longue de 6 mètres 45 centim. sur une largeur de 3 mètres 18 centim. Il semble que le sort du Tasse n'a pas besoin, pour attendrir, de l'excès de souffrance qu'il eût éprouvé dans ce cachot. La disgrâce d'Alphonse devait suffire à ses tourments : quelques dédains de Louis XIV ont fait mourir Racine, et sur de pareilles ames les douleurs morales ont bien plus de prise que les gênes du corps. M.me de Staël, si portée à la commisération envers le malheur illustre, a échappé au roman de la loge de Ferrare; Goëthe, d'après le rapport d'un voyageur spirituel[1], soutient que la prison du Tasse est un conte, et qu'il a fait là-dessus de grandes recherches. La lecture des diverses Vies du Tasse, sa correspondance, la meilleure de ses Vies m'ont persuadé que son emprisonnement à l'hôpital Sainte-Anne a bien plus de rapports avec ce que l'on a depuis ap-

[1] M. Ampère, dans une lettre écrite de Weimar, le 9 mai 1827.

pelé une détention dans une maison de santé, avec les tracasseries et les vexations de la police qu'avec une mise au cachot.

Le Tasse entra à l'hôpital Sainte-Anne au mois de mars 1579, l'année même où mourait à la sortie d'un autre hôpital, le Camoëns, dont il avait chanté l'harmonieuse épopée dans le beau sonnet :

Vasco, le cui felici, ardite antenne.

Il est convenu lui-même qu'au commencement de ses persécutions, Alphonse lui montrait une affection moins de prince, que de père ou de frère. Il n'est guère possible non plus d'attribuer la démence apparente dans laquelle le vit Montaigne, la seconde année de sa captivité (novembre 1580), à cet excès de continence allégué assez peu délicatement en ces termes, par Ginguené : « Il ne paraît pas que la nature l'eût « constitué pour être chaste ; la nature, quoi qu'on « fasse, réclame impérieusement ses droits [1]. » Cet état doit être attribué bien plutôt « à cette sienne « vivacité meurtrière, à cette clarté qui l'a aveuglé, « à cette exacte et tendue appréhension de la raison « qui l'a mis sans raison, à la curieuse et laborieuse « queste des sciences qui l'a conduict à la bestise, à « cette rare aptitude aux exercices de l'ame qui l'a « rendu sans exercice et sans ame », comme dit cet autre poète ; car l'imagination du style peut mériter à Montaigne un pareil titre. On peut juger de la sensibilité et de l'inquiétude naturelles qui avaient déjà donné au Tasse plus d'un vertige, par ce passage d'une lettre très aimable et très raisonnable de son compatriote et ami, le cardinal Albano, écrite en 1578, une année avant l'entrée à l'hôpital Sainte-Anne : « Vous ne pou« viez employer de moyen plus efficace pour obtenir « votre pardon, pour recouvrer l'honneur et donner

[1] *Hist. litt. d'Italie*, t. V, p. 248-9.

« consolation à moi et à vos amis, que de confesser la « faute que vous avez commise en vous défiant indifféremment de chacun, ce qui a été non moins digne « de risée que de compassion. Plaise à Dieu que, « comme vous vous apercevez maintenant de l'erreur, « vous la reconnaissiez encore entièrement pour l'avenir; et vous devez le faire désormais, car je vous « assure qu'il n'est personne qui pense ou tente en « aucune manière de vous offenser.... Par les effets « vous avez pu, vous pouvez connaître que vos craintes et vos soupçons ne sont que fausses imaginations.... Et parce qu'il faut arracher tout-à-fait la « racine de l'humeur peccante, ce qu'on ne peut faire « sans remède, décidez-vous à vous laisser purger par « les médecins, conseiller par les amis et gouverner « par vos protecteurs (*padroni*) [1]. » On croirait lire une lettre adressée à Jean-Jacques par un ami, s'il avait pu en avoir, lorsqu'il était chez le maréchal de Luxembourg, *nobile e virtuoso signore*, comme le marquis d'Este, auprès duquel se trouvait alors le Tasse. Les lettres du poète expriment sans cesse avec moins d'orgueil, la même méfiance que celle du philosophe; l'expression même paraît quelquefois semblable: « N'usez point envers moi, écrit le Tasse à Luca Scalabrino, de Ferrare [2], de quelque artifice courtisanesque (*artificio cortigiano*). »

Le Tasse, sorti de sa première prison, obtint vers le mois de décembre une grande et commode chambre où il pouvait philosopher et se promener. Il y reçut au printemps la visite de Scipion Gonzaga, prince de Mantoue. L'année suivante, il fut conduit au mois de juillet dans le château de la belle Marfise d'Este, princesse de Massa, qui en avait obtenu la permission d'Alphonse. Il disserta toute une journée sur l'amour

[1] *Let. ined.* L.
[2] *Let. ined.* XXXIX.

18

avec elle et deux de ses dames *belle e valorose*, comme dit son historien : c'étaient la signora Ginevra Marzia et la dame d'honneur de Marfise, la célèbre Tarquinia Molza, elle-même savante, musicienne et poète, mais qui plus tard, distraite sans doute par l'étude ou les conversations sentimentales, et moins exacte que M.[me] de Tencin, oublia de lui envoyer les hauts-de-chausses qu'elle lui avait promis, et l'exposa à n'avoir pas de quoi changer [1]. Le Tasse fit de cet entretien son dialogue peu connu, intitulé : *La Molza ovvero dell' amore*, composé en 1583, publié à Venise en 1587. Il y peint l'embarras qu'il éprouva, en paraissant devant la princesse, quoiqu'elle l'eût invité à se rassurer. Après les premières paroles, il ne savait plus trop que dire, lorsque la signora Tarquinia l'invita, à peu près comme la duchesse de la Ferté, M.[lle] Delaunay, à parler de quelque chose (*ragionasse d'alcuna cosa*). Amené par Marfise à donner une nouvelle définition de l'amour, il s'assit d'après son ordre, ce qu'il n'avait point encore fait, plusieurs autres demoiselles présentes à cette scène étant debout. Le Tasse exprime d'abord la difficulté qu'il éprouve, lui vieil amant (*vecchio amante*) et vieilli dans le chagrin, à définir l'amour. Afin d'avoir le temps de rassembler ses propres idées, il ajoute qu'il rappellera les opinions qui ont précédé la sienne sur le même sujet. Si le Tasse, indépendamment de cet artifice dont il convient, cite un peu trop les autorités d'Orphée, d'Homère, d'Euripide, de Platon sur-tout, d'Aristote, de Lucrèce, de Marc-Aurèle, de Plotin, de saint Augustin, de saint Thomas, etc. ; on voit par les réponses et les objections des dames, qu'il n'y avait point là de pédantisme, qu'une pareille langue était familière à cette société

[1] Voir la lettre du Tasse écrite de Mantoue à J.-B. Licino, insérée dans le recueil autographe qui se trouve à la bibliothèque du palais Pitti, et qu'a publié en 1821, M. Bernardoni.

sentimentale et érudite, sorte d'hôtel Rambouillet italien avec plus de goût, de savoir et d'imagination. La signora Tarquinia Molza, la principale interlocutrice qui a donné son nom au dialogue, avait alors trente-neuf ans. De tels entretiens plaisent assez ordinairement aux femmes de cet âge; au défaut de sentiments moins vifs, des séductions qui peut-être leur échappent, elles se réfugient dans l'examen et la dissertation. Une des idées les plus extraordinaires de la *Molza*, est ce nouveau genre d'amour que le Tasse définit subtilement « un repos dans ce qui plaît (*una quiete nel piacevole*) », et l'on comprend très bien l'exclamation de la signora Ginevra, qui s'écrie en véritable Italienne : « Comment! l'amour dans le repos? qu'y a-t-il de plus inquiet que les amants? (*Come! l'amore nella quiete? che fu mai più inquieto degli amanti?*) »

Le Tasse paraît alors livré à de grandes lectures historiques, poétiques, philosophiques et grammaticales. C'est à cette époque qu'il remercie Alde le Jeune de lui avoir envoyé *la Fabbrica e le Ricchezze della lingua toscana*, les *Asolani* et le *Corbaccio;* il se plaint et regrette vivement de n'avoir point reçu la *Somme de Théologie* de saint Thomas, livre qu'il désirait bien davantage; il demande un *Calepin*, la *Fiammetta*, les *Histoires* de Bembo, mais non ses *Lettres* qu'un libraire de Ferrare lui a procurées. Les goûts de lecture du Tasse sembleront assez étranges chez un poète; c'est ainsi que la première année de sa liberté, et lorsqu'on pourrait le croire occupé d'en jouir, il prie Alde de lui envoyer les œuvres de *saint Grégoire de Nazianze* et le *Commentaire* d'Alexandre sur la Métaphysique[1]. La visite d'Alde le Jeune est du mois de septembre 1582 : il lui porta quelques-unes des belles éditions de son imprimerie, dont le Tasse fut enchanté comme

[1] *Let. ined.* CCXCII.

un bibliographe; ils passèrent deux jours ensemble à s'entretenir de leurs études et de leurs travaux; et le poète, à la prière d'Alde, composa deux sonnets pour sa vie de Côme I.er. Au mois de décembre, François Terzi, célèbre peintre, graveur et lettré de Bergame, compatriote de sa famille et adressé par Alde, vint le consulter sur une de ses importantes publications. Ils parlèrent de peinture, de statuaire pour laquelle le Tasse convient qu'il n'a pas moins de goût que pour la peinture, et l'artiste lui offrit un exemplaire de ses soixante-douze *Portraits des invincibles princes de la maison d'Autriche*[1], bel ouvrage encore estimé pour la ressemblance, l'expression, la richesse, la variété des costumes et des armures.

L'année 1583 s'ouvrit d'une manière agréable pour le Tasse. L'un de ses bienfaiteurs, don Ferrante Gonzaga, seigneur de Guastalla, qui lui avait envoyé en 1581, un présent de cinquante écus d'or, lorsqu'Alde Manuce dédia, la même année, à ce prince très lettré et poète, la première édition de l'*Aminte*, députa à l'auteur un autre poète Muzio Manfredi. Ces petites cours italiennes semblent plutôt de vraies académies que des puissances politiques. Manfredi, qui venait de terminer sa tragédie de *Sémiramis*, la soumit au détenu de Sainte-Anne, qu'il trouva dans un état mental excellent (*è assai in cervello*). Si le duc Alphonse crut devoir accuser de folie le Tasse, répréhensible et peut-être coupable[2], c'était un subterfuge de l'amitié, une peine modérée dans un temps où les autres princes punissaient par la mort ou le cachot de semblables écarts; si le Tasse crut un moment de son intérêt de consentir à une telle imputation[3], elle n'était point fondée, et ce

[1] Venise, 1569, in-folio.

[2] V. ci-après, page 287 et suiv.

[3] V. le singulier passage de sa lettre au duc d'Urbin, dans lequel il dit qu'il ne trouve point de honte à passer pour un troisième fou après Solon et Brutus.

noble esprit, malgré les transports qui l'agitèrent, ne fut jamais privé ni de sa lumière ni de sa raison.

Attirés par la gloire que lui valait son poëme, bien que publié incorrect et incomplet, des lettrés distingués se rendaient à Ferrare pour le connaître et l'entendre. Tel fut le jeune gentilhomme bolonais, Jules Segni, élégant poète latin, qui se fit recommander par le professeur de droit à l'Université, Papio, très lié avec le Tasse. L'impression qu'il ressentit à sa première visite, le 23 janvier 1583, le rendit presque muet et stupide; mais il se releva à la seconde, montra ses vers qui furent trouvés beaux, et devint un des plus fidèles amis du captif. Le fameux philosophe et érudit Jules Guastavini, qui se montra depuis un si ardent champion de la *Jérusalem*, arriva de Gênes, ainsi que son compatriote, le fécond peintre Bernard Castello. Ce dernier, ami, correspondant du cav. Marin chanté par lui, par la plupart des poètes de son temps et même par le Tasse, exécuta les beaux dessins de la *Jérusalem*, dont neuf furent gravés par Augustin Carrache. Mais la plus chère de ces visites dut être celle de l'aimable, du tendre père Ange Grillo, bénédictin et bon poète lyrique, accouru de Brescia, qui ne put se séparer de lui qu'à la nuit, qui obtint souvent de retourner à Sainte-Anne passer des jours entiers pendant le mois qu'il résida à Ferrare, et qui écrivait qu'une telle prison lui était plus douce que la liberté et que tous les plaisirs[1].

Cette même année, 1583, le Tasse fait une grave maladie sur laquelle il consulte son ami, le célèbre médecin et professeur Jérôme Mercuriale. Mais on voit qu'il était un malade fort récalcitrant et qu'il ne pouvait se résigner à l'abstinence complète du vin, prescrite par le docteur. Il ne consentait à prendre que des médicaments agréables, et les médecins ne lui paraissent habiles qu'autant qu'ils savent en trouver:

[1] *Let.* à son frère Paul Grillo.

L'eccellenza de' medici consiste in buona parte in dar le medicine non solo salutifere ma piacevoli[1].

Il paraît au moment d'obtenir sa liberté en 1584. Alphonse, sur les instances du cardinal Albano et de la duchesse de Mantoue, la lui promet dans son palais en présence de chevaliers français et italiens. Il visite les églises et les monastères, il va dans le monde chez les seigneurs et les dames de la cour, et particulièrement chez la signora Tarquinia Molza qui, depuis les trois années du dialogue sur *l'Amour*, avait franchi les quarante ans, et dont les raisonnements devaient avoir acquis bien plus de profondeur. Plusieurs dialogues furent le fruit de ces divers entretiens philosophiques ou littéraires[2] et il fit, après le carnaval, auquel il avait assisté avec un extrême plaisir, le dialogue touchant et agréable, intitulé *il Gianluca* ou *delle Maschere* (des masques). Le Tasse, dans ce dialogue, s'excuse de se masquer, à cause de sa maturité : « Les joies sont conformes à l'âge des hommes, comme les fruits aux saisons; ainsi, ce qui charme la jeunesse, ne plaît pas ordinairement de même à l'âge mûr (*L'allegrezze sono conformi all' età degli uomini siccome i frutti alle stagioni, laonde quel che diletta alla giovinezza non suol piacere all' età matura parimente*). » Un des interlocuteurs, Alberto Parma, savant gentilhomme de Modène, lui répond avec esprit et non moins poétiquement : « Comme le commencement de l'été est semblable à la fin du printemps, et que quand l'été fait place à l'automne, la température de l'un et de l'autre est très semblable, ainsi, votre âge viril est encore sur les confins de la jeunesse (*Siccome al fine della primavera è simigliante nelle sue qualità il principio della state,*

[1] *Let.* à Biagio Bernardi.

[2] Ces dialogues sont : *Il Beltramo ovvero della Cortesia; il Malpiglio ovvero della Corte; il Ghirlinsone, ovvero dell' Epitaffio; la Cavaletta ovvero della poesia Toscana; il Rangone ovvero della Pace.*

e quando ella concede il luogo all' autunno è molto simile la temperatura dell' uno, e dell' altro : così la vostra età virile è nei confini ancora della giovinezza). » On voit par ce dialogue quelle était alors la fureur des masques à Ferrare ; princes, chevaliers, docteurs, prélats, tout le monde se déguise. La magnificence de la cour d'Alphonse, dit le Tasse (toujours désigné sous le nom de *Forestiere napolitano*, comme dans Platon, Socrate sous celui de l'hôte athénien), égale toutes les pompes des rois et des empereurs et n'est point inférieure aux descriptions des historiens ou des poètes. Le Tasse termine son dialogue par cette conclusion assez étrange, que s'il est excusable de se masquer, cela ne mérite point d'être loué.

L'auteur de la *Jérusalem* était quelquefois mené dans ses courses, par le comte Jérôme Pepoli, de l'illustre famille de Bologne, qui s'honore aujourd'hui d'un poète distingué, M. le comte Charles Pepoli, jeté par l'exil, comme Foscolo, sous le ciel épais, brumeux de l'Angleterre, mais qui, au lieu d'une existence indignée, isolée, souffrante, a trouvé de doux chants pour célébrer les félicités conjugales qui l'ont accueilli et consolé. L'envoi, fait par le Tasse, le 13 juillet, d'un de ses dialogues, *il Rangone, ovvero della Pace*, adressé à la grande-duchesse de Toscane, l'aventureuse et séduisante Bianca Capello, est daté *dalle sue stanze in S. Anna*, ce qui semble indiquer une espèce d'appartement. L'éloge qu'il fait de la vertu non commune de Bianca (*non usata virtù*), rappelle celui de Lucrèce Borgia, par l'Arioste [1], et les éloges du même genre, prodigués par Brantôme à ses dames illustres ou galantes. Alors, la vertu des femmes était tout autre chose que la chasteté.

L'année 1585 fut pour le poète une année de calamités. Alors parurent les envieuses critiques de son

[1] V. ci-dessus, p. 231.

immortel ouvrage : le chevalier Léonard Salviati déclarait, au nom de l'académie de la Crusca, qui venait de s'établir, que « la *Jérusalem* ne méritait point le titre de poème. . . . . . et qu'elle ne rachetait par aucune beauté ses innombrables défauts » ; comme, cinquante ans plus tard, l'Académie française débutait aussi, mais avec plus de politesse, par ses *Sentiments sur la tragi-comédie du Cid*, qu'avait rédigés Chapelain. Ce n'est que dans la troisième édition du Vocabulaire de la Crusca que la *Jérusalem* fut admise parmi les *testi di lingua;* les deux premières l'avaient rejetée.

Il fut interdit au Tasse de sortir, soit pour entendre la messe, soit pour se confesser, comme il avait coutume. Quelques vers du Tasse, avant de se confesser, sont très beaux :

« Seigneur, je me tourne vers toi, et déjà je me « repens du désir qui résista à ta volonté, et par la « douleur que je sens de mes fautes, je tire vengeance, « en moi, de tant d'offenses. Toi, oublie-les, pardonne, « maintenant que je redoute tes colères allumées par « mon péché. Ainsi, que la douleur et la crainte qui « m'angoissent, s'enflamment et se changent en ton « divin amour. »

Signor, a te mi volgo, et già mi pento
Di quel desio ch' al tuo voler contese :
E col dolor che di mie colpe io sento
Fo la vendetta in me di tante offese;
Tu l'obblia, tu perdona, or ch' io pavento
Dell' ire tue che l' mio peccato accese.
Onde quel duolo, e quel timor che m' ange
Nel tuo divino amor s'infiammi e cange [1].

Un passage d'une de ses lettres au marquis Buoncompagno, général de l'armée du pape, du 12 avril 1585, que j'avais copié sur un autographe de la bibliothèque de Ferrare et que j'ai été surpris de ne retrouver ni dans sa vie ni dans sa correspondance impri-

[1] *Rime* IV, 120.

mée, indique toutefois quelque adoucissement à son sort au milieu de ces rigueurs : « Le seigneur duc ne « me retient pas dans une prison, mais à l'hôpital « Sainte-Anne, où les frères et les prêtres peuvent me « visiter à leur gré et ne sont point empêchés de me « rendre service (*Il sig. duca non mi tiene in alcuna sua prigione ma nello spedale di S.-Anna : dove i frati e i preti possono visitarmi a voglia loro, nè sono impediti di farmi giovamento*). » Des lettres inédites de cette même année prouvent que dans sa captivité il ne manquait pas d'une sorte de recherche et de soin. Il se plaint à un ami de ne pas avoir de sucre pour la « salade du lendemain soir (*la salata di domani a sera* [1]) » ; il le prie de lui en acheter du plus fin (*qualche libbra del più fino*). La préoccupation poétique n'allait pas chez lui, comme il est quelquefois arrivé à d'autres, jusqu'à se laisser sans chemises, qu'il tenait à avoir nombreuses et bien entretenues. Il désire encore que son bonnet de jour soit de bonne qualité, il s'arrangerait assez que le velours en fût de Modène ou de Reggio, quoique celui de Gènes ou de Ferrare soit meilleur. Enfin, il va même jusqu'à recommander, dans une de ses lettres inédites [2], que son bonnet de nuit soit des plus jolis et des plus élégants (*de' più gentili e belli che si possan ritrovare*).

Ces lettres inédites du Tasse contiennent encore d'intéressants détails sur son enfance, son caractère et son poëme. Dans une longue lettre à Buoncompagno, du 27 mai 1580, par laquelle il regrette de n'avoir point encore reçu la visite du chapelain de Sainte-Anne, et de n'avoir pu se confesser ni communier, il rappelle qu'élevé aux Jésuites, ils lui firent faire sa première communion avant l'âge de neuf ans, car il en paraissait douze pour la taille et la précocité d'es-

[1] *Let.* LXXIX.
[2] *Let.* LXXXIII.

prit. Mais telle fut la manière dont il avait été instruit, qu'il ignorait, ainsi qu'il l'avoue lui-même, que le corps de Jésus-Christ fût réellement dans l'Hostie : *E quando io mi comunicai non aveva ancora inteso che nell' ostia fosse realmente il corpo di Cristo.* Il peint naïvement l'impression et la satisfaction religieuse qu'il ressentit, toutefois, par l'effet du culte extérieur et de la piété de ses voisins : *Nondimeno mosso da non so qual segreta divozione che la gravità, e la riverenza del luogo e l'abito e l' mormorare e l' battersi di petto de' circostanti avevano in me generata, andai con grandissima divozione a ricevere il corpo di Cristo e sentii dentro non so qual nuova insolita contentezza.* Le Tasse n'était point, à ce qu'il paraît, aussi grave et silencieux que l'a représenté Ginguené[1]; il écrit à son intime et fidèle ami, Luca Scalabrino, qu'il n'a jamais rien dit qui pût lui déplaire, « quoique l'homme le plus babillard du monde (*il più loquace uomo del mondo*). » Avant ses affreux malheurs, le Tasse était un poète, un gentilhomme et un Italien de son temps, brave, bruyant, moqueur, coquet, aimant le plaisir et faisant gaîment son carnaval; il montre plus d'une fois une aversion très marquée pour la retraite[2]. Il convient plusieurs fois de sa légèreté en amour :

E se non fu de' più ostinati cori
Ne' vani affetti il mio . . . . .
. . . . ed incostanti amori
Furo i miei sempre . . . . [3].

et il n'avait ni la mélancolie philosophique du dernier siècle, ni la sentimentalité allemande du *Tasse* de Goëthe. M. le chancelier Muller, trente ans le digne ami de ce dernier, m'assurait qu'à une reprise du

[1] *Hist. litt. d'Italie*. V, 309.
[2] V. ses *Lettres diverses*, DXXXII, DLVIII, la lettre CLXIX des lettres recueillies par Muratori et autres.
[3] V. les son. I et CCXXI des *Rime*.

Tasse, pour une fête de la cour de Weimar, l'auteur, qui depuis très long-temps n'avait relu sa pièce, lui avoua qu'elle lui avait semblé écrite sur la pointe d'une aiguille. L'épisode d'Olinde et de Sophronie, donnée comme une allusion aux amours du Tasse pour Léonore, semble tout simplement une imitation perfectionnée de la nouvelle de Boccace sur les amours de la jeune fille d'Ischia, Restituta, et de Gian di Procida, tous deux condamnés à périr sur le bûcher par le roi de Sicile, Frédéric, qui finit par leur faire grâce et les unir[1]. L'ancienne opinion n'a point été suivie par M. Aug. Trognon, dans ses notes judicieuses jointes à la traduction en vers de M. Baour-Lormian. Les lettres inédites offrent aussi de tristes détails sur la lenteur et les scrupules des vice-inquisiteurs chargés de censurer la *Jérusalem*, et le tort qu'éprouvait le Tasse de ces retards[2].

Le Tasse sortit de l'hôpital Sainte-Anne, le 5 ou 6 juillet 1586, et vécut encore un peu moins de neuf ans. Malgré les divers asiles qu'il trouva momentanément chez quelques princes ou amis généreux, malgré de courts divertissements et son tardif et stérile triomphe, sa vie est pleine de misères. Il réclame à plusieurs reprises de César d'Este qui avait assez timidement négocié sa délivrance, trois caisses et une valise contenant ses hardes, restées à Sainte-Anne : « Je « prie Votre Excellenne, lui écrit-il de Mantoue le « 22 septembre de la même année, de ne pas me re- « fuser la commodité de ces effets, et par réserve, ir- « résolution ou toute autre considération, de ne pas « m'exposer à souffrir du froid cet hiver (*Prego V. E. che non mi nieghi la commodità di queste robe, e non voglia consentire ehe io patisca freddo questo verno, per modestia, o per irresoluzione, o per altro rispetto*). » Le

[1] *Decam. Giorn.* V, *Nov.* 6.
[2] *Let.* CCLXXXIX.

duc de Mantoue, Guillaume Gonzaga, qui le trouve trop lent à le remercier et à le louer, retient ses livres afin qu'il se hâte, malgré sa déplorable santé. Il est contraint, pour les ravoir, de caresser adroitement l'amour-propre du duc. Voici un passage de sa lettre, datée de Naples, le 24 septembre 1588 : « J'ose écrire « pour vous prier de ne pas vous soucier de retenir « mes livres, puisque vous n'avez pas voulu me retenir « moi-même en prison. Ne les gardez pas comme gage « ou ôtage de ma fidélité, craignant que, tandis que « je demeure éloigné, je ne parle ou écrive mal de « vous. . . . . . Votre Altesse peut être sûre que je « lui suis très affectionné. Monseigneur, on aime les « louanges ; et si je n'ai pas voulu vous louer encore « comme l'exigeait votre théologien, je ne m'y suis « pas refusé par haine, mais parce que les prières doi- « vent aller avant les louanges, et les grâces se placer « entre toutes deux. Je vous ai prié, et je vous prie de « nouveau de m'accorder les livres ; je ne pouvais « vous louer de cette grâce, Votre Altesse ne me les « ayant pas encore envoyés ; mais je devais espérer « d'être favorisé dans mes études, puisque ma santé « est presque désespérée. D'ailleurs, supposé que « j'eusse mal parlé de vous, votre colère devait-elle, « pour cela, être implacable ? Ne savez-vous pas que « *benè facere, et malè audire, regum est?* Si j'avais blâmé « quelqu'une de vos courtoises opinions, il vous serait « arrivé ce qui arrive aux plus grands rois, tandis que « les autres vous assimilent aux tyrans qui prétendent « être loués des choses qui ne le méritent point. Ainsi, « en retournant cette proposition, *malè facere et benè* « *audire, tyrannicum est.* Votre Altesse est plus aimée « de moi avec la vérité que de ceux qui vous conseil- « lent autrement avec le mensonge, et vous êtes plus « honoré par le silence que par une louange impor- « tune. Je veux vous égaler aux rois ; ceux-là aux

« tyrans. Je voudrais que vous fussiez tel dans toutes « vos actions, que même le blâme et l'invective tour- « nassent à votre louange ; les autres par les éloges les « plus inconvenants, tâchent de ternir votre gloire. « Je vous propose l'exemple d'Alexandre et de César ; « les autres celui des cruels et des injustes. Que Votre « Altesse considère l'action de César dont vous êtes « aussi éloigné par la fortune, que vous devriez en « approcher par la vertu. César, déchiré par les vers « de Catulle, poète véronais, l'accueillit, l'invita à « souper avec beaucoup de politesse : qu'il vous serve « comme de miroir et de lumière, pour ce qui con- « vient aux grands princes. » (*Ardisco di scriverle, pregandola che non si curi di ritenermi i libri, poichè non volle ritener me stesso in prigione, nè gli voglia quasi pegni, o quasi ostaggi della mia fede, temendo, che mentre sto lontano, o non dica mal di lei, o non scriva..... ; e V. A. può esser sicura, che io le sia affezionatissimo. S'amano, signor mio, le cose lodate; e s'io non ho voluto di nuovo lodarla, come voleva il suo teologo, non l'ho ricusato di fare per odio, ma perchè le preghiere deono andare avanti alla lode, e fra l'une e l'altre interporsi le grazie. L'ho pregata, e la prego di nuovo a concedermi i libri, nè poteva lodarla di questa grazia, non gli avendo ancora V. A. mandati, ma doveva sperare d'esser compiaciuto negli studj, poichè nella salute son quasi disperato. Ma posto, ch' io avessi detto mal di lei, doveva per questa cagione esser implacabile il suo sdegno? Non sa che* bene facere, et male audire regum est? *E s'io avessi biasimata alcuna sua cortese opinione, le sarebbe avvenuto quel, ch' avviene a' grandissimi re, laddove gli altri la fanno simile a' tiranni, cercando lode per quelle cose, per le quali non la meritino. Imperocchè, rivolgendo quella proposizione al contrario :* male facere, et bene audire, tyrannicum est. *V. A. è da me più amata col vero, che da coloro, che altrimenti la consigliano*

colla falsità, e più onorata col silenzio, che colla lode importuna. Io la voglio agguagliare a' re, essi a' tiranni. Io vorrei, che fosse tale in ogni sua operazione, che i biasimi ancora e l'invettive le tornassero in lode, gli altri meno amorevoli colle men convenienti lodi vanno procacciando che si oscuri la sua gloria. Io le metto avanti l'esempio d'Alessandro, e di Cesare, gli altri quel de' crudeli, e degl' ingiusti; ma consideri V. A. l'azione di Cesare, dal quale tanto è lontana nella fortuna, quanto dovrebbe esser vicina nella virtù. Cesare, lacerato da' versi di Catullo poeta veronese, il raccolse, e l'invitò a cena con grandissima umanità : questo le sia quasi specchio, e quasi lume di quel, che si conviene a' principi valorosi [1]).

Un grand nombre des lettres du Tasse sont alors de véritables pétitions. La mendicité de rue et de carrefour du vieil Homère était moins humiliante que cette mendicité de « gentilhomme et d'homme de lettres », ainsi qu'il le dit lui-même (*e quel ch' è più odioso a ricordare dotto e gentiluomo* [2]), que cette sollicitation perpétuelle, adressée aux riches et aux grands, afin d'en obtenir la table, le logement, des habits ou même quelque parure. C'est ainsi qu'il écrit à Horace Feltro, de Naples, le 10 avril 1594, pour le prier de lui faire cadeau de bas de soie, parce qu'il craignait d'être repris de vanité en se donnant lui-même cette magnificence [3]. Le loisir littéraire (*ozio letterato*) auquel il aspire [4], n'est doux et noble qu'avec l'indépendance et sur-tout la dignité, comme aurait dit Cicéron. Sa négligence domestique, son inexpérience des affaires, le réduisent aux plus fâcheuses extrémités, malgré ses privations et sa frugalité. Il paraît avoir été

[1] *Let.* LXVI.
[2] *Ibid.* CCIX.
[3] *Let. ined.* CCV.
[4] *Ibid.* XCVII.

fréquemment volé par ses domestiques; il fut aussi trompé dans la confiance qu'il accordait à des gens peu sûrs. Après un vol de trente écus, il ne lui restait point d'argent pour acheter un manteau, à l'entrée de l'hiver [1]. A Naples, dont il ne parle jamais qu'avec la plus touchante tendresse, qu'il voulait revoir avant de mourir, qui lui rappelait sa mère, son enfance, qu'il regardait comme une très chère patrie, et qu'il désirait comme le paradis [2], un médecin refuse d'aller le voir, parce qu'il ne peut lui payer sa visite. A Rome, il reste au lit, faute de vêtements; il se réfugie à l'hôpital des Bergamasques, fondé par un seigneur, cousin de son père. Sa vie est une mort continuelle [3], et dans sa langueur funeste, il offre des louanges et l'immortalité à ses indifférents protecteurs [4]. Le procès qu'il eut à soutenir en 1592, trois ans avant sa mort, contre les héritiers de son oncle et contre le fisc, vint encore mêler ses ennuis à tant de maux. Solliciteur et plaideur, tel fut le Tasse pendant cette dernière partie de sa vie; il semble qu'elle devait être encore plus cruelle pour ce poète infortuné, que le prétendu délire de Sainte-Anne.

Une solennelle et vive controverse s'est récemment élevée en Italie sur les causes de la prison du Tasse. M. le professeur Rosini, de Pise, en sa qualité de poète, avait suivi le système des amours. Il a été relevé et défié par M. le marquis Gaétan Capponi, de Florence, qui prétend, d'après les documents nouveaux extraits par lui des archives de Toscane, que les mal-

[1] *Let. ined.* CCLXXVII, écrite à Jean-Baptiste Manso.
[2] *Let. ined.* CXCII, CCXX et CCLXXVI.
[3] *Let. ined.* CXCII.
[4] *Let. ined.* CCXI, à Horace Feltro.

lheurs du Tasse lui furent attirés par l'offre d'un traité fait en mars 1575, au nom de Scipion Gonzaga, depuis cardinal, pour l'engager à quitter la cour d'Alphonse et passer au service des Médicis. Le pari littéraire proposé par M. Capponi au professeur Rosini, était de cent sequins à donner aux pauvres. L'Institut de France fut un moment assez bizarrement annoncé comme arbitre de ce débat, soumis depuis avec plus de convenance aux Académies de Turin, de Modène et de Milan, et qui paraît avoir avorté. L'actif et exact bibliographe M. Gazzera, secrétaire de l'Académie royale de Turin, a exhumé de la riche bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier, le traité perdu: *della Dignità*, et d'autres écrits inédits du Tasse, traité dans lequel il donne le pas au Sacerdoce sur l'Empire, et rétracte quelques-unes des opinions du dialogue sur le même sujet, composé à l'hôpital Sainte-Anne. Le champion des amours trouva encore un rude et assez brutal adversaire dans M. Cavedoni, de Modène, armé des manuscrits de la bibliothèque de sa ville natale, qui fut l'ancienne et célèbre bibliothèque de la maison d'Este, dont elle a conservé le nom. Enfin, M. le comte Mariano Alberti, de Rome, est arrivé avec la publication in-folio et figures des *Manoscritti inediti di Torquato Tasso, ed altri pregevoli documenti*, dont six livraisons ont paru à Lucques de 1837 à 1839, et qui a été interrompue pour être, dit-on, reprise et recommencée à Naples. Les manuscrits étaient donnés comme provenant de la bibliothèque Falconieri de Rome; mais de fortes suspicions se sont élevées, de la part d'hommes très instruits, sur l'authenticité du plus grand nombre. Souscripteur trompé de l'édition de Lucques, j'ignore ce qui est advenu de l'édition napolitaine, et je ne saurais m'y intéresser; car, d'après ce que j'ai ouï dire à Rome au commencement de 1840 de cette publication, le système des amours, au

lieu de ne s'appliquer pudiquement qu'à Léonore, devait y recevoir une extension passablement scandaleuse. La gloire du Tasse est dans ses œuvres, et non dans ses bonnes fortunes : transformer le poète chevalier de la *Jérusalem* en une sorte de Don Juan, de Lovelace de la cour d'Alphonse, est à la fois quelque chose de malhonnête et de ridicule, et des détails puérils ou lascifs ne valent pas la peine d'être imprimés et lithographiés. Il serait temps, après bientôt trois siècles, de laisser en paix l'honneur des princesses et des grandes dames de Ferrare, et de ses diverses Léonores, car on sait que trois maîtresses de ce seul nom furent attribuées au Tasse. Qu'il ait possédé les deux sœurs du duc, et même l'archiduchesse Barbara sa femme, que les louanges poétiques qu'il leur accorde, et dont le champ d'ordinaire est si vaste, ne soient que l'expression de ce fait ; cela n'est aujourd'hui qu'une indigne partie d'une si touchante et si douloureuse histoire.

Une admirable strophe apparaît au milieu de ces matériaux inutiles ou suspects. L'écriture a été reconnue par le savant cardinal Maï ; mais sa poésie la certifie encore mieux, et elle pouvait se passer de cette décisive autorité. Il est impossible de protester, de s'indigner avec plus d'éloquence contre la réputation de folie que le Tasse avait un moment acceptée, et d'accuser Alphonse avec plus d'amertume et de colère :

« Puissant Seigneur, tu aurais pu m'arracher la vie : « c'est le droit des monarques [1] ; mais m'arracher cette « raison que je tiens de la bonté infinie, parce que « j'ai écrit d'amour (d'amour auquel la nature et le « ciel nous invitent), c'est un crime pire que tout « autre crime. J'ai demandé mon pardon, tu me l'as

[1] Cet aveu naïf du pouvoir absolu des rois à cette époque, doit aujourd'hui paraître fort étrange.

« refusé. Adieu : je me repens à jamais de m'être « repenti. »

Tormi potevi, alto Signor, la vita,
Che de' monarchi è dritto;
Ma tormi quel che la bontà infinita
*Senno mi diè, perchè d'*AMORE HO SCRITTO,
(D'amore, a cui natura e il ciel n'invita),
E delitto maggior d'ogni delitto.
PERDON *chiedei, tu mel negasti : addio.*
Mi pento ognor del pentimento mio.

XXI.

ADMIRATION DU TASSE POUR DANTE, ET PRIMAUTÉ QU'IL S'ATTRIBUE SUR L'ARIOSTE.

Si l'admiration pour Dante fut vive, populaire, du vivant du poète et malgré les persécutions qu'il souffrit, cette admiration paraît avoir faibli aux siècles de décadence de la littérature italienne. Les éditions de la *Divina Commedia* qui, de 1472 à 1500 avaient été de dix-neuf, et de 1500 à 1600 de quarante, ne furent que de cinq pendant le XVII.e siècle. Le purisme italien méconnut alors Dante comme le purisme anglais méprisait Shakspear. Mais, à l'exception de la petite jalousie de Pétrarque, attestée par sa réponse singulière à Boccace qui lui avait envoyé la belle copie de sa main de la *Divina Commedia*, aujourd'hui à la Vaticane, le dédain de Dante ne semble partagé par aucun des grands maîtres de la poésie italienne. L'Arioste était imbibé de la poésie de Dante; il lui a pris un nombre considérable d'expressions, des vers tout entiers, et ce fut d'après ses avis que Raphaël introduisit la noble et austère figure du poète, ceinte d'une guirlande de laurier, dans l'immortelle fresque de la *Dispute du Saint-Sacrement*, au Vatican.

Il existe à la bibliothèque Barberini de Rome, un exemplaire de la *Divina Commedia*, avec de nombreuses remarques du Tasse qui attestent l'étude profonde que dès sa jeunesse il avait faite de Dante [1]. Un

[1] L'authenticité de ces remarques a été très bien défendue contre Serassi par M. L.-M. Rezzi, ancien bibliothécaire de la Barberiana, dans sa lettre à M. Rosini, mise en tête des *Postille*, t. XXX, 1, de l'édition complète du Tasse, imprimée à Pise.

exemplaire du *Convivio* à la bibliothèque de Pesaro, est aussi annoté de sa main.

Une belle anecdote peint mieux que tous les commentaires l'enthousiasme du poète de Sorrente pour le chantre florentin. Le récit est d'autant plus curieux, que le narrateur Pierre Norès, lettré distingué et secrétaire du cardinal Cinthio, assistait à cette scène littéraire du XVI.ᵉ siècle.

« Un jour que dans l'antichambre du cardinal Cinthio on parlait du poème de Dante, pour qui le Tasse était très partial, ainsi que je me rappelle de vous l'avoir autrefois écrit, se trouvait par hasard le père Biondo, prédicateur célèbre et confesseur de mon maître le cardinal. Quelque accident n'ayant pas permis qu'on l'introduisît tout de suite, il causait avec nous. Le père dit que Dante méritait d'être repris pour avoir parlé de lui-même avec trop de jactance, et il ajouta d'avoir vu un Dante annoté par Muret, qui, à ce vers :

Sì ch'io fui sesto fra cotanto senno,

avait de sa main écrit en marge : « Que Dieu te donne « sa malédiction! (*Col malanno che Dio ti dia*). » Le Tasse se leva en colère, dit que Muret était un pédant, qu'il ne lui appartenait point de prononcer en semblable matière, que le poète était chose divine, que les Grecs lui accordent un attribut qu'on donne à Dieu, voulant presque inférer que rien au monde, excepté Dieu et le poète, ne mérite véritablement le titre de créateur; qu'ainsi c'était bien naturel qu'il connût son excellence et qu'il s'en estimât. Il cita un passage du *Lysias* de Platon où non seulement il ne blâme point le poète de se louer lui-même, mais il lui prescrit de ne pas s'avilir.

Notre compatriote Muret fut homme d'esprit, le meilleur latiniste de son siècle; toutefois il paraît mé-

dioerement doué du sentiment poétique, quoiqu'il ait versifié une tragédie de *Jules César*, des odes, des hymnes, des satires, des épigrammes, et dix-neuf détestables chansons françaises; il méritait toute l'invective et l'indignation du Tasse.

Ce Norès, fils unique du célèbre professeur de philosophie morale à l'Université de Padoue, Jason, né à Nicosie, en Chypre, mais normand d'origine, avait été contraint de fuir après avoir tué en duel un patricien de Venise. Son exil avait fait mourir de douleur son père, qui peut-être se serait consolé s'il avait vu la fortune que ses talents lui valurent à Rome où il devint secrétaire de plusieurs cardinaux. Il n'a laissé que des ouvrages manuscrits cités avec éloge par Tiraboschi. La lettre ci-dessus, donnée par Serassi et publiée en 1833 sur l'original, avec des variantes, par M. François Testa, de Vicence, fut écrite le 15 mars 1595 à Jean-Vincent Pinelli, noble et opulent Génois fixé à Padoue, où il recevait courtoisement les auteurs de distinction qui passaient, parmi lesquels se trouve le Tasse, et où il forma une bibliothèque riche de bons livres et de rares manuscrits qu'il rendit accessible aux travailleurs.

Un autre singulier passage montre qne le Tasse pratiqua largement la bonne opinion qu'il permet aux poètes. Le témoignage ne saurait être suspect, car Norès était fort affectionné au Tasse; il l'accompagnait sans cesse dans ses courses à travers Rome, et il avait peine à s'en détacher.

« Il n'y a pas long-temps, écrit-il, que je priai le Tasse de me dire avec une candeur de vérité ingénue et digne de lui, lequel parmi nos poètes il jugeait mériter la première place. Il me répondit : « A mon avis, la seconde est due à l'Arioste. » Et moi ajoutant aussitôt : et la première? il sourit et me tourna le dos, voulant, je pense, me faire entendre

qu'il se la réservait à lui-même. Dans sa seconde *Jérusalem* ou *Jérusalem reconquise*, comme il l'appelle, il parle un peu de lui, et, bien que modestement, il se compare et se préfère à l'Arioste. Voici les vers :

« Et que ma trompette éclatante, d'un son angélique, fasse taire celle qui retentit aujourd'hui. »

E d'angelico suon canora tromba,
Faccia quella tacer, ch'oggi rimbomba..

Et plus bas dans cette même lettre, au sujet d'un passage de Platon, annoté ainsi et assez brutalement par Jason Norès : « Pour cette raison Louis Arioste « doit être jugé méchant poète, qui dit au commencement du *Roland* (*ob hanc rationem malus poeta est judicandus Ludovicus Ariostus, qui ait in principio*) :

Se da colei che tal quasi m'ha fatto,
Che 'l poco ingegno ad or ad or mi lima, ecc. »

son fils ajoute : « quelques jours après, le Tasse me favorisa d'une visite, comme il a souvent coutume; je lui montrai cette apostille qui lui fit grand plaisir, il prit la plume et écrivit dessous : *divinamente.* »

La gloire du Tasse, comme celle d'autres grands poètes anciens et modernes, ne saurait souffrir de cette saillie d'un amour-propre ingénu, bien plus innocent que l'amour-propre rentré de certains versificateurs.

[1] *Gerus. conq.*, can. I.

XXII.

LE DOMINIQUIN A LA VILLA ALDOBRANDINI.

Notre siècle est l'âge d'or des artistes; ils sont dans le monde élégant ce que furent, au XVIII.ᵉ siècle, les philosophes et les gens de lettres auprès des grands seigneurs et des financiers. A l'exception des trois souverains de l'art, Raphaël, Michel-Ange et Titien, qui étaient à eux seuls de véritables puissances, combien était moins douce la destinée des peintres des XV.ᵉ et XVI.ᵉ siècles! Raphaël vivait en prince *(vivea da principe)*. Le pape Paul III, à la tête de dix cardinaux, se rendait chez Michel-Ange pour l'inviter à exécuter son *Jugement dernier*, et presque l'en prier. Le superbe et sombre Philippe II, correspondait longuement avec Titien; il sollicitait avec instances l'envoi des ouvrages qu'il lui avait promis, gémissait presque, comme de la dispersion de son *armada*, de la perte d'un navire chargé d'un tableau, et quand l'argent se faisait trop attendre, l'artiste déclarait qu'il allait travailler pour d'autres. Mais qu'on se rappelle Giorgione obligé de s'armer d'une cuirasse quand il peignait dans un lieu public; Masaccio, Peruzzi, Baroccio, morts empoisonnés; le Guide et le cav. d'Arpino, menacés et contraints à fuir de Naples, et mille autres exemples, souvent tragiques, que les *Voyages en Italie* ont rapportés au sujet des tableaux de divers maîtres.

Le Dominiquin, afin d'échapper aussi aux persécutions de ses envieux de Naples, s'était réfugié à la villa Aldobrandini, où il exécuta les faibles et agréables fresques de la salle d'Apollon. C'est là qu'il rencontra, pour la première fois, le poète Passeri, encore peintre,

mais resté d'un talent médiocre malgré ses avis. Passeri, devenu son ami et son biographe, donne de curieux détails sur ses travaux, ses divertissements et la vie qu'il menait à la villa. Le Dominiquin avait été reçu avec honnêteté, par le concierge Ventura, de Bologne, quoique celui-ci l'eût pris pour un paysan. Dès que le cardinal Hippolyte Aldobrandini fut informé de l'arrivée de l'artiste, il lui envoya courtoisement, de Rome, son secrétaire François Angeloni, le savant antiquaire, l'ami du Poussin, pour le remercier de s'être arrêté chez lui, et pour donner ordre à Ventura de ne le laisser manquer de rien : « Dominique, raconte Passeri, « venait quelquefois parmi nous, et, chantant avec « gaîté, cherchait à se distraire le plus possible. La « nuit, le travail fini, nous nous retirions dans nos « chambres, et lui, d'ordinaire, restait seul à dessiner « et ne voulait point être vu. Mais, parfois, pour pas- « ser le temps, il faisait diverses caricatures de nous « tous et de ceux qui se trouvaient alors à la villa. « Quand il parvenait à se satisfaire, il partait d'énor- « mes éclats de rire. Nous, qui étions ses voisins de « chambre, accourions pour en savoir la cause, et « alors il nous montrait ses spirituelles drôleries. Il fit « mon portrait avec la charge d'une guitare à la main ; « celui du Canini, autre peintre qui travaillait avec « Passeri à la chapelle de Saint-Sébastien, à la villa « Aldobrandini, celui du concierge qui était tour- « menté par la goutte, celui du sous-concierge qui « était de visage ridicule ; mais, afin que nous ne nous « fâchions pas de ses caricatures, il en faisait de lui- « même[1]. »

Le jour de la découverte des fresques du Dominiquin, le cardinal Aldobrandini se rendit à la villa et voulut dîner à la salle d'Apollon. Il donna l'ordre à

[1] *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti che hanno lavorato in Roma*, p. 39.

ses gens d'y entrer en dansant, et formant une sorte de bacchanale. Mais le nain du cardinal, que le Dominiquin, afin de se venger de l'insolence de cette créature, a représenté les mains liées, la chaîne au cou, nu, et mangeant à la cuisine les restes avec un chat, fut si mortifié de se voir l'objet de la risée de tout le monde, qu'il se tut, s'enfuit et ne reparut point de la journée.

Le luxe à la fois antique et chevaleresque du cardinal Hippolyte Aldobrandini, qui avait, comme Lucullus, son salon d'Apollon, qui faisait exécuter une bacchanale et avait son nain comme un seigneur châtelain, montre ce qu'était alors la magnificence des princes de l'église romaine, magnificence aujourd'hui réduite à une simple, modeste et parfois trop chétive représentation.

XXIII.

SCIPION MAFFEI ET SA MEROPE.

Dans la cour du théâtre de Vérone, et sous le péristyle, ouvrage de Palladio, est le recueil des inscriptions étrusques et des bas-reliefs grecs et romains, formés par le marquis Scipion Maffei, et donné par lui à sa ville natale, musée que les amis de Maffei voulaient appeler *Maffêien*, et auquel il donna le nom de *Musée véronais*. L'érudition de cet homme de bien, si vive, si dévouée, si constante, est presque du patriotisme. Cette création d'un musée public, qui semble ailleurs un attribut de la souveraineté, est ici l'œuvre d'un simple citoyen. Canova érigea à lui seul un temple au lieu de sa naissance [1]. Ces divers monuments honorent également les savants et les artistes de l'Italie.

Au-dessus de la porte du théâtre se voit enfin le buste voté par l'Académie de Vérone, et l'inscription en l'honneur de Maffei, qu'il ne cessa de refuser pendant sa vie, que ses concitoyens placèrent une fois en son absence et qu'il fit disparaître à son retour, exemple rare de sincérité dans ce genre de modestie. Combien de monarques, de conquérants, ont succombé aux honneurs de la statue, et, après une feinte résistance, se sont doucement résignés à être immortels!

Quelques-unes des idées de Maffei sont singulièrement progressives et pratiques. Il aurait voulu qu'à l'exemple de l'Angleterre, où l'aîné devenu lord suit la carrière politique et les autres peuvent faire le

[1] V. les *Voyages*, liv. V., chap. 29.

commerce, la même faculté fût accordée aux nobles italiens qui n'étaient ni hommes d'église, ni hommes d'épée, ni chargés de fonctions municipales, et qu'ils pussent être avocats ou médecins. Cette transformation de la noblesse, résultat forcé de notre révolution, se trouve ainsi recommandée un demi-siècle d'avance, par l'écrivain véronais. Il blâmait l'oisiveté de sa classe, si coupable chez cette noblesse italienne qui s'est livrée avec tant de gloire aux sciences, aux lettres et aux arts, et qui brille des noms de Dante, de Michel-Ange, de Machiavel, de l'Arioste, du Tasse, de Galilée et d'Alfieri.

L'esprit investigateur et actif de Maffei s'était occupé dans son livre *Dei Teatri antichi e moderni*, de la réforme morale du théâtre. Cette réforme, pratiquée par l'infatigable génie de saint Charles Borromée [1], trouvée possible par Muratori, non moins excellent curé que grand érudit, désirée par notre Fénelon, était aussi l'une des vues élevées de Benoît XIV, qui écrivait à l'auteur ces mots pleins de sens et de vraie piété : « Nous n'avons jamais pensé, nous ne penserons jamais « à faire jeter à terre les théâtres, ni à défendre en « masse toutes les comédies et tragédies. Mais nous « nous sommes ingéniés à faire que les comédies et « tragédies soient en tout honnêtes et morales.... Oh! « combien est belle et vraie votre pensée, que les co- « médies de notre temps sont plus châtiées que d'autres « plus anciennes, et qu'avec de l'attention on peut les « amener au point que désirent les gens de bien et « les gens du monde. » Ce fut sans doute dans son but de réforme, que ce pape désirant voir l'arrangement intérieur d'un nouveau théâtre, le visita le plus secrètement possible avant l'ouverture. Dès le lendemain matin, on lut au-dessus de la porte même par laquelle

[1] V. les *Voyages*, liv. III, chap. 9.

il était entré, cette moqueuse et spirituelle inscription : « Porte sainte : indulgence plénière pour ceux qui y passent. » Maffei avait encouragé dans ces mêmes idées de réforme, le célèbre comédien Louis Riccoboni, aussi littérateur, qui, ayant voulu jouer à Venise la *Scolastica*, comédie de l'Arioste épurée, fut si outrageusement sifflé, que de désespoir il quitta sa patrie. Trois hommes de rang bien divers, un grand seigneur érudit et poète, un pape et un comédien, ont ainsi en Italie tenté de résoudre cette difficile question de morale publique. Mais le comédien se montra le plus sévère, puisque dans la préface de son livre *De la Réformation du Théâtre*, il incline à le supprimer ; que si les grandes villes réclament des spectacles, il faut en retrancher la danse et les pièces dont l'amour est le sujet, sans égard pour les chefs-d'œuvre, parmi lesquels Riccoboni ne craint point de signaler *le Cid*, *Rodogune* et *Phèdre*.

Le marquis Maffei avait, dès le commencement du XVIII.e siècle, professé publiquement cette religion de Dante, à laquelle les Italiens sont revenus de nos jours, et qui alors était si étrangement méconnue [1]. Un tel homme ne méritait point l'indigne tour que lui joua M. de Voltaire, qui, après lui avoir dédié sa *Mérope*, fit, sous le nom supposé d'un sieur de la Lindelle, contre la *Mérope* italienne, un véritable pamphlet rempli de quolibets et d'injures, comme si quelques imitations, quelques rencontres, pouvaient affaiblir le mérite du chef-d'œuvre français. Voltaire eût été bien autrement furieux s'il eût pu connaître l'admirable pièce d'Alfieri, moins parée, moins pompeuse que la sienne, mais plus grecque et plus vraie. Maffei s'était montré plus généreux envers un autre poète italien, le comte Torelli, écrivain distingué du XVI.e siècle, au-

[1] V. son discours prononcé en 1705 à l'ouverture de la colonie des Arcades à Vérone, et ci-dessus, p. 291.

teur aussi d'une tragédie de *Mérope*, insérée par Maffei, dans son *Choix de Tragédies italiennes*, malgré l'intérêt personnel qu'il pouvait avoir à l'écarter. L'Italie, dont la faiblesse dramatique a été trop souvent accusée, peut se vanter ainsi de trois ouvrages excellents sur le sujet de la pièce perdue d'Euripide.

J'ai vu chez un bibliophile distingué de Vérone, M. Antoine Campostrini, le manuscrit de la *Mérope* de Maffei, manuscrit offert par lui à la bibliothèque Saibante, passé depuis aux archives de la ville. Il ne porte point le *non omnis moriar*, que l'on avait à tort accusé Maffei d'y avoir orgueilleusement inscrit. Il paraît que quelque incertitude s'étant élevée sur l'authenticité de ce manuscrit, le délégué a cru devoir le certifier en apposant à presque toutes les pages, la griffe de la délégation et son visa; c'est assurément la tragédie la plus certifiée qu'il y ait au monde. Le manuscrit de Maffei est excessivement raturé, et il est problable que celui de la pièce de Voltaire l'était beaucoup moins.

La *Mérope* italienne a depuis été très judicieusement défendue contre les lazzis de Voltaire, par Hippolyte Pindemonte. Le critique véronais, bien supérieur à M. de La Harpe, qui trouve juste la critique du déloyal de la Lindelle, professe déjà dans son examen ces principes du vrai auxquels M. Augustin Thierry a de nos jours ramené l'histoire, et M. Villemain la critique littéraire. Quelques-unes de ses remarques ne seraient point indignes du *Tableau de la Littérature au XVIII.e siècle*, qui a réuni les neuves, les piquantes, les admirables leçons où les succès de la chaire universitaire annonçaient la gloire de la tribune.

« Le barigel, prétend Voltaire, ou le capitaine des « gardes, ou le grand prévôt, il n'importe, interroge « le meurtrier qui porte au doigt un bel anneau; « ce qui fait une scène du plus bas comique, laquelle « est écrite d'une manière digne de la scène. » Le style,

objecte Pindemonte, est tel qu'il doit être entre un jeune homme agreste, nourri dans les bois, et l'espèce de brigadier de gendarmerie, que M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, n'aurait point dû revêtir de la grande charge de cour de capitaine des gardes qu'exerçaient alors les ducs de Béthune, d'Harcourt, de Villeroy et ce maréchal de Noailles, l'auteur des *Mémoires*, son correspondant, qu'il avait traité de « grand homme » et trouvé « aussi respectable que Frédéric [1]. » Il n'est point surprenant que ce barigel, qui arrête un jeune vagabond assassin, s'étonne de lui voir une riche bague au doigt, et qu'il lui dise en son langage : « Les esclaves donc portent « dans ton pays de tels joyaux? Ce doit être un joli « pays que le tien; dans le nôtre un tel joyau ne serait « point déplacé à un doigt royal. »

Or dunque in tuo paese i servi
Han di coteste gemme? un bel paese
Fia questo tuo : nel nostro una tal gemma
Ad un dito regal non sconverrebbe.

Or, Voltaire avait eu bien raison de convenir dans sa première lettre à Maffei, si polie, si déférente, que la délicatesse du public de son temps était excessive. Le tragique italien n'a point l'habitude de faire parler tous ses personnages du même ton et avec une égale noblesse. Pindemonte plaisante assez justement sur l'emphase poétique de la confidente Isménie, disant :

Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide et sort de ses ruines.
. . . .
Goûtez des jours sereins nés du sein des orages.

L'Ismène de Maffei raconte bien aussi poétiquement la mort de Polyphonte; mais elle a toute l'émotion,

[1] V. sa lette écrite de Postdam, le 28 juillet 1752.

tout le trouble d'un témoin, tandis que l'Isménie de Voltaire commence tranquillement la pièce par ses métaphores. On peut toutefois s'étonner que le champion italien ait négligé de faire remarquer la même solennité vague et encore plus déplacée des réponses de l'Egisthe français; Mérope, qui veut bien s'en contenter, paraît, certes, douée d'une curiosité bien complaisante, malgré ce léger défaut, si reproché aux femmes. Combien sont loin du naturel, du familier, de la simplicité des Grecs, les vers redondants de notre Egisthe !

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont pas des mortels dignes de vos mépris.
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits, mon père, vertueux,
Fait le bien, suit les lois et ne craint que les dieux.

L'expression *leur sort les avilit* est très impropre : le sort peut rabaisser, faire déchoir, mais il n'avilit point, et l'on ne se vante jamais d'être avili. La candeur, la naïveté de l'Egisthe véronais, parodiées plutôt que traduites par Voltaire et l'abbé Desfontaines[1], d'accord cette fois, sont infiniment plus antiques et plus vraies.

[1] V. la lettre du 14 avril 1736, t. IV des *Observations sur les écrits modernes*. Voici la plate note que Desfontaines ajoute aux beaux vers du récit d'Egisthe :

Portailo in fretta, di vermiglia striscia
Sempre rigando il suol; quinci cadere
Col capo in giù il lasciai, piombò e gran tonfo
S'udi' nel profondarsi, in alto salse
Lo spruzzo, e l'onda sopra lui si chiuse
Nè l' vidi più, che l' rapido torrente
L'avrà travolto e nè suoi gorghi spinto.

« Je m'étonne que l'auteur n'ait pas marqué l'épouvante des pois-
« sons, ni exprimé le coassement des grenouilles effrayées de ce
« bruit. »

Si Mérope demande au vieillard Polydore qui a élevé Egisthe, ce qu'il veut pour récompense; « ce vieux fou, dit Voltaire, la prie de le rajeunir », et c'est ainsi qu'il falsifie burlesquement la réponse si noble, si touchante, si grecque, du Polydore de Maffei : « Que « veux-tu me donner? Je ne désire rien, et ce qui « me serait cher nul ne peut me le donner. Je vou-« drais que le lourd fardeau des ans me fût allégé ; il « me pèse sur la tête, il la courbe à terre et m'accable « tellement qu'il me semble une montagne. Je donne-« rais tous les royaumes et tout l'or du monde pour ma « jeunesse. »

Che vuoi tu darmi? Jo nulla bramo; caro
Sol mi saria ciò ch' altri dar non puote :
Che scemato mi fosse il grave incarco
Degli anni che mi sta sul capo, e a terra
Il curva e preme sì, che parmi un monte.
Tutto l'oro del mondo, e tutti i regni
Darei per giovinezza. . . . . .

Le Polyphonte italien développe avec profondeur et justesse sa politique de tyran : « Par de sourdes et « obliques menées, le Styx emportera les ames les « plus généreuses et les plus hardies; je lâcherai le « frein aux vices par lesquels la force s'abat et le cou-« rage se perd. Je ferai pour long-temps briller sur « les coupables, la clémence avec la pompe de la « pitié. Par là les grands crimes seront encouragés, « les bons exposés, et les méchants satisfaits jouiront « de la licence. Bons et méchants se détruiront entre « eux, et leur fureur se dissoudra en querelles privées. « Tu entendras souvent résonner les édits, et les lois « se multiplier : observées ou transgressées, elles ser-« vent au souverain. Tu entendras sans cesse courir « la menace d'une guerre du dehors : ainsi je pourrai « toujours accroître le poids des impôts sur le peuple « épouvanté et introduire des milices étrangères. Que « me faut-il davantage? Je suis arrivé au point où le

« temps seul m'est nécessaire; le temps qui, de lui-« même, affermit toute domination. »

Per mute oblique vie n'andranno a stige
L'alme più audaci e generose. Ai vizj
Per cui vigor s'abbatte, ardir si toglie,
Il freno allargherò. Lunga clemenza
Con pompa di pietà farò che splenda
Su i delinquenti: ai gran delitti invito
Onde restino i buoni esposti, e paghi
Renda gli iniqui la licenza; ed onde
Poi fra se distruggendosi in crudeli
Gare private il lor furor si stempri.
Udrai sovente risonar gli editti
E raddoppiar le leggi ch' al sovrano
Giovan servate e trasgredite, udrai
Correr minaccia ognor di guerra esterna
Ond' io n'andrò sull' atterrita plebe
Sempre crescendo i pesi e peregrine
Milizie introdurrò. Che più? son giunto
Dov' altro omai non fa mestier che tempo.
Anche da se ferma i dominj il tempo.

Ces vers excellents, traités par Voltaire de « déclamation de régent de sixième », lui paraissent sans vraisemblance, comme s'il y en avait davantage dans les maximes pieuses que débite son Polyphonte :

« Oui, des dieux quelquefois la longue patience
« Fait sur nous, à pas lents, descendre la vengeance. »

Quelques traits de la *Mérope* française semblent encore échappés à la critique de Pindemonte. Combien sont traînants, froids, sans indignation, les vers de Mérope à l'idée d'usurper le trône de son fils !

« . . . . périsse la marâtre,
« Périsse le cœur dur de lui-même idolâtre,
« Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
« Le barbare plaisir d'hériter de son sang. »

Un père de la Sante, professeur de rhétorique au collége des jésuites à Paris, dans une harangue latine,

imprimée en 1728, sur la question de savoir si les Français peuvent s'attribuer la supériorité littéraire sur les autres peuples de l'Europe, avait fait, de la tragédie de Maffei, ce ridicule éloge : « Que les Italiens « nous donnent souvent des tragédies semblables à « celle de Mérope, dont Maffei est le père, Minerve « la mère et Melpomène la nourrice. Nous joindrons « notre applaudissement à l'applaudissement de la « renommée, et nous souhaiterons que cet excellent « enfant soit né en France, ou nous l'adopterons « comme s'il était né parmi nous. » *Dent Itali, dent sæpè tragædias qualis illa est Meropes, cujus pater est Maffeius, Minerva mater, nutrix Melpomene, famæ plausi adjungemus plausum, eximiamque prolem vel cupiemus natam in Galliâ vel quasi nostram libenter cooptabimus.*

Voltaire traite cette *Mérope* de « très mauvaise pièce », et il avance que « les gens sensés d'Italie en font très peu de cas. » Ces deux jugements extrêmes sont également faux, le dernier sur-tout. Car les Italiens sont encore aujourd'hui, et à juste titre, très fiers de leur *Mérope* si maltraitée par Voltaire ; ils la mettent patriotiquement au-dessus de la sienne ; et par le naturel, la simplicité, le familier, et les qualités shakspeariennes que nous avons tenté de signaler, elle doit être infiniment plus du goût de notre nouvelle école poétique.

L'honorable nom de Maffei est aujourd'hui porté par un homme très distingué, M. le cav. André Maffei, poète de l'école de Monti, l'un des premiers de l'Italie, et traducteur heureux de Gessner, de Klopstock, de Schiller et de Moore. Il mériterait de descendre du marquis Scipion et d'appartenir à son aimable famille de Vérone. Mais il est né dans le Tyrol, il s'est uni à Bergame à une femme charmante, digne de lui, et leur salon est un des plus élégants, des plus agréables de Milan.

XXIV.

LE POÈTE MAZZA ET L'INQUISITEUR.

Si l'Inquisition en Italie a contre elle le grand, l'impérissable fait du procès de Galilée, elle n'eut jamais la barbarie de l'Inquisition espagnole, moins religieuse que politique. Elle arrêta les progrès du protestantisme, qui avait poussé ses attaques jusqu'au cœur de ce pays [1]. Depuis les condamnations au XVI.e siècle de l'éloquent et indépendant Palearius Aonius, du spirituel Pierre Carnesecchi, et même du scandaleux Nicolas Franco, le collaborateur érudit de l'ignorant Arétin, par l'austère et trop rigoureux pape Pie V, du philosophe, mathématicien et poète, Giordano Bruno, dominicain passé au calvinisme, brûlé en 1600, elle ne s'applique guère plus qu'à la police ecclésiastique et à la censure des livres. Il est vrai que cette dernière s'exerça d'abord avec une prodigieuse activité : des ouvrages qu'elle poursuivit, et qui étaient entre les mains de tout le monde, ont tout-à-fait disparu, et l'on ne connaît plus aujourd'hui que le titre pieux d'un de ces livres, sur les avantages de la mort du Christ, livre condamné pour avoir exagéré la doctrine de la justification par le mérite de la foi.

Voici où l'Inquisition d'Italie en était il y a près de quatre-vingts ans. Le célèbre poète lyrique de Parme, Ange Mazza, le rival de Monti, qui était le vingt-quatrième et dernier fils de sa mère, mort presque centenaire en 1817, avait composé, à l'âge de vingt-deux ans, une traduction du poème anglais d'Akenside sur les *Plaisirs de l'Imagination*. Comme il soumettait le

[1] V. les *Voyages*, liv. VII, chap. 10.

manuscrit au moine inquisiteur de Padoue, celui-ci, au lieu d'arguer des principes de républicanisme presbytérien du livre, regarda fixement Mazza et motiva ainsi son refus d'imprimer : « Il s'agit des plaisirs de l'imagination, l'auteur est Anglais, le traducteur est jeune, cela ne s'imprimera point! » En vain Mazza le pressa de lire, assurant qu'il ne trouverait rien contre la religion et les mœurs, le *frate* fut inflexible. Alors le poète lui repartit : « Je m'incline jusqu'à terre devant votre paternité, mais le livre s'imprimera, et j'aurai l'honneur de vous en présenter un exemplaire. » Dans l'Etat de Venise, un patricien faisait partie du conseil de l'Inquisition, et sa présence contribuait à rendre l'action de celle-ci moins sacerdotale. Mazza, recommandé au gouvernement par Gaspard Gozzi, parvint à faire imprimer sa traduction; on y mit seulement la rubrique de Paris.

L'impression de la version italienne du poème d'Akenside nous a montré l'Inquisition usée, ridicule et bravée; quelques détails sur un inquisiteur contemporain la montreront tolérante et bénigne. Cet inquisiteur, le père Medici, mort en 1833, était un dominicain savant, bon prédicateur et singulièrement respecté à Bologne. Doué d'une stature gigantesque et du port le plus imposant, ses manières étaient affectueuses, et il pratiquait envers les enfants la douce familiarité de l'Evangile. On rapporte qu'un imprudent, accusé de blasphème, fut invité par lui à dîner, et qu'à la sortie de table, il le prit à part et lui adressa des avis pleins de sens et de charité. Le terrible *compelle intrare* n'était entendu par cet homme excellent que de la foi qui s'obtient des hommes à force de services et de bienfaits.

Cette débonnaireté de l'inquisiteur bolonais ne lui était point particulière, et le trait suivant la fera voir non moins courtoise chez deux inquisiteurs ses voi-

sins. Le colonel A******, ce sage jeté à la tête d'une insurrection à la fois juste et insensée, ce noble martyr politique, sans foi pour la cause à laquelle il sacrifiait, ce proscrit modéré, voulut en 1820 faire transporter une caisse de livres de sa maison de campagne du côté de Forlì, dans une autre maison au port de Fermo. Il s'adressa à l'inquisiteur de la dernière ville, le père Buzzi qui, comme un autre, avait aussi tonné en chaire contre les sorciers, les magiciens, les francs-maçons, etc. Celui-ci crut devoir le renvoyer d'abord à son collègue de Forlì, pour l'expédition de la caisse. Quoique le colonel A****** fût à peine connu du père Buzzi, il paraît que la lettre de recommandation qu'il avait eue de lui était pressante, puisqu'elle lui valut le plus cordial accueil. L'inquisiteur de Forlì demanda la caisse afin d'y apposer son timbre; mais comme elle était restée à la maison de campagne, distante de cinq lieues, il éprouva quelque embarras. Il prit alors le parti de confier au colonel lui-même le sceau de l'Inquisition, afin qu'il fît timbrer sa caisse par le vicaire de l'endroit, muni de ses pouvoirs, mais qui manquait de la griffe. Pendant le trajet, le colonel A****** sentant au fond de sa poche ce gros et terrible sceau de l'Inquisition, se tâtait afin de s'assurer si son habit ne brûlait point : c'était la première fois que le brave colonel d'artillerie des guerres de l'Empire songeait au feu. La caisse arrivée à la douane de Fermo, le père Buzzi s'y rendit avec sa grande croix et en costume d'inquisiteur. Après avoir fait ouvrir la caisse en présence des employés et regardé le dessus, il dit au colonel qu'il avait là des livres bien reliés; puis il fit observer que la pièce était trop sale pour y sortir de si beaux livres, que d'ailleurs il craignait qu'elle ne fût humide, et il ordonna d'emporter la caisse chez lui, afin d'examiner un à un les ouvrages, comme son devoir l'y obligeait. Le colonel l'accompagna, et lorsqu'il

pria son censeur de commencer, celui-ci le regardant face à face lui repartit : « Penses-tu que je sois un « pantin, et que j'aie envie de confisquer tes livres? « Je te crois trop honnête et trop sensé pour répandre « ceux qui pourraient être prohibés. Fais envoyer sous « mon adresse tous les livres que tu voudras recevoir. » Et il sonna pour qu'on servit le chocolat. Il invita ensuite le colonel à accepter l'hospitalité dans son couvent toutes les fois qu'il viendrait à Fermo. M. A****** répondit qu'allant dans le monde et rentrant tard, il lui était impossible d'accepter à coucher, mais il fallut absolument qu'il promît de venir dîner. Voilà ces inquisiteurs, ces dominicains de l'Etat pontifical actuel, si violemment, si outrageusement attaqués par lady Morgan.

XXV.

L'AVANT-DERNIER DOGE DE VENISE.

Paul Renier, l'avant-dernier doge de Venise, savant helléniste, habile négociateur à Vienne et à Constantinople, s'était aussi distingué comme un des deux procurateurs de Saint-Marc, arbitres incorruptibles, à la justice desquels recouraient même les étrangers, et qui parfois étaient choisis pour tuteurs aux enfants des grandes maisons des premières villes de l'Italie. Bien différent de son triste successeur Manin, Renier tenta avec courage d'arrêter la décadence de la dignité suprême dont il était revêtu. On regrette que M. Daru ait aussi faiblement esquissé cette austère et noble physionomie. Lorsqu'il était question d'introduire dans le gouvernement quelque nouveauté, Renier la combattait d'ordinaire par ces mots : « Le grand conseil, le sénat, le conseil des Dix, le conseil du doge, le doge lui-même, regardent comme funeste une telle proposition. » Un soir, à une fête brillante, de jeunes patriciens discutaient sur l'admission d'une débutante au théâtre de *la Fenice*, lorsque l'un d'eux s'avisa plaisamment de la combattre par la formule du doge : « Le grand conseil, etc. » Mais celui-ci, de la table de *tarocco*, peu éloignée, où il était assis, fit partir un redoutable *Signori!* annonçant qu'il avait tout entendu, et le groupe, consterné, se tut et se dispersa.

XXVI.

DES LÉGATIONS. — ADMINISTRATION SÉCULIÈRE SOUS L'AUTORITÉ PONTIFICALE.

Les légations de l'Etat-Romain peuvent être comparées, pour le genre et l'étendue de l'autorité de ceux qui les gouvernent, à des espèces de pachaliks : le pouvoir ecclésiastique, s'il ne tue pas, y remplace d'une façon non moins arbitraire, non moins absolue, le pouvoir militaire. L'arbitraire des légats est même franc et ingénu. C'est ainsi que, dans les édits sur les spectacles et pour le carnaval ou les courses des chevaux (*barberi*), après avoir menacé les délinquants de l'amende, de la prison, des galères, on ajoute la formule *ed altre pene ad arbitrio.* Cette action violente du sacerdoce, blesse et irrite certaines ames élevées ; elle va même jusqu'à les jeter hors du christianisme et quelquefois à les tourner contre lui, qui n'en peut mais. Quant à la civilisation, je ne serais point surpris qu'avec le mouvement imprimé de nos jours en Orient, quelques-uns des vrais pachas, malgré le génie barbare de l'islamisme, ne fussent moins arriérés que certains légats. La politesse des pachas, remarquée par M. le baron Th. Renouard de Bussière dans ses intéressantes *Lettres sur l'Orient*, publiées en 1829 [1], est un autre trait qui les rapproche assez des cardinaux légats, si affables et si obligeants.

Une circonstance ajoute encore à l'inconvénient de l'administration surannée des légats. Ils sont, le plus souvent, nés hors de l'Etat dont ils gouvernent mo-

[1] V. la *Lett.* XXXII.

mentanément une notable partie. Or, quel intérêt peuvent prendre à la prospérité du sol pontifical, au perfectionnement et au bien-être des habitants, des cardinaux génois, milanais, napolitains et même espagnols? Une administration séculière, gratuite, prise dans le pays, serait bien animée d'un autre zèle. La douce autorité du souverain pontife n'en serait point affaiblie. C'est ainsi qu'étaient jadis servis les électeurs de Mayence, de Cologne, de Trèves, et autres princes ecclésiastiques d'Allemagne, dont les états étaient assez florissants, quoique la plaie du paupérisme affligeât le territoire fertile de Cologne où, vis-à-vis de la plus immense, de la plus splendide des basiliques gothiques, un tiers des habitants demandait l'aumône.

Les légats sont nommés pour trois ans et peuvent être prorogés deux fois. Leur pouvoir est à la fois exécutif et judiciaire, mais seulement quant au criminel : chose étrange! la vie et la liberté ont là moins de garanties que l'argent. Ce pouvoir est sans contrôle; le bref d'institution porte qu'à Dieu seul ils rendront compte de leurs actes (*soli Deo rationem reddituri*), et ils n'ont de frein ici-bas que l'opinion. Ce mode de gouvernement n'est point à bon marché. Si quelques légats, appartenant à de grandes maisons, se contentent des 5,000 écus (27,500 fr.) d'appointements, pour la plupart ces fonctions sont un moyen et une occasion de s'enrichir. Un d'eux, qui, à la vérité, doit être regardé comme une exception, eut l'impudeur de faire l'aveu suivant à une princesse romaine qui l'interrogeait sur ce que lui avait valu sa place : « Le traitement de 5,000 écus, disait-il, peut, sans trop faire crier, arriver à 10,000; un voleur gagnera 15,000; je suis parvenu à 20,000. »

XXVII

OCHEDA.

Le souvenir de certains hommes est un des premiers plaisirs des voyages en Italie. Cette jouissance ne le cède point aux impressions produites par les merveilles de la nature ou les chefs-d'œuvre de l'art. Outre les célébrités, il est de simples hommes de sens, de bonhomie, de lecture et de conversation qui ont bien aussi leur attrait. Tel fut Ocheda, mon voisin et mon commensal à la petite et très bonne auberge de *la Fontana* de Florence. Il y demeurait depuis plusieurs années, et il y mourut au mois de février 1831.

Ocheda, d'origine espagnole, né à Tortone en 1757, avait été, de 1785 à 1789, bibliothécaire de Crevenna, ce riche et savant négociant de Hollande qui rédigea lui-même son premier catalogue publié à Amsterdam, l'année 1775, en 6 vol. in-4.°, avec des notes où l'exactitude s'allie à la politesse dans les rectifications. Il passa ensuite bibliothécaire de lord Spencer, de 1790 à 1818, époque à laquelle l'état de sa santé le fit revenir en Italie. Au milieu des vastes bibliothèques dans lesquelles il avait passé sa vie, la lecture était devenue l'unique passion d'Ocheda, et il y avait sacrifié la réputation qu'il eût certainement obtenue par ses écrits [1].

[1] Parmi les manuscrits qu'a laissés Ocheda, on cite : des Observations sur la vie d'Apollonius de Tyanes; la traduction de quelques Epîtres des Pères grecs; une Notice sur Crevenna, adressée à Tiraboschi qui la lui avait, à ce qu'il paraît, demandée; une lettre au même sur les variantes des manuscrits de Callimaque, de la bibliothèque de Modène, que Van Santen désirait connaître; une lettre latine au philologue hollandais qui, dans le *proœmium* de l'hymne de Callimaque à Apollon, avait beaucoup

Lorsque je le connus, Ocheda était un petit vieillard, pâli par l'étude, mais vert et vif encore. Sa bibliothèque de 8000 volumes se composait de livres d'un choix exquis, comme on devait l'attendre d'un tel amateur. Fort méthodique dans ses habitudes, il se levait de grand matin et se couchait régulièrement à la même heure ; il travaillait chaque jour douze à quatorze heures et ne sortait de la *Fontana* que de deux à quatre pour faire un tour à la charmante promenade des Cascines et chez les libraires d'où il revenait le plus souvent avec quelque emplette. Il commençait invariablement son année par la lecture d'Homère, et finissait chaque journée par celle d'un ou de deux chapitres de la Bible en hébreu ou en grec.

La conversation de ce solitaire était intéressante et offrait une foule d'anecdotes diverses sur l'histoire des pays qu'il avait parcourus ou habités. En Italie ses souvenirs remontaient aux querelles entre le sénat de Bologne et la chambre apostolique, et à la réception de Joseph II à l'Université de Pavie, ainsi qu'aux réponses que l'empereur avait faites ou qu'on lui avait attribuées. Ocheda avait visité les Hernutes de Seyst près d'Utrecht, cette communauté mystique et industrielle, intéressante par une certaine simplicité de mœurs, et qui a d'avance pratiqué en petit quelques-unes des chimères que les songe-creux de fouriéristes veulent expérimenter sur toute la société. Il avait remarqué en Hollande les suites de la révocation de l'édit de Nantes, et assisté à la lutte des Orangistes et du

loué Ocheda; un grand nombre de lettres et de pensées détachées, parmi lesquelles des conseils pleins de tendresse à son neveu Albertin qui abandonna la philosophie pour la carrière des armes et fut tué à Wagram ; une lettre fort curieuse au prétendu prince d'Albany (Pierre III de Russie) qui désirait l'exemplaire de la Scanderbeide de la bibliothèque Crevenna, et une autre non terminée, mais la plus importante de toutes, adressée aux éditeurs anglais du *Trésor de la Langue grecque*, de Henri Estienne.

parti populaire. Pendant ses vingt-huit ans de séjour en Angleterre, il avait observé les élections et l'effet produit sur l'opinion par les grands événements dont l'Europe fut alors le théâtre.

Aucune des branches du savoir humain n'était, je crois, étrangère à Ocheda; mais il s'était principalement occupé de philosophie, de philologie sacrée et d'histoire littéraire. Il communiquait, avec une complaisance et une bonne grâce extrêmes, les trésors de sa vaste érudition et de sa tenace mémoire. On doit regretter toutefois que cet homme savant, excellent, doué de facultés et de qualités si rares, en ait méconnu la céleste source : la nature était le seul livre dans lequel ce grand bibliographe n'avait point su lire. Cependant Ocheda allait à la messe. Lorsqu'on lui objectait son inconséquence, il répondait ingénument que s'il allait à la messe, c'est parce que sa mère y allait. Ainsi le brillant, le sophistique Garat voulut reposer à l'ombre de la croix mise sur la tombe de sa sœur la religieuse. L'instinct sacré de la famille a mieux conduit ces hommes que les systèmes de la philosophie, et ils sont un nouveau et frappant exemple que les plus sûres lumières, non moins que les grandes pensées, viennent du cœur.

XXVIII.

LE GÉNÉRAL HAXO ET LA FORTERESSE DE PESCHIERA.

Parmi les Français qui se rattachent à l'Italie par leur séjour, leurs études et les travaux qu'ils y ont laissés, j'aime à rappeler le général Haxo, un des hommes qui, dans notre siècle de batailles, a le plus honoré le caractère militaire français, grand ingénieur, patriote comme son digne modèle Vauban [1], l'ami, le camarade, l'éditeur de Paul-Louis Courier, et qui, à la cour et au quartier-général de Napoléon, pratiqua avec un peu plus de mérite les maximes d'indépendance du pamphlétaire vigneron de la Chavonnière. Invité un jour à l'insigne faveur de chasser avec l'Empereur, il s'excusa : l'habit vert avec boutons et glands d'or, prescrit par l'étiquette, lui paraissait sentir la livrée, et il dit qu'il ne connaissait que l'uniforme de son arme. Comme on insistait, il repartit : « Je sers le prince dans ses affaires; je ne le suis point dans ses plaisirs. »

L'intéressant éloge historique prononcé à la Chambre des Pairs, le 25 mai 1839, par M. Aubernon, rapporte le fait suivant. Peschiera qui, vers la fin du gouvernement de Venise, n'était plus qu'une bicoque, fut réparée par Haxo, alors chef de bataillon du génie. Mais dans ce modeste grade il ne craignit point de combattre l'avis de Napoléon, qui la qualifiait de simple place de campagne et ne devant être fortifiée que pour permettre à une armée de manœuvrer quelques jours dans sa sphère. L'Empereur revint plus tard au

[1] Le mot *patriote* n'est point une création de la langue révolutionnaire, comme on pourrait le croire; il remonte au siècle de Louis XIV, et il est employé par Saint-Simon, qui dit de Vauban : « Patriote, comme il l'était, il avait été toute sa vie touché de la misère du peuple. » *Mém.*, t. V, 284. Le *Traité sur les Partis*, de Bolingbroke, a été traduit dès 1750, par de Bissy, sous ce titre : *Lettres sur l'esprit de patriotisme, sur l'idée d'un roi patriote*, etc.

plan d'Haxo, et fit adresser ses Mémoires au prince Eugène alors menacé et près de perdre l'Italie.

L'Autriche a depuis augmenté considérablement les fortifications de Peschiera. Cette place mérite aujourd'hui le vers pittoresque de Dante :

Siede Peschiera bello e forte arnese [1]

et elle a obtenu l'importance et les développements que réclamait, il y a plus de trente ans, l'illustre ingénieur français.

La forteresse de Peschiera joua un rôle dans les guerres que nous portâmes en Italie au XVI.e siècle ; elle paraît alors redoutable. Voici comment la décrit, après qu'elle eut été prise par Louis XII, notre Jean Marot, « poète et escrivain de la très magnanime royne Anne, duchesse de Bretaigne », et digne père de Clément :

Après disner alla (le roi) visiter le chasteau,
Lequel il a trouvé, merveilleusement beau,
Mais encores plus fort, dont s'esbahit beaucoup
Comme possible fut le prendre si acoup.
Mais reste qu'auiourd'uy, n'est rien de forteresse,
Si dedans n'y a gens de valeur et prouesse.

Cette relation à la fois historique et poétique du siége de Peschiera offre un joli portrait de Triboulet, le fou du roi, et de sa terreur au bruit du canon :

Triboulet fut ung fol, de la tête écorné,
Aussi saige à trente ans que le jour qui fut né,
Petit front et gros yeux, nez grant, taille à voste,
Estomac plat et long, hault dos à porter hote,
Chacun contrefaiseit, chanta, dansa, prêcha,
Et de tout si plaisant, qu'onc homme ne fâcha.

. . . .

Triboulet fol du roy oyant le bruyt l'horreur,
Courroit parmi la chambre eut si grande fraieur,
Que soubz ung lit de camp de peur s'est retiré
Et croy qu'encor y fust qui ne l'en eût tiré ;
N'est de merveilles donc si saiges craignent coups,
Qui font telles tremeurs, aux innocents et foulx.

[1] *Inf.* can. XX.

XXIX.

LES JARDINS FARNÈSE A LA FRANCE.

Les jardins Farnèse sur le Mont-Palatin, cette espèce de marais mal cultivé, abandonné à la négligence napolitaine, contenaient une partie de la demeure d'Auguste, la fameuse bibliothèque grecque et latine fondée par lui, et le temple d'Apollon y attenant, une autre partie du palais de Tibère, de Caligula, et de la fameuse maison dorée de Néron. Le pape Paul III (Farnèse), érudit et poète, fit construire sur cet emplacement et avec une partie des immenses débris du palais des Césars, une délicieuse villa du dessin de Vignole, qui elle-même n'est aujourd'hui qu'une autre sorte de ruine. Ces lieux si grands par l'histoire et par l'art, ce Palatin, la plus illustre des sept collines, à la fois le berceau et le trône de Rome, auraient pu, en 1815, passer à la France et devenir sa propriété. Le cav. Medici, ministre des finances de Naples, dont le général Colletta a fort contesté la science économique, mais qu'il regarde comme le premier banquier du siècle, homme assez peu poétique et littéraire[1], malgré la beauté de son nom, offrit de les céder comme témoignage de la reconnaissance de son souverain pour les

[1] M. Colletta lui attribue la réponse suivante à la députation des libraires qui étaient venus réclamer contre l'impôt exorbitant mis sur les livres étrangers, et qui lui faisaient observer que, par son excès même, l'impôt rendait moins. « Le but de cet impôt, aurait dit le cav. Medici, n'est pas le profit du fisc, mais l'ignorance du peuple, et votre argument vient à l'appui de la loi. » Il est difficile d'admettre cet aveu public du système de l'ignorance, chez un homme qui ne manquait pas de sens. J'ai ouï raconter à Naples une repartie plus gaie, si elle n'est plus raisonnable : « Si les ouvrages sont bons, ils ne sauraient être payés trop cher; et s'ils sont mauvais, il vaut mieux les empêcher d'entrer. »



services que nous lui avions rendus au congrès de Vienne. « Vous autres Français, disait le cav. Medici, vous êtes charlatans et vous ferez merveille *(farete miracoli)* de ces jardins. »

L'indifférence pour les intérêts moraux, trop commune aux diplomates, laissa tomber la proposition : au lieu de cette noble indemnité du Palatin, on n'eut que le duché de Dino en compensation de la principauté de Bénévent prise au pape par Napoléon, et qu'il trouva piquant d'imposer à M. de Talleyrand, afin de le compromettre de plus belle avec l'Eglise.

La France, qui possède sur le Mont-Pincio l'élégante villa des Medicis où elle entretient la splendide académie fondée par Louis XIV, occuperait sur le Palatin l'emplacement du palais d'Auguste. Elle réunirait ainsi dans son domaine les trois premiers siècles littéraires du monde. Une restauration de la villa de Vignole, confiée à l'un de nos habiles architectes, aurait pu être tentée. Il eût été beau de loger là l'ambassade de France, aujourd'hui simple locataire du premier étage d'un palais romain, et qui ne peut jouir là des franchises que son seuil sacré eût jadis protégées.

XXX.

LES TABATIÈRES DU CARDINAL CONSALVI.

Le salon de la duchesse de Devonshire fut l'hiver, pendant six années, la réunion la plus agréable, la plus littéraire, la plus artistique de Rome, de cette ville que M.me de Staël, amie de l'illustre Anglaise, appelait avec esprit et justesse le *salon de l'Europe*. A l'un de ses célèbres jeudis, le cardinal Consalvi, qui avait bien voulu consentir à revoir la nouvelle traduction italienne du Voyage d'Horace à Brindes, que la duchesse faisait splendidement imprimer, afin de la consoler des critiques qu'avait encourues la première, annonça que des ordres étaient donnés pour faciliter le plaisir de la chasse aux nombreux Anglais que l'on attendait. Là-dessus un des plus ingénieux habitués de cette société cosmopolite, notre compatriote M. le chevalier Artaud, l'historien, le biographe érudit des plus illustres Italiens, raconta l'histoire d'un jeune loup élevé comme un chien par M. de Courteil, et qu'il fallut tuer d'un coup de fusil dans le salon, parce qu'il avait subitement failli dévorer le bras d'un enfant. Cette conversation de chasse produisit un singulier effet. Un Anglais attaché à la duchesse, qui passait toutes les soirées chez elle, mais n'y ouvrait jamais la bouche et n'y paraissait guère qu'une sorte de meuble, rompit pour la première fois son opiniâtre silence. Au moment où le cardinal se retirait et était presque à la porte du salon, il se jeta au devant de lui et l'interpella pour lui demander comment il se faisait que tant de façades des églises de Rome étaient restées inachevées. Le cardinal surpris de cette brusque attaque, répliqua : « Monsieur, parce

que votre roi Henri VIII n'a pas eu la patience d'attendre le retour d'un courrier. » L'insurrection de la réforme fut, en effet, très fatale aux arts, parce qu'elle ne permit point à la cour romaine de continuer ses magnifiques encouragements. Combien de chefs-d'œuvre des grands maîtres de cette admirable époque eussent alors été produits au lieu des pamphlets inintelligibles ou grossiers des nouveaux docteurs !

Le lendemain de la scène de l'Anglais, le cardinal Consalvi fit venir son notaire, et il légua ses nombreuses tabatières diplomatiques pour l'achèvement de plusieurs façades d'églises de Rome, et l'élévation du mausolée de son bienfaiteur le pape Pie VII. La plus riche de ces tabatières était celle du concordat de 1801, qui coûta 30,000 francs.

L'heureuse repartie du cardinal était fondée. Il avait récemment visité l'Angleterre; sa pourpre romaine avait été respectée, et il y avait joui d'une faveur extraordinaire[1]. L'esprit pénétrant et adroit de ce diplomate accompli avait pu remonter aux causes et à l'origine du schisme anglais. Henri VIII combattit d'abord Luther

[1] Le cardinal Consalvi s'était décidé à paraître à Londres en habit de cardinal, d'après les conseils du diplomate et antiquaire prussien Bartholdy, qu'il connut dans la traversée et avec lequel il se lia de la plus étroite et de la plus durable amitié. Bartholdy était passé du judaïsme à la religion protestante. Comme il s'en vantait un jour devant le cardinal Vidoni, celui-ci dit plaisamment : « Le beau mérite! Vous n'avez fait que changer d'appartement dans la maison du diable. » Georges IV goûta tellement le cardinal Consalvi, qu'il imagina de commander exprès pour lui dans l'Inde, une étoffe de pourpre, et de la lui envoyer à Rome. Cette pourpre, peut-être la plus belle qu'on ait vue en Italie depuis les Romains, fut apportée secrètement chez le cardinal. Le valet de chambre fit aussitôt tailler les habits, et le premier jour de cérémonie, on en revêtit le cardinal, qui, naturellement préoccupé, y apporta peu d'attention. Mais lorsque son Eminence parut au milieu de ses collègues; un murmure d'admiration l'avertit de l'éclat presque surnaturel de la robe qu'il portait. Embarrassé et mécontent d'une telle surprise, le cardinal sortit pour reprendre ses habits ordinaires. Depuis, il ne revêtit plus cette robe, qui avait un instant choqué ses habitudes de modestie et de simplicité.

avec la plus vive ardeur par son *Traité des sept Sacrements*, envoyé et dédié à Léon X, qui accorda au royal théologien le titre de *Défenseur de la Foi*, conservé singulièrement dans le protocole de ses hérétiques successeurs, et qui orne aujourd'hui le sceau brillant de la jeune reine Victoria. Ce monarque meurtrier de ses favorites, cette espèce de sultan du Nord et de la scolastique, malgré la violence de la passion qui le dominait, flotta quelque temps incertain avant de rompre avec l'Eglise [1]. Il parut même vers la fin de sa vie revenir à ses premières opinions [2]. Mais il était alors difficile de s'entendre, car il aurait fallu rendre l'argent, et retirer à la noblesse anglaise les biens confisqués au clergé qu'elle s'était appliqués avec une si scandaleuse cupidité [3].

[1] V. Lingard, *Hist. d'Angleterre*, t. VI, chap. III, page 269.
[2] *Ibid.* t. VI, chap. V, page 538.
[3] V. là-dessus les *Lettres de Cobbet.*

XXXI.

CANCELLIERI. — DE LA CULTURE DES LETTRES EN ITALIE.

L'ÉRUDITION étendue, facile, infatigable et presque encyclopédique de l'abbé François Cancellieri, vice-chancelier de la pénitencerie et directeur de l'imprimerie de la propagande, est célèbre parmi les savants. Ses innombrables notices, lettres et dissertations sont curieuses par la multitude de faits qu'elles renferment, et l'on peut s'y fier, puisqu'il cite et donne ordinairement les textes. Le procédé dont il se servait pour composer rappelle assez celui de ce dom Ignacio de Ipigna, un des maîtres de Scipion, le digne valet de Gil-Blas, qui faisait enfiler, dans un fil de fer en forme de guirlande, les petits carrés de papier sur lesquels il avait transcrit les apophthegmes tirés des auteurs hébreux, grecs et latins qu'il compilait tout le jour. Ainsi, lorsque Cancellieri, soit par ses énormes lectures, soit par la communication de quelque savant, avait connaissance d'un fait singulier, il le portait sur un petit carré qu'il passait dans un lacet suspendu à la glace de sa cheminée. Quand le feston érudit était parvenu à une certaine épaisseur, il songeait à en faire un volume, et, après avoir examiné la matière qui dominait, il la prenait pour titre. Le volume était imprimé rapidement à ses frais et criblé de fautes d'impression. Il avait, toutefois, une réserve de matériaux, et l'on a cité le trait du marquis de Funchal, ambassadeur de Portugal, qui, lui parlant un jour de l'entrée publique qu'il allait faire, reçut trois jours après l'histoire complète de l'entrée de tous les ambassadeurs portugais à

Rome. Mais l'aimable abbé italien différait tout-à-fait pour l'esprit et les manières du pédant espagnol.

Je fus assez heureux pour connaître ce vrai modèle de l'urbanité romaine, qui m'avait accueilli avec bonté, en 1826, quelques semaines avant sa mort. Je me rappelle encore sa jolie maison *al mascherone di Farnese*, avec inscription latine et la vue du Tibre, agréable réduit où cet affectueux vieillard recevait les dimanches matin. Là, sur un long canapé, occupant tout un côté du salon, et devant lequel était une autre banquette, on voyait, sur deux files rapprochées, des cardinaux, des prélats en manteaux courts, des chefs d'ordres avec leurs amples vêtements, des étrangers fixés à Rome par le goût de l'instruction, des professeurs, etc., tous réunis par le plaisir des entretiens littéraires. La découverte d'une colonne, d'un temple, d'une inscription, d'une médaille, devenait là un événement qui se discutait avec importance, gravité, souvent même avec passion; c'était pour cette société érudite nos amendements, notre adresse, notre majorité. L'esprit d'examen, notre éclectisme politique et philosophique s'exercent en Italie sur les ruines et les monuments du passé. Quoique les ecclésiastiques fussent les plus nombreux, il n'était point du tout question de querelles théologiques : le clergé romain a cette sorte de modération et de sécurité que donne la puissance, et il n'éprouve point cette gêne d'un clergé aspirant et souffrant.

Tous ces savants cultivaient les lettres et l'étude pour l'amour d'elles-mêmes; car la littérature en Italie n'est point un gain, et il faut être riche pour écrire. L'Arioste avait imprimé le *Roland* à ses frais [1], et les premières éditions de la *Jérusalem*, tronquées, incorrectes, parurent contre la volonté du Tasse. Le plus souvent, les auteurs s'estiment fort heureux quand le libraire veut bien se charger de l'impression. Milan,

[1] V. les *Voyages*, liv. VII, chap. 12.

Venise et Florence sont les seules villes où les manuscrits sont quelquefois payés; leur prix ne dépasse guère alors 40 fr. la feuille, ce qui, pour un volume de près de cinq cents pages, rapporte à l'auteur 1,200 fr. Les plus *nobles esprits* d'Italie ne tirent point de leur travail ces splendides tributs des écrivains célèbres de France et d'Angleterre. La traduction de l'*Iliade* ne valut à Monti que 4,000 fr. Parini montrait des prétentions assez élevées lorsqu'il exigeait d'un libraire vénitien 150 sequins (1,792 fr.) pour réimprimer ses jolis poèmes, *il Mattino* et *il Mezzogiorno*, auxquels il avait ajouté *la Sera*. La première édition de la belle tragédie d'*Adelchi*, de M. Manzoni, ne le couvrit point de ses frais, et ses populaires *Promessi sposi* ne lui ont rendu que les 1,000 fr. payés par le libraire milanais, Vincent Ferrario, pour l'édition princeps de 1825. Silvio Pellico ne reçut aussi que 1,000 fr. du libraire de Turin, qui publia la première et l'unique édition italienne de ses *Prigioni*, si immensément réimprimées à l'étranger. Le premier lyrique actuel de l'Italie, M. Joseph Borghi, a perdu sur l'impression de ses *Hymnes* qui devaient parvenir à vingt-six éditions. L'habile poète et versificateur Grossi, qui fut naguère l'espoir du Parnasse italien, a été obligé, pour vivre, de renoncer aux Muses et de prendre, à Milan, une étude de notaire [1]. Ajoutez à toutes ces misères l'obligation plus rigoureuse en Italie qu'en France, d'offrir son livre à toutes les sortes d'amis, même aux amis qui nous détestent, hommage forcé dont se moquait l'abbé Galiani, quand, publiant anonyme ses réflexions sur le dialecte napolitain, il disait n'avoir point trouvé

[1] Les études de notaires, en Lombardie, ne se vendent point les prix élevés de celles de Paris, dont la rente seule ferait un fort joli revenu pour un poète, même prodigue. Ces charges, conférées par le gouvernement, sont bien loin d'avoir une égale importance et de rendre le même produit.

de meilleur moyen de garder à la fois ses exemplaires et ses amis.

Cette triste condition des écrivains italiens vient toutefois d'être fort adoucie, depuis qu'à l'exception de Naples, la propriété littéraire a été garantie dans leur pays. Plusieurs retirent aujourd'hui un profit légitime et suffisant de leurs travaux. Le contraire est arrivé en France. Dans cet âge de fer de notre librairie, la haute littérature est presque abandonnée; les hommes les plus capables de la cultiver avec honneur cherchent des ressources dans un genre plus au niveau du déclin des intelligences. Il n'y a de gain que pour les œuvres faciles, gaillardes, fantasques, monstrueuses ou corruptrices; et cette littérature nouvelle, que l'étranger croit à tort l'expression de la société, a détourné du projet de nous visiter plus d'une famille honnête et voyageuse.

XXXII.

LE PÈRE CESARI. — RENAISSANCE DE LA LANGUE ITALIENNE.

J'ai connu en 1827, à Vérone sa patrie, le célèbre père Cesari, orateur, théologien, grammairien, critique, biographe, poète burlesque [1], commentateur et traducteur d'Horace, de Térence et de Cicéron. C'était un vieillard de taille moyenne, un peu voûté, chauve, sec, vif, ardent, agité, un véritable *abate* complet, avec un gros et long nez, une large bouche, et bizarre dans le maintien et les vêtements. Un certain tintement dans les oreilles les lui faisait garnir parfois d'un petit rouleau de papier qui sortait assez ridiculement en forme de rayon et lui attirait des railleries qu'il dédaignait. Il avait pour l'opium le goût d'un Chinois actuel; c'était à peu près la seule drogue qu'il s'administrât, il en prenait chaque jour quelques grains et même jusqu'à vingt, afin de calmer l'hypocondrie nerveuse qui le tourmentait. Il le conseillait et en portait obligeamment aux malades de sa connaissance, qui souvent ont eu à se repentir d'en avoir usé.

Partisan fanatique de la langue du siècle de Dante, de Pétrarque et de Boccace, Cesari prétendait faire parler les anciens comme ils se seraient exprimés en italien et au XIII.e siècle. C'est ainsi qu'il fait dire à Cicéron l'*uovo di Pasqua, in un credo, un vespro siciliano,* etc., expressions qu'il défend obstinément dans

[1] La poésie bernesque de Cesari s'est quelquefois appliquée à des sujets qui ne comportaient point ce genre. Un sonnet adressé en 1811 au préfet de Vérone, Smancini, le félicite d'avoir mis ailleurs les exécutions capitales qui se faisaient sur la place des Herbes.

la préface, en tête de sa traduction du second volume des *Lettres*[1]. Dans son système, assez spécieux, de donner à chacun le langage de sa classe, il va jusqu'à faire dire à la servante de l'Andrienne, pour exprimer la difficulté de trouver un homme fidèle à une femme, « qu'autant vaudrait chercher des champignons dans l'Arno; » et à Simon qui redoute les tours de Dave : « La tonne ne peut donner d'autre vin que celui qu'elle a », pour rendre l'élégant et précis *mala mens*, *malus animus*. Cette sorte d'archaïsme dont Cesari ne fut pas le premier coupable, puisque Davanzati n'a pas craint de montrer Néron *intabaccato* de l'affranchie Acté, pour peindre l'amour qu'elle lui avait inspiré, ne serait tout au plus admissible que dans un ouvrage original; elle devient dans une traduction une vraie infidélité. On a peine à comprendre comment elle a pu obtenir le suffrage d'hommes d'un goût aussi délicat que Bettinelli, Hippolyte Pindemonte et Giordani, et que ce dernier ait placé le Térence de Cesari à côté des traductions de Davanzati et d'Annibal Caro : il est vrai que c'est dans une lettre à l'auteur. Malgré la ferveur de sa piété, Cesari ne manquait pas, lorsqu'il prêchait une Passion[2], de désigner le corps du Christ par le terme de *carogna*, mot de la vieille langue pour exprimer cadavre, et dont il croyait sauver l'irrévérence en disant *sacra carogna*. On doit remarquer toutefois qu'à l'impression il n'a pas osé le conserver. Son enthousiasme pour l'ancien style s'était allumé à la lec-

[1] Milan, 1826.

[2] Cesari avait beaucoup et long-temps prêché. Après la suppression en 1810 de l'ordre de l'Oratoire, auquel il appartenait et où il avait fait ses études, il continua de prêcher tous les dimanches pendant douze ans et ensuite deux dimanches sur trois. Il avait vingt-quatre ans quand il prononça son premier sermon, mais il perdit tellement la tête, qu'il avouait en plaisantant que jamais il ne serait remonté en chaire sans l'inflexible volonté de ses supérieurs. Ses sermons ont été imprimés à Gênes en 1828.

ture du *Specchio della vera penitenza* de Passavanti [1], dont, jeune oratorien, il avait découvert un exemplaire sur l'étalage d'un marchand de bric-à-brac. Il en donna une édition en 1798, et ce livre le consola des malheurs du temps et de la chute de la république de Venise. Cesari ne se piqua point d'ailleurs d'une grande fixité de principes politiques. Après avoir célébré cette même année 1798 la rentrée des Autrichiens dans Vérone, il chanta le retour et l'établissement des Français en 1801; son *Vocabolario della Crusca*, réimprimé avec suppléments en 1806, est dédié au prince Eugène, et la naissance du Roi de Rome ne le trouva pas moins sensible que la délivrance du pape Pie VII. La *Canzone* sur le Roi de Rome, restée manuscrite, et les *Terzine* sur le pape ayant été imprimées en 1814, en regard l'une de l'autre, par des ennemis de Cesari, il publia la *Canzone* et lui donna pour titre la *Naissance d'un Fils d'Auguste*.

L'exagération de ce réformateur rétrospectif qui, dès 1785, dans la préface de la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, son premier ouvrage, avait fulminé contre les corrupteurs de la langue, fut toutefois salutaire, puisqu'elle mit une digue à l'invasion des mots étrangers, qui faisait dire plaisamment à Monti qu'en parlant l'italien d'alors, on avait l'avantage de parler à la fois français, anglais, etc. Le seul Gaspard Gozzi peut-être, si heureux, si fidèle imitateur des modèles du XIII.ᵉ siècle (*Trecentisti*), avait maintenu l'intégrité de son idiome. Cette renaissance de la langue fut puissamment secondée par la prose de Botta, les vers de Monti et la critique de Perticari. De nos jours les écrits piquants de Giordani, les œuvres morales du comte Leopardi, l'histoire de Colletta, le livre ingénieux de M. le baron Manno sur la *Fortune des mots*, et l'impression épurée de nouveaux vocabulaires,

[1] *V.* ci-dessus, p. 1.

parmi lesquels se distingue le *Dictionnaire des Synonymes* de M. Tommaseo, ont perpétué la même impulsion. Mais on doit désirer qu'afin de consommer cette révolution, l'Académie de la Crusca termine enfin l'édition nouvelle de son grand Dictionnaire, attendue depuis si long-temps, et qu'elle en donne une édition populaire, dépouillée du luxe des citations et des recherches érudites, ne contenant que d'exactes définitions à l'exemple du *Petit Dictionnaire de l'Académie française*, publié en 1838, par MM. les correcteurs de la typographie de Firmin Didot frères.

Malgré ses manies, son irritabilité, ses combats et son manque de critique et de goût, le père Cesari comptait beaucoup d'admirateurs et d'amis. Il mérita ces derniers par son obligeance, ses vertus et l'excellence du cœur. Parmi ses nombreux traits de charité, on rapporte que, visitant une personne malheureuse qui par pudeur taisait sa détresse, il déposa secrètement sur la table quelques écus (*crocioni*) et s'en alla; quand plus tard on voulut le remercier, il feignit de ne rien savoir. Monti, qui l'avait si rudement traité, finit par faire sa paix avec lui. Cesari obtint aussi les éloges des plus illustres lettrés de l'Italie, et son buste est placé à Rome dans la protomoteca du Capitole. Il mourut le 31 octobre 1828, dans le collége des Nobles de la villa San-Michele, à cinq milles de Ravenne, âgé de soixante-huit ans [1], et sa perte fut confondue, dans les regrets patriotiques et littéraires des Italiens, avec celle de Monti et de Pindemonte, enlevés la même année à leur patrie.

[1] Cesari était né le 16 janvier 1760, et non vers 1750, ainsi que l'indique le Supplément à la *Biographie Universelle*.



XXXIII.

Mme VERZA. — PROGRÈS MATÉRIELS ET DÉCADENCE DE LA SOCIÉTÉ EN ITALIE.

J'AI visité cinq fois l'Italie, de 1826 à 1840, et si à mon dernier voyage j'ai trouvé certains progrès matériels, le peuple plus rangé et les brigands disparus, je dois couvenir que la sociabilité m'a semblé fort en décadence. Les bons chanoines, les vieux avocats, gens si laborieux, si instruits, les vieilles aimables qui partout aident tant à la formation et à la politesse des mœurs, que j'avais rencontrés d'abord jusque dans les petites villes, étaient infiniment plus rares; les *conversazioni* des anciennes mœurs italiennes avaient beaucoup perdu de leur agrément, et la barbarie industrielle, commerciale et utilitaire leur avait succédé.

Parmi ces salons italiens d'autrefois où régnaient tant d'obligeance, de facilité, d'abandon, de bonhomie, et qui, comme ceux de France, ne se renouvellent guère, je ne puis oublier celui de Mme la baronne Silvia Curtoni Verza, de Vérone, morte il y a quelques années. J'eus l'honneur de connaître à ses *conversazioni* Hippolyte Pindemonte qui, avec l'invariable, la méthodique régularité de ses habitudes, y arrivait depuis quarante ans à dix heures moins un quart. Mme Verza a été ensuite à la tête de la souscription destinée à consacrer à Pindemonte un monument sur une place de Vérone.

Cette dame distinguée partagea d'abord les principes de la révolution française. Le spirituel et âpre docteur Thouvenel, qui accompagnait en Italie, pendant l'émigration, Mme la duchesse de Brissac son amie, con-

sulté en 1797 par M.me Verza, lui dit qu'elle avait le poumon tricolore. Le roi Louis XVIII n'oublia pas les soins que Thouvenel lui avait rendus à Vérone ; il le nomma en 1814 médecin consultant. Le docteur, reçu aux Tuileries, félicitait le prince de sa santé ; celui-ci se rappela le mot sur M.me Verza, et repartit : « Oui je me porte bien, et je n'ai pas le poumon tricolore. » Quelques politiques le lui auraient alors souhaité[1].

[1] On lit dans la *Relation d'un voyage de Paris à Bruxelles et à Coblentz*, l'apostrophe suivante de Monsieur à sa cocarde tricolore lorsqu'il eut touché la frontière : « Je commençai par me saisir de ma maudite cocarde tricolore, et lui adressant ce vers d'Armide :

Vain ornement d'une indigne mollesse, etc.

je l'arrachai de mon chapeau. »

XXXIV.

M.[me] ALBRIZZI. — FIN DES VIEILLES MOEURS VÉNITIENNES.

Si l'Italie offre de grands et d'antiques souvenirs, il en est d'autres moins pompeux, moins reculés, qui sont plus doux et plus chers au voyageur. Malgré les dédains de quelques *bas bleus* du Nord sur l'ignorance des Italiennes, elles restent toujours un des dignes ornements de leur illustre patrie. M.[me] Albrizzi était au premier rang de ces femmes distinguées que recherchent dans chaque ville les amis des lettres, des arts et des plaisirs de la conversation, et sa perte est comme un monument de moins à Venise.

Elisabeth Albrizzi naquit à Corfou en 1760, de la noble famille grecque Teotochi. Ce prénom d'Elisabeth fut transformé galamment en Isabella par une licence poétique du pieux Pindemonte dans l'épître qu'il lui adressa en 1800; comme tous les surnoms mérités il devait prendre, et l'aimable écrivain l'a depuis signé et conservé. Elle partagea l'éducation soignée de ses frères sous la conduite du professeur Zaramellini, de Padoue. Les premières leçons de français et de littérature française lui furent données par l'abbé Zannini aussi établi à Corfou. Ce français de l'abbé Zannini a profité : j'ai eu l'honneur de correspondre avec l'Albrizzi (j'adopte la dénomination familière usitée par la bonhomie italienne), et j'ai été frappé de l'excellence de son style élégant, précis et fort supérieur à notre jargon actuel de Paris. Comme je lui en témoignais ma surprise, elle m'expliqua que la censure autrichienne ne lui laissant arriver qu'un assez

petit nombre de nos nouveautés, elle relisait sans cesse les écrivains du siècle de Louis XIV : il y paraissait bien au naturel et à la clarté des tours et des mots. Elle échappait encore à la corruption de notre langage produite par les discours de la Chambre élective, foyer d'où jaillissent pendant une moitié de l'année tant d'expressions impropres, triviales, baroques, apportées de la province, et que répètent et répandent les mille échos de la presse.

La bonne grâce, l'esprit d'Isabelle lui attirèrent dès sa quinzième année de nombreux prétendants. Une mère dure et impérieuse fit obtenir la préférence au patricien de Venise Charles-Antoine Marini, commandant de galère, homme estimable, mais de physionomie et de manières peu attrayantes. Comme la nouvelle mariée naviguait vers Venise avec l'époux qu'on lui avait imposé, était à bord le fils du fameux général Salimbeni, jeune homme enthousiaste des classiques latins et sur-tout de Tacite, dont il citait, répétait et traduisait sans cesse les plus beaux traits. C'est dans cet exemplaire animé, passionné, qu'Isabelle lut et apprit à admirer le plus grand peintre de l'antiquité, comme l'appelle Racine. Telle fut cette première impression, qu'on sent quelque chose de la force, de la concision et de la pensée de l'historien latin dans les Portraits *(Ritratti)* qu'elle a écrits et qui sont le premier de ses titres littéraires. La jeune femme fut ainsi distraite de l'avenir peu riant que lui présageait son hymen, par le tableau des misères et de l'oppression de la Rome impériale.

Arrivée à Venise, Isabelle s'aperçut bientôt que la richesse et la splendeur de la ville ne s'étendaient point jusqu'à son logis. Sa réputation se répandit rapidement. Elle fut très recherchée et courtisée, mais il fallut bientôt partir pour suivre son mari, nommé provéditeur de Salò. Malgré le voisinage des magnifiques

ruines dites les grottes de Catulle, et les beautés naturelles du lac Garda, Salò était un séjour fort ennuyeux. Elle parvint à s'y soustraire par le travail; au défaut de sentiment elle partagea les goûts studieux de son mari, qui composa là l'Histoire de la prospérité et de la décadence du commerce des Vénitiens, ouvrage curieux malgré la faiblesse du style.

Les fonctions de Marini expirées, il revint à Venise où il fut nommé un des juges des *Quarantie*, tribunal de seconde instance, formé de quarante patriciens. Alors s'établit la célébrité du salon, des *conversations* d'Isabelle. Ces conversations italiennes, qui ne commencent que le soir, lui permirent de donner constamment les matinées aux affaires ou à l'étude. L'habitude de vivre ainsi pour soi une partie du jour et de couler quelque temps à part, lui avait été conseillée par Pindemonte, qui ne cessa de la lui rappeler, même pendant ses longs voyages. L'aristocratie vénitienne quittait ses splendides palais pour le réduit décent, mais sans luxe, de la femme d'un juge, où le mérite seul marquait les rangs. Pendant les vacances des *Quarantie*, Isabelle se retirait à sa petite villa de Gardigiano, près de Trévise. A la quantité de livres qu'on lui voyait la veille mettre en ordre et empiler, on eût pu croire qu'il s'agissait, non d'une absence de quelques jours, mais de plusieurs mois. Ses entretiens agréables et solides de Venise, durent quelquefois lui manquer à Gardigiano, sur-tout lorsqu'elle composait; car les idées s'achèvent par la conversation.

Un grave changement allait s'opérer dans la destinée d'Isabelle : Marini était envoyé provéditeur à Céphalonie et à Ithaque. Malgré l'honneur de succéder à Pénélope, Isabelle ne put se résigner à un départ qui l'arrachait à la douceur tant soit peu amollie de la civilisation vénitienne, pour l'exiler, pendant plus de deux ans, au milieu d'une grossière et sale population.

La mort de sa mère rendit plus facile la dissolution du mariage forcé dont elle était victime. Malgré le catholicisme très fervent de Venise, le divorce était au nombre des libertés de son église. Les gens de loi étaient et sont encore habitués à le réclamer pour leurs parties; comme en Pologne, où le catholicisme n'était pas moins ardent et florissait depuis plus de mille ans, le divorce, à la vérité fort dispendieux, s'opérait au moyen de certaines nullités ménagées d'avance. On m'a conté qu'au mariage de sa fille, M.me la princesse C***********, aujourd'hui retirée à Rome dans un couvent, monta à l'autel avant la cérémonie, et que là, aux yeux de toute l'assemblée, elle appliqua deux soufflets à l'épousée qui les reçut le plus simplement du monde; les personnes peu au fait de ces manières accoururent tout émues, lorsque la princesse leur donna naturellement cette explication : « Ces soufflets sont les preuves qui doivent servir au divorce de ma fille, si elle n'est point heureuse; elle pourra dire que je l'ai forcée. » Il est difficile de se représenter quelle devait être la figure du mari, pendant cette étrange scène de tendresse et de prévision maternelles.

Isabelle prit pour époux, le sage, le circonspect patricien Joseph Albrizzi, auquel l'unissaient déjà l'estime, la raison, l'affection, et son choix fut approuvé de ses amis. Le mariage resta quelque temps secret, des considérations de famille contraignant Albrizzi à ce mystère. Il fit même partir sa femme pour Florence et Rome, sous la conduite de Salimbeni, qui fut toujours pour elle un tendre et prudent ami, et qui, dans la ville éternelle, put reprendre avec plus de fruit que sur la galère de Corfou, son commentaire de Tacite. Elle connut, dès-lors, Alfieri et la comtesse d'Albany, et obtint la rare faveur d'être admise dans la sauvage retraite que s'était créée, pendant la conquête française, le Sophocle italien. Afin de retrouver le rhythme et les

tours de son bel idiome, il avait proscrit de sa riche bibliothèque les livres étrangers et sur-tout français. Un seul avait trouvé grâce, l'exception est curieuse : c'était notre Montaigne, qui devenait ainsi comme le représentant unique, varié, fécond, des littératures modernes. A Rome, l'Albrizzi se lia avec Ennius Visconti et Canova, qui, en l'initiant à l'intelligence du beau, ne se doutait guère qu'il se préparait le plus ingénieux interprète de ses propres sculptures. Albrizzi, le plus doux des hommes, devint un de ces terribles inquisiteurs d'Etat, tant calomniés, qui balançaient l'excès de la puissance aristocratique, sorte de tribuns silencieux, assez analogues à ce genre de gouvernement. Un jour qu'une étrangère de haut rang débitait dans le salon d'Isabelle les lieux communs philosophiques sur ces inquisiteurs, Albrizzi survint et charma la dame par la politesse et le bon goût de ses manières. Dès qu'il fut sorti, Isabelle, souriant, dit à l'étrangère : « Eh bien! madame, vous venez de causer avec un inquisiteur d'Etat. » La dame comprit toute la folie de ses accusations de crime et d'injustice.

A la chute de la République, Albrizzi se retira dans son agréable villa du Terraglio, où il recevait les fréquentes visites de ses amis gémissants. La naissance du fils que lui donna Isabelle était la seule consolation possible à la perte de sa carrière politique et de la vieille liberté de Venise. Albrizzi mourut dès 1812; son fils, formé par Isabelle et successivement attaché au gouvernement général de Venise, vice-secrétaire aulique du cabinet du vice-roi, secrétaire près la *camerale* et chambellan de l'empereur, est un nouvel exemple que les hommes distingués ont eu le plus souvent des mères supérieures.

Le traité de Campo-Formio signé, l'ordre pesant de l'Autriche régna à Venise. L'Albrizzi y reprit sa vie studieuse du matin, et ses conversations du soir.

Les *Ritratti* parurent l'année 1807, et les quatre éditions qui se succédèrent jusqu'en 1820 attestent le mérite du livre, inspiré par le monde et écrit dans la solitude. Grecque comme Aspasie, amie comme elle d'hommes illustres par des talents et des génies divers, l'Albrizzi a su les peindre d'une manière vraie, agréable et fidèle. Elle dédia les *Ritratti* à son fils, son cher Giuseppino, quoiqu'il n'eût que sept ans, tant il avait l'esprit ouvert et paraissait capable de profiter des bons modèles.

L'habitude qu'Isabelle avait prise, lorsqu'elle visita l'atelier de Canova, de jeter sur le papier ses diverses impressions, produisit l'ouvrage dont la première partie parut à Florence en 1809, et le tout à Pise en 1821. La grâce, le pathétique, l'élévation des sculptures de Canova sont merveilleusement rendus dans les descriptions, et le talent de l'écrivain n'est pas moins varié que le génie de l'artiste.

Le fécond, le grandiose, mais trop chimérique éditeur Bettoni ayant imaginé son Iconographie de soixante illustres Italiens, parmi lesquels deux femmes, la mathématicienne milanaise Agnese et Vittoria Colonna, avaient seules paru dignes de figurer, la notice sur cette dernière fut confiée à l'Albrizzi. Sa vie de Victoire Colonne fait un double honneur à leur sexe, et la femme grecque a loué dignement la dame romaine.

C'était aussi une belle histoire que celle de la fille de ce Fabrice Colonne pris par Machiavel pour l'interlocuteur principal de ses admirables entretiens sur l'art de la guerre, tenus dans les jardins Rucellai de Florence ; de l'épouse de ce marquis de Pescaire, le jeune et beau vainqueur de Pavie, mort de ses blessures, qui, à son départ, avait inscrit sur son bouclier le mot de la mère spartiate : *Avec ou dessus ;* que sa veuve sans postérité pleura si poétiquement :

« J'écris seulement pour exhaler ma douleur. . . .
Les corps furent stériles, les ames fécondes. »

Scrivo sol per sfogar l'interna doglia;
. . . .
Sterili i corpi fur, l'alme feconde;

qu'elle implorait avec tant d'amour : « Les yeux qui me furent jadis si bénins, tourne-les maintenant vers les miens qui s'ouvrent pour un si large et si perpétuel torrent de pleurs; vois combien ils sont changés de ceux qui jadis te paraissaient si beaux! »

Gli occhi, che già mi fur benigni tanto,
Volgi ora a'miei, ch'al pianto
Apron sì larga, e sì continua uscita
Vedi come mutati son da quelli
Che ti sôlean parer già così belli!

qu'elle regrettait avec un désespoir si touchant dans ces vers délicieux, dignes de Pétrarque, et qui sembleraient s'adresser plutôt à la cendre d'une jeune fille qu'aux ossements du redoutable guerrier : « Comment puis-je vivre, quand je me rappelle qu'un impie sépulcre et une envieuse poussière souillent et dissolvent tes délicats membres d'albâtre? »

Com'è ch'io viva, quando mi rimembra,
Ch'empio sepolcro, e invidosa polve
Contamina, e dissolve
Le delicate alabastrine membra?

Il appartenait à l'Albrizzi de célébrer cette Victoire Colonne à laquelle sa piété, sa constance, sa vertu, son savoir, sa beauté firent décerner par ses contemporains le titre de *divine;* qui fut célébrée en prose et en vers par les cardinaux Bembo, Contarini, Polus, par le prélat Guidiccioni, ce chantre si patriotique des dévastations de Rome et de l'Italie, par Molza, Flaminio, Alamanni, Paul Jove, Castiglione; que la chaste Véronique Gambara, presque son émule, dé-

clarait dans ses sonnets l'unique gloire de son âge, et qui obtint, dans l'*Orlando*, six octaves de l'Arioste; enfin qui, pour couronner tant de gloire, devint l'amie, la correspondante de Michel-Ange, pour laquelle il fit d'admirables dessins, divers madrigaux et dix sonnets remplis de sentiment et de passion, et qui est comme la muse sainte et la Béatrice de ce Dante des arts.

C'est en 1817 que l'Albrizzi visita la France. Elle y conduisit son fils dont elle voulait compléter l'éducation. Son séjour ne fut que de cinq mois qui lui parurent très courts, mais qui, pour un tel observateur, valaient bien davantage. L'Albrizzi retrouva les amis qu'elle avait reçus à Venise, se lia avec M.me de Genlis, Cuvier, Humboldt, Millin, Sicard, et son érudit compatriote Coray; mais elle eut le vif regret de ne point jouir de M.me de Staël, qui expirait au moment de son arrivée; elle fut reçue par le roi Louis XVIII; elle vit Talma qui l'avait ravie, et s'entretint long-temps avec lui sur le métier difficile dont il avait fait un art. Quoiqu'elle eût cinquante-sept ans, telle était son étonnante fraîcheur, que Visconti, dans sa langue d'antiquaire, lui disait qu'elle ne changeait pas plus que les statues de Canova si bien décrites par sa plume. Les lettres adressées de Paris par l'Albrizzi à son vieil ami le comte Constantin Zacco, ancien sénateur vénitien et depuis préfet de Ferrare, seraient fort intéressantes, et son active correspondance avec Pindemonte, Soranzo, M. Niccolini et autres célébrités, ajouterait à son illustration littéraire. Ces lettres seraient un portrait agréable et vrai d'elle-même à joindre aux *Ritratti*.

De retour à Venise, l'Albrizzi reprit ses études, ses conversations, et les affaires rendues moins arides par le devoir de la tutelle de son fils. Avant de le jeter dans l'assujettissement d'une carrière, elle voulut lui procurer le plaisir d'un voyage en Toscane. Elle visita à Florence la comtesse d'Albany qui avait religieusement

conservé dans son ancien état l'appartement d'Alfieri, afin que sa douleur pût croire qu'il avait momentanément quitté ses livres pour se promener ou monter à cheval. Elle y fréquenta l'obligeant Cav. Alessandri, directeur de l'Académie des Beaux-Arts, et MM. Benvenuti et Niccolini, l'un le premier peintre, l'autre le premier poète de la ville. Elle vit à Pise M. le professeur Rosini, poète gracieux avant d'être romancier instructif et historien; elle alla près de Lucques à la petite villa de Marlia, retraite de l'adroit diplomate Lucchesini, ancien ambassadeur de Prusse à Paris, et passa par Livourne afin de saluer Micali, annaliste des peuples de l'Italie avant les Romains, érudit créateur, sorti du plus brillant bazar de la Méditerranée.

L'Albrizzi apparut à Vérone pendant le congrès, où, malgré la courtoisie qu'on lui témoigna, la Grèce sa patrie devait être cruellement abandonnée.

De là elle se rendit au temple qu'élevait Canova à Possagno, lieu de sa naissance, et l'habitude d'admirer le grand statuaire la rendit coupable de louer dans le *Journal des Sciences et Lettres de Trévise*, jusqu'à son horrible peinture [1].

Dès que le fils de l'Albrizzi fut placé, son inséparable tendresse la fit renoncer à tout projet de voyage; lorsque ses amis se plaignaient de ne pouvoir la posséder plus long-temps à la campagne, elle répondait : « Que voulez-vous? Et moi aussi je suis em« ployée. » A la manière des anciens elle lisait tout, la plume à la main; aussi a-t-elle laissé des monceaux d'extraits, d'analyses, de remarques, parmi lesquels il doit se trouver bien des pensées fines, des aperçus neufs et de sages jugements.

L'Albrizzi, qui, jusqu'en 1836 semblait douée du privilége de la santé, fut atteinte alors de la plus horrible des maladies de femme. Elle languit quelques

[1] V. ies *Voyages*, liv. V, chap. 29.

mois, et mourut le 27 septembre, à l'âge de soixante-seize ans. La douleur n'avait altéré ni sa fraîche imagination, ni l'agrément de son esprit. Elle s'était fait lire les Mémoires de sa contemporaine et amie, M.me Lebrun, qui lui rappelèrent sa Venise d'autrefois avec ses joyeux passe-temps, sa belle musique religieuse, et sa bonne compagnie de Français émigrés. Ainsi, l'auteur des *Ritratti* fut quelque peu distraite de ses maux par les récits de notre grand peintre de portraits.

Les derniers instants de l'Albrizzi furent à la fois solennels et touchants; la vice-reine, princesse de Savoie, était venue la visiter, la consoler, et elle reçut les secours et remplit les devoirs de la religion.

Pendant mes trois derniers voyages à Venise, à une année d'intervalle, j'ai pu jouir des traces de ces vieilles mœurs vénitiennes, éteintes et disparues depuis, et qui alors offraient encore trois aimables et dignes représentants, l'Albrizzi, M.me Justine-Rénier Michiel, l'auteur agréable et savant du livre sur *l'Origine des Fêtes de Venise*, traducteur de Shakspear, et qui avait patriotiquement défendu sa ville contre l'ennui de M. de Châteaubriand, et Mme Benzoni [1], piquante héroïne de la *Biondina*. Venise, sauf l'admirable décoration de la place Saint-Marc, qui coûte annuellement un million d'entretien, n'est plus guère qu'une sorte de grande préfecture allemande; ses bals, ses fêtes, ressemblent à tous les bals et à toutes les fêtes du reste de l'Europe, avec les modes de Paris et les contredanses de Vienne. La grâce native, le type national de la Reine de l'Adriatique y sont à peu près effacés.

Le salon de l'Albrizzi se fermait à Venise, la même année qui vit clore à Paris le salon de Gérard. Ces deux salons avaient reçu pendant plus de quarante ans les plus grands noms italiens et européens des lettres, des sciences et des arts. Ils n'ont point trouvé d'héritiers,

[1] *V.* ci-dessus, p. 200.

car de telles réunions ne s'improvisent point ; le rang et la richesse n'y peuvent rien ; il faut le temps, les circonstances, et sur-tout le mérite, l'esprit, le goût, et l'ensemble de qualités que possédaient seuls celui et celle qui les avaient fondés [1]. Une main exercée a crayonné le salon de l'artiste français [2] ; le tableau, le catalogue de la plupart des personnages qui ont passé par le salon de l'Albrizzi, complètera l'histoire de cette femme illustre.

La régularité méthodique de la vie d'Hippolyte Pindemonte en faisait une des colonnes, un des ornements de ce salon, pendant ses fréquents séjours à Venise l'hiver et une partie du printemps.

Lauro Quirini, un des juges des *Quarantie*, optimiste modéré dans ses goûts divers et nombreux, qui possédait l'art précieux dans le monde, de paraître charmé ou ému des histoires qui lui étaient le plus égales, qui eut beaucoup d'amis et pas un ennemi, fut un des premiers habitués du salon de l'Albrizzi. Il y présenta son oncle, le sénateur Ange Quirini, célèbre par ses Questions hydrauliques sur la Brenta, et sur-tout par son Altichiero, brillante villa d'antiquités qu'il avait formée avec passion, et dont les chefs-d'œuvre ont depuis été vendus à l'encan à la suite des dissipations de sa belle-fille. J'ai ouï raconter à M. le duc de Blacas, toujours si inflexible dans ses principes politiques, excès que sa fidélité et ses sacrifices justifient, que, reprochant un jour à Quirini de recevoir le savant d'Hancarville dont les opinions ne lui semblaient pas

[1] L'agréable salon de M.me la comtesse Polcastro, née Quirini, qui a reçu depuis la meilleure société vénitienne et étrangère, était un salon élégant dans le genre des grandes capitales. M.me Rénier Michiel a laissé pour l'esprit, la grâce, les talents et les sentiments vénitiens, une nièce digne d'elle, dans M.me Adrienne Zannini, femme de l'habile médecin, encore distingué par ses productions scientifiques et littéraires, et son goût éclairé des beaux-arts.

[2] *V.* le *Salon de Gérard*, par M.me Gay.

très pures, Quirini lui avait répondu ingénument : « Et comment voulez-vous que je ne voie point un homme qui me persuade que mes statues romaines sont des statues grecques? » Le duc de Blacas n'avait guère en vérité le droit de plaisanter sur la repartie de Quirini, car c'était assez sa propre histoire. Je ne puis oublier avec quelle facilité nous autres constitutionnels de la Restauration, nous le désarmions par quelques mots d'archéologie, et à quel point dans les fouilles, et à quarante pieds sous terre, comme le disait une femme d'esprit, il était charmant. Malgré son indulgence envers d'Hancarville, Quirini n'était pas toujours aussi facile. L'avant-dernier doge de Venise, le rigide Paul Rénier [1], son ancien ami, ne lui ayant pas accordé un emploi qu'il sollicitait, il fit placer son buste, œuvre de Canova, derrière la porte de sa maison; il ordonna à ses gens de faire dessus ce que d'ordinaire en Italie on fait là, et il donna l'exemple. Averti qu'une telle irrévérence publique, continue, envers le premier magistrat de Venise, pourrait lui attirer quelque désagrément, il retira le buste de derrière la porte et l'envoya à sa villa pour être mis en un lieu encore plus sale. Le buste, vendu avec les autres sculptures de l'Altichiero, fut retrouvé en 1834, par M. Geraldon Bosio, marbrier vénitien, dans le charbonnier d'un forgeron, auquel il achetait quelques colonnes de marbre véronais, et qui l'offrit par dessus le marché.

L'excessive modestie de Cesarotti donnait à son maintien un gauche et timide embarras. Mais dans l'intimité du petit cercle d'amis auxquels son cœur sensible attachait tant de prix, le regard de Cesarotti devenait étincelant, son geste aisé, et son esprit, malgré l'érudition qui le surchargeait, rapide et de feu. Quoiqu'il eût toujours à la bouche le *dolce far niente*, tant et si injustement reproché aux Italiens, il

[1] *V.* ci-dessus, p. 311.

écrivait sans cesse. L'incertitude sur le choix des idées à mettre en œuvre, lui rendait moins pénibles les plus longues traductions que le plus simple ouvrage original. Il aimait la jeunesse d'une tendresse singulière, parce qu'il la trouvait plus portée à l'enthousiasme de ce beau qui fut l'idole de sa vie. Jamais célébrité ne fut plus en proie ni plus facile aux importuns : lettres, vers, billets, Cesarotti condescendait à tous ces besoins puérils de leur vanité, et il allait jusqu'à retoucher et recomposer même leurs œuvres poétiques. Il répondait rarement à la critique, et quand il le fit, il sut envelopper ses raisons et sa plaisanterie d'une telle urbanité, que l'on ignorait s'il avait caressé ou blessé.

On était entraîné par la conservation vive, claire, substantielle de l'ex-jésuite espagnol, Arteaga, l'auteur érudit des *Rivoluzioni del teatro musicale italiano*, d'un traité du *Beau idéal*, écrit dans son idiome natal, qu'il prétendait, par un bizarre orgueil, être la langue des Muses et des Grâces, censeur malencontreux et pédantesque de la *Mirra* d'Alfieri, défendue avec chaleur, courtoisie et justice, par l'Albrizzi. La réponse de celle-ci, victorieuse sur la *Mirra*, ne semble pas tout-à-fait irréprochable. En femme italienne, elle plaisante avec assez de raison sur la froideur du vers de Titus à Paulin, dans *Bérénice* :

« Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle? »

Elle a tort de trouver dénués de passion les vers :

« Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
« Et crois toujours la voir pour la première fois; »

adressés à Bérénice, ils seraient en effet peu flatteurs; ils sont suffisamment animés pour une confidence à un ami, et d'ailleurs des vers que tout le monde a retenus doivent être excellents.

Notre grand helléniste d'Ansse de Villoison, après avoir été plongé toute la matinée dans la bibliothèque Saint-Marc, où il préparait son édition d'*Homère*, venait se distraire le soir dans ce salon vénitien où il avait été présenté par le célèbre avocat Cromer.

Le docte bibliothécaire Morelli, si avare de son temps, était trop inégal et ignorait l'art, nécessaire dans ses fonctions, de savoir quelquefois supporter les ennuyeux. Il n'avait point quitté Venise et sa bibliothèque; cependant, comme notre bon, notre infatigable Van-Praet, il connaissait toutes les curiosités bibliographiques de l'univers. Quoiqu'il ne vécût que parmi les livres, ou des hommes qui leur ressemblaient, il était piquant, facétieux même dans la conversation ; le Vénitien perçait à travers le savant.

Le premier maître de l'Albrizzi, Zaramelli, avait quitté Corfou ; il jouit à Venise des succès de son élève. Nommé professeur de physique à l'Université de Padoue, il fut encore élu de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de cette ville, qui a le bon esprit d'admettre des académiciennes [1], entre lesquelles a dignement et modestement figuré l'Albrizzi.

Parmi les patriciens les plus assidus chez l'Albrizzi, on distinguait le cav. Zulian, un des premiers, des plus généreux protecteurs de la jeunesse de Canova, qu'il fit venir à Rome, pendant son ambassade, et Pesaro, le possesseur de cet immense palais de marbre à Venise, un des plus beaux de l'Italie, qu'il abandonna noblement pour quelques chambres à Londres, afin d'échapper au spectacle de sa patrie conquise.

Le père Franceschinis, né à Udine et barnabite à Rome, s'était, après l'invasion française, retiré à Venise, comme abbé. Doué d'une merveilleuse facilité à tout apprendre, il était théologien, métaphysicien, poète, mathématicien, jurisconsulte, d'une force ex-

[1] V. les *Voyages*, liv. VII, chap. 2.

traordinaire sur les généalogies de toutes les principales maisons de l'Europe, homme du monde au courant des anecdotes, même des caquets de la société des grandes capitales, et très goûté des femmes; M.me de Staël en avait été charmée. C'était presque un Humboldt, moine et italien. L'abbé Francesehinis, après avoir été inspecteur des travaux hydrauliques dans le pays vénitien, professeur et recteur de l'Université de Padoue et quoique conseiller impérial et chevalier de la couronne de fer, reprit, il y a quelques années, sa vie de barnabite au collége de Monza, où il occupa une chaire de philosophie; il y mourut le jour de Noël 1840. Malgré ses quatre-vingt-un ans passés et son froc, il jouissait encore d'une robuste santé et faisait les délices de la bonne compagnie.

Le sénateur de Raguse, Michel Sorgo, homme savant, avait traduit la *Mérope* de Maffei, dans un illyrien, dit-on, fort élégant. L'illyrien est avec le polonais, le russe, le bohême, un des quatre principaux dialectes de cette belle langue slave qui a sa poésie, sa littérature, que parlent plus de soixante-dix millions d'Européens, et que professe maintenant à Paris, avec tant d'éclat, l'illustre banni Polonais Miekiewicz. De fort judicieuses observations sur la création de cette chaire de slave, dans l'enseignement étendu et si perfectionné de notre capitale, avaient été précédemment publiées en tête de la traduction de l'épopée illyrienne d'*Osman*, en vingt chants, par l'aimable neveu de Michel, le comte Antoine Sorgo, accueilli, fêté dans les premiers salons de l'Europe, dont nous jouissions encore il y a peu de mois, et qui fut l'un des plus anciens et des plus constants amis de l'Albrizzi.

L'émigration vint jeter l'esprit français au milieu de ces conversations vénitiennes qui, par leurs grâces piquantes, lui étaient assez analogues. Là, se rencontrèrent Maury, Lally Tollendal, noms éclatants, géné-

reux à l'approche de nos orages civils et dans l'exil, ternis depuis par les honneurs et la prospérité. Le salon de l'Albrizzi reçut des courtisans tels que les Polignac et le bailli de Crussol, ainsi que les compagnes de leur vie fugitive, l'amie calomniée de Marie-Antoinette et l'élégante marquise de Groslier, femme supérieure, distinguée, chantée par Voltaire [1], surnommée par Canova la Raphaël des fleurs, si passionnée pour les célébrités à la mode, littéraires ou artistiques, morte en 1829, plus qu'octogénaire et aveugle, mais rayonnante d'ame et d'inspiration, et improvisant éloquemment sur l'avenir menaçant de la France. L'Albrizzi fut amie du spirituel marquis de la Maisonfort, véritable type de l'émigré français, par le dédain, l'ignorance de la langue et de la littérature du pays où il était jeté, par sa fragile légèreté de mœurs, sa gaîté dans la mauvaise fortune, et son insouciance, son incapacité à profiter de la bonne. Un piquant débris de cette société française exilée au sein des lagunes, survit encore : M. Elzéar de Sabran, d'un caractère si doux, si candide, si distrait, d'un esprit fin, d'un talent poétique élevé, qui a composé de très ingénieux apologues inédits et un poème touchant du *Repentir*, bien que jamais auteur ne dût être moins plein de son sujet.

Le vif, le mondain, le sémillant Denon, apparaît comme un contraste au sein du désert et au milieu des graves et lourds monuments de l'Egypte ; sa relation musquée est bizarre sur un tel sujet. Cet ancien diplomate et gentilhomme ordinaire de la chambre de Louis XV et de Louis XVI, obligé, au commencement de la Révolution, de quitter Venise comme suspect de jacobisme, tint à emporter le portrait de l'Albrizzi.

[1] Charmé de son esprit, il lui avait offert d'emporter de Ferney tout ce qu'elle voudrait : elle choisit sa plume qu'elle avait conservée.

L'ouvrage excellent de M.[me] Lebrun, enfanta une prodigieuse quantité de sonnets et de madrigaux, quoique l'original dépassât la trentaine. A la vente de Denon, il fut acheté par le comte Thomas Mocenigo Soranzo, pour être offert au comte Giuseppino Albrizzi, qui le conserve religieusement.

La distraction du commandeur de Châteauneuf lui donnait parfois l'air stupide. Il n'est rien de plus divers que les constitutions de notre amour-propre, elles varient presque autant que les tempéraments ou les différentes sortes d'ivresse. L'amour-propre de Châteauneuf était naïf, crédule, quelle que fût l'exagération de la louange. Tragédien-amateur des pièces de Voltaire et de Crébillon, qu'il joua chez l'Albrizzi, et avec elle, il ne put jamais l'entraîner au fracas de sa bouillante déclamation. Cette manie tragique le rendait parfois un peu ridicule. Un jour de représentation, qu'il s'agitait violemment entre deux portes, quelqu'un le croyant indisposé, lui demanda ce qu'il avait : « Ce n'est rien, répondit-il, je m'inspire. »

Le polyglotte suédois Akerblad, le correspondant de Paul-Louis Courier, et Hamilton, le grand archéologue, le possesseur de la célèbre collection de vases étrusques, le funeste ambassadeur d'Angleterre à Naples [1], arrivèrent ensemble dans la société de l'Albrizzi; ils ajoutèrent à sa variété et à son agrément par leur vaste savoir.

Le frêle Bertola, le doux panégyriste italien de Gessner, était encore un improvisateur inspiré et un excellent conteur. Son amour-propre ingénu avait de la grâce et paraissait presque un calcul. Il faisait habilement à chacun les honneurs de son esprit, et on le quittait content non seulement de lui, mais aussi de soi-même.

L'intrépide général Cervoni, d'un si redoutable

[1] V. ci-après, p. 375, note.

aspect, qui avait signifié à Pie VI la fin de son règne, et complimenté Pie VII aux Tuileries, parlait en vrai Corse de la vengeance, de l'amour, de l'amitié, de l'honneur. Il avait le talent des vers, une vaste mémoire, et il offrait l'un de ces caractères à la fois héroïques et spirituels, tels qu'en produit sa patrie[1].

Le grand médecin Aglietti, si compatissant aux malheureux, était sans pitié pour les nerfs des jolies femmes, et il désolait ces aimables malades par sa distraction volontaire. Malgré sa renommée et ses succès, il affectait un singulier scepticisme médical. Fou de tableaux, d'estampes, pour l'acquisition desquels seulement il thésorisait, certains malades prenaient le parti de les retourner quand ils attendaient sa visite. L'activité d'Aglietti était extrême. Après avoir pratiqué toute la journée, il consacrait la nuit à étudier ou à rédiger ses consultations qui se répandaient par toute l'Europe. Il s'enveloppait l'hiver de fourrures comme Bossuet, se plongeait à deux heures du matin dans sa peau de lion, et plus d'une fois son valet le trouva le lendemain profondément endormi à terre après avoir glissé de sa chaise.

Le sombre et sauvage Ugo Foscolo fut adouci par la bonne grâce de l'Albrizzi. Il rompit à ses conversations le silence de son visage et de sa voix, et il s'animait en discours abondants et faciles.

Le cav. Mustoxidi était un Grec digne du siècle de Périclès : l'expression de ses yeux et de sa physionomie, sa douce et facile éloquence, son enjouement, sa subtilité, l'attrait qu'il inspirait à tout ce qui l'approchait, l'auraient fait réussir dans le salon d'Aspasie, s'il eût moins horriblement fumé.

Le Français d'Hancarville, l'auteur des *Recherches sur l'origine, l'esprit et les progrès des arts de la*

[1] V. les *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, liv. I, chap. 44.

Grèce, et des *Vases d'Hamilton*, et de quelques compilations obscènes, baron de sa façon, érudit et plus qu'octogénaire, était encore plein d'esprit, d'imagination, de mouvement et d'avenir. Il fut aventurier dans ses voyages, systématique dans sa science. Riche, sybarite même, ou pauvre et mendiant, il n'avait eu qu'un but, la gloire, qui lui échappa. Il est un nouvel exemple qu'elle ne s'acquiert que par la dignité morale et l'unité de la vie.

L'abbé Barbieri de Padoue, célèbre aujourd'hui par sa prédication à la fois évangélique et philosophique, et la réforme qu'il a tentée dans la chaire italienne, fut consulté sur l'éducation du fils de l'Albrizzi, son cher Giuseppino.

Le savant, le laborieux, l'infatigable statisticien et géographe vénitien Adrien Balbi, fut encouragé dans ses premiers travaux par l'Albrizzi. L'auteur de l'Atlas ethnographique du globe a renouvelé et étendu cette science de la statistique, ancienne, née dans sa patrie, et dont le discours du doge Thomas Mocenigo, sur la situation de la République, prononcé en 1420, au moment de la guerre avec le duc de Milan, est regardé comme un modèle par un très bon écrivain de statistique actuel, M. Quadri, aussi de Venise.

Le disert, l'agréable Capodistrias, le martyr futur et malencontreux de la régénération de sa patrie, fut de la société de l'Albrizzi. Elle goûta sa douce et fluide éloquence plus faite pour les bosquets de l'Académie, que pour les conseils d'un état divisé et naissant.

Canova, reconnaissant de la description de ses sculptures, exécuta pour le salon de l'Albrizzi le buste de sa compatriote Hélène, ouvrage plein de charme et de volupté, chanté par Byron dans ces vers qui offrent un éloge de l'artiste, de la figure, et de celle qui la possédait :

« Vois dans ce marbre aimé au-dessus des ouvrages

et de la pensée de l'homme, ce que la nature pouvait, mais ne voulait pas faire, et ce que la beauté et Canova peuvent! Au delà du pouvoir de l'imagination, au delà de l'art vaincu du barde, avec l'immortalité pour dot, contemple l'Hélène du cœur. »

In this beloved marble view
Above the works and thought of man
What nature *could* but *would* not do
And beauty and Canova *can!*
Beyond imagination's power
Beyond the bards' defeated art,
With immortality her dower
Behold the *Helen* of the *heart!*

La coiffure de la tête a la forme d'un œuf tronqué et rappelle heureusement la naissance de la fille de Léda.

Lord Byron avait surnommé l'Albrizzi la *Staël de Venise*, éloge qui suffirait à sa gloire. Comme quelques hommes de génie, il faisait assez peu de frais pour le monde, et il avait la mauvaise habitude de parler plutôt à son voisin qu'à la compagnie. L'extrême douceur de sa voix contrastait avec l'âpreté de ses sentiments : détestant ses compatriotes qui avaient condamné ses mœurs et ses torts domestiques, il haïssait notre nation et notre littérature actuelle, et méprisait la littérature moderne de l'Italie, à l'exception du seul Alfieri. Il ne dit jamais un mot de français, langue qu'il dut savoir et prononcer assez mal, si l'on en juge par les vers de M. de Lamartine, sur le Tasse, qu'il inscrivit dans la prison de Ferrare [1]. Les femmes étaient très curieuses de le voir; mais elles n'osaient, par une sorte de pudeur, le regarder en face, et plus d'une fois, charmées de son maintien et de sa noble physionomie, elles disaient tout bas, quel dommage! (*è pur peccato!*)

[1] V. ci-dessus, p. 270.

Son irritabilité poétique était très vive. Une dame vénitienne ayant eu la témérité de critiquer un de ses vers, on l'entendit s'écrier qu'il voudrait la noyer dans l'Océan : la lagune ne lui semblait point assez profonde. L'annonce d'une traduction le faisait pâlir, et il frémissait à l'idée de cette sorte de trahison. Il lui arriva de revenir le soir, chez lui, à la nage, et afin d'échapper aux coups de rames des gondoliers, il traversait, habillé, le grand canal, tenant une lanterne au-dessus de l'eau. C'est ainsi qu'il abordait à ce palais Mocenigo, témoin des scènes peintes dans ses curieux Mémoires, qui n'ont pas tout dit et qui prouvent que la considération n'est pas toujours compagne de la gloire. Celle de Byron s'est arrêtée : la vie de l'homme gêne l'admiration de la postérité et la rend méfiante. Les abondantes aumônes de Byron, pendant les deux années qu'il passa à Venise, quoiqu'elles ne fussent pas sans ostentation, peuvent toutefois lui mériter quelque indulgence, car elles égalent la dissipation de ses honteuses voluptés.

M. de Châteaubriand n'avait point été chez l'Albrizzi, lors de son pèlerinage à Jérusalem et de ses injustices contre Venise, qu'il n'avait fait que traverser, injustices si chaleureusement relevées par M.me Renier Michiel, et sur lesquelles il est depuis tout-à-fait revenu. Il était absent de Paris lors du voyage de l'Albrizzi ; elle n'avait pu arriver à lui au milieu des travaux politiques de Vérone; il apparut dans son salon, en 1833 : alors il n'avait plus d'autres dignités que son génie.

XXXV.

MONTI. — PINDEMONTE. — MANZONI. — SILVIO PELLICO.

Une des premières et vives impressions que j'aie reçues en Italie, fut à Milan ma visite à Monti. L'auteur de la *Baswilliana* était retenu au lit, souffrant, anéanti. Malgré ses infirmités et la trivialité du bonnet de coton, sa physionomie était encore noble et son regard plein de poésie. Il parlait d'une manière intéressante de la littérature et de la langue italiennes, de la dérivation de celle-ci du provençal; il appréciait les laborieuses recherches de M. Raynouard; il rappelait un travail sur le même sujet, auquel il avait commencé à se livrer avec Perticari, et que la mort de ce dernier avait interrompu [1]. Il me demanda des nouvelles de Botta, le premier historien contemporain de l'Italie, comme Monti en fut le premier poète. Les soins touchants que lui prodiguait sa fille, veuve de ce généreux Perticari, les grâces et les talents de cette jeune femme, si bien chantée par son père, me rappelèrent une des filles de Milton sous le ciel de l'Italie. Monti composa, sur le retour de sa fille Constance, le beau sonnet dans lequel il s'excuse auprès de ses amis de parler si peu :

Nel fiso riguardar l'amato obbietto.

M.[me] Perticari, grande musicienne et poète, avait aussi traduit plusieurs traités de Sénèque et l'historien Cornelius Nepos. Elle mourut à Milan le 6 septembre

[1] *V.* sur ces recherches le chap. XII de la *Difesa di Dante*, de Perticari.

1840, âgée de 46 ans, dont elle passa au lit les trois derniers, triste fin d'une destinée commencée au sein des plaisirs et de la renommée.

J'ai connu à Vérone et à Venise, Hippolyte Pindemonte, autre grand poète contemporain, que l'Italie a perdu presque en même temps[1]. Pindemonte avait voyagé en France, en Suisse et en Angleterre. Arrivé à Paris en 1788, il y séjourna dix mois. Il fréquenta Alfieri alors occupé de la réimpression de ses tragédies, et qu'il avait connu cinq ans auparavant à Venise. Ce fut d'après ses judicieuses remarques au moment où les exemplaires arrivaient de chez Didot, qu'Alfieri prit le parti de supprimer le tome premier, détail bibliographique qu'il dédaigna à tort de rapporter dans ses vivants Mémoires. Parmi les variantes qu'il indiqua, était celle du vers de la 2.e scène de l'acte I.er du *Philippe* :

Tu pur tuo aspetto a me infelice togli?

qu'il fit moins durement changer en :

Sfuggi tu pure un infelice oppresso?

Il fallait toute la modestie de Pindemonte pour obtenir qu'un poète aussi irritable qu'Alfieri consentît à refaire un volume entier, lui qui avait traité avec tant de mépris ses divers critiques, et riposté par cette virulente épigramme à quelques observations du savant avocat

[1] Monti, né le 19 février 1753, est mort le 9 octobre 1828; Pindemonte, mort le 17 novembre, naquit la même année que Monti : s'ils différèrent par le talent, l'un, âpre, passionné, éclatant; l'autre, doux et mélancolique, leur carrière fut parfaitement égale. Un mois s'était à peine écoulé depuis la mort de Monti, qu'une souscription était ouverte en Italie, afin de lui élever un monument sur une des places de Milan. Vérone n'a pas été moins reconnaissante envers Pindemonte; sa mémoire doit y recevoir le même honneur, et son ancienne amie, M.me la baronne Silvia Curtoni Verza, fut mise à la tête de la souscription.

Lampredi : « Moi professeur de l'Université, attendu « et vu la témérité d'un certain Alfieri qui va impri- « mant des tragédies, dans lesquelles il n'y a pas cette « harmonie qui, me plaisant à moi, plaira à tous ; par « la prescience que donne la robe, moi, je lui interdis « l'immortalité. »

Io professor dell'Università
Udita e vista la temerità
D'un certo Alfieri, che stampando va
Tragedie, in cui quell' armonia non v'ha,
Che a me piacendo a tutti piacerà ;
Per prescienza, che la toga dà,
Io gl'inibicco l'immortalità.

Le petit poème de Pindemonte, *la Francia*, qu'il publia peu après la convocation des Etats-Généraux, partage les vœux et les illusions généreuses de l'époque. Il est impossible de ne pas éprouver une douleur profonde, en voyant disparaître de tels monuments. Ces hommes supérieurs furent aussi des hommes excellents, simples, religieux, sincères.

MM. Manzoni et Silvio Pellico, qui, avec quelques théories différentes, semblent appelés à leur succéder, se recommandent par les mêmes qualités du cœur et par des principes peut-être encore plus élevés. M. Manzoni a défendu, contre Jean-Jacques et M. de Sismondi, l'alliance possible du catholicisme et de la liberté dans un pays qui ne lui en offrait point d'exemple, et sous une domination peu favorable à ce genre d'idées. Son éloquent traité *Sulla Morale cattolica* est une nouvelle preuve de la puissance du génie italien, toujours au niveau des grands principes de la civilisation, malgré les obstacles dont il est entravé. De pareils caractères font un singulier honneur à l'Italie, si, comme nous le pensons, les caractères littéraires sont une expression assez juste des mœurs publiques, et ne les

représentent pas avec moins de fidélité que les ouvrages des écrivains.

Il faut remarquer, à la gloire de Manzoni et de Silvio Pellico, qu'à l'époque où les doctrines des philosophes français, usées par leur violente application, passées de mode depuis la conversion de M. de La Harpe, l'apparition secourable du *Génie du Christianisme*, et autres causes analogues, étaient reprises et recrépies du vernis poétique par Byron, Shelley, Ugo Foscolo, alors Manzoni et Silvio Pellico réagirent contre cette littérature de la matière et du désespoir, et ramenèrent aux principes du spiritualisme chrétien et des espérances immortelles. Le succès n'a point faibli : un des plus immenses débits de livres que l'on connaisse dans les annales de la librairie, a accueilli les *Promessi Sposi* et les *Prigioni*. La seconde régénération religieuse due à l'Italie et alliée aux idées de morale, d'humanité et de liberté, sera plus durable que la première; elle ne se mêle point aux opinions politiques, à des regrets des choses d'autrefois, elle s'étend au delà du beau monde, et l'exemple de la conversion, bien que sincère et remarquable de La Harpe et de l'abbé Raynal, doit être moins puissant que le martyre de Pellico.

J'ai récemment visité Silvio Pellico, et je puis attacher une physionomie à cette renommée si pure. Il était à la campagne, dans une charmante *vigna* de la colline de Turin, près Montcalier, chez une française distinguée, M.me la marquise de Barol, née Colbert, vénérée pour sa bienfaisance éclairée et son active charité [1], et qui lui a ouvert le plus honorable asile.

[1] M.me de Barol s'est vouée au soulagement des pauvres, des malades et des prisonniers. Elle a créé une maison de refuge pour cent filles repenties, qui travaillent, et dont les ouvrages aident à faire aller l'établissement; cent vingt à cent trente petits garçons et autant de filles sont reçus dans son propre palais et confiés à quatre sœurs de Sainte-Anne-de-la-Providence, premier exemple des salles d'asile aujourd'hui si généralement adoptées en Italie. Il a même été imprimé à Turin en 1839, un joli

Un parfum de religion semble s'exhaler autour de cette demeure. A l'entrée de la *vigna*, sur un portique agreste, sont peints deux anges avec la légende *in spe;* sous le portique deux fresques latérales offrent, la première, le retour des envoyés de Moïse chargés de reconnaître la terre promise et rapportant la grappe de Chanaan, avec ce verset : « Ils coupèrent une branche « de vigne avec sa grappe que deux hommes por- « tèrent. » (*Absciderunt palmitem cum uvâ suâ quem portaverunt duo viri*)[1]; et la seconde, Ruth glanant dans le champ de Booz, avec ce verset : « Ecoutez, ma « fille! suivez partout où l'on aura fait la moisson. » (*Audi, filia! ubi messuerint, sequere*)[2].

La petite chapelle de la *vigna*, garnie d'ornements travaillés de la main de Mme de Barol, inspire le plus touchant intérêt et une tendre vénération, sur-tout lorsqu'on la visite et qu'on peut y prier avec Silvio Pellico, l'aide, le confident des pensées pieuses et des bonnes œuvres de cette femme accomplie.

Les personnes enthousiastes qui exigent du poète, soit la tête de M. de Châteaubriand, le cou de Byron, ou le port de M. de Lamartine, éprouveront quelque mécompte à l'aspect de Silvio Pellico. Il est d'une taille petite, d'un teint pâle, d'un air souffrant, et malgré la largeur protubérante du front, son regard est caché, éteint derrière des besicles. Toutefois, ses manières sont vives, empressées et ne manquent point d'agrément. Mais l'ame supplée en lui à la débilité du corps, et bientôt on ne voit, on ne sent plus qu'elle.

Le christianisme de Silvio Pellico n'est pas seulement celui d'un poète et d'un homme sensible, mais encore celui d'un érudit et d'un raisonneur. Il connaît les

recueil de prose et de vers à leur usage, *Raccolta di prosa e poesie a pro degli asili d'Infanzia.*

[1] *Nombres*, XIII, 24.

[2] *Ruth.* II, 8 et 9.

meilleurs apologistes de la religion, et sait bien l'histoire de l'église. La conversation étant tombée sur la remarque de Rousseau, que « la philosophie ne peut faire aucun bien que la religion ne le fasse encore mieux, et que la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire », nous parlâmes de la tolérance. Je citai le trait du pape saint Grégoire qui fit rendre aux Juifs de Cagliari, par l'évêque Janvier, la synagogue que l'un d'eux, nouveau converti, avait violemment changée en église [1] : Silvio Pellico ajouta à ce fait quelques détails qui avaient échappé à ma lecture des Lettres de saint Grégoire. Il parla avec enthousiasme et raison de l'histoire papale de Grégoire VII, qu'il regarde comme un saint plein de courage et de génie, et il était charmé de l'Histoire d'Innocent III, par M. Hurter.

Les habitudes religieuses de ma femme, qui m'accompagnait, me mirent à même de pénétrer quelques-unes des pratiques de piété de Pellico. Elle l'avait consulté sur l'achat de quelques livres de dévotion que j'avais vus portés au catalogue des frères Giannini et Fiore, de Turin. Silvio Pellico nous avoua qu'élevé par une mère chrétienne et française, ses livres de piété, à l'exception de l'*Imitation* qu'il lisait en latin, étaient français ; qu'il usait tout bonnement de la *Journée du Chrétien*, des *Délices des Ames pieuses* et sur-tout des écrits du grand-maître de la vie spirituelle, saint François-de-Sales ; que le plus souvent un seul verset de l'Ecriture ou le *Pater* même suffisait à sa méditation, et que sa prison l'avait obligé et habitué à recourir plutôt à l'oraison qu'à la lecture.

La rencontre de Silvio Pellico m'est restée comme le souvenir d'une apparition bienheureuse. Quelque chose de plus haut que la littérature, que la poésie

[1] V. les *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne.* Liv. III, chap. 5.

même, s'exhalait de cet homme. L'amitié qu'il m'accorda, les dernières paroles qu'il me dit sont devenues pour moi un lien à part, solennel, sacré ; car ces paroles avaient été : « C'est en Dieu qu'il faut nous aimer. »

Le bruit de la mort de Silvio Pellico, si heureusement démenti, vint un moment ajouter à la religion de son souvenir. Il m'avait écrit quelques semaines auparavant une lettre qui témoignait une singulière estime pour l'activité et les travaux des écrivains français; elle se terminait par ces mots touchants : « Vous m'appelleriez en vain à votre secours. Avec la triste santé que j'ai, on renonce aux entreprises; on ne fait plus que végéter, sourire avec sympathie au bien que font les autres, et attendre doucement au pied de la croix le jour du passage. »

XXXVI.

L'ARCHEVÊQUE DE TARENTE, CAPECE-LATRO.

Parmi les voyageurs que l'amour des arts et de l'étude attire en Italie, il n'en est point qui n'aient visité à Naples, l'ancien archévêque de Tarente, Capece-Latro, et qui ne gardent de ce vénérable monument de science et de goût, le plus cher souvenir. Telle était sa renommée, que le prince Henri de Prusse, après avoir été annoncé, lui dit en français, pour premières paroles : « Quand on vient à Naples, il faut y voir Pompéi, le Vésuve et l'archevêque de Tarente. »

Quelques détails sur la longue carrière de ce prélat, empruntés à l'Éloge historique qu'en a publié M. le chanoine Candia, son secrétaire, les souvenirs de plusieurs voyageurs distingués et les miens offriront peut-être de l'intérêt; ils se rattachent à l'histoire morale, politique et littéraire de l'Italie contemporaine, pendant près d'un siècle.

Cette terre de Naples, digne héritière de la grande Grèce, n'a point cessé de produire des philosophes et des législateurs célèbres : Campanella, Telesio, Vico, Gravina, Filangieri, Mario Pagano auquel l'essai généreux de ses théories devait coûter la vie, M. Galluppi et un autre profond et moins célèbre philosophe, M. de Grazia, auteur de l'*Essai sur la réalité de la science humaine*. Par un effet étrange, c'est au Nord qu'appartiennent les premiers poètes de l'Italie ancienne et moderne, et de la France : Catulle, Virgile, Pétrarque, Dante, Boccace, Arioste [1] et les sept ou huit grands

[1] Horace et Ovide sont à excepter parmi les poètes latins. Le père

poètes dont notre littérature s'honore, tandis que le Midi, comme en Italie, a produit les moralistes et les publicistes, Montaigne, Pascal, Massillon, le plus éloquent des moralistes sacrés, Vauvenargues et Montesquieu.

Joseph Capece-Latro était né à Naples le 23 septembre 1744. Il appartenait à une antique famille dont l'origine, d'après les curieuses recherches qu'il publia en latin, à l'âge de quatre-vingt-six ans[1], remonte à Ginello Capece, consul de Naples en 1009. Les Capece figurent avec éclat dans l'histoire romanesque des empereurs et princes de la maison de Souabe, Frédéric Barberousse, Frédéric II, Manfred, le chevaleresque bâtard de celui-ci, et l'infortuné Conradin. Après la défaite et la mort de Manfred à Bénévent, les Capece se rendirent en Allemagne comme députés de la noblesse gibeline, afin de décider Conradin à ressaisir l'héritage paternel. Conrad Capece avait obtenu l'alliance de la république de Pise; bientôt il passa en Afrique, d'où il ramena les huit cents chevaliers napolitains, anciens partisans comme lui des Hohenstaufen et réfugiés à Tunis. Déjà les Capece avaient soumis presque toute la Sicile, lorsque après l'exécution de Conradin, Jacques et Marin, pris par les Français, furent mis à mort, et Conrad livré par les habitants de Centurbia au barbare Guillaume-l'Etendard, fut pendu après qu'on lui eut arraché les yeux. Antoine Capece, célèbre professeur de droit féodal à la fin du XV.e siècle, avait publié un recueil de *Décisions*, et quelques troubles s'étant élevés en Sicile, le

du Tasse était de Bergame; son fils semble né par hasard à Sorrente. Les premiers poètes contemporains de l'Italie, Alfieri, Monti, Cesarotti, Hippolyte Pindemonte, Manzoni, Silvio Pellico, Grossi, appartiennent à l'Italie du Nord.

[1] *De antiquitate et variâ Capyciorum fortunâ*, Naples, 1830, in-4.°.

vice-roi de Naples le désigna à Charles-Quint comme l'homme le plus capable de les apaiser, mission qu'il remplit avec succès. Scipion, fils d'Antoine Capece, auteur des poèmes *de Principiis rerum* et *de Vate maximo*, publiés pour la première fois à Naples, en 1534, par Octavien Capece, évêque de Nicotera, et réimprimés plus complets par les soins d'Antoine et de Justin Capece, tous deux abbés du Mont-Cassin; cet écrivain estimé, pour son élégance, de Bembo et de Paul Manuce qui donna à Venise une édition de ses poèmes, fut encore l'ami de Bernardo Tasso et du célèbre historien et poète espagnol Garcilasso de la Vega. Celui-ci l'avait invité à publier les commentaires de Donat sur Virgile, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Pontano. Scipion composa, vers la fin de sa vie, un poème sur la Nativité de Jésus-Christ (*Genethliacon Jesu-Christi*), que le hasard fit découvrir parmi les livres de l'érudit prince Caposele. Malgré ses quatre-vingt-huit ans, Joseph Capece ne se montra pas un éditeur moins zélé pour la gloire de Scipion qu'Octavien, Antoine et Justin; il publia avec une préface latine l'œuvre posthume[1], que, d'après l'intention du poète, il dédia au savant et trop violent pape napolitain Paul IV (Caraffa), et le *Genethliacon* eut l'honneur d'être traduit par le docte Urbain Lampredi.

Joseph parut doué, dès l'enfance, d'esprit, de mémoire et d'une raison précoce. Il racontait plaisamment avoir été à l'école chez des capucins de la Pouille, moines un peu trop réjouis qui aimaient la comédie et la jouaient. Il semble que leurs représentations pouvaient assez faire le pendant de celles du couvent des *Donne Pericolanti*[2] peintes par le comte Giraud, le Dancourt romain, où sa vocation comique lui fut révélée à une *farsetta*. Car si ces dames jouaient les

[1] *Genethliacon Jesu-Christi*. Naples, 1831, in-4.°.
[2] V. sur les *Donne Pericolanti*, les *Voyages*, liv. VII, chap. 11.

rôles d'hommes avec l'épée au côté, l'habit habillé et le chapeau à trois cornes, mais sans quitter le jupon; les capucins enveloppaient et cachaient la barbe de leurs actrices dans un petit sac de soie rose.

Une singulière vocation militaire, que la haute naissance de Capece devait favoriser, fut sacrifiée à la tendresse maternelle. Il fut élevé au collége du Mont des Capeci, une des anciennes fondations d'enseignement dues à sa famille et consacrées à ceux de ce même et illustre nom. De là, il passa au collége des Nobles, un de ces gymnases privilégiés qui ne sont propres aujourd'hui qu'à corrompre l'enfance par les prétentions d'un orgueil suranné, mais qui déclinent partout en Italie, à moins qu'on ne finisse par admettre des élèves appartenant aux classes éclairées et aisées de la société. Ces colléges aristocratiques pour l'étude des lettres n'existaient point en France : l'antique Université de Paris, qui avait imité la forme et la constitution du gouvernement de la république romaine, qui appelait *comices* les assemblées de ses facultés et attribuait aux dignitaires élus la *pourpre* et les *faisceaux*[1], cette institution, libre et populaire au sein de la monarchie, avait eu pour écoliers le grand Condé, le prince de Conti, des Montmorency, des la Trémouille, des Villars, des Duras, et l'on a vu depuis sur les bancs de l'Université nouvelle tous les fils d'un roi. Capece resta au collége des Nobles jusqu'à dix-huit ans, et à son entrée dans le monde on fut frappé de son savoir, de sa distinction et de sa modestie.

Peu d'hommes ont eu la fortune de rencontrer des maîtres comparables à ceux qui formèrent la jeunesse de Capece-Latro. Genovesi lui apprit les sciences

[1] V. sur cette introduction des formes républicaines de Rome dans le gouvernement de l'Université, la neuve, l'ingénieuse *Vie de Rollin*, par M. Patin, insérée dans ses *Mélanges de Littérature ancienne et moderne*, publiés en 1840, 1 vol. in-8.°.

philosophiques; Cirillo, le droit romain, et Mazzocchi, l'antiquité. Afin de repasser les doctrines philosophiques, il se rendit à Bologne, où il suivit les cours de la fameuse Laure Bassi sur la physique expérimentale; et, comme chez les Grecs ses ancêtres, Périclès étudiait en même temps la métaphysique sous Anaxagore et la musique sous Pythoclidès (ces deux maîtres, dit Plutarque, parvinrent à en faire un grand homme d'Etat), Capece-Latro apprit la musique, et fit des progrès sous le fameux père Martini.

De retour à Naples et à peine revêtu de la prêtrise, il publia à vingt-deux ans son premier ouvrage sur les *Fêtes des Chrétiens* [1], peu après avoir été nommé chapelain du trésor de saint Janvier. Cette place appartient à sa famille, et je l'ai vue occupée par dom Nicolas, son frère, homme excellent, plein de jugement, dont le sang-froid dans une circonstance périlleuse sauva le trésor. Championnet, après trois jours de l'héroïque résistance des lazzaroni, venait d'emporter Naples, et pour satisfaire aux nécessités de son armée, il allait s'emparer du riche dépôt confié à dom Nicolas. « Je ne puis rien contre vous, dit avec bonhomie ce dernier au général français; mais vous connaissez le culte des lazzaroni pour saint Janvier; à leurs yeux, je suis responsable du trésor, je désire donc que vous permettiez qu'un certain nombre d'entre eux, et des plus influents, assistent à la saisie, afin qu'ils répondent aux autres que j'ai été forcé. » On se garda bien d'accéder à une telle offre; le trésor resta intact, et à la demande du fameux Michel, dit le Fou (*il Pazzo*), chef des lazzaroni (*Capo Lazzaro*) [2], créé colonel

[1] *Delle Feste dei Cristiani*, Naples, 1766, et Rome, 1772.

[2] L'élection annuelle du *Capo Lazzaro* par ses pairs, se faisait un jour de fête sur la place du marché. On ne comptait ni les voix ni les votants, mais on prenait celui dont le nom retentissait le plus fort : il était nommé à la majorité, ou plutôt à l'intensité des cris. Au moment de sa révolte, Masaniello avait déjà été choisi, d'après ce bizarre mode d'élec-

français [1], saint Janvier obtint même une garde d'honneur républicaine de deux compagnies de grenadiers.

Joseph Capece fut envoyé à Rome à l'âge de vingt-cinq ans en qualité d'avocat consistorial pour la nation napolitaine, charge importante de la prélature. Son discours d'inauguration traita un point de jurisprudence alors fort discuté, et eut un grand succès [2]. Le docte Ganganelli lui témoigna une tendresse presque paternelle, et il fut dans la confidence du destructeur des Jésuites, hardi alors de ce courage forcé dont parle le poète :

Fortis virtute coactâ [3].

Naples fut un des premiers Etats de l'Europe où commença cette émancipation civile et politique, attribuée trop exclusivement à notre Révolution, qui l'a bien plutôt compromise et retardée par ses excès. Les réformes de Tanucci sous Charles III et au commencement du règne de Ferdinand, avaient précédé celles du sage Léopold en Toscane. Ce ministre philanthrope et vraiment progressif, proposa Capece-Latro à peine âgé de trente-deux ans pour le vaste diocèse et l'antique siége de Tarente. Saint Cataldo, le patron, était un de

tion, comme *Capo Lazzaro*. Alors les lazzaroni étaient, dans les édits des vice-rois, traités honorablement de peuple.

[1] Parmi les reparties de Michel-le-Fou, on cite les deux suivantes. Interrogé sur ce que c'était que l'égalité, il répondit en se montrant lui-même : « C'est de pouvoir être lazzaro et colonel. Les seigneurs étaient colonels dès le ventre de leurs mères, je le suis par l'égalité; alors on naissait à la grandeur, aujourd'hui on y arrive. » Un homme du peuple lui demandant ce que signifiait le mot citoyen : « Je n'en sais rien, dit-il, mais ce doit être un bon nom, puisque les *Capezzoni* (on appelle ainsi à Naples les chefs de l'Etat) l'ont pris pour eux-mêmes. Lorsque chacun est appelé citoyen, les seigneurs n'ont plus l'excellence, et nous ne sommes plus *lazzari;* ce nom nous fait égaux. »

[2] *De legatis et fideicommissis*, Rome, 1773, in-4.°

[3] LUCAIN, *Phars.*, liv. IV.

ces évêques que Charlemagne envoyait au loin pour aider à la civilisation de son empire, et il était né en Irlande comme saint Colomban et saint Gall, qui évangélisèrent deux siècles auparavant la France et la Suisse. Son origine paraît illustre, puisque le nom de Catheld est celui d'un roi de Connaught retiré à l'île d'Iona, où il mourut en 786. Mais il est probable qu'avant ce rénovateur, Tarente eut des évêques du rite grec, puisque l'Evangile continue encore à s'y dire en grec, à moins que cet usage ne provienne de l'ordre donné en 968 par l'empereur Phocas aux églises de Pouille et de Calabre de suivre le rite grec. Le nouvel archevêque releva les études du séminaire dont il rédigea le plan; huit bourses furent créées sur sa proposition, car Tarente, malgré l'éclat et l'antiquité de ses souvenirs, était fort pauvre de fondations propres à développer le mérite naissant. Il rétablit l'usage des conférences académiques hebdomadaires, et il y assistait. Le palais archiépiscopal fut rebâti par lui et avec le goût, la solidité et la magnificence convenables à un homme de sa maison. Il rendit publique sa bibliothèque particulière qu'il accrut considérablement, bienfait signalé, car dans l'ancienne patrie d'Archytas et dans toute la province, il n'y avait pas une seule bibliothèque publique. La fête de saint Cataldo se célébrait par des jeux profanes et périlleux, puisqu'ils imitaient le bruyant jeu du pont qui a plus d'une fois ensanglanté Pise[1] : Capece-Latro parvint à calmer les factions entre lesquelles la ville était divisée à cette occasion. Tel fut son ascendant qu'il excita la délation jalouse, mais impuissante, des autorités publiques auprès du gouvernement. Son instruction canonique sur le baptême conditionnel, dans laquelle il traite les questions les plus difficiles sur l'administration de ce sacrement, telles

[1] V. ci-dessus, p. 157.

que les cas de monstres, de fœtus incomplets, etc., fut réimprimé deux fois à Naples [1]; elle obtint les honneurs d'une traduction française par l'abbé Clémaron, et elle sert encore de règle dans quelques parties de la France. Une lettre pastorale de 1790 au clergé, traite des pratiques superstitieuses dans l'adoration des saints, que le peuple en Italie met souvent au même rang que Dieu. L'Eglise vénère les saints, dit Capece, mais adore Dieu seul.

L'antique tribut de la Haquenée, que le pape réclamait de la cour de Naples, déplaisait à Tanucci, parce qu'il impliquait une idée de vasselage. Le hardi et heureux favori qui peu de temps après le remplaça au ministère, Acton, amené à la même répugnance, chargea quelques publicistes napolitains d'attaquer les prétentions du Saint-Siége. La science de Capece-Latro le désignait assez pour un des champions; mais le côté politique de la question lui donnait des scrupules dont l'ordre du roi et la reconnaissance qu'il lui devait triomphèrent. Son discours historique sur l'*Origine, progressi e decadenza del chiericato su i beni temporali*, qui est encore un abrégé de l'histoire du royaume des Deux-Siciles [2], trouva un digne adversaire dans le cardinal Borgia, dont le livre est resté.

C'est alors qu'il fut tenté de renoncer à son archevêché pour se retirer dans la solitude du Mont-Cassin, et s'y livrer tout entier le reste de ses jours aux études ecclésiastiques qui lui avaient fait tant d'honneur. Mais, retenu par les instances de son clergé, il resta à Tarente.

Il reçut en 1797 une visite de plusieurs jours du roi Ferdinand et de sa femme, satisfaits du zèle qu'il avait montré à exciter aux armes ses ouailles et à offrir son

[1] 1793 et 1817, in-8°.
[2] Les éditions napolitaines sont de 1788 et 1820.

argenterie, celle de son église et deux mille ducats, afin de repousser l'irruption française.

Lors de la création de la république Parthénopéenne de 1798, le devoir le retint au milieu de son troupeau. La ville flottant entre ses opinions monarchiques, et la peur de résister aux ordres de la République, trouva expédient d'élire l'archevêque président de la municipalité. Il résista vivement et parvint à détourner le choix sur un autre. Il s'était refusé à se trouver à la plantation sur la grande place de l'arbre de la liberté, disant que ce genre de cérémonie n'avait pas besoin de la présence du pasteur. Il consentit toutefois à assister dans sa cathédrale au *Te Deum* que l'on y chanta. Son discours, prononcé en présence des autorités républicaines, prêche évangéliquement la paix et la soumission aux puissances, mais il n'y abjure point ses sentiments d'affection pour les princes expulsés. Les lettres pastorales qu'il publia sont pleines de charité, de raison, et de la véritable indépendance épiscopale. Il habitait alors à un demi-mille de la ville, le casin de Sainte-Lucie, rustique retraite sur le rivage riant appelé petite mer de Tarente, où bien avant la science moderne on observait les inertes et stupides mollusques, près des bords de l'antique Galèse, aussi pauvre d'eau que riche de souvenirs poétiques. Il était bien loin d'y jouir du repos satisfait du vieillard de Virgile ou du calme philosophique que voulait s'y préparer Horace :

Si le courroux des dieux à ce dessein s'oppose,
J'irai voir les beaux champs que le Galèse arrose,
Où Phalante régnait, où de limpides eaux
Abreuvent les troupeaux.
Plus que tout l'univers j'aime cette retraite ;
L'abeille y cueille un nectar aussi doux
Que le miel odorant dont se vante l'Hymette,
Et de mes oliviers le Venafre est jaloux.

Le printemps s'y prolonge, et d'une main amie
L'arbitre des saisons y tempère l'hiver ;
Enfin, grâce à Bacchus, notre Aulon toujours vert
Au Falerne orgueilleux ne porte point envie.
Venez ; ces monts, ces bois, mon cœur, tout vous convie.
O mon cher Septime, c'est là
Que vos pleurs couleront sur la cendre endormie
Du poète qui vous aima.

« Undè si Parcæ prohibent iniquæ
« Dulce pellitis ovibus Galæsi,
« Flumen, et regnata petam Laconi
« Rura Phalanto.
« Ille terrarum mihi præter omnes,
« Angulus ridet ubi non Hymetto
« Mella decedunt viridique certat
« Bacca Venafro :
« Ver ubi longum tepidasque præbet
« Jupiter brumas, et amicus Aulon
« Fertili Baccho minimum Falernis
« Invidet uvis.
« Ille te mecum locus et beatæ
« Postulant arces : ibi tu calentem
« Debitâ sparges lacrymâ favillam
« Vatis amici [1]. »

J'ai visité naguère le joli casin de Sainte-Lucie, possédé par un des hommes les plus honorables de Naples, le général Florestan Pepe, qui a voulu en être acquéreur depuis la mort de Capece, par respect pour sa mémoire. A l'entrée se lit une longue et piquante inscription composée par l'archevêque en 1797, et qui retrace, dans le style et les formules antiques, ses goûts et ses habitudes. Cette petite maison peint encore aujourd'hui son ancien maître [2].

Un jour qu'il sortait pour se promener après avoir dit la messe, un courrier expédié de Naples lui apporta l'ordre de venir siéger au corps législatif. Il écrivit à l'instant une lettre par laquelle il déclina doucement

[1] *Carm.*, lib. II, ode VI et traduction de Daru.
[2] La description détaillée du casin de Sainte-Lucie se trouvera dans le *Voyage en Sicile, en Calabre, en Pouille et à Bénévent*, que l'auteur publiera incessamment.

cette part de la souveraineté, et fit agréer son refus au Directoire napolitain.

La constitution de la nouvelle république Parthénopéenne était l'œuvre savante et sage de Mario Pagano qui, obligé de subir quelques parties de la constitution française de 1793, avait introduit dans celle de Naples plusieurs institutions excellentes, propres à être adaptées aux diverses formes d'états libres, et à y servir de frein. Tel était ce tribunal de censeurs, magistrats de l'opinion, chargés de la réforme et de la conservation des mœurs, imitation de la censure domestique, qui selon Montesquieu, produisit à Rome tant de prodiges. Tel était encore ce tribunal des Ephores, qui avait pour attributions de veiller à ce que la constitution fût exécutée fidèlement, que les fonctionnaires ne dépassassent point les limites de leur autorité, qui les rappelait à la modération quand ils s'en écartaient, et annulait leurs actes, enfin, qui proposait au sénat les amendements à la constitution que l'expérience faisait juger nécessaires.

Capece-Latro, calomnié au retour de la cour, en 1799, pour sa modération et les faveurs que la République lui avait offertes, la junte d'Etat, qui avait barbarement emprisonné le cygne de Naples, Cimarosa, l'arracha tout à coup de Tarente, pour le jeter en prison. Le magistrat chargé d'exécuter cet ordre, redoutant la popularité du prélat, ne voulut prudemment l'emmener que de nuit. Il avait mis dans son arrestation de si bonnes manières, que celui-ci, dix années plus tard, devenu ministre de l'intérieur, l'apercevant à son audience, l'embrassa, le remercia de son honnête conduite et aida à son avancement dans l'ordre judiciaire. Capece fut enfermé au Castel-Nuovo, grand et insignifiant monument d'un homme de génie, Nicolas de Pise, assez pareil, dit-on, à notre ancienne Bastille, encore debout, et qui a bravé les perpétuelles révoltes

du peuple napolitain [1]. A l'exemple de l'apôtre, Capece n'oublia point dans les fers, le soin de son troupeau, et publia une instruction sur la clôture des religieuses et la nécessité de sa stricte observation [2]. Au mois de novembre de cette même année, 1799, il fit paraitre et dédia noblement au sacré Collége dispersé, l'éloge de Pie VI, comme lui captif, et qui venait de mourir à Valence. De nombreuses députations accourant de Tarente réclamer instamment la liberté de leur pontife, la junte d'Etat crut devoir se rendre au château Saint-Elme où il avait été transféré. Voici le texte curieux et rare de l'interrogatoire, vraiment dramatique, subi par Capece. Il y a, dans ses réponses, de l'évêque, du grand seigneur, du savant et du dilettante. Un exemplaire lui fut montré par la reine Caroline, quand elle le reçut avec grâce après son élargissement [3].

[1] Il existe un livre italien intitulé : *Relation de la vingt-septième révolte de la très fidèle ville de Naples*; titre bizarre que pourrait expliquer le cri ordinaire des insurrections napolitaines : *Viva il re, muoia il mal governo* (vive le roi, meure le mauvais gouvernement). Masaniello même, interpellé à sa fenêtre par ce personnage masqué que l'on a cru être un Français, agent du marquis de Fontenay-Mareuil, ambassadeur de France à Rome, sur la noble couronne que la fortune lui préparait sans qu'il l'eût espéré, l'interrompit avec indignation, par ces mots : « Que dis-tu? Je suis un pauvre homme et ne me soucie d'autre couronne que de celle de la Madone (calembourg qui indiquait le rosaire, en italien *corona*). Je n'ai d'autre pensée que de soulager ma chère patrie de tant de charges. Dès que j'aurai conservé ce royaume à mon roi, je redeviendrai tel que je fus, pauvre pêcheur, et j'échapperai de toute ma force à l'infâme nom de rebelle. » Et cependant le chef de l'insurrection napolitaine était alors au faîte de sa puissance, et, comme un prince absolu, il disait : « Mon peuple » (*popolo mio*) à ses concitoyens. *Storia napoletana dell' anno* 1647, *di Michele Baldacchini*, *Lugano* 1834, in-8.°.

[2] Naples, 1801.

[3] Cet interrogatoire, alors très répandu à Naples et jusqu'à Palerme, et dont les exemplaires furent depuis rigoureusement poursuivis par la police, n'a pu même être inséré dans l'*Elogio Storico dell' Arcivescovo Giuseppe Capece-Latro*, par M. le chanoine Candia. Naples, 1837, in-8.°.

« *L'Archevêque.* Messieurs, pour quel sujet êtes-vous venus ici?

Sambuti. Nous désirons avoir un entretien avec Monseigneur.

L'Archevêque. Il me paraît difficile de deviner quel sera le sujet de l'entretien : peut-être parlerons-nous de sciences, de littérature ou de beaux-arts? Mais je crains que vous n'y soyez point assez versés pour en faire le sujet d'un entretien.

Guidobaldi, faisant les fonctions de fiscal. Nous devons parler de votre arrestation.

L'Archevêque. Arrestation?... Croyez-vous avoir le caractère de mes juges? Si tel est votre dessein, vous pouvez vous retirer; un prélat de l'Église ne doit pas être soumis à l'examen de la justice laïque.

Guidobaldi. Les crimes d'Etat n'admettent point d'exception.

L'Archevêque. Tais-toi, ignorant! Il n'y a point de rébellion quand on respecte le droit de conquête. Les Français ont conquis le royaume, et Ferdinand l'a reconquis. Ceux-là seuls devraient subir la rigueur des lois, qui tenteraient de détruire le gouvernement dominant, bien qu'après la capitulation on ne doive point se livrer à de nouvelles recherches sur la rébellion.

Guidobaldi. Le roi a repris le royaume usurpé par une révolution.

L'Archevêque. Mais le roi, par l'entremise de ses représentants, a signé une capitulation avec ses sujets, et celle-ci, contre toutes les lois, n'a pas été observée. Vous direz peut-être qu'une femme vile induisit le faible Nelson à un acte aussi honteux. Mais ce sera toujours un crime pour le gouvernement de n'avoir pas tenu ce qu'il avait juré [1]. Outre cela, le roi ne devait

[1] M. Dominique Sacchinelli, ecclésiastique, aujourd'hui retiré à Monteleone de Calabre, a publié des *Memorie Storiche*, sur la vie du car-

pas se nommer reconquérant, dans une proclamation imprimée et publiée par tout le royaume, et dont voilà une copie. Il a usé, avec ce caractère, de tous les droits d'une conquête nouvelle, aboli la justice seigneuriale (*sedili della Nobiltà*), donné une nouvelle forme à l'administration municipale, détruit tous les priviléges qu'il avait juré d'observer à son avènement au trône, et accompli, en un mot, tout ce qu'avait fait son père Charles, en conquérant le royaume sur les armes autrichiennes. Charles, conquérant, ne parla jamais de rébellion, comme ne devait point en parler Ferdinand à sa reconquête. Notre patrie fut occupée par presque toutes les familles princières de l'Europe; on devrait ainsi compter autant de rébellions que de nouveaux maîtres. Il y a la rébellion de Masaniello, il y a celle des barons, et elles sont comme telles notées dans nos annales. Mais les peuples des Deux-Siciles ne furent jamais rebelles, quand ils passaient, de temps à autre, sous l'obéissance de nouveaux maîtres. Vous avez trompé le souverain qui fut toujours l'exact gardien des droits de son peuple. »

Ces inquisiteurs monarchiques confondus, stupéfaits,

dinal Fabrice Ruffo (Naples, 1836, in-4.°), dont il fut secrétaire. Ce livre, intéressant par les faits et le ton de vérité, démontre que l'infraction de la capitulation des forts ne peut être attribuée, ainsi qu'on l'a tant de fois répété, au roi Ferdinand et à la reine Caroline. Avant l'établissement des télégraphes et des bateaux à vapeur, il était impossible qu'en trente heures la capitulation fût portée de Naples à Palerme et que l'ordre de la révoquer revînt à Naples. Les vrais coupables, comme l'avance l'archevêque de Tarente, furent Nelson, lady Hamilton et son débile époux, alors ambassadeur d'Angleterre. Une lettre de Hamilton, au cardinal Ruffo, du 24 juin 1799, à cinq heures après midi, et donnée en *fac simile* par M. Sacchinelli, annonce que « milord Nelson désapprouve entièrement *de* ces capitulations, et qu'il est très résolu de ne point rester neutre avec la force respectable qu'il a l'honneur de commander. » Quant au reproche fait à Ferdinand, d'avoir acquiescé tacitement à cette infraction, nous n'avons que trop appris en 1815, combien les monarques restaurés sont impuissants contre les actes de violence et de réaction de leurs alliés victorieux.

levèrent la séance. Ils allèrent même jusqu'à prier l'archevêque de les recommander à Dieu : « Oui, repartit avec charité et dignité le prélat, car vous n'en avez malheureusement que trop besoin. » Ces paroles furent prononcées en présence du public qui, sur la propre demande de Capece et la généreuse condescendance du général russe, Stefanoff, commandant le fort, avait été introduit. Les cris « Vive l'archevêque de Tarente! il a soutenu son innocence et confondu les scélérats! » retentirent dans tout le château, tandis que les juges sortaient à la fois honteux et tremblants et ne cessaient de répéter : « Jamais nous ne verrons un tel prélat; » et que tous les employés subalternes de la junte se pressaient pour lui baiser la main. Le triomphe de cette mise en liberté, après une détention de sept mois, excita les transports du diocèse de Tarente; mais l'archevêque ne crut pas devoir y retourner avant la réparation solennelle que lui paraissaient exiger à la fois l'honneur du sacerdoce et la justice royale.

Lorsque le roi Ferdinand, abandonné de ses alliés russes et anglais qui étaient débarqués à Naples, peu après la bataille d'Austerlitz, avait été contraint de retourner à Palerme, l'administration napoléonienne, si habile partout à rechercher et à employer le mérite, créa Capece-Latro conseiller-d'Etat et président de section. Alors s'ouvrit, pour cet esprit ferme, sans dureté, indépendant à la fois et modéré, une nouvelle carrière où il put répandre ses lumières. Le ministre des cultes ayant proposé la suppression de quelques évêchés, Capece-Latro s'y opposa avec succès, et prouva qu'il y avait plus de mœurs, de civilisation dans toute ville où se trouvait un évêque, et qu'ainsi leur nombre, au lieu d'être réduit, devrait plutôt être augmenté. Il combattit encore, moins heureusement à la vérité, l'abolition des ordres monastiques; il démontra que, dans un Etat tel que Naples, où les fondations

pieuses étaient communes et les institutions littéraires rares, les couvents devenaient comme de petites universités qui, bien qu'imparfaites, étaient utiles à l'instruction; que l'ignorance, ainsi qu'on le vit bientôt, succéderait à leur suppression, puisque les instituteurs publics qui leur seraient substitués, et dont le premier séminaire manquait, n'auraient point la confiance des familles. Mais, en proposant de maintenir les monastères, il ne négligeait point d'indiquer les réformes qu'ils réclament impérieusement, que désirent les vrais amis de la religion et qui doivent un jour s'accomplir. Les avis émis par Capece-Latro dans le conseil, et qui existent manuscrits, forment un vrai code moral et politique; ils offrent cette alliance de l'homme d'église et de l'homme d'Etat qui semble d'un autre siècle.

Quand Murat *passa* roi de Naples, Napoléon voulut que l'archevêque de Tarente fût mis au ministère de l'intérieur, que venait d'occuper avec honneur et distinction M. Miot, obligé de suivre en Espagne Joseph Bonaparte. Sous ce ministère, l'existence municipale reprit plus de vie. Les fouilles de Pompéi reçurent une organisation meilleure et plus active, et sous sa présidence, l'académie d'Herculanum étendit ses publications sans parvenir toutefois à les rendre beaucoup plus utiles[1]. Le collége de musique, unique et impuissant successeur des quatre anciens et célèbres conservatoires de Naples, fut créé. L'éducation des demoiselles napolitaines, si négligée jusque dans les plus hautes classes, reçut d'importants perfectionnements par la fondation des trois instituts, des Miracles, de Saint-Marcellin à Naples, et de Saint-Laurent à Averse. Il rédigea lui-même les réglements de ces maisons, et la sœur de Napoléon, plutôt souveraine que simple femme de roi, s'en étant déclarée protectrice, voulut

[1] V. les *Voyages*, liv. XIII, chap. 3.

que Capece-Latro eût encore la présidence du conseil de ces instituts. Le déblaiement de la place du Palais-Royal, décorée depuis avec tant de magnificence et si peu de goût, fut commencé. Mais le fardeau d'un tel ministère était trop lourd pour la santé délicate, l'âge sexagénaire, et sur-tout le caractère paisible de Capece-Latro; il obtint d'en être déchargé et rentra au conseil d'Etat. Il conserva la présidence du Musée royal et la direction des instituts de filles, qui, malgré l'âpre opposition des ministres et des financiers de France, reçurent de bonnes dotations. Joachim le créa grand-officier de la Couronne, premier aumônier de la reine, et grand'-croix des Deux-Siciles.

Invité par la souveraine, d'après l'ordre de Napoléon, à se rendre au simulacre de concile convoqué à Paris, Capece-Latro s'excusa sur la longueur du voyage. « Votre Majesté, dit-il, sait bien que je mets trois heures pour aller à Averse visiter le nouvel Institut; voyez donc combien de mois ne me faudrait-il pas pour arriver à Paris. » Caroline insistant, il fit devant elle, et dans son cabinet même, cette lettre à l'Empereur : « Les plus grands remerciements doivent répondre aux plus grands honneurs; mais on ne doit pas cacher la vérité aux souverains. Peut-être le concile ne répondra pas à vos vues; mais, supposez que cela arrive, de quel poids seront les décisions d'un concile national célébré dans votre palais, et je dirai encore sous votre inspection? Sire, si la politique vous suggère un tel moyen, vous répandrez quelque ombre sur votre toute-puissance. » (*Ai sommi onori corrispondono sommi ringraziamenti; ma la verità non deve nascondersi ai sovrani. Forse il concilio non sarà di accordo colle vostre mire : ma lo sia pure : di qual peso saranno le decisioni di un concilio nazionale celebrato nella vostra reggia, e dirò ancora sotto la vostra ispezione? Sire! se un bisogno politico vi suggerisce questo*

mezzo, voi spargerete qualche ombra sulla vostra ogni-possanza). Il prédit que ce concile avorterait : « Un prêtre pris à part, dit-il à la reine, peut être un poltron ; mis en face d'un autre prêtre et d'autres prêtres, il sera invicible et pourra devenir martyr. » Napoléon écrivit depuis à sa sœur : « Ce coquin d'archevêque ne m'a rien caché de son métier. »

Un mois avant la seconde et irrévocable chûte de l'Empire, Murat, qui l'avait un instant ingratement méconnu et bravé, disparut du trône, poussé par les Autrichiens vaincus tant de fois par lui lorsqu'il combattait pour la France. Le deuxième fils du roi, le duc Léopold prince de Salerne, alors en crédit, pendant la disgrâce du prince héréditaire soupçonné d'inclinations libérales, entra à Naples avec le général Neipperg, afin de présider à l'administration en attendant le retour du roi Ferdinand. Le prince accueillit honorablement Capece-Latro qui lui fit hommage de ses statuts pour les maisons des jeunes filles, dans la direction desquelles le ministre Medici allait brutalement lui donner un successeur, lorsque, selon l'hypocrite expression employée alors à Naples pour désigner ces sortes de destitutions, il fut *esonerato* (déchargé). Il appela de nouveau l'examen sur sa conduite dans les extrémités de 1799, et il écrivit, à ce sujet, une lettre pathétique au Pape, par laquelle il offrait de renoncer à son siége. Pie VII en fut ému jusqu'aux larmes, se rappelant peut-être que lui-même si saint, si vénéré, n'avait point été sans faiblesse au milieu des mêmes orages. Le diocèse de Tarente éprouva de profonds regrets de la perte de son archevêque. Il n'avait point oublié ses nombreux bienfaits et comment, lors de la disette de 1810, il avait abandonné, pour le nourrir, le produit des terres de la mense épiscopale.

Capece-Latro s'établit à Naples dans sa jolie maison à *Cappella Vecchia*, point solitaire et quelque peu élevé

de Chiaja, d'où l'on jouit d'une vue si riante, si animée de la Villa-Reale, la plus délicieuse peut-être des promenades publiques, du Pausilype et de la mer. « A mon âge, disait-il, en faisant observer le caractère de cette vue, il ne convient plus d'entendre, mais seulement de voir le bruit. » C'est là qu'il fut tout entier aux lettres, à l'amitié, à l'antiquité et à cette hospitalité cosmopolite qui l'a rendu encore plus célèbre. Il n'avait guère conservé, des pratiques du ministère ecclésiastique, que l'usage de dire chez lui la messe de minuit pour quelques amis invités. Sa réputation de science était ancienne et étendue. Catherine II l'avait gratifié d'une riche croix pour la lettre qu'il lui avait adressée sur la conchyliologie des mers de Tarente [1]. Le sage Léopold, grand-duc de Toscane, le considérait comme le plus docte des prélats. Tels furent le haut mérite et la facilité de vivre de Capece-Latro, qu'à l'exception de la courte calomnie révolutionnaire de 1799, il obtint la faveur ou la confiance des princes et princesses qui passèrent tour à tour sur ce trône charmant, joyeux, fleuri, parfumé de Naples : du vieux et populaire Ferdinand et de l'archiduchesse sa fière et courageuse épouse, de Joseph Bonaparte, du brave Joachim, de la digne sœur de Napoléon, du roi François I.er qui, par son vaste savoir, n'était pas indigne de son brillant homonyme, de sa femme Isabelle qui se plaisait à envoyer à Capece d'amicals présents et chaque année une provision d'excellent quinquina venu d'Espagne, et du jeune prince régnant. Ce dernier, à une fête que lui offrait le noble représentant

[1] Naples, 1780, in-4.°. Capece, toujours passionné pour l'antiquité, avait tenté de retrouver l'ancienne pourpre de Tarente, citée par les anciens comme ne le cédant qu'à celle de Tyr, et dont les traces de la fabrication existent encore par quelques bassins et tuyaux souterrains rougis. Les nombreux coquillages *cozze*, dont vit le peuple, furent broyés, bouillis, analysés; mais, malgré les progrès de la chimie moderne, ces opiniâtres et coûteux essais furent sans résultat.

de la France, le marquis de la Tour-Maubourg, fit au vénérable vieillard un accueil dont le bruit se répandit par toute la ville. Capece-Latro, qui déjà ne pouvait plus sortir, assistait à cette fête, parce que l'ambassadeur avait loué une partie de sa maison : Ferdinand II s'approcha de son fauteuil, lui défendit de se lever, lui baisa la main et reçut sa bénédiction. L'impression fut telle, que les danses, la musique s'arrêtèrent, et que ce bal devint un moment immobile et recueilli.

Préoccupé uniquement du progrès social, et, comme on dirait aujourd'hui, humanitaire, Capece s'inquiétait peu des instruments que la Providence chargeait de l'opérer; les noms propres étaient sans influence sur ses opinions et sa conduite. Il servit avec un zèle et une affection également sincères, la légitimité et la conquête. Depuis la Restauration de 1815, il avait conservé et montrait dans son salon, les portraits de Joachim et de sa femme. Lors de la mort de la reine Caroline d'Autriche, il était entré chez M.me Murat, et la lui avait annoncée ingénument avec douleur; il vanta l'esprit, la bienfaisance, le courage de cette princesse; il la regardait comme étrangère à la réaction de 1799 qu'il n'attribuait qu'aux ministres, et la nouvelle souveraine eut le bon goût de ne point paraître offensée de tels regrets.

Capece avait écrit en français cet agréable, ce judicieux portrait de la reine Caroline d'Autriche, resté parmi ses manuscrits, et qu'il composa le 20 août 1813, pour M.me la baronne de Rebech :

« Jamais une reine ne fut plus accessible, jamais princesse n'eut, comme elle, pour tout homme distingué, de quelque pays, de quelque rang, de quelque profession qu'il fût, l'affabilité de la vraie grandeur, et même l'intérêt de la curiosité. La voit-on? on n'oublie plus ce visage à la fois noble et doux, ce regard plein de feu et de grâce, cette physionomie si mobile et si

prodigieuse, qu'à chaque instant, suivant la situation, les personnes, la conversation, les pensées, elle change d'expression et de nuance; cette majesté qui ne consiste ni dans une attitude d'apprêt, ni dans l'habitude d'un grand rôle, ni dans un extérieur de magnificence, mais qui, avec le maintien le plus simple, malgré un costume quelquefois négligé, vient toute de son ame, de son caractère, et sans doute aussi de ce prestige de beauté, qui, comme une vapeur divine, est répandu sur sa personne, et l'environne tout entière.

« Sa conversation est souvent en questions; telle est inévitablement celle de tous les rois, puisque le respect qu'on a pour eux les condamne toujours à l'embarras de parler les premiers ou à l'ennui du silence. Mais ces questions ne sont jamais ni vides, ni oiseuses; et quand elle entre dans un sujet, elle donne au dialogue ce mouvement et cette liberté qui sont les ressorts de la discussion et les moyens de l'analyse. Jamais elle ne cherche à mettre mal à l'aise par l'ascendant du trône; mais peut-être abuse-t-elle quelquefois de celui de son esprit, sorte de vexation qui n'est guère plus dangereuse.

« Peut-être se plaît-elle quelquefois à tendre des piéges à la prétention, et à écraser la médiocrité. Jamais aucune princesse n'a essuyé plus de libelles, et jamais elle n'en a puni aucun. Elle sait bien que la vengeance accrédite les libelles, et qu'elle en fait naître de nouveaux, parce que les méchants redoublent leurs coups dès qu'ils voient qu'ils ont frappé leur victime à l'endroit sensible.

« Elle ne cessera de régner et d'être capable de régner qu'en cessant de vivre. On oppose à sa vie quelques déréglements, dans son administration quelques fautes, dans son caractère quelque tache. Mais ces petits détails se perdent dans la masse, et ce n'est qu'en grand qu'il faut juger les grands. N'est-ce pas

ainsi, peut-être, qu'il existe des contradictions et des dissonances nécessaires dans les plus réguliers et les plus harmoniques ouvrages de la nature? Que font aujourd'hui à la renommée de César les anecdotes de Suétone? C'est à l'ensemble, c'est à l'effet total qu'il faut s'attacher. La seule chose qui fait haïr ou mépriser la mémoire des rois, c'est quand ils ont des vices, et qu'ils font des fautes sans mettre en opposition rien qui en dédommage.

« Voilà le portrait de cette reine des Deux-Siciles, dicté par la vérité. Je sais bien qu'il y a des gens qui ne peuvent supporter le poids de l'admiration, qui cherchent à tout atténuer et à tout obscurcir, qui appellent cela aimer la vérité et se dégager de l'aveuglement de l'enthousiasme; mais je sais bien aussi que ces messieurs-là n'ont dans le fond que le but criminel de dégrader la gloire. »

Mais, on doit le répéter, la première gloire de Capece-Latro fut dans cette hospitalité artistique et littéraire qu'il exerçait envers les étrangers de distinction attirés à Naples des divers points de l'Europe. La liste de tous ces rois, de toutes ces reines, de toutes ces altesses impériales ou royales, de tous ces grands-ducs et de toutes ces grandes-duchesses, aurait l'agrément et le mérite de vérité connu des premières pages de l'*Almanach Royal.* Le mot flatteur du prince Henri de Prusse a été précédemment cité. L'héroïque, l'éloquent, l'infortuné roi de Suède, Gustave III, aimait à raisonner fréquemment et long-temps, avec Capece-Latro, sur l'ancienne discipline de l'Église. Pressé un jour par les arguments catholiques du prélat, il lui dit spirituellement : « Pourquoi nous battre, n'êtes-vous pas archevêque et moi fils d'évêque? *(Abbasso le armi, voi siete arcivescovo ed io figlio di vescovo?).* » Or le père de Gustave-Adolphe, Frédéric de Holstein, avant de régner, était prince évêque de Lubeck. La

sœur de Louis XVI, la sainte reine de Sardaigne, Clotilde, avait honoré l'archevêque de son estime et de ses lettres.

Les amitiés scientifiques de Capece-Latro furent nombreuses, diverses et parfois un peu étranges; je ne parlerai que des morts. Le grand astronome napolitain Piazzi, immortalisé par la découverte de la *Cérès*, voulut être assisté par lui à sa dernière heure. Ce fut un beau spectacle que ces deux hautes intelligences abaissées ensemble devant Dieu. Capece-Latro fut lié avec les illustres napolitains: l'abbé Galiani, redevenu dans sa patrie et au sein de sa dévote famille, prêtre et napolitain, dont il avait vu et racontait les pompeuses et singulières funérailles [1]; avec le profond et malheureux Mario Pagano; avec le spirituel poète en dialecte, Nicolas Valletta, l'auteur du livre sur la *Jettatura*, dans lequel il prétend prouver que la faculté de jeter un sort par des paroles ou un regard, comme on le croit à Naples, est une chose réelle et qui remonte à la plus haute antiquité [2]; avec le célèbre publiciste Filangieri; l'historien de saint Marin, Melchiore Delfoco, qui a écrit l'ouvrage ingénieux et paradoxal *Pensieri sull' istoria, e sull' incertezza ed inutilità della medesima*, et qui mourut à quatre-vingt-onze ans, une année avant Capece-Latro; avec le savant, l'éloquent médecin et anatomiste Cotugno, et toute cette bonne

1 Le convoi passait au moment où Capece rentrait à Naples; l'abbé étant le visage découvert, en perruque et en surplis, un homme du peuple dit à Capece : « Venez donc voir l'abbé Galiani, que l'on enterre en polichinelle. »

2 Capece, en vrai napolitain, ajoutait foi à la *jettatura*. Une jour qu'on lui annonçait le duc Campomele, célèbre *jettatore*, et que le roi Ferdinand, qui partageait le même préjugé, n'osait inviter à sa chasse, de peur qu'elle ne réussît point, Capece se hâta de se lever pour faire dire qu'il était sorti, et dans sa course précipitée il s'écorcha le nez contre la porte. Puis il reprit, en plaisantant : « N'ai-je pas raison de croire que le duc Campomele est un *jettatore* et la *jettatura* une chose très véritable? »

compagnie de Naples, si naturelle, si accueillante, dont plusieurs membres, tels que le marquis Gargallo qui a composé une très belle et la meilleure traduction italienne des *Œuvres complètes d'Horace*, et le duc Serradifalco, sont au premier rang des poètes et des antiquaires de l'Italie. Parmi les autres lettrés italiens, amis de Capece-Latro, furent Scipion Maffei; le trop fécond poète Frugoni; Cesarotti; Morcelli; Verri, l'auteur des *Nuits Romaines;* Volta; la célèbre Clotilde; Tambroni, ce grand professeur de grec à l'Université de Bologne; Ugo Foscolo; Monti; Cicognara; Napione; Zannoni et Fea. On distingue parmi les rapports de Capece-Latro à l'étranger : le père Jaquier; l'abbé Barthélemy; Dolomieu; Millin; M.me de Staël; l'abbé Grégoire; Mazois; Cuvier; Herder; Goëthe; le baron de Stolberg; le voyageur anglais Swinburne; Walter-Scott; le bienfaisant lord Guilford; sir William Gell; le docteur Hallam; le baron de Zach, l'historien de la Livonie; l'excellent baron de Bray, que nous avons vu ministre de Bavière à Paris; le général Laharpe, l'instituteur de l'empereur Alexandre, et je ne sais quel dey de Tunis qui fournissait Capece de tabac, comme un de ses prédécesseurs avait envoyé une selle, un cheval, des armes et même un tigre et deux autruches, à Paoli; présent de ménagerie royale, que le chef de l'insurrection corse eût sans doute troqué contre quelques barils de poudre [1].

L'ame sensible de l'archevêque de Tarente gardait un tendre et long souvenir des personnes qu'il avait connues. Je ne puis oublier l'impression douloureuse qu'il ressentit lorsque je lui annonçai la mort d'une femme, M.me de Custine, qui peut, sans disconvenance, être aujourd'hui citée à la suite de tant de renommées,

[1] V. les *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, liv. 1.er, chap. 94.

et dont le nom rappelle à la fois l'infortune, l'héroïsme et les talents d'un esprit observateur et fin. J'avais, en 1826, retrouvé à Genève et à Lausanne, M.me de Custine que je connaissais de Paris. Déjà défaillante, elle espérait, en gagnant la montagne, que l'air des Alpes ranimerait une vie près de s'éteindre. Un mois ne s'était point écoulé et son cercueil repassait par les mêmes lieux où je l'avais vue quelques instants. Elle était morte à Bex, dans les premiers jours du mois de juillet. M.me de Custine, digne émule de Sombreuil, s'était fait remarquer parmi tant d'autres femmes par l'intrépidité qu'elle avait montrée au temps de la Terreur. Pendant toute la durée du procès de son beau-père, elle ne le quitta point et parut constamment à ses côtés au tribunal révolutionnaire; sa jeunesse, les grâces de sa personne, les beaux cheveux blonds dont elle enveloppait ses yeux et son visage afin de cacher ses pleurs et l'indignation qu'elle ressentait contre de tels juges, lui donnèrent, au sein même de ce terrible auditoire, une sorte de popularité qui parut redoutable. Ce simple et touchant aspect faillit à sauver l'infortuné général et fut à peu près sa seule défense. Elle porta publiquement son deuil, malgré la menace des lois de cette époque, alors que le voile de la douleur était un emblème séditieux et que le crime lui-même, effrayé de ses meurtres, tremblait devant cette muette accusation de toute la France. Ces lois rappelaient le génie de celles de Tibère contre les larmes des femmes (*ob lacrymas*). M.me de Custine à une ame si ferme joignait un esprit aimable et enjoué; chez elle la force n'avait point détruit la grâce, et malgré les traverses de sa vie, ses sentiments de femme avaient encore toute leur délicatesse et leur douceur. Une vie retirée, le goût des voyages avaient conservé à son caractère le naturel, la vérité, la sensibilité, qui s'effacent quelquefois dans le monde. Indifférente aux

succès de l'amour-propre, à cette considération facile qui n'est souvent que le résultat d'avantages extérieurs dûs au hasard, ou de qualités négatives et froides, sa mort fut à peine remarquée. Elle attrista profondément l'archevêque qui avait gardé les lettres vives, piquantes, affectueuses, telles que M.[me] de Custine savait les écrire, ainsi que son portrait peint par elle.

Les dons nombreux laissés à Capece-Latro par les voyageurs à leur départ étaient exposés dans une grande et belle armoire vitrée; ils attestaient à quel point on tenait à ne pas être oublié d'un tel homme, et prouvaient encore sa vaste tolérance; car sur deux petites tasses de porcelaine on voyait les portraits de Voltaire et de Rousseau. Parmi les titres divers de Capece-Latro à la reconnaissance des étrangers et des Napolitains, il est un fait gastronomique peu connu de ceux mêmes qui en jouissent, et que je ne crois pas devoir omettre. Ce fut d'après ses conseils et sur sa proposition, que le roi Ferdinand importa au lac Fusaro l'industrie des huîtres qui font la renommée de la Tarente nouvelle. Cette belle partie d'huîtres à l'ancien casin royal, bâti sur le lac, est encore aujourd'hui une très agréable station au milieu de la visite laborieuse des curiosités naturelles et des monuments de la côte de Baïes.

Les riches collections de médailles, de pierres gravées et de vases grecs, formées par l'archevêque, sont aujourd'hui à peu près éparses : les médailles sont à Vienne [1], les vases et les bronzes en Danemarck. Il semblait, me disait-il d'une manière touchante, se préparer ainsi à quitter tout le reste. Sa dernière publication fut une traduction italienne de l'*Éloge de Frédéric*, par Guibert, qu'il enrichit de notes nom-

[1] Capece n'échappa pas toujours aux fraudes des trafiqueurs de médailles et il n'était point très scrupuleux pour faire à son tour d'autres dupes. C'est ainsi qu'il troqua, avec un seigneur russe, une médaille fausse contre des diamants qui se trouvèrent faux.

breuses, travail commencé anciennement et interrompu par les affaires [1].

Il avait peu après dicté une illustration d'une peinture qui se voit dans le temple cru d'Isis à Pompéi, écrit qui témoigne à la fois de son érudition et de son amour pour les chats, égal à celui de son compatriote Galiani, moins difficile, moins délicat dans ses choix [2]. Il les défend d'une manière spécieuse contre l'opinion et contre le savant Pierio Valeriano, de la réputation de fausseté. L'amour des chats de Capece n'était point toutefois de l'amour pur, car il était produit par sa terreur des souris. Il racontait que, dans sa jeunesse, disant la messe à Saint-Pierre, une souris lui passa entre les jambes, et qu'effrayé il avait fui en habits sacerdotaux jusqu'au pont Saint-Ange. Cette notice sur l'ancien archevêque de Tarente (c'est ainsi qu'il signa depuis sa renonciation) semblerait incomplète si on n'y parlait de la momie de chat qu'il possédait, et sur-tout des trois superbes chats, commensaux de son logis, Othello, Pantalon, Colombine; de ces chats que toute l'Europe a caressés, de ces chats de salon, que l'archevêque avait fait peindre à l'huile, représenter en mosaïque sur le parquet, qui mangeaient à table et qui, par leur beauté, leur maintien, leur discrétion, n'étaient point indignes de tels honneurs. De tous les présents offerts à l'archevêque, le plus précieux au-

[1] Berlin, 1832, in-8.°.

[2] Galiani parle fréquemment dans ses lettres de sa passion pour les chats et des ressources que leur société et leur observation lui offraient au milieu de l'ennui, de la pesanteur et de la tristesse que ses regrets de Paris lui font beaucoup trop reprocher à Naples. Au sujet de la mort de l'un de ses chats, il déclare que c'était l'ami le plus raisonnable qu'il eût là. « Mes recherches sur les mœurs des chattes, dit-il, m'ont donné des soupçons très forts qu'elles sont perfectibles, mais au bout d'une longue traînée de siècles.... Le chat cherche ses puces aussi bien que l'homme; mais il n'y a que M. de Réaumur qui en observe le battement du cœur. » *Correspondance inédite* et *Correspondance de Grimm et de Diderot.*

jourd'hui est certes une très jolie aquarelle de chats, par la princesse Marie, ce statuaire si vrai, si pathétique, si pleuré, de la *Jeanne d'Arc* de Versailles.

Cet intérieur de l'archevêque, autant que la convenance permet d'y pénétrer et d'en parler, était à la fois singulier et respectable. Adoré de ses gens, chaque année à sa fête, le fidèle majordome Saverio et les autres domestiques le traitaient à dîner chez lui; ils avaient soin de réunir, de lui servir en quelque sorte les personnes pour lesquelles leur instinct très sûr avait remarqué son goût; cette invitation des valets devenait ainsi on ne peut plus flatteuse.

Après la vie si remplie, si honorée du prélat italien, on peut s'étonner qu'il n'ait point été revêtu de la pourpre romaine, mais celle-ci manque de François-de-Sales, de Bossuet et de Fénelon. L'archevêque avait donné au Saint-Siége en 1835, des explications sur l'esprit de son livre de la *Haquenée;* il déclarait dans une lettre écrite de sa main à Grégoire XVI, que la recherche concernant l'autorité spirituelle sur le pouvoir temporel des princes n'avait été ni dogmatique, ni morale, ni de discipline, mais purement diplomatique et dictée par l'ordre exprès du roi son maître; qu'il n'avait jamais cru que cela pût le faire soupçonner d'avoir failli à ses devoirs spirituels envers le successeur de saint Pierre; qu'il adhérait à la bulle *Auctorem fidei* contre le prétendu concile de Pistoie, et aux doctrines de l'Encyclique, publiée par le pape au commencement de son pontificat. Les explications de Capece-Latro furent accueillies par le saint-père, et il chargea de l'embrasser ce nonce Ferretti, qui par son intrépide charité au chevet des malades du choléra et par ses aumônes aux familles décimées, a fait l'admiration de Naples [1]. Les personnes qui ont connu particulièrement l'archevêque ne peuvent toutefois se dissi-

[1] *V.* ci-après, p. 393.

muler que cette même bienveillance qui lui fit accueillir si gracieusement tant d'étrangers divers, n'ait valu la même hospitalité à quelques-unes de leurs opinions. C'est ainsi qu'il inclinait au mariage des prêtres pour lequel même il n'avait pas craint d'écrire [1], et à quelques autres principes qui ne s'accordent guère avec la discipline moderne de l'Eglise.

Comme le Titien, mort de la peste à quatre-vingt-dix-neuf ans, il fallut le choléra pour détruire Capece-Latro. De telles organisations semblent ne devoir céder qu'aux plus terribles fléaux, et le temps, à lui seul, est impuissant à les vaincre. Il succomba le 2 novembre 1836, âgé de quatre-vingt-douze ans et quarante jours. Sa physionomie si noble paraissait à peine altérée. Il voulut être enterré sans pompe dans le cimetière des pères d'Alcantare de Chiaja, religieux de la province de Salente, ses voisins qu'il avait aimés, et chez lesquels il allait parfois se reposer des visites mondaines et de brillantes importunités.

[1] V. les *Voyages en Allemagne, dans le Tyrol et en Italie*, par M.me de la Recke, traduits de l'allemand par M.me de Montolieu.

XXXVII.

LE CHOLÉRA A NAPLES.

Si les plus grands peintres de mœurs, anciens et modernes, Thucydide et Lucrèce, dans la peste d'Athènes, Boccace et Manzoni, dans celles de Florence et de Milan, ont montré les excès divers de l'égoïsme et de la débauche, produits par la douleur et la terreur du mal; si de grandes capitales modernes, fières de leur civilisation et de leur liberté, ont vu de nos jours des attentats non moins odieux[1], il peut sembler consolant et utile d'offrir un tableau de peste d'un caractère bien différent.

L'honneur d'un tel contraste appartient à Naples qui, au milieu de si terribles circonstances, présenta le constant spectacle de l'ordre, du dévouement, de la mansuétude, de la confiance et de la résignation. L'aspect de la ville ne fut point changé, la peur tant reprochée aux Napolitains parut alors sans effet sur leurs vives imaginations, et les malades, au lieu d'être fuis, étaient entourés de soins tendres et empressés. On avait bien tenté d'abord de répandre quelques bruits de poison; mais le roi se rendit aussitôt dans le quartier infecté; il visita les malades, prodigua les secours, les consolations, les espérances; il entra chez les marchands, goûta le pain, le vin, les divers comestibles, et en fit manger et boire à son chevalier de compagnie et à ses aides-de-camp. L'exemple profita aux médecins et aux employés, qui firent tous leur devoir.

[1] Les massacres commis pendant le choléra à Paris et à Saint-Pétersbourg, et les excès de la population de Philadelphie pendant la grande fièvre jaune de 1792.

Les plus actives, les plus sages précautions avaient été prises. Dès l'année 1835 il existait dans chaque quartier des commissions de salubrité; les prisons étaient chaque jour assainies et nettoyées et les prisonniers abondamment pourvus de linge et d'habits. Un grand nombre d'édifices publics placés dans les diverses parties de la ville, se transformèrent en hôpitaux, afin d'ajouter à la facilité et à la promptitude des secours. Le zèle et l'intelligence furent tels, que ces hôpitaux offrirent des résultats égaux et même supérieurs à ceux qu'obtenaient à Paris la science et le courage de nos médecins[1]. L'ordre et la décence régnèrent jusque dans les cimetières; les morts étaient transportés de nuit et placés dans des fosses profondes bien recouvertes, et il n'y eut, je crois, d'excès dans tout ce choléra que l'ancienne et inévitable ivresse des fossoyeurs.

La première apparition du choléra fut le 2 octobre 1836. Déjà il sévissait dans la Pouille; mais tels étaient la beauté de la saison, le pur éclat du ciel, la douceur des nuits sans humidité, l'absence des plus légers symptômes, qu'il paraissait impossible de croire à l'invasion du fléau. L'illusion populaire était partagée et flattée par la science d'illustres médecins étrangers qui se trouvaient à Naples. Lorsque le docteur Rocco Brandonisio d'Acqua-Viva prophétisa le choléra, ses paroles n'avaient excité que les malédictions du peuple et le dédain de ses confrères. Ce choléra, pendant les cinq mois qu'il dura, jusqu'au 7 mars 1837, n'enleva que 6,200 habitants. Il reparut bientôt plus

	Hôpitaux..	*Malades.*	*Morts.*	*Guéris.*
[1] Paris	à l'Hôtel-Dieu.	100	64	36
	aux Enfants-Trouvés. . . .	100	100	»
	aux Invalides	100	85	15
Naples	Consolazione	100	63	37
	Brancaccio.	100	73	27
	Santa-Maria di Loreto. . . .	100	54	46

terrible, du 13 avril au 25 septembre; ses ravages montèrent à 50,000 personnes; dans la journée du 28 juin il en avait détruit au-delà de 1,000, quoique les bulletins n'en accusassent que 591; et en moins d'un mois, Naples perdit le sixième de sa population si vive, si bruyante et si entassée.

Cette terre, ce ciel, cette mer dont le sourire attire de si loin les voyageurs, semblaient redoutables et ennemis. Le nombre des passeports, qui par année est d'environ 6,000[1], ce qui donne une moyenne de 20,000 étrangers, ne s'éleva pas à la moitié en 1837. Plusieurs de ces étrangers rivalisèrent de zèle et d'humanité avec les Napolitains. Un Anglais établi à Chiaja, après avoir secouru ardemment les cholériques, fonda un hospice pour les enfants devenus orphelins; il avait pour acolyte un prêtre napolitain, dont je regrette aussi de ne pouvoir retrouver le nom. La reine Marie-Isabelle et la haute société de Chiaja continuent à ce dernier, par souscription, des secours qui maintiennent l'établissement. L'archevêque de Naples, le cardinal Carracciolo de Martino, a également créé un refuge pour les orphelins du choléra.

Mais le héros du choléra fut le nonce Ferretti, d'une ancienne famille d'Ancône, aujourd'hui cardinal et évêque d'Imola, homme intrépide, aventureux. Légat à Rieti, il arrêta en 1831 l'armée des insurgés bolonais marchant sur Rome sous le commandement du brave Cercognani, ancien soldat de notre armée, qui l'avait, il est vrai, assez mal attaquée. La charité de Ferretti, plus pénétrante que la police et la médecine, reconnut le choléra à sa seconde apparition; et l'on apprit le retour du fléau par les secours qu'il courut porter aux premiers malades. Le prêtre alors l'emporta sur le diplomate, il distribua tout son argent, et la vaisselle même de l'ambassade y passa.

[1] En 1834, il en avait été visé jusqu'à 7,146.

XXXVIII.

EFFETS DE LA NAVIGATION A LA VAPEUR EN ITALIE.

L'IMMENSE développement de la navigation à la vapeur nous paraît, appliqué à l'Italie, devoir entraîner de graves inconvénients sur-tout pour les artistes, et contribuer à leur faire infiniment moins bien connaître le pays que l'ancienne et lente manière de voyager. L'artiste qui, il y a cinquante ans, cheminait à petites journées, vers Rome, par son voiturin de la rue Gît-le-Cœur, était à même d'observer en détail les villes de second et de troisième ordre de cette riche contrée, et d'étudier leurs monuments, comparables parfois à ceux des capitales. Il pouvait s'arrêter et dessiner à son aise; il apprenait la langue et s'imbibait, ou comme dirait beaucoup mieux l'italien, *s'immedesimava*, par degrés, des mœurs du pays. Il dégorgeait insensiblement ses préjugés des ateliers de Paris. David, avant son départ pour l'Italie, était partisan de Boucher : « Soyons Français, » répondait-il fièrement à ceux qui lui vantaient la supériorité de l'école italienne; il ne fut ébranlé et converti qu'à l'aspect des fresques du Corrège à la coupole de Parme. C'était ainsi que pérégrinaient le modeste, le judicieux, l'excellent Percier, le David de l'architecture, et son habile, son probe, son inconsolable ami[1]. Cette initiation progressive aux merveilles de l'Italie manque au voyageur de la vapeur.

Aujourd'hui, voyageur-ballot, l'artiste est expédié de Marseille à Naples, et y tombe dans l'auberge française de Martin. Il court en Parisien la ville et les environs,

[1] V. l'art. XL, p. 414.

d'où l'inflexible diligence, avec ses rares et rapides couchers, le voiture à Rome, Florence, Bologne, Venise et Milan. Il prend ainsi l'Italie à brousse-poil. C'est à la portière et sur le pont des bateaux, au milieu d'autres étrangers, qu'il fait le plus grand nombre de ses observations, et fabrique ses impressions. Depuis la navigation à la vapeur, l'Italie, beaucoup plus visitée [1], est bien moins connue : on y arrive, on n'y voyage plus.

[1] En 1838, il était arrivé à Livourne 18,953 voyageurs, par voie de mer, et seulement 10,140 par terre.

XXXIX.

PAUL SGOBBA OU L'AVEUGLE POÈTE DE CHIAJA.

Parmi les établissements que mon récent séjour à Naples m'a mis à même d'étudier, je dois citer l'hospice des Aveugles de Saint-Joseph et Sainte-Lucie. Cette dernière sainte est la patrone des aveugles. Mon cicerone fut le médecin de l'Hospice, M. le professeur cav. Jean-Baptiste Quadri, un des premiers oculistes de l'Europe. La maison qui contient 200 aveugles fut établie en 1818 dans l'ancien et joli couvent des Jésuites de Chiaja. L'enseignement des lettres s'y allie aux arts et aux métiers. Je fus frappé du travail des marbres et de la lave, si bien polis, qui servent à faire des parquets, des tables, des consoles et autres meubles d'appartements, ainsi que de la rapidité et de la sûreté d'un compositeur d'imprimerie. La musique fut très bonne; les voix étaient belles et justes. Ces aveugles appelés dans les fêtes religieuses de Naples ou des environs, et dans les soirées de la ville, y exécutent les partitions de Rossini, de Paësiello, de Mercadante et d'autres maîtres; leur salaire forme un des revenus de l'hospice. Le maître de violon même, élève de la maison, a fait applaudir ses *concerti* jusque sur le théâtre.

Mais cet hospice se distingue sur-tout par les qualités intellectuelles des aveugles. Les méthodes françaises d'enseignement introduites furent rapidement perfectionnées par l'aveugle Colagiovanni. Il y professe avec talent les mathématiques, ainsi que le maître de Saint-Jérôme, Didime, les avait enseignées à l'école d'Alexandrie, Saunderson à l'Université de Cambridge, et

Paingeon, ce lauréat du concours général de 1806, au Lycée d'Angers. On doit à Colagiovanni l'invention de figures en laiton sur de petites tablettes, pour son cours de géométrie, d'après les éléments d'Euclide.

La poésie fleurit encore à l'hospice Saint-Joseph et Sainte-Lucie. Cette jolie chanson d'un aveugle-né, explique comment il a pu juger de la beauté de celle qu'il aime; elle rappelle l'idée de l'élégant distique, mis par le cardinal Pallota, au-dessus du buste de la maîtresse du sculpteur toscan, Jean Gonelli, aussi aveugle, et que celui-ci avait fait de souvenir [1].

« Ma belle Giorgina renferme en elle deux trésors : un gentil langage, un cœur généreux. A ces dons s'allie aussi une rare beauté qui rend plus douce et plus chère l'idée du premier amour. Chacun s'émerveille que je parle de beauté, que je sois blessé par elle, que je la sente en moi. J'entends par beauté, un visage arrondi, avec lequel tous les autres membres s'harmonient. C'est cette douce idée qui fomente mon plaisir; et moi aussi je jouis par l'amour, de la beauté d'un visage. L'amour peint dans mon ame son visage si beau, que le pinceau flatteur ajoute à sa beauté. Et si, privé de la vue, je n'aperçois aucun objet, la vertu du toucher supplée à ce défaut. Je porte au bout des doigts une très vive lumière, avec laquelle je discerne parfaitement ce qui est plus ou moins joli. Dans ma perplexité je ne cède pas à un aveugle amour; j'observe bien et je crois en pouvoir juger. Si je ne puis parler de la lumière par la couleur, j'en jouis dans mon cœur sans pouvoir l'expliquer. »

Due pregi in sè racchiude
La mia Giorgina bella,
Una gentil favella,
Un generoso cor.

[1] *Giovan ch' è cieco e Lisabetta amò*
La scolpì nell' idea che amor formò.

A questi poi si accoppia
Una bellezza rara,
Che fa più dolce e cara
L'idea del primo amor.
Ciascun si maraviglia
S'io di beltà ragiono,
Perchè ferito io sono,
Perchè la provo in me.
Jo per bellezza intendo
Un volto ritondato,
Ch' abbia proporzionato
Ogni altro membro a sè.
E questa idea soave
Fomenta il piacer mio,
E godo, amando, anch' io
D'un volto la beltà.
Mi pinge amor nell' alma
Il viso suo sì bello,
Che il lusinghier pennello
Maggior bellezza fa.
E se di vista io manco,
Nè scorgo alcun oggetto,
Supplisce a tal difetto,
Del tatto la virtù.
Jo porto in sulle dita
Un lume assai sereno,
Con cui discerno appieno
Dal men leggiadro il più.
E se perplesso io sono,
Al cieco amor non cedo;
Osservo bene e credo
Poterne giudicar.
Che se parlar non posso
Del lume dal colore,
Lo godo nel mio core
E non lo so spiegar.

Peu de temps après mon arrivée à l'hospice, l'aveugle Paul Sgobba, que j'avais rencontré, me récita des vers de sa façon, dans lesquels je fus surpris de ne trouver ni exagération ni redondance. Au lieu de faire réjouir le Sebeto à l'arrivée du voyageur, comme il est d'usage aux improvisateurs de Rome et de Florence de faire réjouir pour la millième fois le Tibre et l'Arno, mon Homère napolitain avait composé une pièce sim-

ple, naïve, qui m'inspira un vif désir de le mieux connaître. Je dois les détails et les pièces ci-après à la bienveillance de M. le docteur cav. de Renzi, homme instruit, d'un esprit sage et observateur, aujourd'hui médecin en chef des établissements de bienfaisance, auteur de l'excellent livre de la *Guida Medica per la città di Napoli e del regno*, publié en 1838. Il fut chargé de l'instruction littéraire des aveugles de Saint-Joseph et Sainte-Lucie, de 1824 à 1832, et Paul Sgobba est un de ses élèves. M. de Renzi avait inutilement tenté d'inspirer à Paul Sgobba le goût de l'histoire et de la mythologie, croyant que cette dernière lui fournirait des modèles et des images pour la poésie qui le passionnait. Quoiqu'il sentît les classiques il ne les recherchait point avec trop d'ardeur, tandis que les sciences abstraites, et sur-tout la métaphysique, faisaient ses délices et sa lecture habituelle; elles étaient l'objet de ses méditations, il en classait les idées dans son esprit avec clarté et les expliquait avec la chaleur de la conviction. Plus d'une fois M. de Renzi s'étonna de l'habileté et de l'exactitude avec lesquelles l'élève résumait ses lectures philosophiques, concentrait en un seul point beaucoup d'idées, et les exprimait en peu de mots justes et propres. Il n'est donc point surprenant qu'avec une telle rectitude et une telle élévation d'idées, il ne ressentît que du mépris pour les folles imaginations de la fable et même pour les tristes réalités de l'histoire. Un petit Mémoire, rédigé par Sgobba, explique d'une manière simple et touchante ses idées sur Dieu et la nature, ainsi que ses diverses impressions. Il y a dans plusieurs de celles-ci quelque chose de la force et de la vérité des sensations du *Lépreux de la cité d'Aoste*, sans l'espèce de dégoût qu'inspire l'infirmité du dernier.

« Le manque d'un sens quelconque ôte à l'homme
« les moyens nécessaires pour acquérir les idées qui

« correspondent à ce sens, mais il ne le prive pas des « plaisirs que la nature porte en elle-même. Ce défaut « affaiblit encore moins l'intelligence de ces vérités « morales qui, gravées au fond du cœur humain, « n'exigent qu'un simple développement pour être « mieux comprises et pénétrées.

« Dès ma première enfance, je cherchais les lieux « les plus solitaires pour m'occuper de la douce con- « templation de choses physiques et morales. J'avais « seulement appris de ma mère l'existence d'un Dieu « qui tira du néant la machine de l'Univers (*la mac- « china dell' Universo*), par l'énergie d'une seule pa- « role. Ici chacun voit que mon extrême jeunesse et « ma profonde ignorance ne me permettaient pas tout- « à-fait d'entendre aisément une telle doctrine. Je me « trouvais d'autant plus ignorant, que mes bons parents, « pour me préserver de la corruption du siècle, m'ob- « ligeaient à vivre seul et séparé, sans rapport avec « personne, et je me résignais de bon cœur à leurs vo- « lontés, qui convenaient à mon vif penchant pour la « solitude. Cependant, la simple idée de Dieu et de « sa toute-puissance, qui fut le principal pivot de mon « éducation, devint aussi le centre de mes réflexions « et suffit à réveiller en moi un grand nombre d'idées « sur les principaux devoirs qui nous obligent envers « Dieu, envers nous-mêmes et envers la société, et sur- « tout ce qui peut nous conduire à l'accomplissement de « notre fin. Il existe, me disais-je en moi-même, un Dieu « créateur et conservateur de toutes choses; donc les « objets que je touche et ceux que je pourrais observer « encore, si je possédais la vue, sont autant de précieux « ouvrages sortis de la main insaisissable du créateur. En « se présentant à nos sens, ils m'amènent facilement à « admirer l'infinie sagesse et la bonté de celui qui les « a produits. Comme toutes ces choses ont été créées « uniquement pour nous, car Dieu n'a besoin de rien

« pour être heureux, elles nous inspirent des senti-
« ments d'amour, de respect et d'obéissance à l'égard
« de leur cause première. Après tant de merveilles
« opérées par la force d'une seule parole, je concluais
« que Dieu est très puissant et très sage. En second
« lieu, Dieu est un ; donc nous sommes tous fils d'un
« même père et la terre n'est autre chose qu'une habi-
« tation commune; en conséquence, nous devons
« nous aimer et nous regarder tous comme frères,
« sans nous offenser en rien. Troisièmement, je n'ai
« pas toujours existé, mais j'ai commencé à exister
« depuis quelques années et je serais resté éternelle-
« ment dans l'abîme de mon néant, si Dieu ne m'en
« avait tiré par l'effet de sa puissance infinie. Je dois
« donc aimer la vie et la conserver avec la plus grande
« sollicitude. Quatrièmement, Dieu est la justice su-
« prême et la bonté par essence ; donc il ne nous a pas
« créés pour nous rendre malheureux, mais pour nous
« rendre bienheureux avec lui ; or, une telle béatitude
« n'ayant pas lieu en ce monde, il faut supposer une
« vie future. Et comme nous n'agissons pas tous bien
« et selon la volonté divine, ainsi nous ne serons pas
« tous dignes d'y être admis. Il y a donc une récom-
« pense et une punition, toutes deux éternelles comme
« Dieu. De là il résulte que l'ame ne peut pas être
« sujette à la mort comme le corps, mais qu'elle doit
« être immortelle. Telles sont les premières idées que
« je me suis faites sur la Divinité et sur la vie fu-
« ture. Elles existaient en moi, à cet âge, d'une ma-
« nière moins déterminée et plus confuse, exprimées
« en termes grossiers et enfantins, mais elles corres-
« pondaient aux mêmes choses et avaient la même
« signification. Ici je me permets de faire observer que
« si, par malheur, l'idée de Dieu ne m'avait pas été
« offerte la première, j'aurais formé mon plan et peut-
« être ma morale sur la première connaissance acquise,

« quelque extravagante qu'elle eût été. Mon ame, dans « toute sa nudité, embrassait avidement tout ce qui se « présentait à elle et pouvait intéresser sa curiosité.

« Quant aux plaisirs que procurent les choses de ce « monde, il semble à quelques-uns qu'il ne soit plus « permis d'en jouir à l'homme privé de la vue, comme « si la vue était la seule voie par laquelle les objets « agréables peuvent se manifester à l'ame. Ils se trom- « pent en cela, car la nature ne se fait pas seulement « voir, mais encore sentir et toucher. Elle fournit à « tous les êtres animés les moyens de la comprendre « et de jouir d'elle, comme la comprennent et en jouis- « sent les brutes à qui l'existence est aussi chère qu'à « l'homme. Les sens ou les facultés par lesquelles « nous entrons en rapport avec les objets extérieurs « se réduisent à cinq, et chacun d'eux communique « à l'ame les idées qui lui sont analogues ; mais le sens « par lequel l'homme acquiert une plus grande masse « d'idées, est sans aucun doute celui de la vue. Comme « j'en fus toujours privé, j'ai cherché à y suppléer par « l'ouïe ou le toucher, et à obtenir, par leur moyen, « les idées qui appartiennent à la vue et qui flattaient « le plus ma curiosité. De là j'ai cru que les aveugles « n'ont pas beaucoup à s'affliger si, par l'usage de ces « deux facultés, ils peuvent entrer en rapport avec les « choses de ce monde et jouir des mêmes plaisirs « naturels dont jouissent ceux qui voient, et arriver « comme eux aux vérités qui découlent de la contem- « plation attentive de l'univers. Je passai, comme je « viens de l'indiquer, mes premières années dans l'ob- « scurité et le silence, et je tâchais avec le secours de « la méditation, d'alléger mes peines et de rendre mes « jours gais et riants. Je me contemplais souvent et je « jouissais de moi-même ; je me nourrissais de mes « propres sentiments qui jaillissaient de la source lim- « pide d'un cœur candide et pur. Mes désirs avaient

« les mêmes bornes que mes idées; je ne demandais « que ce que je pouvais obtenir facilement; je con- « templais les vérités que je pouvais comprendre, et « je négligeais toutes celles que je ne pouvais entière- « ment concevoir. Je jouissais par exemple de la cha- « leur modérée du soleil sans désirer de voir sa lu- « mière ni d'observer la grandeur de sa masse. J'ob- « servais dans mes réflexions un certain ordre naturel « par lequel elles se succédaient l'une à l'autre, et je « réussissais à méditer sans effort. Au déclin du jour « je me rendais souvent à un site découvert, moins « pour respirer le vent frais de la nuit que pour con- « templer en esprit la grandeur, la variété des étoiles. « Je me les figurais comme autant de globes de feu ad- « mirablement disposés et attachés aux parois de cette « vaste enceinte appelée le ciel, que je croyais circon- « scrire l'immense espace au centre duquel la terre est « suspendue : je croyais que ces globes servent non seu- « lement à celle-ci d'ornement, mais qu'ils dirigent en- « core, dans la nuit, les pas des mortels. De la même « manière je me formais l'idée du soleil que je considé- « rais comme un corps d'une grosseur extraordinaire, « capable de jeter à la superficie de la terre une sorte « de reflet particulier qui s'annonçait de loin, et que « les yeux seuls pouvaient posséder. Je concluais que « c'est cette propriété de toucher les objets de loin, « nommée la vue, qui fait connaître la position des « corps, et que c'est grâce à elle que les clairvoyants « agissent par eux-mêmes et parcourent les plus longs « chemins sans avoir besoin de guide. Remarquant en- « suite que tout en concevant dans un fruit ou dans une « fleur l'idée de la forme, du goût et de l'odeur, je ne « pouvais concevoir également l'idée de la couleur, je « conclus de là que la couleur était une espèce d'or- « nement impalpable, imprimé par la nature à tous « les êtres créés, afin de faire distinguer la forme et la

« différence entre eux, seulement par la vue. L'idée « de la beauté résultait pour moi de l'ordre et de la « proportion entre les parties. Je me confirmais dans « cette idée par l'exemple d'une rose, laquelle, di- « sais-je, ne serait pas aussi belle qu'on l'estime, si « ses feuilles étaient disposées d'une autre manière et « confusément. Les idées de la lumière, de la couleur « et de la beauté ainsi formées, contribuaient extrê- « mement à satisfaire ma curiosité et à me faire jouir « d'un plaisir plus vif dans la contemplation des cho- « ses. J'avais à cet effet presque toujours ma chambre « décorée de fleurs de diverses espèces que j'appelais « les festons et les ornements de l'univers. Je me fai- « sais conduire souvent à la campagne, où j'employais « la plus grande partie du jour à observer, par le « moyen du toucher, les diverses espèces de plantes « et d'herbes. Lorsque je touchais un arbre, j'en con- « sidérais successivement les diverses parties. Par la « suite de la réflexion, que les choses ainsi ordonnées « ne pouvaient dériver d'un simple hasard, mais sup- « posaient nécessairement une intelligence suprême, « j'élevais mon ame vers le Très-Haut, et je lui disais « avec un sentiment pieux : Seigneur, vous vous êtes « enveloppé dans le voile de la foi, mais vous n'avez « pas défendu aux choses créées de vous manifester. « Elles vous rendent suffisamment évident à moi, et « me contraignent à vous reconnaître non seulement « pour mon conservateur, mais encore pour mon père « et mon maître suprême. Je relève de toute chose « votre puissance infinie, votre sagesse et votre bonté, « et ces plantes mêmes, et ces fleurs ne sont qu'un « témoignage perpétuel de l'amour que vous nous « portez.

« Quand je ramenais ma réflexion sur l'homme, je « disais qu'il devait se considérer comme un être par- « ticulier dans la nature, puisque toutes les choses

« créées sont soumises à son empire. Il se sert des « métaux, des végétaux et des animaux, et dispose « à sa volonté de tout ce qui existe dans l'univers. « L'usage de la parole, et par dessus tout, le don pré- « cieux de la raison, démontrent clairement qu'il est la « créature la plus sublime, la plus rapprochée du « Créateur, puisqu'à lui seul il est donné de le con- « templer, de le connaître, et de participer à ses divi- « nes perfections.

« Quand je m'approchais de la mer et que je la « trouvais calme et tranquille, en écoutant l'agréable « bruit de ses eaux, j'éprouvais dans cette contem- « plation un plaisir excessif. Je me figurais la mer « comme un abîme d'eau, situé dans une grande partie « concave du monde, et habité par une multitude de « poissons de diverses sortes. Je m'arrêtais à considé- « rer sa profondeur et son immensité sans jamais ré- « fléchir au mouvement des eaux dont je ne pouvais « comprendre entièrement le mode et la raison. Je « restais extrêmement surpris à considérer l'art nauti- « que, et je condamnais souvent les hommes qui, pour « un peu d'or ou d'argent, exposaient leur vie au ca- « price des ondes.

« Il résulte de tout ce que je viens de dire que la « méditation journalière des choses entretenait mon « esprit dans un plaisir continuel. Je respirais une vie « douce et joyeuse, et je jouissais d'une sorte de féli- « cité naturelle à laquelle je crois même que la cul- « ture de l'ame humaine, les richesses et toutes les « grandeurs de l'univers ne sauraient atteindre. Mais « une telle félicité me fut bientôt ravie; car, ayant « observé par hasard que la femme diffère de l'homme « par la voix et par le vêtement, je commençai à sup- « poser entre ces deux êtres une différence toute par- « ticulière. Un sens intérieur, indéterminé, éveilla en « moi de vagues passions. Ma curiosité, croissant peu

« à peu, me poussa enfin à la connaissance entière des « choses. J'admirai l'œuvre du Créateur dans le mé- « canisme de la génération ; mais mon état physique « fut beaucoup altéré par cette méditation.

« Je sentis que ces transports prenaient le dessus en « moi, et j'eus à me mettre en garde avec toute la sé- « vérité de ma raison pour les refréner. Il me sembla « que j'entrais dans un monde nouveau ; le nombre « de mes désirs s'accrut et surpassa de beaucoup la « somme de mes facultés. L'amour-propre commença « à prédominer ; il en jaillit toutes les affections et « passions multiples qui absorbent et jettent dans une « agitation continuelle tous les êtres animés.

« C'est par cette même voie que je suis entré dans « la société ; elle suscita en moi tant de besoins, que je « me suis vu inhabile à les satisfaire, soit par l'insuffi- « sance des moyens, soit par le manque de la vue. C'est « alors que je me trouvai malheureux. Je sentis par là « le besoin de corriger mon cœur et de le dominer. « L'étude de la philosophie dont j'écoutais toujours « les leçons avec plaisir, m'a mis à même d'arriver à « ce but. Je tiens pour certain que la plus grande va- « leur de l'ame consiste dans la vertu, et la principale « prérogative du corps dans la santé. Dès lors mon « esprit peut se comparer à un océan qui n'est pas « toujours agité par les vents, mais dans lequel une « cause perturbatrice interne ne cesse de temps en « temps de susciter des tempêtes. »

Les dix pièces suivantes de Sgobba, peut-être un peu monotones, sont touchantes, élevées, austères, passionnées. On doit remarquer que la plupart sont, comme les vers qui me furent adressés, des impromptu d'à peu près un quart-d'heure, et que malgré le *Misanthrope*, le temps fait bien quelque chose à l'affaire.

I. Le poète dépeint ainsi l'état agité de son ame :

« Lorsque par hasard quelqu'un prononce les mots

« anémone, hyacinthe, lis et rose; ou ceux de mer, « ciel étoilé, lune et soleil, ces noms agréables de « choses inconnues me font courir dans les os et « les veines une joie pure et généreuse. De là, je me « demande à moi-même si un seul nom me donne « un plaisir aussi doux, que serait-ce la vue d'ob- « jets aussi charmants? Je cherche à comprendre « comment de telles choses excitent le plaisir; mais « c'est en vain que mes idées errent pour le décou- « vrir ; elles reviennent impuissantes et vaincues. Si « le monde et son aspect me sont étrangers, pourquoi « l'aiguillon d'honneur qui règne sur moi me pique-t- « il si vivement le cœur? Souvent je m'élève par la « pensée et je passe avec rapidité d'un objet à l'autre, « j'aspire au néant et je l'appelle comme un fou : mon « ame, livrée aux angoisses, se replie sur elle-même « et va chercher en soi quelque sujet d'espérer. Elle le « trouve, et aussitôt la joie comprimée éclate à la « pensée de celui qui a imprimé dans mon cœur un « tel désir. Je m'écrie aussitôt : O Dieu! qui rends « heureuses toutes les créatures, le désir qui renaît en « moi atteindra-t-il son but, ou tous mes vœux doi- « vent-ils être vains? Il semble que mon cœur répond : « tes peines ne finiront point ici-bas; mais cet espoir « qui te nourrit trouvera son but là-haut; calme-toi « donc et réserve-le pour une telle fin. »

II. Sgobba composa la pièce suivante, une des meilleures, après avoir entendu une éloquente élégie contre les vices du siècle et sur la perfection idéale par M.me Giuseppa Nobile, née Guacci, jeune muse napolitaine, pleine d'inspiration, d'harmonie, et que j'ai encore plus admirée comme bonne femme et mère de famille.

« Quelle est celle qui dans le sentier de la gloire « s'avance hardie, et avec des rimes légères donne de « soi au monde une si éclatante mémoire? Certes elle « renferme en soi une ame sublime, un esprit rare et

« lumineux, puisqu'elle siége au sommet du Pinde. « Ses doctes chants annoncent par un signe certain « un cœur orné d'un grand nombre de vertus qu'elle « sut cultiver avec une sage constance. Son cœur est « passionné pour la gloire; gracieuse, sensible, sage, « honnête, elle mérite que le destin lui soit favorable. « Et cependant avec tous ces dons, elle ne passe point « ses jours en joyeuses fêtes, mais, de ses yeux cou- « lent de douloureuses larmes et elle vit triste et affli- « gée. Ah! gentille dame, que tes chants soient plutôt « de plaisir et de bonheur, car le destin ne t'a pas été « si cruel. Laisse à moi seul passer en lamentations, « cette terrible vie que je mène, privé de lumière, « éteint avant la mort. Dépourvu à la fois de consola- « tions et de contentement, je n'ai même point le sou- « lagement des larmes dont la source en moi est tarie. « Pourquoi répands-tu dans tes chants une âpre et se- « crète douleur, et trempes-tu tes beaux vers de « pleurs amers, tandis que tu devrais vivre en paix et « joyeuse? Laisse les peines à moi seul, essuie tes lar- « mes, ô femme! et fais entendre de plus doux ac- « cents; déploie tes ailes, élève-toi par dessus les au- « tres et laisse de toi, aux nations, une éclatante re- « nommée. »

M.me Nobile a répondu, et par de beaux vers, à ces louanges.

III. Sgobba repartit avec indignation par ce sonnet à quelqu'un qui cherchait à lui inspirer des doutes sur l'existence de Dieu :

« Bien que je sois aveugle dès ma naissance et que « je vive toujours dans une épaisse nuit, cependant, « jouissant de la nature par le toucher, je vois qu'il « existe un Dieu tout-puissant. J'oublie pour lui toutes « les choses humaines; j'espère jouir un jour d'une « vie éternelle et pure, vie en lui, joyeuse et tran- « quille, où le destin contraire et la mort n'arrivent

« point. Et cependant un homme qui a des yeux... « O insensé! celui-là croit que l'univers est un effet du « hasard, et que, l'homme éteint, il n'y a après lui ni « châtiment ni récompense. Mais si ton regard plus « aveugle que le mien n'aperçoit point un ordre si « grand, si parfait, dis-moi, le cœur ne parle-t-il pas « en toi? »

IV. Ode. Le poète s'efforce de dédaigner l'espérance et de s'armer du courage que donne la vertu :

« Si l'homme est condamné à souffrir le malaise et « les orages, pourquoi ne puis-je m'habituer à sup- « porter la colère du ciel? Pourquoi dans la douleur « ai-je l'espérance du bonheur, et suis-je triste quand « je sens quelques obstacles à mes espérances? Il n'y « a point de jour qui ne m'apporte quelque nouveau « chagrin, et mon ame ne peut croire qu'elle est née « pour souffrir. Celui qui méprise l'espérance est le « seul qui vive et agisse en sage et qui soutienne cou- « rageusement le plus cruel martyre. Mais si l'espérance « est trompeuse, la prévoyance est encore funeste. « Elle ravive la peine et fait aller au-devant de la dou- « leur. Par ses craintes barbares, elle prive le cœur de « calme et peint d'avance à l'ame le péril plus grand. « Je veux corriger ce défaut de la nature et créer « dans mon sein un cœur ferme et assuré. Avec ce « sublime guide de vertu, je rendrai mes jours heu- « reux, supportant avec vigueur et courage les astres « ennemis. »

V. Ode à une dame qui l'invitait à faire des vers sur le bouquet de violettes qu'elle portait à son sein :

« Cette jolie fleur que tu portes sur ton sein a le « nom de violette; mais tu es à toi seule, dame illus- « tre, bien plus belle que cette fleur. Elle exhale une « agréable odeur qui réjouit jusqu'au fond de l'ame; « mais les vertus dont tu es ornée sont bien plus « agréables et chères. Comme le vent doux et léger res-

« pecte toujours la tige fragile de cette fleur, ainsi puisse « le ciel favorable te rendre sans cesse heureuse. »

VI. Sonnet au célèbre médecin Jacques Tommasini, quand il visita l'hospice:

« Ici, où à l'ombre des beaux lis d'or, l'aveugle, « dont une nuit éternelle obscurcit les yeux, trouve « asile, pitié, paix, consolation, et sent sa destinée « bien moins dure, tu arrives et apportes avec toi une « joie douce et pure, et tu soulages notre cruel mar- « tyre, au point que nous sommes reconnaissants au « malheur qui amène parmi nous un si beau trésor. « Sois à jamais heureux! Que le ciel te conserve pour « vaincre la cohorte impie de nos maux qui apporte à « la mort de si vastes trophées. Que l'homme, en ad- « mirant tant et de tels services, t'appelle le nouvel « Hippocrate et le bienfaiteur courageux des infortunés « mortels. »

VII. Octaves à M.me B. C., après avoir entendu la lecture d'une de ses œuvres morales:

« O femme! écris, et que dans ce monde coupable « ta plume répande une douce et perpétuelle lumière; « montre à l'impie qu'il existe un Dieu, amène-le à « changer de désirs et de mœurs. Tandis que le travail « sorti de ton esprit donnera le salut à l'homme et la « gloire à Dieu, l'âge futur admirera dans tes œuvres la « sagesse et le savoir. Ecris, mais ne compte point « sur la gratitude d'une société ignorante, dédaigneuse « de celui qui marche d'un pied ferme dans le sentier « du juste, et adulatrice du vice opulent et de la force. « Mais celui-là, comme on le croit, n'est pas toujours « privé de récompense qui habitue les hommes à faire « le bien; car, si la divine vertu est quelquefois oppri- « mée, elle trouve en elle-même sa consolation et le « prix de ses sacrifices. Des esprits élevés et de lumi- « neux génies, afin de réformer ici-bas les lois et les « mœurs, ont, dans tous les âges, reproché ses cri-

« mes à l'impie, par de doctes ouvrages dont la sagesse « aurait suffi à régler sûrement les royaumes et les em- « pires; et cependant l'homme ingrat les a récom- « pensés par les fers, les bûchers et la mort. Mais de « pareils exemples ne sauraient arrêter le vol sublime « qui t'élève au-dessus de l'homme; et toujours intré- « pide, tu saisis la lance et le bouclier avec lequel So- « crate combattait les méchants. Mon cœur, qu'accable « une haute infortune, est moins affligé après avoir lu « tes précieux écrits; et il aspirerait bien davantage à « voir les rayons du soleil si l'homme était tel que tu « sais le peindre. »

VIII. Sonnet à M.me Lenzoni Medici, cette aimable dame florentine, si avenante aux étrangers, et bien digne du dernier de ses noms par son goût vif des lettres, des arts et de ceux qui les cultivent. Avec sa grâce et son à-propos habituels, elle avait donné à l'auteur la traduction de l'*Iliade* de Monti.

« O femme! afin que mon cœur s'enflamme davan- « tage au souffle aimé de Phébus, tu me donnes l'œu- « vre de celui qui fut appelé le premier peintre des « exploits antiques. J'accepte avec gratitude un si cher « présent, qui vient d'une main si noble et si pure, « et sous mon humble toit j'admirerai les hauts faits « des guerriers d'Argos. Si le poète grec, privé aussi de « la lumière, put, par son vaste génie, immortaliser « la valeur de ses héros, ah! que ne puis-je, dans « l'ardeur de mon zèle, élever si haut mes accents, « que je parvienne, ô noble dame, à composer un chant « digne de toi! »

IX. Sur la mort de Henri de Renzi, enlevé à ses parents dans son quatrième mois :

« O joyeux et fortuné enfant! à peine as-tu posé « le pied ici-bas, que tu es aussitôt appelé au ciel. Là, « parmi les purs esprits, sur un siége d'or, tu jouis, « sans crainte, d'une vie immortelle, là où Dieu se

« montre sans voile. Ah! que ne suis-je mort comme « toi à la fleur de mes premiers jours! Je ne serais « point forcé de subir ici-bas tant de douleurs. Tourne « donc vers moi, de la voûte étoilée, un regard favo- « rable, et fais que je puisse toujours fouler le droit « chemin de la vertu. Tandis que dans le monde tout « est servitude et qu'on espère en vain jouir d'une vie « tranquille parmi tant de chagrins et de douleurs ai- « guës, ah! de la demeure sublime de Dieu implore « la paix pour tes parents affligés. Ta mort les plonge « dans une peine si amère et si cruelle, qu'ils vivent « parmi les larmes et les gémissements. »

X. Cette ode, en réponse à ce que Sgobba entend par la couleur, expose avec une ingénue simplicité sa manière de concevoir :

« La couleur, si je ne me trompe, est une idée à la « fois confuse et simple, et il n'est point donné à ma « muse de pouvoir vous l'expliquer. Je sais que la cou- « leur est fille du soleil et des étoiles, qu'elle réjouit « un noble regard et forme la beauté. Je sais que le « propre de la couleur est d'orner les corps, ainsi que « le soleil donne au jour la plus éclatante splendeur. « Mais je ne sais ce qu'est la couleur, ce qu'est le « blanc et le noir; seulement je satisfais ma pensée « en les contemplant dans mon cœur. »

Malgré la poésie et la musique de l'hospice Saint-Joseph et Sainte-Lucie; malgré les bons soins de l'administration; malgré la gaîté extérieure, la loquacité, les espiègleries des élèves, ce séjour ne paraît point inaccessible à l'ennui et à la haine. Un aveugle, questionné par M. le docteur de Renzi s'il n'avait jamais éprouvé du déplaisir d'être privé de la vue, et s'il la désirait, repartit : « Je puis la désirer, non pour contempler les objets extérieurs, dont je ne sens pas le besoin, mais afin d'être libre et de pouvoir sortir de cet hospice. » Un autre aveugle, beaucoup moins excusable, fut

surpris embusqué et ayant dans sa poche un couteau pour frapper un camarade qu'il haïssait. Interrogé comment il aurait su le distinguer parmi les deux cents autres aveugles, il répondit qu'il les connaissait tous à leur marche, et qu'il avait acquis sur ce point une telle sûreté, qu'il ne lui était jamais arrivé de s'y tromper.

XL.

PERCIER.

Il est un certain nombre d'hommes d'élite qui, par leur vie, leurs travaux, leur séjour et leur origine, semblent un lien entre l'Italie et la France, dont ils pourraient également être de dignes représentants. Tels sont, parmi les souverains, Charlemagne, Louis XII, François I.er, Napoléon; parmi les capitaines, Trivulce, Sampiero, les deux Ornano, Masséna; parmi les ministres et les diplomates, Comines, d'Ossat, Mazarin, Bernis, Corvetto, Pozzo di Borgo; parmi les magistrats, les érudits, les poètes et les savants, de Thou, Muret, Courier, les deux Marot, les trois Cassini, Libri, Rossi. La nomenclature est plus considérable parmi les artistes, qui présentent Poussin, Claude Lorrain, Puget, Legros, Gérard, Percier, Granet, Ingres, Bosio, Marochetti, Rossini. Des Français de talents moins éclatants ont aussi joui longuement de l'Italie, comme le vénérable d'Agincourt; d'autres y ont cherché l'obscurité, et ils auraient craint de troubler les félicités de leur retraite par le bruit de la renommée.

Quelques détails véridiques sur l'un de ces hommes éminents qui honorèrent et aimèrent à la fois l'Italie et la France ne paraîtront pas ici déplacés. Ils intéresseront peut-être, même après le brillant éloge qu'a tracé de Percier, l'académicien appelé à le louer.

Percier naquit à Paris le 22 août 1764. Son père, franc-comtois de Saint-Claude, avait servi dans le Colonel-Dragon, et il obtint, par le moyen de sa femme, couturière de la reine, l'emploi de concierge du pont tournant aux Tuileries. A peine hors de l'école, Percier eut pour maître un obscur M. Poisson, qui jamais ne

sortit de l'aquarelle et ne s'éleva même pas à la peinture médiocre. Il recevait aussi des conseils d'un dessinateur allemand qui excellait à faire de petites images de soldats, et rendait, avec la plus minutieuse exactitude, les revers, les boutonnières, les brandebourgs et les galons dont alors les uniformes étaient chamarrés. C'est peut-être dans cette sorte de main-d'œuvre que Percier puisa ce goût consciencieux du soin et du fini qu'il conserva toute sa vie. A Rome même il n'avait point oublié ses leçons enfantines, et se moquant de la tournure des soldats du pape, qui ne ressemblait pas alors à celle de ses soldats actuels, formés par des officiers de notre Grande-Armée, il dessinait une guêtre des gardes-suisses avec la plus rigoureuse précision. Le célèbre sculpteur anglais, Flaxman, si passionné pour l'antique, le plaisantait de son talent à coiffer et à poser pittoresquement des grenadiers. Percier lui-même, quoique le plus doux, le plus pacifique des hommes, eut toujours dans son vêtement, qui ne variait point, quelque chose de la tenue militaire.

En 1783, Percier entra chez l'architecte Gisors, qui, revenu de Rome, après avoir eu deux fois le grand-prix, avait ouvert une école à l'hôtel des Arts. De là il passa bientôt à l'école plus célèbre de A. F. Peyre le jeune, architecte du roi, frère du collaborateur de de Wailly, pour la salle de l'Odéon. Cette école nombreuse, établie dans un grenier, n'était pas surveillée de très près par l'habile directeur, que sa place de contrôleur au château de Saint-Germain et ensuite de Fontainebleau, forçait souvent de s'absenter. Elle recevait des jeunes gens dont quelques-uns étaient riches, élégants, dissipés et vains : le plus gai, le plus naturel de tous nos acteurs comiques, Préville, y avait mis son fils qui tenait ses camarades fort au courant des nouvelles de coulisses. Au milieu de tant de frivolité, l'amour du travail, le talent, la moralité de Percier étaient respec-

tés et avaient de l'ascendant. Son père était très sensible aux éloges qui lui en revenaient, et ce simple, ce loyal militaire ne pouvait se défendre pour lui d'une sorte de considération.

Percier obtint, en 1786, le grand-prix de Rome pour un projet de Jardin des Plantes qu'il avait ingénieusement placé sur le penchant de la colline de Chaillot. L'approbation, les acclamations de ses condisciples furent unanimes. Il en ressentit une joie profonde et près d'un demi-siècle plus tard, je lui ai ouï-dire que les deux plus beaux jours de sa vie avaient été sa première communion et son grand-prix.

L'apparition de Rome produisit sur lui un effet que seul il pouvait rendre. Voici à peu près en quels termes il s'exprimait sur cet événement important de sa vie :

« Jeté tout d'un coup au sein d'une ville si remplie « de chefs-d'œuvre, j'étais comme ébloui et hors « d'état de me faire un plan d'études. J'éprouvais, « dans mon saisissement, ce tourment de Tantale qui « cherche vainement à se satisfaire au milieu de tout « ce qu'il convoite. J'allais de l'antiquité au moyen-« âge, du moyen-âge à la renaissance, sans pouvoir « me fixer nulle part. J'étais partagé entre Vitruve « et Vignole, entre le Panthéon et le palais Farnèse, « voulant tout voir, tout apprendre, dévorant tout, et « ne pouvant me résoudre à rien étudier. Et qui sait « jusqu'où se fût prolongé cet état de trouble et d'in-« quiétude, où l'enthousiasme tenait de l'ivresse et où « il y avait du charme jusque dans la perplexité, si je « n'eusse trouvé un guide qui me sauvât de moi-même, « en me rendant à moi-même? Ce guide fut Drouais, « qui avait été témoin de mon anxiété, qui partageait « ma passion, et qui répondit à ma confiance par son « amitié. Drouais joignait au sentiment élevé d'un ar-« tiste les lumières d'un esprit cultivé ; il entendait ma

« langue et il m'apprit la sienne. Travailleur infatiga-
« ble, il venait me réveiller chaque jour. Je partais
« avec lui de grand matin. Nous allions voir ensemble
« quelqu'un de ces grands monuments dont Rome
« abonde; là, il m'indiquait ma tâche de la journée, et
« le soir il me demandait compte de mon travail, en
« rectifiant mes études si j'avais été obligé d'aborder
« la figure. M. Peyre, par ses savantes leçons, m'avait
« initié à la connaissance de l'antique; Drouais me le
« montrait de l'ame et du doigt; et il me le montrait,
« non plus seulement en perspective, non plus aligné
« froidement sur le papier, mais debout sur le terrain,
« et animé par tous les souvenirs de l'histoire. Sans
« Drouais, perdu au milieu de Rome, j'aurais peut-
« être été perdu pour moi-même; avec Drouais, je me
« retrouvai dans Rome tout ce que j'étais, et c'est à
« lui que je dois d'avoir connu Rome tout entière,
« en devenant moi-même tout ce que je pouvais être. »

Ces studieuses, ces enthousiastes promenades ne durèrent qu'un peu plus d'un an, et le peintre français, si plein d'avenir, périt épuisé de travail avant sa vingt-cinquième année.

Percier avait retrouvé à Rome un ami, un condisciple de l'école de Peyre, M. Fontaine, qui l'avait précédé d'une année, après avoir obtenu un second prix. Alors la pension et le voyage de Rome n'étaient point comme aujourd'hui attachés aux prix, et M. Fontaine, impatient des intrigues que lui avait suscitées sa réputation naissante, était parti à ses frais fièrement et économiquement. Les deux élèves commencèrent alors cette union artistique qui s'est prolongée inaltérable pendant plus d'un demi-siècle. C'est un des caractères distinctifs de Percier d'avoir su attirer l'amitié, de n'avoir jamais eu parmi les artistes un seul ennemi et d'être resté lié toute sa vie avec les rivaux et les adversaires les plus opposés.

Percier et Fontaine s'échappaient de grand matin de l'Académie pour gagner les ateliers particuliers qu'ils avaient loués, l'un à la *Strada Rasella*, l'autre sur le Mont-Pincio. Ils allaient aussi dessiner à travers les champs et cachaient au milieu des pierres leurs toises qu'ils retrouvaient toujours à la même place. Cette fuite bizarre de la société leur avait valu de leurs camarades le surnom d'*Étrusques*. L'Académie ne comptait à cette époque que treize élèves; les architectes y restaient trois années et les peintres quatre. Nourri, comme on l'était alors, de la lecture des *Voyages du Jeune Anacharsis*, Percier rétablit la maison de campagne de Pline, appelée le *Laurentin*, d'après la description si nette qui se trouve dans la XVII.ᵉ épître du second livre. Mais l'étude des monuments de l'antiquité le convainquit bientôt qu'ils pouvaient peu s'adapter aux usages modernes; il tenta de les allier à l'architecture des XV.ᵉ et XVI.ᵉ siècles, afin de les rendre plus applicables.

La restauration de la colonne Trajane en huit grands dessins, envoyée à Paris en 1790, eut le plus grand succès. L'admiration de l'Académie d'architecture est restée consignée dans ses registres. Sur la proposition de M. Paris, dessinateur de la chambre et du cabinet du roi, la dépense de l'échafaudage avait été faite par le gouvernement. Percier dessina donc de fort près la sublime colonne, et il m'assurait que jamais il n'y put découvrir trace de l'or, de l'azur et des autres couleurs dont elle aurait été bariolée, selon la prétendue et, il faut l'avouer, bien tardive découverte de quelques voyageurs et artistes du Nord.

Lié avec Flaxman, d'Agincourt, et tout ce que la pratique et le goût des arts réunissaient à Rome de plus distingué, Percier était tendrement aimé de Canova qu'il visitait souvent :

« Ames les plus candides que la terre ait portées. »

. . . . . *Animæ quales neque candidiores*
Terra tulit[1].

Il avait dû à l'obligeance du grand sculpteur vénitien de rester une année de plus à Rome. Un grand-seigneur polonais, le comte Poniatowski, voulant faire bâtir une maison à Toulouse, demanda un architecte à Canova, qui lui indiqua Percier. Celui-ci fit le plan, les coupes, le dessin, avec sa conscience habituelle, et porta au comte l'ouvrage, fruit de six mois d'un travail opiniâtre. On lui remit en payement une cédule romaine de peu de valeur. Comme il descendait l'escalier de la Trinité-du-Mont, sa cédule à la main, il rencontre Canova qui lui demande s'il est content; Percier lui montre la cédule qu'il n'avait point encore regardée. Son ami indigné la prend, court chez le comte, lui dit qu'il y a là sans doute quelque malentendu, obtient une traite de 1,200 francs sur le premier banquier de Rome et la porte à Percier. Il serait difficile de rendre l'impression qu'une telle fortune produisit sur l'ame du jeune élève. Sa troisième année allait expirer; son regret de quitter Rome était extrême. Il pouvait donc y rester, et cela sans rien demander à sa mère. Le lendemain, de bonne heure, il passe chez le banquier, et va remettre l'argent à un homme de la maison du cardinal de Bernis, ambassadeur de France, qui avait sa confiance, en le priant de ne lui donner que cent francs chaque mois. Il consacre le reste de la journée à parcourir à son aise Rome ainsi que les environs, dessinant, méditant, et comme prenant possession de sa nouvelle conquête. Ce récit, que je rougis de tant affaiblir, avait dans la bouche de Percier un intérêt, une émotion, un charme, qui en auraient fait une excellente page, si l'excès de sa modestie lui eût jamais permis d'écrire de soi et de composer des Mémoires.

[1] *Horace*, sat. 5, liv. I.

Percier quitta l'Italie en 1791, et revint en France par le chemin le plus long. Il exécuta sur sa route ces beaux dessins qui, malgré tant d'œuvres artistiques et pittoresques, publiées depuis cinquante ans, n'ont été ni égalés, ni même approchés. Comme il s'était arrêté au temple du Clitumne, cette ancienne et jolie chapelle des premiers temps du christianisme, survint Gérard qu'il connaissait de Paris, mais que sa vie studieuse et solitaire lui avait fait perdre de vue à Rome, où déjà Gérard était à la mode. La reconnaissance fut vive, et malgré la diversité de goûts et d'habitudes entre ces deux hommes, leur amitié ne se démentit jamais. Combien de fois le grand peintre ne s'échappa-t-il point des brillants salons où il était le plus recherché, le plus fêté, pour gagner la petite chambre enfumée par la pipe de son ami Percier.

Arrivé à Paris, Percier passait des ruines de la ville éternelle à celles de la plus ancienne des monarchies, que, selon la belle expression de M. de Châteaubriand, Rome avait enfantée comme un dernier essai de sa grandeur. Il retrouva son camarade d'études, de jeunesse et d'espérances, M. Fontaine, privé comme lui d'emploi à son activité et à ses talents. Ils habitèrent ensemble quelques chambres à peu près nues à un troisième étage de la rue Montmartre. Au milieu de leur détresse, les souvenirs d'Italie venaient les consoler : c'est ainsi que l'odeur assez fétide d'un magasin d'huile du coin de la rue des Vieux-Augustins, vis-à-vis de leur fenêtre, n'était pas sans charme pour Percier, car elle lui rappelait les pressoirs de Tivoli.

Une des premières commandes que reçut Percier lui vint de l'ancien valet-de-chambre de Louis XV, la Borde, ami de Voltaire, amateur étourdi, prodigue, des lettres, des sciences et des arts, qui avait imaginé de se créer un jardin anglais *moral*, pour lequel il voulait des plans de certains édifices, tels que le temple

de l'Amitié, etc. qu'il jetait au milieu du tortillage des allées. Percier et son ami furent aussi employés par Lignereux et Jacob, riches fabricants de meubles, à faire les dessins de ceux qu'ils expédiaient à l'étranger. Le bon goût que les deux artistes montrèrent dans ce travail, bizarre application de leurs savantes études sur l'antiquité, répandit depuis, par toute l'Europe, l'ascendant de notre industrie en ce genre. Le *Recueil* de décorations intérieures qu'ils publièrent plus tard, gravé presque entièrement de la main de Percier, explique un tel succès. Au milieu des décombres qu'entassait la République, l'Opéra et les théâtres étaient à peu près la seule pompe restée debout. Percier composa plusieurs décorations dont l'effet fut remarqué. On distingua la chambre à coucher de *Lucrèce*, dans la tragédie de M. Arnault, et le camp des *Horaces*, de l'opéra du compositeur romain Porta, paroles de Guillard.

Quelques travaux d'architecture, peu ou pas du tout rétribués, étaient préférés par Percier et son ami. La section de Brutus venait de s'installer à l'église Saint-Joseph, devenue aujourd'hui une halle, où sous la pierre d'une poissarde gît la cendre de Molière. Une députation de la section, avec le président, vint prier les deux artistes, leurs voisins, de diriger les travaux. Ils ne furent point payés, mais cette première de leurs construtions en France n'est pas sans honneur, et l'on est frappé de l'adresse avec laquelle ils tranformèrent une vieille église à forme de pignon en un édifice assez élégant et qui reflète l'Italie.

La Convention, livrée à ses terribles travaux, s'occupait fort peu de beaux-arts, et David en avait comme à lui seul le département. Lorsqu'il fallut disposer et presque improviser la salle des séances dans le château des Tùileries, un certain Vignon, sa créature, fut nommé architecte; mais l'incapacité de cet homme

le fit bientôt remplacer par Gisors, l'un des premiers maîtres de Percier, dont il a été parlé. Gisors, après avoir débuté avec quelque éclat, était tombé dans l'indolence, la mollesse et la vie de café; il lui fallait des travailleurs. Il fit employer Percier et Fontaine, dont les dessins furent payés en paquets de chandelles.

Le penchant architectonique de Percier et de Fontaine les attirait dans les divers et trop fréquents concours qui étaient alors ouverts sans aucun résultat. Car si le patriotisme du temps votait des monuments, l'argent manquait pour les élever. Un de ces concours était relatif à l'achèvement du Panthéon : les concurrents étaient nombreux et l'on trouva moyen de donner des prix à tout le monde.

Lorsqu'il fut question de bâtir la salle du conseil des Cinq-Cents, on voulut y mettre plus de soin que dans celle de la Convention, bâclée en moins de trois mois. Les deux amis furent choisis comme associés par les architectes Gisors et Lecomte. Ils peuvent réclamer la meilleure part de cette élégante construction qui, par le goût, le choix des matières, les beaux bas-reliefs en marbre de la tribune et la mosaïque du pavé, sortait de la catégorie des monuments de bois et de toile peinte dressés jusque-là.

Enfin le Consulat survint : M.me Bonaparte, mécontente du très médiocre architecte de la Malmaison, Vautier, s'adressa pour le remplacer à David. Car l'Apelles de la Convention s'était tourné vers le pouvoir nouveau avec la même ardeur qui l'avait jeté dans la Révolution. Il indiqua à son insu, Percier qui aurait refusé sans les remontrances de son fidèle collaborateur et qui voulut que celui-ci l'accompagnât, quand il fallut se rendre au Luxembourg, afin d'être présenté au premier Consul. Au lieu d'un architecte, il s'en trouva deux qui furent agréés.

La première impression que Percier reçut de Bona-

parte ne fut point très favorable au héros. Bonaparte avait demandé ce qu'étaient devenues les statues antiques cédées par le traité de Tolentino, et proposait de les placer aux Invalides. David présent et qui sentait mieux que personne la bizarrerie de mettre dans ce respectable hospice l'*Apollon*, la *Vénus* et le *Laocoon*, s'était récusé, disant qu'il y avait là des architectes, lorsque M. Fontaine fit observer avec vivacité et justesse que la véritable décoration des Invalides était les drapeaux pris à l'ennemi et qui pourrissaient dans les greniers de la Convention. Quelques heures après, on partit pour visiter les statues déposées au Louvre, dont plusieurs n'étaient pas encore sorties des caisses. La vue de ces chefs-d'œuvre n'inspira pas avec plus de bonheur leur conquérant. Telle fut la facilité de galimatias avec laquelle il pérora, que le grave, le docte, le spirituel architecte Dufourny, un des administrateurs du Musée, dit à Percier qu'il connaissait depuis Rome : « Votre Consul est fou. » Mais si Bonaparte, malgré son origine florentine, n'était pas plus fort en beaux-arts qu'en littérature [1], l'élévation de son génie lui rendait accessibles les idées grandes et nationales. Peu de jours après, parut un décret qui ordonnait la translation des drapeaux aux Invalides : l'exécution était confiée à une commission présidée par Berthier, ministre de la guerre, et Percier ainsi que M. Fontaine en étaient membres.

Le Consul et Mme Bonaparte allaient passer tous les décadis à la Malmaison. Ils furent très satisfaits du zèle et de la capacité que montraient dans leur service les deux nouveaux architectes dont les soins s'étendaient jusqu'aux détails. Il paraît que les mêmes avantages ne se retrouvaient point au palais long-temps incommode des Tuileries. On sait que cette sorte d'inconvénient fait d'ordinaire plus crier les domestiques

[1] V. les *Voyages*, liv. I, chap. 7.

que les maîtres. Le valet de chambre de Bonaparte, qui prenait avec lui les libertés d'un ancien serviteur, ne cessait de se plaindre, et il opposait la tenue de la Malmaison à celle des Tuileries, dont Lecomte était architecte. Un jour qu'il harcelait ce dernier et lui reprochait le peu de solidité de certain ouvrage, Lecomte, impatienté, repartit que la chose durerait plus qu'eux. Le valet ne manqua point de rapporter ce propos au général (car il ne lui donnait point d'autre titre), et le Consul, furieux, destitua l'imprudent artiste que la faveur du second personnage de l'Etat, Cambacérès, ne put sauver.

Percier et M. Fontaine passèrent ainsi architectes du Louvre et des Tuileries; et jamais choix, jamais position ne parurent plus simples ni plus légitimes. Leurs travaux de quinze années, l'influence de leur savante école appartiennent à l'histoire de l'art; de plus habiles et de plus compétents doivent en traiter [1], et ils sont en dehors de ces détails biographiques. Percier ne quitta point le Louvre. Il y occupait sur la cour à l'entresol, quatre pièces où l'on n'arrivait que par un escalier provisoire en bois, construit pendant les travaux, et qui, moins la clarté, ressemblait assez à une échelle de moulin à vent. Cet homme, qui avait décoré les palais de l'Empire, fourni à l'Europe les modèles des ameublements les plus somptueux, les plus élégants, n'avait pas de papier sur les murs de sa chambre; son mobilier était de noyer; il ne voulait pas de rideaux à son lit, et avec notre rare soleil, il trouvait inutile d'en mettre aux fenêtres. La modestie et la simplicité faisaient le fonds de son caractère, mais cette simplicité n'était pas celle des esprits communs, c'était la simplicité qui toujours accompagne la vraie supériorité.

[1] Telle sera sans doute la partie du cours de M. Lebas, un des plus dignes élèves de Percier, professeur de l'histoire de l'architecture à l'École des Beaux-Arts.

Pendant les vingt dernières années de sa vie, Percier fut libre de toute fonction, mais sans cesse occupé. Il était revenu à l'Italie par ses travaux, ou plutôt ses plaisirs; il relisait Vasari, ainsi que les meilleurs historiens et les grands poètes italiens. L'idée de revoir cette terre illustre fut le songe de sa vie; il en parlait avec amour; pendant long-temps il avait été un habitué de l'Opéra-Buffa, et plus d'une fois il se détourna de son chemin pour passer par la rue Gît-le-Cœur, afin de retrouver dans le jargon, le costume et les physionomies des voiturins, comme un écho et un aspect grotesque de l'Italie. Ces admirables dessins, que sa modestie l'empêchait de montrer aux oisifs, étaient obligeamment communiqués aux travailleurs. Il est tel monument ou telle partie de monument que j'ai mieux étudié sur ces dessins que sur place, tant les moindres détails étaient rendus avec la plus scrupuleuse fidélité, sans parler de l'instructif commentaire qu'un pareil homme savait y joindre. Le vaste dessin de la porte en bronze de Saint-Pierre me l'a mieux fait connaître que ma triple inspection de voyageur.

Percier s'éteignit le 5 septembre 1838. Pendant les trois mois qu'il languit, il avait fréquemment tenté de reprendre ses crayons qui échappaient à sa main défaillante. Bien que doué d'une ame affectueuse et tendre, le besoin du calme et de l'indépendance l'avait dérobé au lien du mariage, et il ne voulut épouser que l'art et l'Italie.

FIN.

ADDITIONS.

Page 2, ligne 7, *après* sentiment, *ajouter :* Un savant anglais, M. Bruce-White, l'auteur de l'*Histoire des Langues romanes et de leur littérature*, témoigne à la fin de son livre le regret de n'avoir pu s'occuper du *Miroir de la vraie Pénitence*, de Passavanti. Ce domiminicain eut.

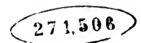
Page 2, ligne 22, *après* comme, *ajouter :* Saint-Thomas-d'Aquin et.

Page 51, ligne 18, *après* conséquences, *ajouter :* François de Sales avait sans doute en vue cette exagération de l'humilité, quand il remarque « que si quelques grands serviteurs de Dieu ont fait semblant d'être fous pour se rendre plus abjects devant le monde, il faut les admirer et non pas les imiter. » Nicole, qui certes n'a point ménagé l'amour-propre, est plein de sens.

Page 63, ligne 33, *après* Novelliere, *ajouter :* On ne saurait toutefois lui reprocher avec trop de rigueur ces détails sur l'aimant, comme pierre de touche de la vertu des femmes, puisque, deux siècles plus tard, le même procédé est rappelé par l'illustre savant napolitain, Porta, dans sa *Magie naturelle* [1].

Page 145, ligne 11, *après* géant, *lire :* L'on va même jusqu'à indiquer dans ce mur la marque du genou qui est très élevée, car, selon la grossière tradition

[1] Liv. II, chap. 22.



du pays, Roland se serait arrêté contre ce mur pour un léger besoin; et l'excavation considérable que l'on y voit a été causée par le torrent qu'il aurait produit.

Page 252, ligne 22, *après* cités, *ajouter :* A la satisfaction qu'ils lui causent, il paraît qu'alors, comme aujourd'hui, les moulins étaient infiniment moins communs en Italie qu'en France, quoiqu'ils aient existé dès le XII.e siècle dans cette première contrée [1].

Page 258, ligne 34, *après* supprimées, *ajouter :* Le Tasse et Ronsard étaient aussi d'accord sur l'opinion qu'ils avaient du protestantisme. On verra bientôt de quelle manière le Tasse s'y opposait; voici comment le définit Ronsard :

Comme un pauvre vieillard qui par la ville passe,
Se courbant d'un bâton, dans une poche amasse
De vieux haillons qu'il trouve en cent mille morceaux,
L'un dessous un égoust, l'autre près des ruisseaux,
L'autre sous un fumier. . . . .
Et puis, en choisissant tous ces morceaux épars,
D'un gris il les ravaude et coust de toutes parts;
Puis, s'en fait une robe et pour neufve la porte;
La secte de Luther est de la même sorte.

Page 260, ligne 30, *après* haras, *lire :*

. . . . S'il treuve d'avanture,
Un coursier généreux qui, courant des premiers,
Couronne son seigneur de palme et de lauriers,
Et couvert de sueur, d'escume et de poussière,
Rapporte à la maison le prix de la carrière :
Quand ses membres sont froids, débiles et perclus,
Que vieillesse l'assaut, que vieil il ne court plus;

[1] V. t. IV, p. 488, de l'*Histoire des Sciences mathématiques en Italie*, de M. Libri, la rectification fournie par mon savant et judicieux ami, J.-V. Le Clerc, à l'auteur qui, t. II, p. 232, n'avait placé l'invention des moulins à vent, qu'au commencement du XIV.e siècle.

N'ayant rien du passé que la monstre honorable,
Son bon maistre le loge au plus haut de l'estable,
Lui donne avoine et foin, soigneux de le panser,
Et d'avoir bien servi le fait récompenser :
L'appelle par son nom, et si quelqu'un arrive,
Dit : « voyez ce cheval qui, d'haleine poussive
Et d'ahan maintenant bat ses flancs à l'entour,
J'estois monté dessus au champ de Montcontour,
Je l'avois à Jarnac, mais tout enfin se change »,
Et lors, le vieil coursier qui entend sa louange,
Hennissant et frappant la terre, se sou-rit,
Et besnit son seigneur qui si bien le nourrit.

Le Tasse, etc.

Page 299, ligne 18, *après* érudit *ajouter en note :* Maffei et Muratori, après avoir été divisés d'opinion sur quelques points d'antiquité, se réconcilièrent. Une lettre de Maffei, âgé de soixante-quinze ans, écrite le 15 janvier 1750, à Muratori, qui depuis quelques semaines avait perdu la vue, et mourut le 23, à soixante-dix-sept ans, se termine par cette pensée touchante, entre deux érudits chrétiens : « Tous deux nous approchons de notre terme, puisque mon âge n'est pas de beaucoup inférieur au vôtre. Nous devons nous consoler par l'espérance d'arriver enfin là où nous ne serons plus sujets aux erreurs. » *(Siamo vicini ambedue al nostro termine, perchè la mia età non è inferior di molto alla vostra. Dobbiam consolarci su la speranza di capitar finalmente, ove non saremo più sottoposti agli errori.)*

Page 302, ligne 23, *après* excessive, *ajouter :* Il avait été victime du faux goût de ce public gourmé et des comédiens.

Page 358, ligne 9, *après* Shelley, *ajouter :* Platen.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

A.

B.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

O.

P.

S.

T.

U.

V.

29

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

TABLE DES ARTICLES.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

